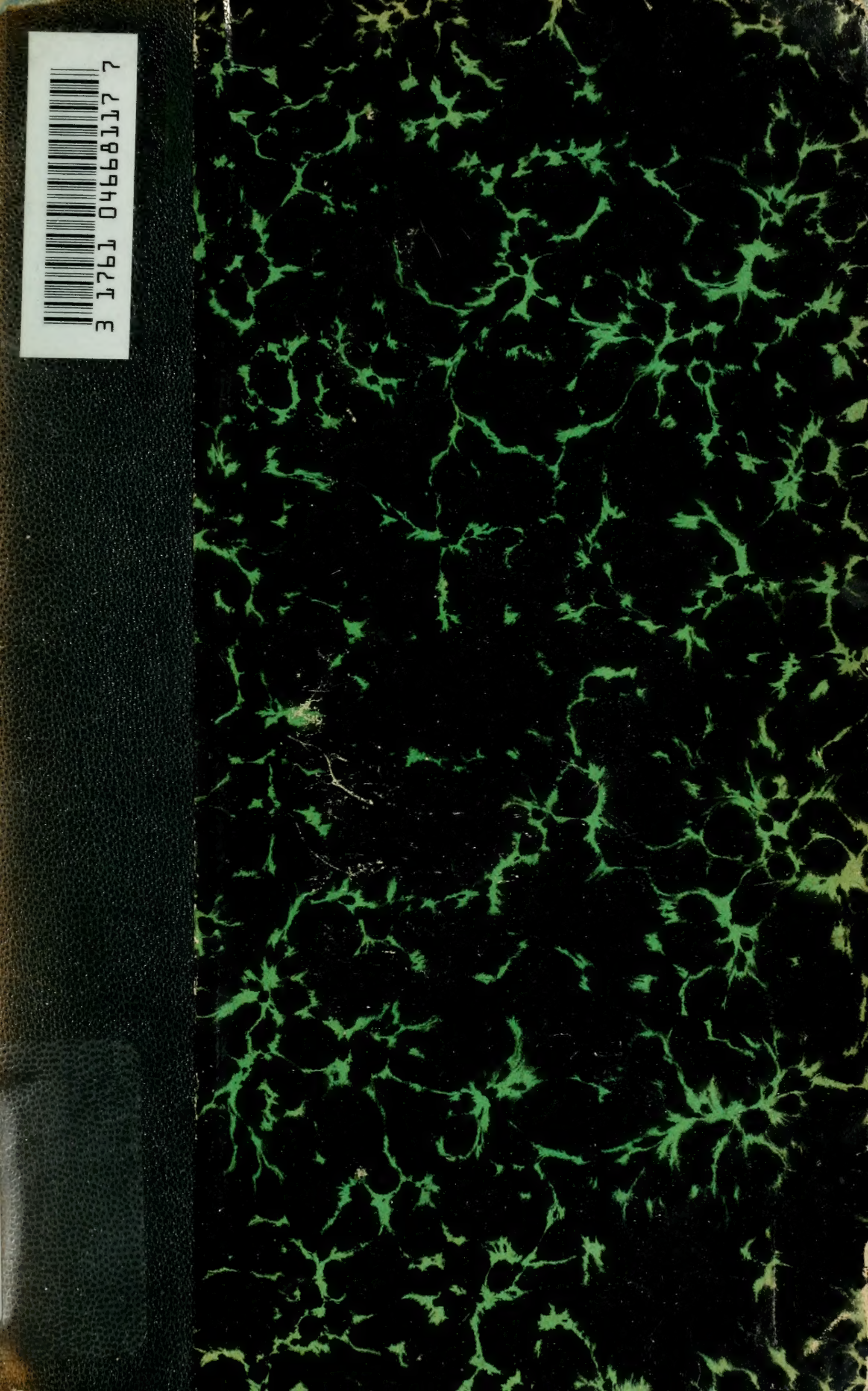
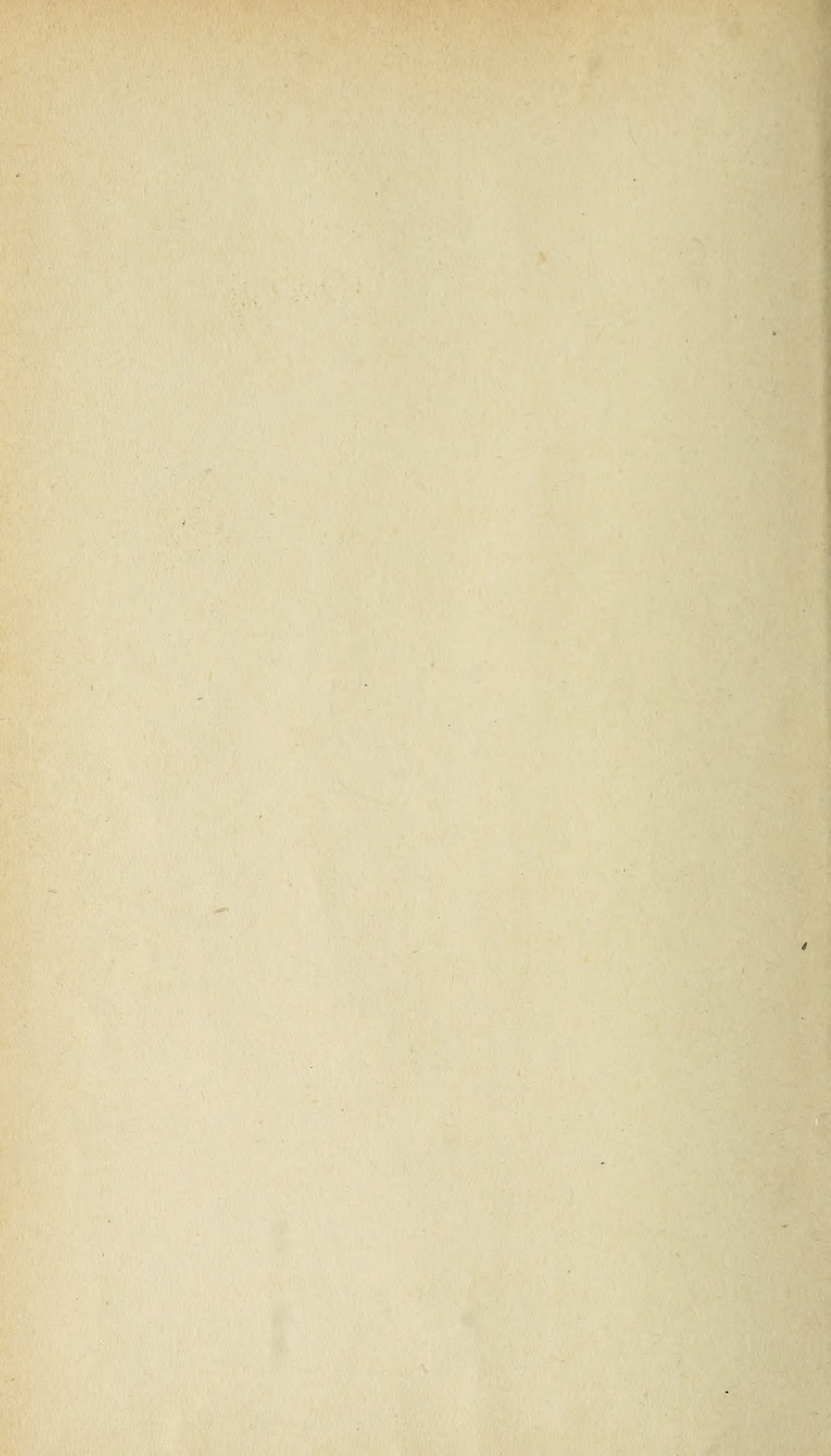
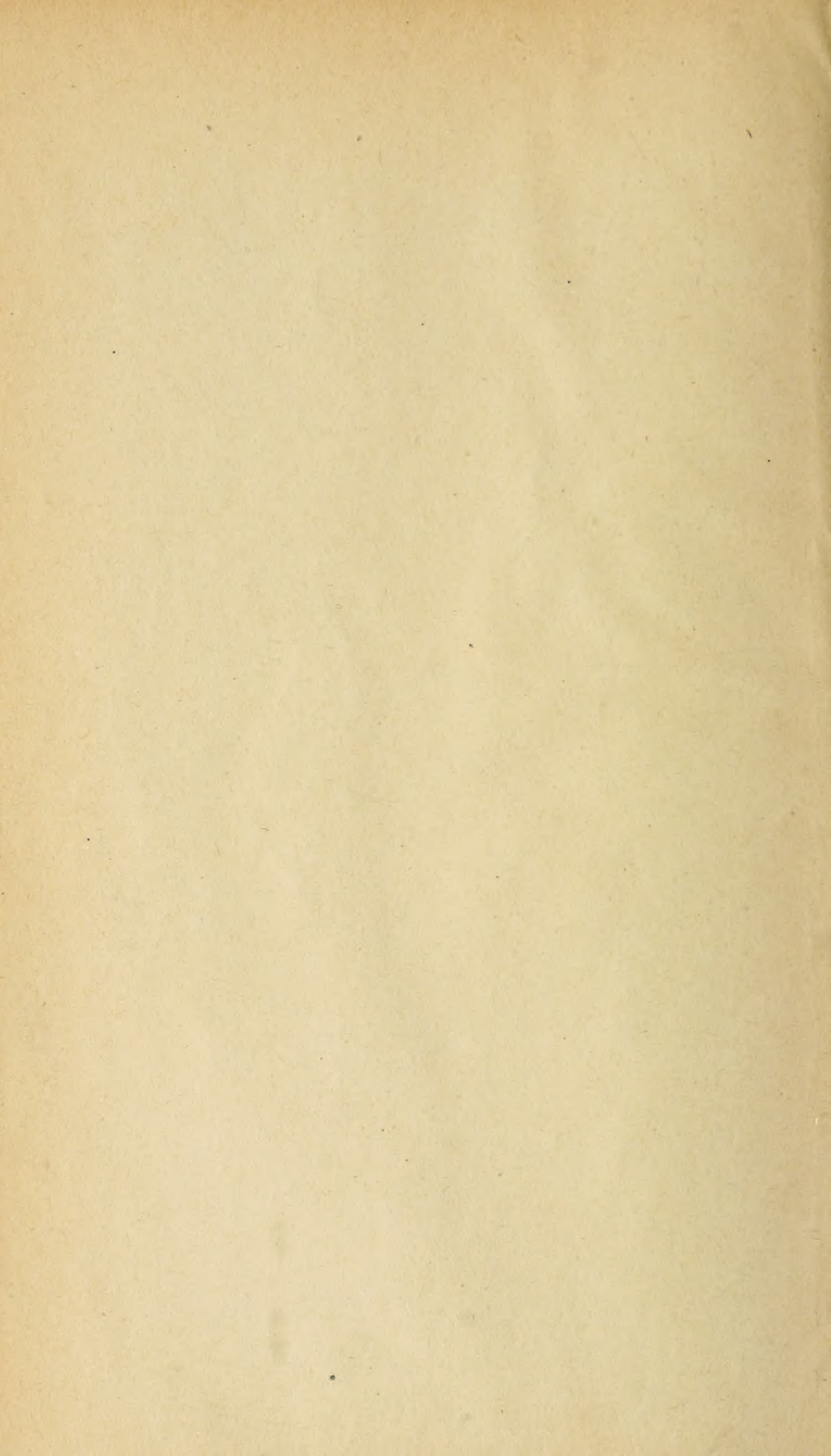
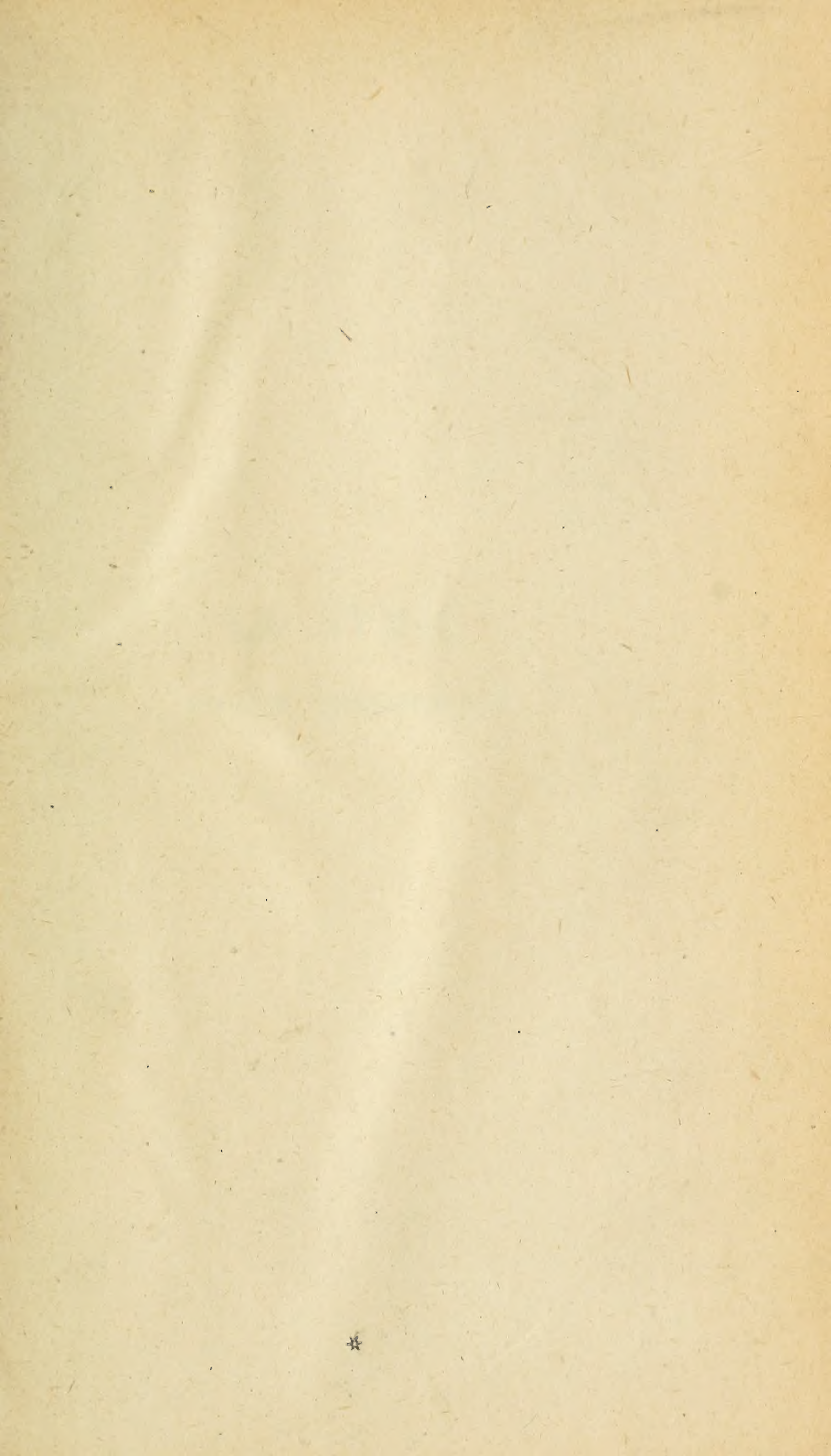


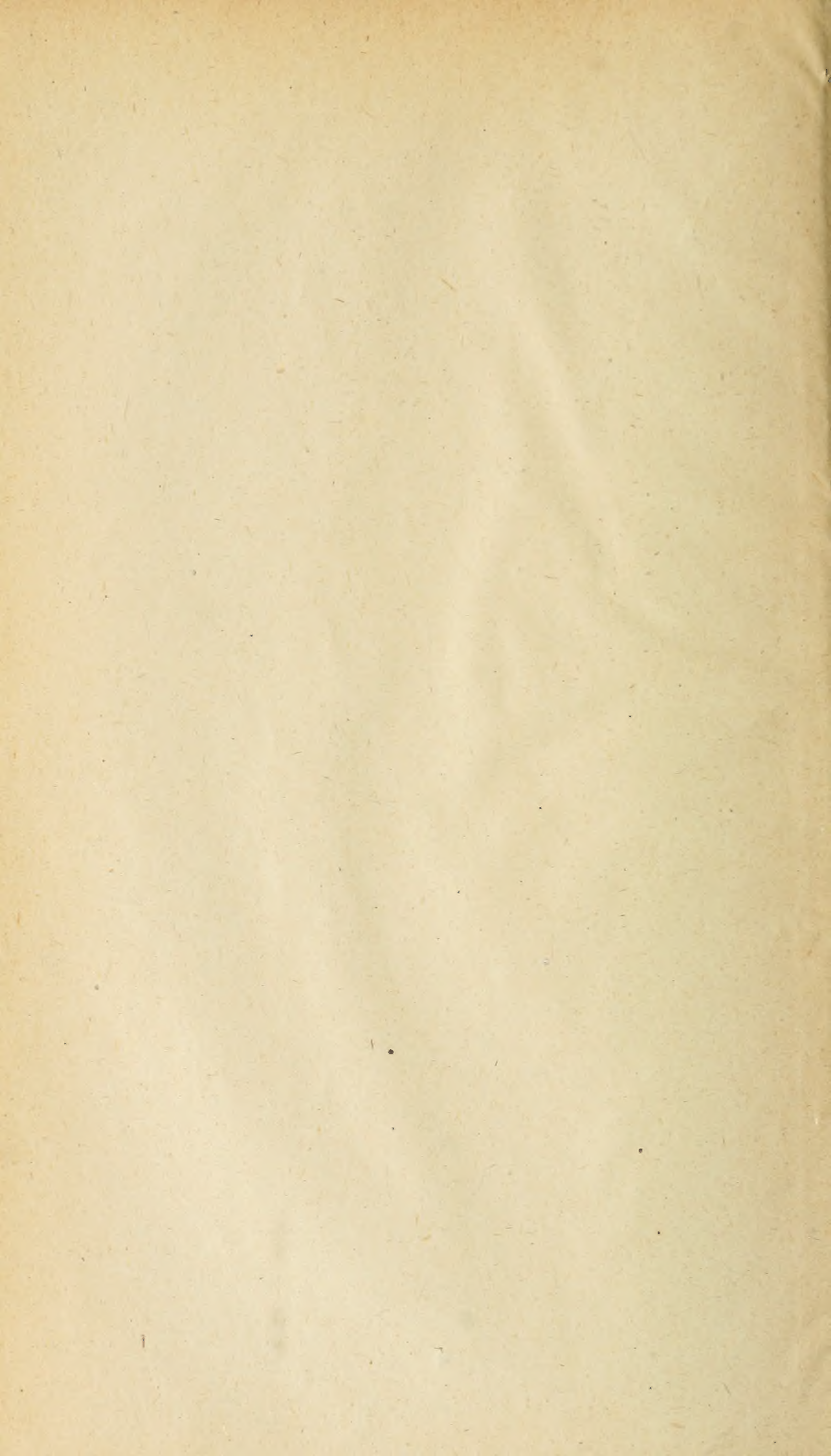






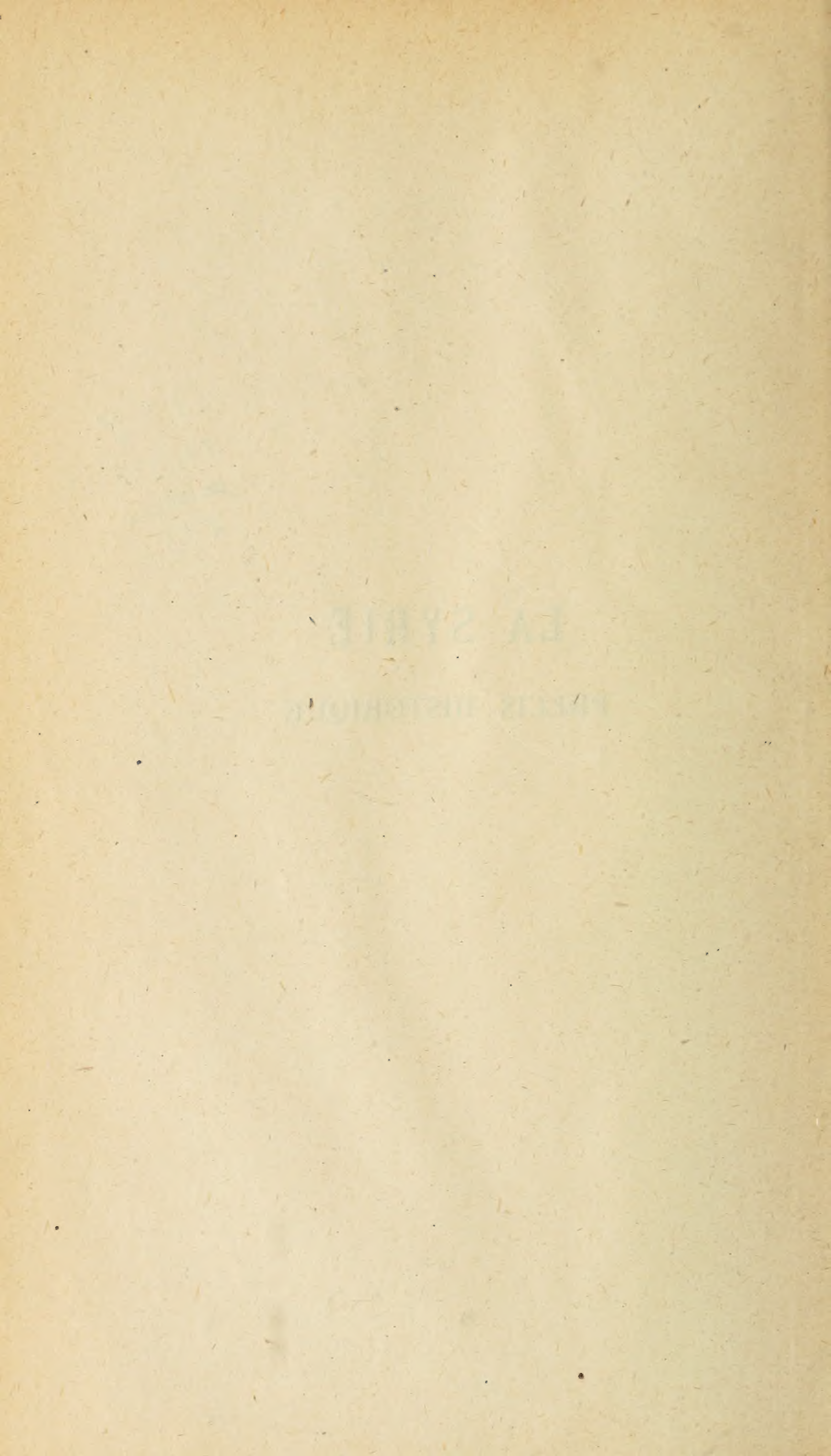






LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE



H. LAMMENS, S. J.

LA SYRIE

PRÉCIS HISTORIQUE



PREMIER VOLUME

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1921

NIHIL OBSTAT

Beryti, die 31 Julii 1921

C. CHANTEUR, S. J.

Superior Missionis.

IMPRIMATUR

Harissæ, die 1 Augusti 1921

† Fr. F. GIANNINI

Archiep.

Vic. et Del. Ap. Syriæ.

PRÉFACE

Ce livre est né d'une pensée du Général Gouraud ; et c'est d'elle aussi que procède la forme qu'il a revêtue.

En 1920, le Haut Commissariat de Syrie avait projeté la création, à Baʿabdâ (Liban), d'une école destinée à préparer des officiers administrateurs. Au lendemain de la victoire de Khân Maisaloûn, le Général Gouraud voulut bien me charger de composer, pour être professées à Baʿabdâ, une série de leçons embrassant 1) l'histoire de Syrie, 2) celle d'Arabie, 3) l'évolution de l'islam, 4) l'expansion française en Orient. Je réclamai une quarantaine de conférences. On m'en concéda vingt. L'ouverture des cours était prévue pour le mois de Décembre.

Avec un programme aussi étendu, aussi hétérogène, avec le temps forcément limité qui m'était laissé, il ne pouvait être question de remonter au delà de l'époque médiévale. Il fallait se borner à étudier la Syrie, issue de la conquête arabe, rattacher à cette étude les autres parties du programme envisagé. Je me décidai donc à résumer dans un aperçu préliminaire les vicissitudes de la nationalité syrienne antérieurement à cette période, les principales notions sur l'Arabie préislamite, spécialement le Ḥidjâz, berceau de l'islam.

L'école projetée de Baʿabdâ n'ayant pas été ouverte, des confrères trop indulgents ont jugé que ces leçons pourraient être publiées, et suppléer, en attendant mieux, dans l'enseignement scolaire, une histoire plus complète et plus didactique de Syrie.

Je leur ai conservé leur rédaction primitive. Je me suis contenté d'élaguer les formules trahissant la leçon publique, les allusions visant l'auditoire spécial auquel ces pages étaient d'abord destinées. A l'intention des étudiants, j'ai multiplié les manchettes et les divisions en paragraphes ; ajouté, à la fin des chapitres, des synchronismes et des listes dynastiques. L'attention principale de l'auteur s'est portée sur les deux périodes les plus marquantes dans l'histoire de Syrie : celle des Omayyades et celle des Croisades. Dans le second volume, je me suis efforcé de mettre en lumière les origines et le passé du Grand Liban. Les autres questions ont dû être considérablement résumées. La bibliographie et l'indication des sources pourront, j'espère, remédier à ce laconisme forcé.

Voici le système adopté pour la transcription des vocables arabes : th = ث; dj = ج; ḥ = ح; kh = خ; dh = ذ; ch = ش; ṣ = ص; ḍ = ض; ṭ = ط; ẓ = ظ; ʿ = ع; gh = غ; q = ق; h = ه. Le *tà marboûṭa* n'est pas transcrit. Ainsi Ḥomṣ = حمص, Moʿâwia = معاوية, Ḍaḥḥàk = ضحّاك. L'accent circonflexe remplace, on le voit, les lettres de prolongation arabes. Mais j'écris Beyrouth, Caiffa, Jaffa et même Balbek, au lieu de *Bairoût*, *Ḥaifà*, *Yàfà* et *Baʿalbak*, pour me conformer à l'usage.

Mes collègues, les PP. Séb. Ronzevalle et R. Mouterde ont pris la peine de lire mon manuscrit et de me transmettre de nombreuses suggestions que j'ai mises à profit. Le P. Levenq m'a assisté dans la correction des épreuves, ainsi que le P. Ley, directeur de l'Imprimerie Catholique, auquel je dois également l'excellente exécution typographique de ce travail. Le P. L. Cheikho m'a signalé les documents manus-

crits de notre Bibliothèque orientale, qui ont été utilisés dans le second volume de cette histoire. Que ces confrères veuillent bien recevoir ici l'expression de ma profonde gratitude pour leur collaboration discrète et dévouée. Je dis dans la *Bibliographie* une partie de mes obligations envers mon regretté prédécesseur, le P. Bouvier. Il m'a servi de guide, spécialement pour la rédaction du second volume.

Des cartes sont en préparation. Elles seront jointes à un des tirages prochains. J'accueillerai avec reconnaissance les remarques qu'on voudra bien m'adresser pour rendre moins imparfaite cette modeste esquisse d'histoire syrienne. L'apparition du second volume suivra de très près la publication du premier.

ERRATA.

P. 77, ligne 7, lire *Daḥḥâk ibn Qais* au lieu de *Qais ibn Daḥḥâk*.
P. 144, ligne 1, lire *omayyade* au lieu de *orthodoxe*.
P. 154, 5e avant-dernière ligne, lire 1084 au lieu de 1069.

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES A LIRE OU A CONSULTER.

Il n'existe point d'histoire générale et détaillée de la Syrie que l'on puisse considérer comme étant au courant des dernières recherches. *La Syrie* de Yanoski-David (sans date), publiée dans la collection de l'*Univers pittoresque*, n'est qu'une suite de déclamations ampoulées et de jugements trop souvent arbitraires (voir plus loin p. 130). La masse de documents réunis dans la compilation de Mgr. Debs, تاريخ سورية, 8 vol., 1891 etc., n'a pas été soumise à une critique suffisamment sévère. Le meilleur essai sur l'histoire syrienne, nous le devons au zèle du regretté P. Bouvier S. J. Il a été lithographié à un petit nombre d'exemplaires et pour l'usage privé sous le titre de *Résumé de l'hist. politique et religieuse de la Syrie depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours*. Ce travail substantiel, où l'auteur a utilisé une volumineuse histoire manuscrite du Liban, œuvre posthume du P. Martin S. J., m'a été d'un grand secours.

Nous possédons en revanche de nombreux ouvrages, des monographies, traitant une portion plus ou moins étendue de l'histoire de Syrie. Nous citerons ici les principaux.

*
* *

PÉRIODE ANCIENNE. On trouvera dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, II^e et III^e vol., 1897 etc., un résumé général des travaux antérieurs. Movers, *Die Phœnizier* (vieilli), 3 vol., 1841 etc., n'a pas été remplacé par Pietschmann, *Geschichte der Phœnizier*, 1889, ni par Rawlinson, *History of Phœnicia*, 1889, moins encore par la brochure de von Landau, *Die Phœnizier*, 1901 (coll. *Der alte Orient*, II, 4). Citons encore, comme travaux d'approche, F. C. Eiselen, *Sidon*, 1907 et W. B. Fleming, *The history of Tyre*, 1915. Pour la Phénicie ancienne, une histoire d'ensemble, incorporant le résultat des dernières recherches, reste à faire. Sur Carthage et les colonies phéniciennes du Nord de l'Afrique, nous possédons aujourd'hui l'ouvrage magistral de Steph. Gsell,

Hist. ancienne de l'Afrique du Nord. 4 vol., 1913 etc. Pour les origines, on doit à R. Dussaud deux conférences substantielles. *Les premiers renseignements historiques sur la Syrie* (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1902, pp. 251 etc.) et *Le rôle des Phéniciens dans la Méditerranée primitive* (*Scientia*, 1913, 81 etc.). A rapprocher du même, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, 2e éd. 1914. M. Autran, *Phéniciens: essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, 1920, présente les Phéniciens comme un agglomérat de tribus caucasiques et anatoliennes et de peuplades sémitiques plus récentes. Cette thèse aventureuse a reçu mauvais accueil des érudits.

Encore moins connue est l'histoire des populations syriennes de l'intérieur. Sur les Amorites, le seul ouvrage à citer est celui de A. J. Clay, *The empire of the Amorites*. Nous commençons à être mieux renseignés sur les Hittites. Voir en particulier, Garstang, *The land of the Hittites*, 1910 ; Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, 1914, et A. E. Cowley, *The Hittites*, 1920. Les origines des Araméens demeurent encore fort obscures et leur expansion sur un vaste domaine rend leur histoire malaisée à débrouiller : cf. la petite monographie de Šanda, *Die Aramaeer*, 1902 (*Der alte Orient*, IV, 3).

Période gréco-romaine. On consultera Bouché-Leclerq, *Hist. des Séleucides*, 2 vol. 1913 etc. Pour la Syrie romaine, on pourra dépouiller les histoires romaines de Mommsen (le 5e vol. de sa *Rœmische Geschichte* traite de l'Orient) et de Duruy. E. S. Bouchier, *Syria as a roman province*, 1916, est un travail clair et de vulgarisation. Le 3e vol. de P. Allard, *Julien l'Apostat*, 1900, est presque entièrement consacré à la Syrie. Consulter Homo, *Le règne d'Aurélien*, 1904 : Chapot, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, 1907 ; Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 1909 : Renan, *Mission de Phénicie*, 1864 etc. (utile également pour les périodes précédentes : beaucoup d'aperçus brillants, mais à contrôler de près); dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie* (en cours de publication), dans les Dictionnaires bibliques de Vigouroux, Hastings, etc., les notices consacrées aux villes syriennes : Antioche, Béryte, Damas, Emèse, Gaza, Sidon, etc.

Période byzantine. Citons les trois travaux de Ch. Diehl : a) *Byzance, grandeur et décadence*, 1919 ; b) *Histoire de l'empire byzantin*, 1920 ; c) *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siecle*, 1901. (important pour le mouvement artistique en Syrie); de Vogüé, *La Syrie centrale, architecture civile et religieuse*, 1865; Pernice, *L'imperatore Eraclio*, 1905 ; Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, 1869 (vieilli). Pour l'histoire religieuse pendant cette période, Pargoire, *L'Eglise byzantine de 527 à 847* ; 1905. Pour l'organisation militaire et administrative, on compa-

rera utilement. Diehl. *L'Afrique byzantine*. 1896 ; Jean Maspero. *Organisation militaire de l'Egypte byzantine*. 1912 ; Gelzer. *Die Genesis der byzantin. Themenverfassung*. 1899. Pour la civilisation, (outre les ouvrages cités de Diehl). Hesseling. *Essai sur la civilisation byzantine*. 1907 ; Diehl. *Manuel d'art byzantin*, 1910. Pour le commerce. Heyd, *Hist. du commerce du Levant au moyen-âge*. 2 vol. 1885 ; *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer). 1898.

Arabie préislamite. Aboû'l faradj d'Ispahan. *Kitâb al-aghânî*, 21 vol. 1re éd. 1868. On en trouvera la substance utilisée dans Caussin de Perceval. *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, 3 vol. 1847-1848. R. Dussaud. *Les Arabes en Syrie avant l'islam*. 1907 ; Weber. *Arabien vor den Islam* (dans *Der alte Orient*. III) : L. Cheikho S. J. : *Le christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'islam* (en arabe ; trois fascicules ont paru) : Clém. Huart. *Hist. des Arabes*. 2 vol., 1912 ; Wellhausen. *Skizzen und Vorarbeiten*. 6 vol., 1882-1899 ; L. Caetani. *Studi di storia orientale*, 1er vol., 1911 ; Th. Nœldeke. *Die ghassânischen Fuersten aus dem Hause Gafna's*. 1887 : les suivants de H. Lammens : a) *Le berceau de l'islam. L'Arabie occidentale à la veille de l'hégire*. 1914 ; b) *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère* (dans *Bull. Institut égyptien*, 1910) ; c) *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamites* (dans *Bull. Instit. français d'archéol. orient.*, Le Caire, 1919) ; d) *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire* (*Ibid.*, 1918) ; e) *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire* (dans *Recherches de science religieuse*, VIII) ; f) *Les Aḥâbîs et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire* (dans *Journal Asiatique*. 1916[2]) ; g) *Les compétitions des Puissances en Arabie à la veille de l'hégire* (dans *Société sultanieh de Géographie* du Caire : nouvelle série. T. VIII) ; h) *Ṭâïf. la cité alpestre du Ḥidjâz, au 1er siècle de l'islam* (dans *Rev. des questions scientifiq.* Bruxelles, 1906).

Débuts de l'islam. Ibn Hichâm. *Sîrat ar-rasoûl* (éd. Wüstenfeld), 1858-1860 ; Ibn Sa'd. *Kitâb aṭ-Ṭabaqât*, 8 vol., 1904-1921 ; Wâqidî. *Kitâb al-Maghâzî* (éd. von Kremer) 1856. abrégé en allemand par Wellhausen sous le titre *Vakidi's Kitâb al-Maghâzî*. 1882 ; L. Caetani, *Annali dell' islam*, 1er et 2e vol., 1905 etc. : du même. les *Studi* déjà cités, 3e vol. ; Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*. 3 vol. 1869 ; Nœldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*. 2 vol. 1909 ; Goldziher. *Muhammedanische Studien*. 2 vol., 1889 ; H. Lammens : a) *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sîra* (dans *Journ. Asiat.*, 1910) ; b) *Fâṭima et les filles de Mahomet*. 1912 ; c) *Qoran et Tradition : comment fut composée la vie de Mahomet* (dans *Rech. sc. relig.*, 1910) ; d) *Le triumvirat Aboû Bakr, 'Omar et Aboû 'Obaida* (dans *MFOB*, IV).

PÉRIODE DES CONQUÊTES ET DES OMAYYADES. Outre l'*Aghânî*, consulter Ṭabarî, *Annales* (تاريخ الرسل والملوك), 3 vol. 1879-1901 ; Balâdhorî, *Fotoûḥ al-boldân* (éd. de Goeje), 1866, traduit en majeure partie par le Dr Phil. Hitti sous le titre de *The origins of the islamic state*, 1916 ; de Goeje, *Mémoire sur la conquête de Syrie*, 1900 ; Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, 2 vol. 1912. Le sujet a été renouvelé par Wellhausen dans ses *Skizzen* (déjà cités), ensuite dans *Das arabische Reich und sein Sturz*, 1902, et par L. Caetani, *Annali*, IIIe-VIIIe vol.; Mas'oûdî, *Les prairies d'or* (trad. française de P. de Courteille et Barbier de Meynard), 9 vol. 1861-1877 ; von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, 2 vol. (vieilli et tendancieux ; voir plus loin pp. 116, 119 etc.) ; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, 2 vol. 1898, (nomenclature de la production littéraire) ; Cl. Huart, *Hist. de la littérature arabe*, 1902 ; H. Lammens, : a) *La bâdia et la ḥîra sous les Omayyades* (dans *MFOB*, IV) ; b) *Etudes sur le règne du calife omayyade Mo'âwia Ier*, 1907 ; c) *Le califat de Yazîd Ier*, 1921 ; d) *Ziâd ibn Abîhi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'âwia Ier* (dans *Rivista degli Studi orientali*, IV) ; e) *Mo'âwia II ou le dernier des Sofiânides*, (*ibid.*, VII) ; f) *Le chantre des Omiades ; notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Aḫṭal* (dans *Journ. Asiat.*, 1895) ; Severus ibn al-Moqaffa', *Chronique* (arabe) *des patriarches d'Alexandrie*, (éd. Seyboldt d'après le manusc. de Hambourg), 1912.

PÉRIODE 'ABBASIDE. Les compilations arabes citées précédemment : *Aghânî*, Ṭabarî, Mas'oûdî ; ensuite Kremer, *Culturgeschichte*. Ajouter : Ya'qoûbî, تاريخ (éd. Houtsma), 2e vol. 1883 ; Qalânisî, تاريخ دمشق (éd. Amedroz), 1908 ; Ibn 'Asâkir, même titre (dictionnaire biographique des Syriens célèbres, en cours de publication ; cinq vol. ont paru ; édition médiocre et manipulée par 'Abdalqâdir Badrân) ; Ibn al-Baṭrîq, تاريخ (éd. L. Cheikho, S. J.), 2e vol. 1906 ; Maqdisî, احسن التقاسيم (éd. de Goeje, dans *Biblioth. geograph. arabicorum*, IV), 1877; G. Le Strange, *Palestine under the moslems*, 1890 (dépouillement et traduction des géographes arabes) ; Weil, *Geschichte der Chalifen*, 5 vol., 1846 etc. Une histoire critique des 'Abbâsides reste à faire ; (comp. Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, 1er vol.) ; *Itinera et descriptiones Terræ Sanctæ* (éditions de la *Société de l'Orient latin*). Pour l'*expansion française*, on ajoutera L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen-Age*, 1907 ; du même, *Le protectorat de Charlemagne* (dans *Congrès français de la Syrie*, fasc. II, 15-38) 1919. Pour les relations et les guerres avec Byzance, voir Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 1890 ; du même, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, 3 vol. 1896-1905 ; L. Bréhier, *Le schisme oriental du XIe siècle*, 1899.

LES CROISADES. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, 2 vol., 1612 ; la *Collection de l'histoire des Croisades*, publiée par l'Institut de France depuis

1841. Elle comprend (textes et traduction) : a) historiens occidentaux: b) hist. arabes : c) hist. grecs ; d) hist. arméniens. Michaud, *Hist. des Croisades*, 3 vol., 1812-1817, manque de valeur scientifique. Le meilleur précis est celui de Roehricht, *Gesch. der Kreuzzuege*, 1898 ; Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzuege*, 1883. (tendancieux ; voir plus loin p. 236) ; Qalânisi, *ouvr. cité* : Ibn Monqidh, كتاب الاعتبار (éd. Dérenbourg), 1884 : Derenbourg, *Ousâma ibn Monqidh, un émir syrien au 1er siècle des Croisades*, 1889 : Ibn Djobair, *Voyages* (éd. de Goeje), 1907, traduit en italien par Schiaparelli et partiellement en français dans les *Hist. arabes des Croisades* ; Sâliḥ ibn Yaḥyâ, تاريخ بيروت (éd. Cheikho), 1902 (fondamental pour l'histoire de Beyrouth et du Liban) : Ibn al-Athir, التاريخ الكامل (éd. d'Egypte) ; extraits publiés et traduits dans les *Hist. arabes des Croisades* ; Barhebræus, *Dynasties*, تاريخ مختصر الدول (éd. Salhani, S. J.), 1890 ; Michel le Syrien, *Chronique* syriaque, 3 vol., éditée et traduite par M. l'abbé Chabot, 1900 ; de Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, 1860 : Enlart, *La cathédrale St Jean de Beyrouth* (dans *Bullet. Soc. des Antiquaires de France*), 1904 : Rey, a) *Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et en Chypre*, 1871 : b) *Les Colonies franques de Syrie au XIIe et XIIIe siècles*, 1883 ; Schlumberger, a) *Campagnes du roi Amaury Ier en Egypte*, 1906 : b) *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la Terre d'Oultre-Jourdain*, 1898 : Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Vœlker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzuege*, 1906 : Lammens, *La description du Liban d'après Idrisi : topographie franque du Liban* (dans *MFOB*, I) ; L. Cheikho, *Un dernier écho des Croisades* (*Ibid.*, I) ; L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient* etc.; Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel Comnène*, 1912: *The itinerary of Benjamin of Tudela* (éd. M. N. Adler) : Ristelhueber, *Les traditions françaises au Liban*, 1918.

Période des Mamlouks. Voir les ouvrages précédemment cités d'Ibn al-Athir, Sâliḥ ibn Yaḥyâ, Heyd, Bréhier, etc. : Huart, *Hist. des Arabes*, 2e vol. En outre Ibn Baṭṭoûṭa, *Voyages*, 4 vol. (texte et traduction par Defrémery et Sanguinetti), 1853 etc. ; Ibn Ayâs, تاريخ مصر, 3 vol., 1893; Maqrîzi, *Hist. des sultans mamlouks d'Egypte* (trad. E. Quatremère) : du même, *Histoire d'Egypte* (trad. Blochet, dans *R O L.*, VI) 1908; Weil, *Geschichte der Chalifen*, 4e et 5e vol. (pour l'histoire des califes 'abbâsides d'Egypte) : Tobler, *Descriptiones Terræ Sanctæ ex sæculis VIII-XV*, 1874 : Rœhricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heilig. Lande*, 1900 : Lammens : a) *Frère Gryphon et le Liban au 15e siècle* (dans *ROC*, 1899) ; b) *Les Nosairis dans le Liban* (*Ibid.*, 1902) ; c) *Relations officielles entre la Cour romaine et les sultans mamloûks d'Egypte*, (*Ibid.*, 1903) ; d) *Correspondances diplomatiques entre les sultans mamloûks d'Egypte et les Puissan-*

ces chrétiennes, (*Ibid.*, 1904) ; L. Cahun. *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols*, 1896.

Période ottomane. Ibn Ayâs, *ouvr. cité* (important pour la conquête et les débuts du régime). Après lui, il faut suppléer aux grandes chroniques arabes par Mohibbi, خلاصة الاثر في اعيان القرن الحادي عشر, 4 vol. (Dictionnaire biographique des célébrités musulmanes du 11e siècle H.), 1284 H.= 1867 ; Chidiâq, اخبار الاعيان في جبل لبنان , (histoire traditionnelle des familles féodales du Liban ; l'indication des sources est insuffisante) ; la *Chronique* ou تاريخ de l'émir Haidar Chihâb, 1900 ; Ristelhueber, *ouvr. cité* ; Yorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, 1908 ; Cotovicus, *Itinerarium hierosolymitanum et syriacum*, 1619 ; d'Arvieux, *Mémoires*, 6 vol., 1735 ; Wuestenfeld, *Fachreddin, der Druzenfuerst*, 1886 ; Vandal, *L'odyssée d'un ambassadeur : voyages du marquis de Nointel*, 1901 ; Un ancien diplomate, *Le régime des Capitulations*, 1898 ; Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant*, 1896 ; *Relazioni dei consoli veneti nella Siria* (éd. Berchet), 1866 ; Testa, *Recueil des traités de la Porte ottomane avec les Puissances étrangères*, 6 vol., 1864 ; Rabbath-Tournebize, *Documents inédits pour servir à l'hist. du christianisme en Orient*, 2 vol., 1905 etc.; E. Driault, *La question d'Orient*, 8e édit., 1921, (le seul aperçu d'ensemble ; beaucoup d'inexactitudes de détail).

Période moderne, (1750 à nos jours). Ouvrages cités de Chidiâq, Haidar, Ristelhueber, Testa, Rabbath. Ajouter Djabartî, تاريخ, 4 vol. 1880 (une traduction française a paru au Caire, 1889 etc.). Michel de Damas, تاريخ حوادث الشام (éd. L. Ma'loûf, S. J.), 1912 ; consulter les histoires générales : Thureau-Dangin, *Hist. de la monarchie de Juillet*, 7 vol. ; de la Gorce, *Hist. du second Empire*, 7 vol. ; Jouplain (Noujaim), *La question du Liban*, 1908 ; Von Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum persischen Golf*, 1er vol., 1899 ; pour le mouvement économique, Verney et Dambmann, *Les Puissances étrangères dans le Levant, en Syrie et en Palestine*, 1900 ; pour la bibliographie syrienne, surtout à partir du 17e siècle, P. Masson, *Eléments d'une bibliographie française de la Syrie* (dans *Congrès français de la Syrie*, 1919). Pour le mouvement littéraire, L. Cheikho, *La littérature arabe au XIXe siècle* (en arabe).

Tous les manuscrits cités appartiennent à la bibliothèque orientale de l'Université St Joseph.

Parmi les *revues* à consulter, signalons *Al-Machriq* (en arabe) ; la *Revue de l'Orient chrétien* (*ROC*)) ; la *Revue de l'Orient latin* (*ROL*) ; les *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth* (*MFOB*) ; les *Echos d'Orient*, *le Journal asiatique*.



CHAPITRE PREMIER.

LA NATIONALITÉ SYRIENNE

AVANT LA CONQUÊTE ARABE.

I. — LA SYRIE ANCIENNE.

Heureuse situation de la Syrie. Quand on jette un coup d'œil sur la carte de l'Asie Antérieure, le regard ne tarde pas à distinguer un long rectangle de terres d'un seul tenant, comprimé entre la Méditerranée et le désert arabique. Terres situées au carrefour des trois continents de l'Ancien Monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique ; au foyer lumineux, où convergent les rayons émis par les plus vieilles civilisations, celles de la Babylonie, de l'Egypte, de la Grèce ; où l'humanité vient chercher la première trace de ses pas, révérer le berceau de la Révélation. Ce pays, au site, à la configuration si caractéristiques, c'est la patrie séculaire de l'antique peuple syrien.

Esquissons brièvement à travers quelles évolutions, à la suite de quels bouleversements s'est constitué ce peuple, après quelles laborieuses expériences s'est éveillée en lui la conscience nationale.

Unité territoriale. La Syrie possède un bénéfice incomparable, celui de l'unité territoriale, de frontières nettement déterminées, comme peu de peuples ont le bonheur d'en posséder : la mer, les montagnes, le désert.

Multiples divisions intérieures. En revanche, un sort malencontreux semble avoir multiplié les bornes, les barrières—et quelles barrières !—au cœur même du pays. Antithèse redoutable ! Ses conséquences continuent à se faire sentir ; elles expliquent la complexité du problème national syrien. La Providence, en dessinant les contours de ce pays, le prédestinait à devenir le berceau d'un peuple. Par contre, les accidents géographiques, en limitant les horizons intérieurs, invitaient l'indigène à se replier sur lui-même, à mener la vie de clan ; partant ils semblaient devoir compromettre le sentiment de l'unité, de la solidarité ethniques, retarder indéfiniment l'éveil de l'idée nationale. Terre montueuse, bosselée, encore couverte, dans la région de Ḥomṣ et du Ḥaurân, de déjections volcaniques. Toute en reliefs, en creux formidables : tels la vallée du Jourdain et le gouffre de la Mer Morte. Partout ailleurs, sur la surface de la terre, les rivières, ces *chemins qui marchent*, favorisent les relations. En Syrie, elles tendent aux communications l'obstacle de leur cours encaissé, torrentueux, hérissé de seuils rocheux. L'Oronte, le Jourdain, les deux principaux cours d'eau syriens, sont demeurés des fleuves morts, inutilisés. Et voilà comment l'inégalité du sol, en multipliant les cloisonnements, les compartiments intérieurs, les séparations territoriales, a favorisé l'éclosion du provincialisme, du cantonalisme, compliqué fâcheusement, rendu laborieuse au dedans l'unification du pays.

Vers l'an 4000-3000. Pour nous rendre compte de cette lente évolution, consultons les premiers renseignements historiques sur la Syrie. Vers 4000-3000 avant notre ère, les forêts couvraient les montagnes et rejoignaient le bord de la mer. S'il faut en croire les documents hiéroglyphiques, les lions y erraient en bandes, et jamais n'y pénétraient les rayons du soleil. Des bûcherons, des chasseurs auraient été les premiers habitants du Liban et de l'Amanus. Bientôt les richesses forestières de la Syrie éveilleront les convoitises de ses voisins. D'abord les puissants monarques de la Mésopotamie,

que suivront leurs rivaux d'Egypte ; deux pays, pauvres en bois. Ces exploitations, la mise en coupe des forêts, permirent aux autochtones de se développer sur un territoire moins restreint. Aux forêts succèdent des arbres fruitiers, la vigne, l'olivier — lequel, s'il n'est pas originaire de Syrie, s'est de là répandu dans le bassin méditerranéen, — la culture des céréales. Le vin, le blé, l'huile, formeront les premières ressources de la Syrie, demeureront longtemps ses principaux articles d'exportation. Sur la côte, un peuple nouveau s'est établi : les *Phéniciens.*

Les Phéniciens. On les disait venus de l'Orient. C'étaient des hommes entreprenants, agriculteurs expérimentés, familiarisés dans leur pays d'origine avec le travail des métaux. Sous leur ardente impulsion, l'aube d'une civilisation indigène commence à poindre sur les bords de la Méditerranée (3000—2500 avant J. C.). Les difficultés de la pénétration intérieure, des communications continentales, tournent leurs regards vers la mer. Les Phéniciens communiquent aux riverains le goût des voyages, des courses maritimes et enfin du trafic par caravanes. Nous assistons à la naissance des industries qui constitueront bientôt la fortune des cités phéniciennes : commerce des céréales, du vin, de l'huile, des textiles et colorants. Dès le 15e siècle avant J. C., les monuments égyptiens gardent la représentation des navires, montés par ces hardis pionniers de l'expansion syrienne. Resserrés sur l'étroite bande de terre, entre la mer et le Liban, les Phéniciens pénètrent dans l'intérieur du pays et ouvrent, à travers monts et forêts, les premières pistes commerciales. Vingt siècles plus tard, les Romains les transformeront en voies militaires, jalonnées de relais, de haltes, pour la poste officielle.

Période de Tell el-ʿAmarna. L'an 1888, à Tell el-ʿAmarna dans la Haute-Egypte, la pioche d'un fellah mit à découvert un important dépôt de tablettes cunéiformes. C'étaient les archives d'Etat de deux Pharaons du 15e siècle (av.

J. C.), suzerains de la Syrie. En étudiant ces documents, les orientalistes ont retrouvé les originaux de la correspondance échangée entre le souverain égyptien et une multitude de petits princes syriens. On en retrouve plusieurs douzaines rien que sur la côte phénicienne ; on y lit les noms de Beyrouth, Gebail, Batroûn, Saidâ, Tyr, Acre.... Chaque ville, chaque bourg possédait son potentat local. Tous indépendants les uns des autres, se combattant avec acharnement, quand il ne leur arrivait pas de se liguer, de conspirer contre le maître étranger. Dans cette correspondance, ce qui nous intéresse avant tout, c'est le morcellement de l'autorité, la poussière d'Etats, grands comme la principauté de Monaco et la république de St Marin ; c'est la vie de clan que nous surprenons à cette époque lointaine de l'histoire de Syrie. Déplorables résultats du morcellement géographique ! Il a produit l'éparpillement, l'émiettement de la race, annihilé le sentiment de la solidarité, de l'unité nationales. Rien de plus désolant que ce tableau. Les Syriens d'il y a 35 siècles, obstinément cantonnés dans leur individualisme, se dénoncent, en appellent au pouvoir étranger afin de se détruire plus sûrement.

Préparation de l'unité. Au milieu de ces luttes fratricides, que les Syriens prolongeront pendant un millénaire, l'unité se préparait pourtant. L'idée nationale s'élaborait inconsciemment. L'obscur instinct de conservation sociale réagissait contre les excès de l'anarchie individualiste, contre l'émiettement indéfini de la race. Les Syriens finiront par s'apercevoir qu'ils possédaient la quadruple communauté qui constitue les nations historiques : celle de territoire, de langue, de l'origine, des traditions. Ils apprendront, par une douloureuse expérience, que la solidarité dans le malheur n'unit pas moins les sociétés que les succès les plus éclatants. Une nation ne s'improvise pas. Elle doit être l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices, de dévouements, de multiples épreuves supportées pour un idéal commun.

Unité de la race. Au cours des siècles, à l'abri des frontières marquées par la Providence, entre le Taurus, l'Euphrate, le désert et la Méditerranée, dans ce cadre créé pour elle, s'est développée une race remarquablement uniforme, un véritable type national. L'observateur le moins perspicace le distinguera à première vue de tous ses voisins, de l'Egyptien, de l'Arabe, de l'Anatolien, du Mésopotamien ; un type demeuré, jusqu'à nos jours, tel que nous le rencontrons sur les monuments pharaoniques. Dans l'histoire, il se trouve de bonne heure représenté par le Phénicien industrieux et entreprenant. Qu'on ne nous oppose pas la mosaïque des confessions religieuses, les étiquettes ecclésiastiques des communautés. Leur multiplicité n'a pu absorber l'unité, modifier la fixité de la race, en dépit d'un préjugé tenace, encore partagé par des Syriens, qui s'obstinent malencontreusement à confondre religion et nationalité. Nation melkite, nation maronite... Cette terminologie captieuse ne devrait pas survivre au souvenir de la domination turque. Les Syriens de rite grec n'ont de commun avec les Byzantins, avec les Hellènes que leur liturgie, leur législation canonique. Syriens également, et non débris d'invasions étrangères — on l'a affirmé à tort — les Nosairis, les Métoualis (1), qui ont prétendu affirmer leur particularisme, en adhérant à des hétérodoxies musulmanes.

Sa vitalité. Non moins que la fixité et l'unité, la vitalité de la race mérite d'être signalée. Depuis les Assyro-Babyloniens, les Egyptiens, les Hittites, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Croisés ont passé en Syrie, promptement absorbés par les autochtones. Cette puissance d'assimilation devait — c'était à prévoir — principalement se manifester vis-à-vis des Arabes : ceux-ci, éternels et remuants voisins, sur la moi-

---

(1) Ces derniers apparaissent en Syrie plusieurs siècles après les déportés iraqains sous Moʿāwia I.

tié des frontières syro-palestiniennes, depuis la courbe occidentale de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Par une pression incessante, les « faméliques et misérables nomades du Hidjâz », ارض البؤس والجوع , attirés par la merveilleuse fécondité des terres syriennes, « pays du vin et du levain », ارض الخمر والخمير (1), réussissent à se glisser, par petits paquets, dans les plaines désertiques à l'Orient de l'Oronte et du Jourdain.

Elle absorbe les Arabes. Nous les y trouvons installés, dès le 2e siècle avant notre ère. Ils fondent des principautés à Homs, à Palmyre, à Pétra, dans les gorges de l'Antiliban, au Sud de la Damascène et dans les retraites volcaniques du Haurân. Ils ne tardent pas à s'assimiler, à adopter la langue, la civilisation syriennes. Leur culte, leurs noms, ceux de leurs dieux sont parfois araméens. A Homs, ils s'appellent *Samsigeramus, Soæmus*... Ils emploient l'araméen dans leurs correspondances diplomatiques, dans leurs inscriptions. Les monuments élevés par eux à Palmyre, à Pétra, comptent parmi les plus beaux de l'art syrien indigène.

Les Ghassânides. Cinq siècles après l'ère chrétienne, les phylarques ghassânides du Haurân passent par la même évolution. Ils échangent le grossier fétichisme arabe (2) contre le christianisme, devenu la religion de la Syrie. Les synodes, réunis sous leur protection, légifèrent en syriaque. A peine installés dans leur phylarcat, demeurés à demi-sédentaires, la transformation de ces émirs paraît tellement avancée que leurs anciens compatriotes d'Arabie les appellent Syriens, mieux encore, « rois de Syrie », ملوك الشام. On ne saurait assez insister sur cette puissance d'absorption, qui dénote la vitalité de la race syrienne. Avant la seconde génération, les Arabes ont fusionné avec les indigènes. Comme précédemment les Phéniciens se sont de bonne heure transformés en Syro-Phéniciens, eux aussi ont adopté la langue, le culte du pays.

---

(1) Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, I, 105 ; *Aghānī*, XIV, 156.
(2) Voir plus loin le chap. sur la religion arabe.

Tribus Syro-arabes. Les 6e et 7e siècles de notre ère marquent l'épanouissement de la vieille poésie arabe. Cependant les tribus établies en Syrie, les Banoû Kalb, les Lakhm, les Djodhâm, les ʿAmila n'ont fourni aucun nom au Parnasse arabe. Quand les plus misérables tribus de la Péninsule, les Bédouins, « mangeurs de serpents, de lézards, de gerboises » — ainsi les appellent dédaigneusement les Arabes de Syrie — voient se lever une véritable moisson de poètes et de poétesses, chez les tribus syriennes la lyre reste muette. Pour animer les fêtes de leur petite cour, les Ghassânides, désireux de sauvegarder leur influence sur le monde arabe, doivent mander, du fond du Nadjd et du Hidjâz, les Aʿchâ, les Nâbigha, les Hassân. Les Arabes de Syrie étaient-ils donc moins doués que leurs cousins du désert ? En réalité, l'assimilation, l'adoption de la civilisation syrienne avaient fini par les rendre étrangers à leur ancienne langue. Ils ne balbutiaient plus qu'un arabe barbare, sorte de *sabir*, mêlé d'aramaïsmes et de locutions syriennes (1).

Arabes syriens après la conquête. Cette puissance d'absorption chez la vieille race araméenne se manifesta encore mieux après la mort du Prophète (632). Et voilà pourquoi nous ne craignons pas d'y insister. En moins d'un quart de siècle, la Syrie vit affluer des tribus entières de Bédouins. Ils pouvaient bien être cent mille. Ils auraient été le double, en quoi ce total — dont la moitié disparaîtra dans les guerres de conquête — pouvait-il modifier la composition ethnique de la race, diminuer sa faculté de réaction ? Deux cent mille hommes sur les quatre à cinq millions que comptait alors la Syrie. En France, la proportion des colonies étrangères est autrement élevée. Après la mort de Mahomet, l'expansion, la conquête arabes aboutissent à la fondation du califat, d'un empire mondial. On l'a appelé arabe. En étudiant la période des Omayyades, nous verrons (2) que ce fut en réalité un

(1) Cf. *Aghānī*, XX, 127.

(2) Nous étudierons alors *l'arabisation* de la Syrie.

empire syrien : syrien par sa capitale, par la tête qui dirige, par les bras qui exécutent, organisent, administrent les provinces, la guerre, les finances. Le gouvernement se trouve entre les mains, non des Bédouins, immigrés après l'hégire, mais des Arabes établis en Syrie depuis plusieurs siècles, à la suite des Samsigeramus, des Arétas et des Ghassànides.

II. — COMMENT S'EST MANIFESTÉE LA VITALITÉ DE LA RACE SYRIENNE.

Rappelons sommairement comment, depuis l'époque de Tell el-ʿAmarna, s'était manifestée cette vitalité, cette puissance d'absorption de la race syrienne.

Les grandes invasions. Vivant isolés sur leur territoire morcelé, cantonnés dans les replis de leurs montagnes, à l'abri des forêts de cèdres séculaires, derrière le fossé de leurs rivières torrentueuses, les habitants des minuscules Etats syriens menaient la vie de clan, s'épuisaient en luttes intestines : Nord contre Sud, montagnards contre gens de la plaine; Syriens continentaux cherchant aux dépens des riverains de la Méditerranée, des républiques phéniciennes, à s'ouvrir un accès vers la mer. Et tous, au milieu de ces guerres fratricides, négligeant de surveiller les passes, les *Pyles* du Taurus, les gués de l'Euphrate, laissant grande ouverte la barrière du désert. Ils assistèrent à l'invasion des Hébreux, à la descente vers le Sud des tribus anatoliennes, au débarquement sur la côte des pirates égéens, des Philistins, au défilé ininterrompu des conquérants d'Orient et d'Occident, babyloniens, égyptiens, hittites, assyriens, perses, macédoniens. L'absence d'union, de sentiment national avait émoussé le ressort moral. Plus souples, les Phéniciens ne s'abandonnent pas. Sans entrer en lutte ouverte avec les Assyriens, les Perses, ils forceront les envahisseurs à compter avec eux, à payer les services de leur marine. Ils acceptent la lucrative mission d'intermédiaires entre l'Asie et le monde méditerranéen.

Tournant leur activité vers la mer, ils vont fonder Carthage (9e siècle av. J. C.). Ils y établissent le centre d'un vaste empire colonial, dont la puissance balancera la fortune de Rome.

Les Séleucides. Avec la même apathie, les Syriens virent, en 312 (av. J. C.), après la bataille d'Issus, la fondation par Séleucus, un lieutenant d'Alexandre-le-Grand, d'un nouvel Etat avec capitale à Antioche, sur les bords de l'Oronte. La Syrie cessa de former une province assyrienne, une satrapie perse ou macédonienne. Pour la première fois, les *membra disjecta*, les fractions morcelées du corps national allaient se trouver, nominalement du moins, réunies, sous une même tête. A l'Orient et au Sud du pays, les anciennes principautés locales continueront à subsister, rattachées à Antioche par le lien d'une vassalité superficielle. Malgré son extension anormale, en Asie-Mineure jusque vers la Mer Egée, à l'Orient jusqu'aux frontières de l'Inde, l'Etat séleucide s'appela *Royaume de Syrie*. Quelques milliers de vétérans macédoniens et thraces, eux-mêmes incomplètement hellénisés, se fixent en Syrie. Leur présence, la façade grecque du nouvel établissement ne doivent pas tromper sur sa constitution, son caractère indigènes. On les retrouve jusque dans les surnoms araméens, *Bala*, *Zabina*, portés par les Séleucides (1). Parmi les villes qu'ils fondent, ou plutôt qu'ils dotent d'institutions nouvelles, « plusieurs adoptent des noms helléniques, sans perdre leurs appellations primitives et syriennes. » C'est la remarque du Syro-latin Ammien Marcellin (XIV, 8, 5,) : « Licet græcis nominibus appellentur, primigenia tamen non amittunt, quæ iis assyria lingua institutores veteres indiderunt ».

Royaume de Syrie. *Royaume de Syrie !* Pour la première fois, ce titre venait rappeler aux indigènes la parenté de tous les membres de la famille nationale, suggérer l'idée de se

---

(1) Voir plus loin la liste des Séleucides.

grouper officiellement, sous une même dénomination politique, à côté des autres Etats orientaux. Et cette révélation, ils la devaient à l'étranger. La leçon ne serait pas perdue. Mais des siècles allaient s'écouler avant de la faire pénétrer au fond de la conscience populaire, engourdie par un millénaire d'apathie, dans les esprits, éblouis par la splendeur de la civilisation hellénique.

Province romaine. Affaiblis par leurs dissensions, les Séleucides ne surent pas défendre le pays contre l'invasion des Arabes, lesquels s'emparèrent du pouvoir dans les principales cités de la Syrie orientale : Homs, Damas... C'est avec bonheur que les Syriens saluèrent l'arrivée des Romains (1). Ceux-ci englobèrent (64 av. J. C.) sous le nom de *Provincia Syria* toutes les circonscriptions de la Syrie géographique et traditionnelle. Nouvelle proclamation officielle de l'unité de la race et du pays. Séduits par l'ordre romain, la *pax romana*, par la sécurité, la prospérité économique, établie dans tout l'Empire, les Syriens des classes dirigeantes s'imaginèrent de bonne foi qu'ils étaient devenus citoyens romains. *Civis romanus sum*, ce cri de l'apôtre S[t] Paul a été répété par plus d'un Syrien de l'époque impériale. Jamais ils ne firent de meilleures affaires.

La province de Syrie passait pour un des principaux gouvernements de l'Empire, « réservée aux plus hauts dignitaires », *majoribus reservata* (Tacite). Plusieurs petits Etats indigènes continuaient à exister, en Palestine, à Homs, dans l'Antiliban et au Sud de la Damascène, sous le protectorat de Rome. Des colonies de vétérans romains se fixèrent à Héliopolis (Balbek), à Béryte. Dans cette dernière ville, — devenue un véritable centre latin, avec des écoles qui prépareront l'essor de la future Université de droit — la *Legio III Gallica* établit son quartier général, un corps où des Syriens prirent du service. D'autres s'enrôlèrent dans les armées romaines,

(1) Voir la liste des empereurs romains.

en qualité de légionnaires, plus ordinairement d'auxiliaires(1). On retrouve leurs contingents stationnés en Egypte, en Afrique et jusqu'en Germanie. Les textiles, la céramique, la verrerie, les étoffes de lin et de laine teintes en vives couleurs, et aussi les vins de Syrie envahissent le marché occidental. Antioche aurait alors compté plus de 300.000 habitants et toute la Syrie environ sept millions (2). Ce fut l'époque la plus florissante dans l'histoire des Syriens.

Manifestations du sentiment national. Mais la dénomination officielle, désormais consacrée, de Syrie, n'avait pas en vain retenti à leurs oreilles. En se comptant, en s'observant, en s'entendant parler la même langue, les arrière-petits fils des anarchiques contemporains de Tell el-ʿAmarna, se rappelleront qu'ils avaient même origine, même patrie : ils découvriront qu'ils étaient Syriens.

La langue araméenne. Ils le montrèrent au 2e siècle de notre ère par un retour plus prononcé vers la vieille littérature nationale, la culture de la langue araméenne. Les intellectuels l'avaient trop facilement sacrifiée à l'idiome des Hellènes, devenu en Orient langue internationale, intermédiaire commode pour les affaires, le commerce et les relations scientifiques, comme le latin était celle de l'administration, des tribunaux, de l'armée. L'an 106, l'empereur Trajan annexa les régions au-delà du Jourdain, mit fin au royaume des Nabatéens (capitale Pétra) et les érigea en gouvernement distinct, appelé *Provincia Arabia*, dont la métropole fut Bostra (Boṣrâ). Pour garder la frontière contre les Arabes, on y établira une série de postes fortifiés et on appellera, pour exercer la police du désert, des tribus arabes. Leurs chefs recevront le titre d'ethnarques ou de phylarques. A la veille de la conquête arabe, cette mission sera confiée aux phylarques ghassânides. Débar-

(1) Originaires principalement du N. et du S. E. de la Syrie, de la Commagène, de l'Iturée.

(2) Et non vingt millions, comme on le prétend parfois.

rassée de la rivalité commerciale des Nabatéens, Palmyre arriva à un haut degré de prospérité économique.

Empereurs syriens. C'est le moment où le satirique Juvénal (42-125 J. C.) se plaint de l'envahissement de Rome :

« Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes. Et linguam et mores... vexit ! »

Voici que depuis longtemps l'Oronte syrien s'est déversé dans le Tibre, apportant sa langue et ses mœurs !

Peu après, un passant inscrira sur les rochers du Sinaï cette protestation : *« Cessent Syri ante Latinos Romanos » ! Que les Syriens cèdent le pas aux vrais Romains !* Les légions romaines, stationnées en Syrie, avaient déjà créé deux empereurs (1), Vespasien (69 J. C.), puis Avidius Cassius (172), lequel ne fit que passer. Bientôt elles élèveront sur le trône impérial une dynastie syrienne, originaire d'Emèse (Homs). Elle devra sa fortune à l'empereur Septime Sévère (193-211), un Africain, qui avait épousé une Syrienne de cette ville. La suite de ces empereurs syriens sera continuée par les Césars palmyréniens. Le premier des empereurs éméséniens, Elagabale (217-222), étonnera Rome par le spectacle de ses extravagances. Son successeur, Alexandre Sévère (222-235), prince doux et tolérant, fut, au bout de quelques années, remplacé par un autre Syrien, Philippe l'Arabe, natif du Haurân (244-249). L'élévation de ces compatriotes devait hâter le réveil du sentiment national parmi les Syriens.

Palmyre et Zénobie. Dans le désert de Syrie, les émirs de Palmyre, d'origine arabe, mais aramaïsés, sauvent l'Empire et obtiennent en retour le titre de Césars. Zénobie en profitera pour fonder un empire syrien (257-273). Elle se fit assister par le célèbre philosophe Longin, un natif de Homs, et par une pléiade d'intellectuels syriens, parmi lesquels un évêque d'Antioche, Paul de Samosate. Au 3e siècle, les écrivains, les hommes de talent abondent en Syrie. Nommons

---

(1) Voir la liste des empereurs romains.

les éminents jurisconsultes Papinien, Ulpien, ministres des empereurs éméséniens — dont l'enseignement prépara la réputation de l'Université de droit de Beyrouth ; les littérateurs et philosophes, Lucien, Plotin, Porphyre et Maxime— ces deux derniers de Tyr ; Jamblichus, etc. Les jurisconsultes écrivent en latin, langue du droit ; les littérateurs, les philosophes, en grec, idiome universel en Orient. La ville d'Edesse devient le centre d'une renaissance araméenne, dont l'influenèe gagne la Syrie. L'araméen est également la langue officielle de la dynastie palmyrénienne. Antioche, Héliopolis, Palmyre se couvrent de monuments grandioses. En dépit de sa durée éphémère, le retentissement de l'épopée syro-palmyrénienne suggère aux Syro-Phéniciens ce que leur entente patriotique pourrait se promettre.

III. — LA SYRIE BYZANTINE.

Réveil du provincialisme. Partout se réveillera le provincialisme syrien. Les empereurs s'apercevront qu'ils doivent en tenir compte : on les verra séjourner longuement à Antioche et en Syrie. Au 4e et surtout au 5e siècle, le mouvement particulariste ne peut plus être dissimulé. Le transfert (330) de la capitale à Constantinople (Byzance), ensuite la mort de Théodose I (395), suivie du partage de l'Etat en Empire d'Orient et Empire d'Occident, ouvrent pour la Syrie la *période byzantine* (395-634), la moins brillante de l'époque romaine (1), la moins libérale aussi. Elle s'appliqua tout d'abord à morceler administrativement la Syrie.

Réaction antibyzantine. Le Nord fut divisé en trois provinces, gardant le nom de Syrie et distinguées par des numéros d'ordre. La Phénicie est partagée en *Phénicie maritime*, métropole Tyr—comprenant la Phénicie historique— et en *Phénicie libanaise*. Cette dernière dénomination était abu-

(1) Voir la liste des empereurs byzantins.

sive, puisqu'elle englobait exclusivement des districts continentaux, des villes comme Héliopolis, Damas, Emèse, Palmyre, qui n'avaient appartenu ni à la Phénicie ni au Liban. L'Empire éprouve le sentiment de sa faiblesse et aussi de la désaffection des populations qu'il a désarmées et éloignées du service militaire. Il s'empresse de fortifier ces cités contre les invasions des Huns, des Perses, des Arabes. Le pouvoir central devient plus défiant, la fiscalité plus serrée, les impôts se multiplient. Avec raison, la Syrie se plaint de se voir sacrifiée à la caste des fonctionnaires byzantins, à la capitale Constantinople. La langue araméenne continuera à gagner en popularité.

L'araméen et le polyglottisme syrien. L'Eglise prendra hardiment la direction de cette renaissance littéraire, indice du réveil national. Parmi les Syriens, par tempérament polyglottes et hommes d'affaires, placés au carrefour des routes de l'Orient, les commerçants, les intellectuels continuent à parler la langue, à cultiver les lettres grecques. Ceux qui aspirent aux fonctions publiques, les hommes de loi, tous les anciens élèves de Béryte, connaissent le latin. En dehors des centres cosmopolites, on ne rencontrera que des Araméens, des انباط , comme les appellent les Arabes. A Antioche, la capitale syrienne, S. Jean Chrysostome se plaint de n'être pas toujours compris de ses auditeurs. Les fonctionnaires, envoyés de Byzance, doivent s'entourer d'interprètes. Des homélies de Chrysostome nous apprennent que des prêtres n'entendaient que le syriaque. Dans les rangs du haut clergé lui-même, on rencontrait des prélats ne possédant que la langue «vulgaire» et signant en cette langue les Actes des Conciles. Dans certaines localités, il fallait interpréter en syriaque l'évangile lu en grec.

Université de Béryte. Cette période fut l'âge d'or pour l'Université de droit de Beyrouth. Fondée, à ce qu'il semble, sous les empereurs syriens, elle compta, parmi ses premiers professeurs, des jurisconsultes d'une valeur exceptionnelle, un

Ulpien et un Papinien (v. p. 13), oracles du droit romain. La langue de l'enseignement était le latin. On y accourait de toutes les provinces de l'Empire, sans en excepter Constantinople. Parmi ses élèves nous remarquons de saints évêques, comme Grégoire le Thaumaturge et Grégoire de Nazianze, des poètes comme Nonnos, l'auteur des *Dionysiaques*. A cette époque, un séjour à Béryte devenait le complément d'une éducation soignée ; il était indispensable à qui visait les grands emplois de l'administration, les fonctions judiciaires. Béryte possédait le monopole de l'enseignement juridique, qu'elle partagea en 425 avec Constantinople. A l'empereur Justinien (527-565), son Université offrit deux collaborateurs éminents, Dorothée et Anatolius, pour la rédaction de son Code.

Sa ruine ; les Syriens en Europe. Un long avenir lui semblait réservé lorsqu'une catastrophe épouvantable anéantit bientôt toute cette gloire. Dans le courant de 555, des tremblements de terre d'une violence inouïe secouèrent toute la côte phénicienne. Béryte fut la plus maltraitée. Plus de 30.000 personnes périrent sous les ruines. L'Université ne se releva pas de ce désastre. Sans se laisser décourager par ces épreuves, par les entraves que le fisc, les monopoles d'Etat, mettaient à leur développement économique, les Syriens achèvent alors de conquérir les marchés de l'Europe désorganisée, envahie par les barbares. En Occident, les commerçants orientaux sont désignés sous le vocable de *Syri*, Syriens. Leurs navires couvrent la Méditerranée. Ils possèdent d'importantes colonies dans les principales villes d'Italie, d'Espagne, des Gaules. Au 6e siècle, des moines missionnaires rapportèrent de la Chine des œufs de vers à soie. Leur initiative, le développement imprimé depuis lors à la sériciculture, ranimèrent l'industrie phénicienne. Cet essor se trouva malheureusement arrêté par l'égoïste politique de Byzance. De même que la fabrication de la pourpre, celle de la soie devint monopole d'Empire. L'invention du *feu grégeois* par un ingénieur syrien

mettra bientôt entre les mains des Impériaux une redoutable arme de guerre.

Les hérésies. Byzance s'obstina, refusant de faire droit aux réclamations des Syriens autonomistes. Ceux-ci se déclarent fatigués d'une tyrannie, qui, non contente de dépouiller, d'épuiser financièrement les provinces, entendait régir les consciences, prescrire, au gré des caprices impériaux, les variations incessantes des *credos* dogmatiques. Ce n'est pas la rébellion politique. Egaré par l'individualisme, grisé par sa propre subtilité, par la manie des discussions, avec lesquelles il s'est familiarisé dans les écoles des sophistes, à Alexandrie, à Gaza, à Tyr, à Antioche, le patriotisme syrien se laissera entraîner dans des schismes religieux, dans des hérésies : nestorianisme, monophysisme, monothélisme. L'indépendance syrienne, la personnalité nationale s'esquissent, s'affirment, se mesurent dans ces luttes théologiques. C'est le désir de libérer les consciences d'une oppression intolérable, mais aussi le besoin de se singulariser. Manœuvré, exaspéré par les chefs de sectes, l'esprit syrien devient batailleur, aggressif. A force de jouer avec les systèmes, d'épiloguer sur les formules dogmatiques, l'esprit syrien s'habituera à l'hétérodoxie. Il s'y obstinera alors qu'il s'imagine manifester son désaccord avec l'hellénisme, auquel les intellectuels avaient accordé tant de gages, avec le byzantinisme, le césaropapisme, oppresseurs des corps et des âmes.

L'art syrien. Tout aussi intéressant et révélateur d'un réveil patriotique apparait, parallèlement avec le retour à la langue indigène, la formation d'un art syrien. Nouvel indice d'une nationalité vivante ! L'architecture, la peinture, la sculpture, les arts d'ornement s'engagent dans des voies nouvelles, indépendantes des modèles gréco-romains, lesquels, depuis les Séleucides, avaient inspiré toute la production artistique. L'architecte syrien, rejetant l'emploi inélégant du mortier, superpose à vif ses pierres, soigneusement taillées, demande aux seules lois de l'équilibre les conditions de

stabilité pour ses constructions. Il substitue la pierre à la brique des Romains et des Byzantins. Il inaugure les églises à coupole, couvre le pays de superbes basiliques, dont les ruines imposantes excitent l'admiration des archéologues, et dont s'inspireront les constructeurs des églises romanes. En sculpture, en peinture, l'art syrien rompt résolument avec le réalisme, l'anatomisme outrés, où s'enlisait l'esthétique ancienne. Il prépare l'essor de l'art chrétien du Moyen-âge. Il commence par l'affranchir de la servile reproduction du nu et des formes plastiques. Cet art n'est pas gauche, inexpérimenté, comme on l'a prétendu. Sa raideur intentionnelle, son hiératisme voulu conviennent à un culte spirituel, à la religion où « l'on adore en esprit et en vérité ».

Il prodigue les couleurs, les ressources de la plus luxuriante décoration. Une éclatante polychromie, des figures au symbolisme compliqué couvrent les édifices. Sur leur parois, dans les mosaïques, sur les tapis, sur les étoffes de luxe prédominent les combinaisons géométriques, encadrant des animaux fantastiques et des figures humaines. C'est le triomphe de ce qu'on appellera très improprement *l'arabesque* : réseaux de carrés, de cercles, de croix, de losanges ; méandres enguirlandés de fleurs et de lianes foliacées. Tout un ensemble annonçant et préparant l'art arabe postérieur, lui aussi, tributaire des artistes syriens. On leur devra, au premier siècle de l'hégire, l'étonnant palais de Mchattâ (1) avec sa façade monumentale, les splendides mosquées de Jérusalem et de Damas. Sur les mosaïques de la mosquée à la Mecque, le géographe Maqdisî affirme avoir trouvé les signatures des artistes syriens et coptes حمل اليها صنّاع الشام ومصر الا ترى اسماءهم عليهِ.

Luttes religieuses. Nous avons nommé les hérésies. Leurs principaux protagonistes seront des Syriens. La série débutera par Nestorius (5e siècle), moine de la province d'Antioche. Au siècle suivant, le monophysisme envahira la

(1) Voir plus loin la période omayyade : califat de Walīd II.

majeure partie de la Syrie du Nord, grâce à la propagande du moine syrien Barṣaumâ et du patriarche Sévère, un ancien étudiant de Beyrouth. L'intervention intempestive des empereurs, qui prétendent régler la foi de leurs sujets et favorisent tantôt l'orthodoxie, tantôt l'hérésie, contribue à envenimer le différend, jette le désarroi dans les intelligences. Pas encore assez unis, assez disciplinés pour dresser drapeau contre drapeau, pour recommencer l'essai d'indépendance syrienne tenté par Zénobie — l'absence d'union fera le malheur des Syriens — ils élèveront chapelle contre chapelle. Et dans toutes ces réunions dissidentes, on déclarera la guerre à l'idiome grec, celui des oppresseurs, aux symboles byzantins. Si, de l'église et des réunions conciliaires, la dissidence, descendue dans la rue, s'est communiquée aux masses, c'est qu'il existait une question de race : deux chauvinismes, deux nationalités s'affrontaient.

Elles affaiblissent les Syriens. C'est au milieu de ces luttes, malheureusement stériles, que s'est d'abord affirmé, essayé le sentiment national: sans aboutissant positif, puisque politiquement on demeurait uni à l'empire byzantin ; efficace pourtant, car partout il marqua un retour aux symboles, à l'idéal syriens. A partir du 5e siècle, la Syrie, celle du Nord surtout, se couvre d'écoles, de couvents, où l'on étudie les lettres syriaques, où l'on rivalise d'activité avec Edesse, l'Athènes du monde araméen. Par contre, en se perpétuant pendant plus d'un millénaire, en s'aggravant, la division religieuse ne fera qu'affaiblir les Syriens. Elle les isolera, en amenant la rupture avec l'Occident, et les laissera bientôt seuls en face de l'invasion arabe. De nos jours, la multiplicité de ces petites chapelles retarde l'entente si nécessaire entre les enfants d'un même pays. Elle a favorisé la confusion entre religion et nationalité, l'une présentée comme la condition de l'autre. L'hellénisme a cessé d'être un épouvantail, une menace pour la Syrie moderne. En revanche, la mésintelligence demeure un danger grave entre compatriotes.

Quoiqu'il en soit, entre Byzance et la Syrie, la rupture s'accentue. Fatiguée de la tyrannie grecque, celle-ci se déshabitue de considérer l'Empire comme un rempart contre la barbarie. Cependant le danger grandissait du côté de l'orient. Distraite par des conquêtes en Afrique, en Europe, Byzance se désintéressa de la Syrie. Les villes, fortifiées par Justinien, manquaient de garnisons pour les défendre. Soit négligence, soit calcul politique, on laissa les populations indigènes désapprendre le métier des armes. L'Empire redoutait le recrutement régional, les contingents commandés par des généraux du pays. Il ne maintint en Syrie que des forces de police, mal entraînées, incapables de tenir devant les bandes de Khâlid ibn al-Walîd. Au 6e siècle, les armées byzantines, en majorité composées de barbares, comptaient des effectifs fort modestes.

Invasions perses. Reprenant les traditions des Parthes, la puissante monarchie des Sassânides voulut disputer à Byzance l'empire de l'Orient. Elle commença par lâcher sur la Syrie ses vassaux arabes de Tanoûkh, les émirs de Ḥîra. Les impériaux leur opposèrent avec succès les phylarques de Ghassân. Les plus célèbres furent Al-Ḥârith (Arétas) lequel, à plusieurs reprises, battit les Arabes de Ḥîra. Son fils Al-Mondhir (570-582) ne fut pas moins heureux que son père. Les méfiances et l'avarice du gouvernement impérial le poussèrent à la révolte. Il s'était donné le tort de couvrir de sa protection les monophysites. Après ses succès militaires, il se vit traîtreusement arrêté et déporté en Sicile. Pour le venger, les frères de Mondhir s'insurgèrent. Ces provocations gratuites amenèrent la décadence du phylarcat ghassânide. Sa disparition ouvrira bientôt la porte à l'invasion des Perses, préparant celle des Arabes.

Pendant près de trois quarts de siècle, les Perses allaient s'acharner à la conquête de Syrie. Les premières invasions, sous leur roi Qawâd (530-532), furent arrêtées par Bélisaire. Qawâd s'était remis en campagne lorsque la mort le surprit sur la route de Syrie. Les Perses reparurent en 540 sous la

conduite du grand conquérant Chosroès I, l'*Anoûchirwân* des écrivains arabes. A la tête de 90.000 hommes il avança par Hiérapolis (Manbidj) jusqu'à Berœa (Alep). La ville fut brûlée, parce qu'elle ne pouvait payer l'énorme rançon exigée par l'envahisseur iranien.

Chosroès Ier. D'Alep, Chosroès marcha sur Antioche, défendue par une poignée de soldats. Quelques troupes, ramassées à la hâte dans la *Phénicie libanaise*, c'est à dire dans la région de Homs (voir p. 13), accoururent prêter main forte. Leur courage, secondé par l'énergie des habitants, ne put tenir contre la supériorité du nombre. Un accident imprévu mit la panique dans les rangs de la garnison ; elle s'enfuit épouvantée devant les Perses, étonnés d'une si facile victoire. Les habitants en masse furent réduits en captivité. Ainsi succomba cette grande ville, pendant huit siècles centre de la civilisation en Orient. Son sort préludait à celui qui allait bientôt échoir à la Syrie. Sa restauration, entreprise par Justinien, ne pourra lui rendre son ancienne splendeur. Des tremblements de terre achèvent la décadence et renversent les édifices hâtivement relevés à Antioche et dans les villes de la Phénicie (voir p. 15).

Byzance se décide alors à acheter la retraite de Chosroès (562). En se retirant, il rançonne d'autres villes de la Syrie septentrionale. Puis il disparaît derrière l'Euphrate, entraînant après lui ses captifs comme un vil bétail. Près de Ctésiphon (1), sa capitale, il leur bâtit une ville sur le modèle de celle qu'ils avaient perdue et il l'appela orgueilleusement Antioche de Chosroès. Une seule fois jusqu'à sa mort (579), les Perses reprirent la route de Syrie et vinrent piller Apamée (576).

Chosroès II. L'empereur Maurice était tombé (602) sous les coups de l'usurpateur Phocas. Se portant en vengeur de Maurice, Chosroès II Parviz franchit vers 608 l'Euphrate et pilla les campagnes syriennes. L'année suivante, il alla dévas-

---

(1) Al-Madāin des Arabes, au S. de Bagdad.

ter les régions de la Phénicie. Héraclius, qui venait de renverser l'usurpateur Phocas (610), eut à son tour sur les bras le terrible Chosroès II, enorgueilli par ses succès.

Prise de Jérusalem. Par delà l'enceinte des villes syriennes, dégarnies de soldats, au milieu de populations désaffectionnées, rançonnées par le fisc, rongées par les dissensions religieuses, les Byzantins démoralisés regardaient passer les bandes redoutables des Perses. Elles avaient reparu du côté de Homs, guidées par les Juifs, ensuite par les Samaritains, que Phocas avait persécutés. En 614, les Perses emportèrent Damas, la pillèrent et emmenèrent la population captive. L'année suivante, ils franchirent la Damascène et, par delà le Jourdain, s'élancèrent sur la voie romaine, qui conduit à Jérusalem. Une traînée de sang et d'incendies marque leur passage à travers la Palestine. La Ville sainte fut dévastée (615), la population massacrée ; la vraie Croix tombe aux mains des Perses. Pendant que les vainqueurs s'avançaient jusqu'en Egypte, et en Anatolie jusqu'au Bosphore, la Syrie était organisée en satrapie perse (611-622). Seule la Phénicie maritime échappa à leur étreinte.

Victoires d'Héraclius. Cependant Héraclius se réveille de sa longue torpeur. Il débarque dans le golfe d'Issus (Alexandrette) pour y organiser la première croisade. Six campagnes successives chassent les Perses des provinces asiatiques de l'Empire (622-629). Le fils et successeur de Chosroès, Seroë demande la paix, restitue la vraie Croix. Héraclius va la replacer triomphalement à Jérusalem. Le 14 Septembre de chaque année, la Syrie célèbrera la mémoire de cet évènement par des feux de joie. Cruellement éprouvé par l'invasion perse et par les représailles des Juifs, le pays se montrait prêt à sceller sa réconciliation avec l'Empire, surtout les orthodoxes ou Melkites, que les Perses avaient distingués dans leur rage persécutrice. Héraclius ne comprit pas la nécessité de profiter de ces dispositions. Six années de guerre avaient épuisé le trésor impérial. Pour le remplir, il écrasa les habitants de

charges nouvelles. Le préposé aux finances de la Damascène, Ibn Sardjoûn, l'aïeul de St Jean Damascène, se vit forcé de solder les impôts acquittés pendant l'occupation perse.

Le monothélisme. Héraclius céda à une inspiration non moins déplorable en voulant intervenir intempestivement, avec des vues exclusivement politiques, dans les discussions religieuses. Il avait vu les Perses favoriser, aux dépens des orthodoxes, les dissidents syriens, Nestoriens et Jacobites. Sous prétexte de restaurer parmi ses sujets l'unité politique, en ramenant les esprits à l'unité religieuse, Héraclius se laissa suggestionner par son conseiller, Sergius, patriarche de Constantinople, un Syrien originaire d'Edesse. Sergius lui suggéra la formule équivoque d'où allait sortir le monothélisme.

Triple hiérarchie religieuse. Les Jacobites formaient en Syrie la grande majorité des dissidents. Leur nombre s'était encore augmenté sous le régime perse, lequel leur avait attribué plusieurs églises orthodoxes. Dans le Christ, ils ne voulaient reconnaître qu'une seule *nature*. « Concédons-leur, insinua sournoisement Sergius, qu'il n'a qu'une *volonté* et ils viendront à nous ! » C'est cette définition qu'Héraclius s'obstinera à imposer. Son entêtement achèvera de lui aliéner les orthodoxes, que les Perses avaient persécutés comme d'accord en la foi avec les Byzantins. Sans ramener les Jacobites, elle aboutira à créer une nouvelle hérésie, une nouvelle source de division. La Syrie possédait déjà une double hiérarchie ecclésiastique : deux prélats réclamaient le titre de patriarche d'Antioche, un orthodoxe, un jacobite, au grand détriment de la paix religieuse et civile. L'intervention d'Héraclius ajoutera un patriarche, une hiérarchie monothélites. Dès le début, le monothélisme sera démasqué, combattu sans trêve par un Damasquin, St Sophrone, le futur patriarche de Jérusalem (634).

Déplorable politique d'Héraclius. Rarement souverain compromit plus maladroitement la situation exceptionnelle

que la victoire avait créée à l'Empire en Syrie. Délivré de l'oppression perse, qui avait accumulé les ruines, pesé durement sur les corps et les âmes, ce pays semblait prêt à tout sacrifier à celui qu'il acclamait comme son sauveur et celui de la chrétienté. Nous avons vu comment la déplorable politique fiscale et ecclésiastique de l'Empereur tourna contre lui ces dispositions, s'ingénia gratuitement à léser les intérêts matériels et religieux des Syriens. Aux Juifs, il fit cruellement expier les excès qu'ils avaient commis au temps des Perses. Ses ministres se montrèrent aussi maladroits, aussi provocants que leur maître. Ils refusèrent de payer les allocations aux derniers auxiliaires ghassânides qui gardaient la frontière. C'était les pousser, Juifs et Arabes syriens, à se joindre au premier ennemi qui se présenterait. Cette heure n'allait pas tarder à sonner.

Le péril arabe. En Septembre 629, pendant que l'empereur argumentait avec les Jacobites, il apprit que vers le sud de la Mer Morte, les vedettes byzantines s'étaient heurtées à plusieurs milliers de Bédouins, partis de Médine (1). Distrait par ses discussions, le théologien couronné refusa de prêter attention à ce qu'on lui présenta comme un incident de frontière. Cependant, dans la lointaine province du Ḥidjâz, Mahomet achevait de réunir, de discipliner les nomades que ses successeurs lanceront à l'assaut de l'Asie. Affaiblies par leur lutte séculaire, déchirées par les factions, ni la Perse ni Byzance ne trouveront la force de leur tenir tête. En se ruinant mutuellement, Chosroès et Héraclius avaient préparé les succès de Mahomet et de l'islam. En aliénant les sympathies des habitants, les fautes politiques du régime impérial ouvriront aux Arabes les portes de la Syrie, entraîneront pour la civilisation chrétienne la perte d'une de ses plus belles provinces.

---

(1) Escarmouche de Moûta ; voir plus bas.

Synchronismes Principaux.

a) *Avant l'ère chrétienne.*

Période des Pyramides (3500 à 2500).

Sargon, roi de Babylonie (vers 2800).

Hammourapi, roi de Babylonie (vers 2100). L'écriture cunéiforme se répand en Syrie.

La civilisation du monde égéen : la Crète, îles de la Méditerranée (vers 2000) ; son apogée (vers 1600-1500).

L'Empire hittite en Asie-Mineure ; conquêtes en Syrie de Touthmosès III d'Egypte : lettres de Tell el-ʿAmarna (15e siècle).

Les Hébreux s'établissent en Palestine ; les Araméens en Syrie (14e-13e siècles).

Ramsès II d'Egypte ; ses guerres avec les Hittites de Syrie (13e siècle).

La royauté juive ; le roi David (vers 1000) ; Salomon (vers 970-933). Hiram, roi de Tyr, allié de David et de Salomon. Introduction de l'alphabet en Europe par les Phéniciens. Le poète Homère.

Sargon II d'Assyrie (722-705) ; Sennahérib, son fils et successeur (705-681) ; siège de Jérusalem.

Fondation de Carthage (9e siècle) et de Rome (8e siècle).

Prise de Ninive par les Mèdes (606).

Destruction du Temple de Jérusalem : fin du royaume de Juda (586). Nabuchodonosor pendant treize ans (586-573) assiège inutilement Tyr Les Phocéens s'établissent à Marseille.

Conquêtes du roi Cyrus en Asie-Mineure (546) ; prise de Babylone (539). Fondation de l'empire perse (529-330) ; on y adopte l'araméen comme langue officielle.

Reconstruction du Temple de Jérusalem (520-516).

Batailles de Marathon (490) et de Salamine (480).

Schisme des Samaritains (445).

Platon fonde l'Académie (392).

Les Gaulois, sous Brennus, s'emparent de Rome (389).

Sidon est détruite par Artaxercès III Ochus (344).

Victoire du Granique (334) par Alexandre-le-Grand. Celle d'Issus (333) lui livre la Syrie et l'Egypte. Destruction de Tyr, après sept mois de siège (332).

Début de l'*ère des Séleucides* (312). Fondation d'Antioche par Séleucus I (312-280).

Première guerre punique (264).

Défaite des Romains à Cannes (215).

Antiochus III de Syrie (223-187) battu par les Romains.

Soulèvement des Macchabées (167).

Destruction de Carthage (146).

Guerre des esclaves en Sicile (135-133), commandés par le Syrien Eunus.

Arétas, roi des Nabatéens, s'établit à Damas (85).

La Syrie réduite en province romaine (64).

Victoire de Pharsale (48) ; meurtre de Jules Cesar (44).

Hérode I, nommé par les Romains roi des Juifs (37-34).

Bataille d'Actium (31). Octave Auguste, premier empereur romain (30).

Division des Etats d'Hérode. Naissance du Christ.

b/ *Après Jésus-Christ.*

Mort de l'empereur Auguste (14).

Ponce Pilate, procurateur de Judée (26). L'empereur Tibère dans l'île de Caprée (27).

Prédication et mort de N. S. Jésus-Christ (30-33).

Incendie de Rome sous Néron (64) ; sa mort (68).

Vespasien conquiert la Galilée (67). Son fils Titus s'empare de Jérusalem (70). Ruine du Temple.

Trajan annexe le Ḥaurân et la Transjordanie (116).

Révolte des Juifs sous Bar Kokhba (132-135). Jérusalem érigée en colonie romaine, sous le titre d'*Aelia Capitolina* (136).

L'empereur Elagabale (218-222). L'empereur Philippe l'Arabe (244-249). Commencement de l'Université de droit de Béryte (première moitié du 3e siècle). Odenathus أذينة, roi de Palmyre (260-267). L'empereur Aurélien défait Zénobie et détruit Palmyre (272).

Tétrarchie de Dioclétien (284).

Constantin le Grand (323-336). Reconnaissance du christianisme (313). Fondation de Constantinople (330). Premier concile œcuménique à Nicée (325).

Julien l'Apostat essaie de rétablir le paganisme (361).

S. Basile, evêque de Césarée (370).

Concile œcuménique de Constantinople (381).

Mort de Théodose I. Partage de l'Empire entre ses fils Arcadius et Honorius (395).

Déposition et exil de S. Jean Chrysostome (404).

Prise de Rome par Alaric (410) ; à Bethléem, mort de S. Jérôme (420).

Les Vandales envahissent l'Afrique (429) ; mort de S. Augustin (430).

Concile œcuménique d'Ephèse (431).

Publication du Code Théodosien (438).

Invasions d'Attila (441-447).

Concile œcuménique de Chalcédoine (451).

Prise de Rome par Genséric (455). Fin de l'empire romain d'Occident (476).

Clovis, roi des Francs, bat les Allemands à Tolbiac (496).

La guerre reprend entre Byzance et les Perses (502).

Révolte de Vitalien à Constantinople (514).

Rétablissement de l'entente entre l'Empire et Rome (rompue en 482 par l'*Henotikon*) ; fin du schisme d'Acace (484-519).

Nouvelle guerre avec la Perse (527-532).

Publication du Code Justinien (529), du *Digeste* et des *Institutes* (533).

Bélisaire reconquiert l'Afrique. Fin du royaume des Vandales (532-534).

Guerre contre les Ostrogoths d'Italie ; succès de Bélisaire (535-540).

Inauguration de S^te^ Sophie (537).

Chosroès envahit la Syrie (540).

Mort de Théodora, femme de Justinien (543).

Introduction en Occident de l'ère chrétienne (551).

Fin du royaume des Ostrogoths (552).

Second concile œcuménique de Constantinople (553).

Les Huns devant Constantinople (559).

Paix avec la Perse (562) ; mort de Bélisaire (565).

Invasion des Lombards en Italie (568).

Reprise de la guerre avec les Perses (572).

Mort de Chosroès le Grand (579).

Création des exarchats de Ravenne et d'Afrique (vers 582).

La reine Frédégonde règne en France (584) ; sa mort (597).

Paix avec la Perse (591) ; l'empereur Maurice rétablit Chosroès sur le trône (592).

Usurpation de Phocas (602).

Les Perses conquièrent la Syrie et parviennent à Chalcédoine (608).

Soulèvement d'Héraclius et chute de Phocas (610).

Etablissement des Croates et des Serbes dans l'*Illyricum* (presqu'île

des Balkans), au début du 7e siècle.

Héraclius prend l'offensive contre les Perses (622).

Les Avars et les Perses attaquent Constantinople (626).

Bataille de Ninive (627) ; paix avec la Perse (629).

Dagobert seul roi des Francs (631).

Séleucides.

Séleucus I Nicator, 312-281 avant J. C.

Antiochus I Soter, 281-261.

Antiochus II Théos, 261-246.

Séleucus II Callinicus, 246-226.

Séleucus III Soter, 226-223.

Antiochus III le Grand, 223-187.

Séleucus IV Philopator, 187-175.

Antiochus IV Epiphane, 175-164.

Antiochus V Eupator, 164-162.

Démétrius I Soter, 162-150.

Alexandre I Bala, 150-145.

Compétitions dynastiques. — Démétrius II (145-138+129-125. — Antiochus VI, 145-140). — Tryphon (140-137). — Antiochus VII (139-129). — Démétrius II (pour la seconde fois).

Partage du royaume. — Alexandre II Zabina (128-123).— Séleucus V (125). — Antiochus VIII (125-96). — Antiochus IX (116-95). — Antiochus VIII seul roi (122-116).

Déchéance de la dynastie. — Séleucus VI (96-95). — Antiochus X (94-83). — Antiochus XI (95-94). — Philippe I (95-93). Démétrius III (95-88). — Antiochus XII (88-84). — Antiochus XIII (69-64). — Philippe II (68-64 ?). — La Syrie, province romaine (64).

Empereurs romains.

Auguste (mort 14 de J. C.).

Tibère, 14-37.

Caligula, 37-41.

Claude, 41-54.

Néron, 54-68.

Galba-Othon-Vitellius, 68-69.

Les Flaviens (69-96) : Vespasien (69-79). — Titus (79-81). — Domitien (81-96).

Les Antonins (96-192) : Nerva (96-98). — Trajan (98-117). — Adrien (117-138). — Antonin (138-161). — Marc-Aurèle (161-180). — Commode (180-192).

Pertinax, puis Julianus, 193.

Septime Sévère, 193-211.

Caracalla, fils de la Syrienne Julia Domna, 211-217.

Macrin, 217.

Dynastie d'Emèse : Elagabale (218-222). — Alexandre Sévère (222-235).

Maximien, 235-236.

Gordien I, puis Gordien II, 237-238.

Gordien III, 238-244.

Philippe l'Arabe, 244-249.

Dèce, 249-251.

Gallus, 251-253.

Aemilianus, 253.

Valérien, 253-260.

Gallien, 260-268.

Les trente Tyrans, 268.

Claude II, 268-270.

Aurélien, 270-275.

Tacite, 275.

Probus, 276-282.

Carus, 282-283.

Numérien et Carinus, 284.

Dioclétien, 284-305.

Galère (empereur d'Orient), 305-311.

Licinius » » 313-325.

Empereurs Romains d'Orient ou Byzantins.

Constantin Ier le Grand, 306-337 ; seul empereur, 323-337.

Constance II, 337-361 ; seul empereur, 353-361.

Julien l'Apostat, 361-363.

Jovien, 363-364.

Valens, 364-378.

Dynastie Théodosienne.

Théodose Ier le Grand, 379-395.

Arcadius, 395-408.

Théodose II, 408-450.
Marcien, 450-457.
Léon I, 457-474.
Zénon, 474-491.
Anastase I, 491-518.

Dynastie Justinienne.

Justin I, 518-527.
Justinien I, 527-565.
Justin II, 565-568.
Tibère II, 578-582.
Maurice, 582-602.
Phocas (usurpateur), 602-610.



Chapitre II

L'ARABIE PRÉISLAMITE

I. — le pays.

Nous avons résumé à grands traits l'histoire préislamite de la Syrie. Nous avons montré la vitalité, la persistance remarquable de la race à travers toutes les invasions, en dépit de toutes les conquêtes. Nous avons enfin étudié dans ses phases principales le réveil du sentiment national. La dernière conquête, celle qui a imprimé au pays sa forme et ses divisions actuelles, qui lui a valu sa langue, celle enfin qui a constitué la Syrie moderne — objet direct de nos études — cette conquête est partie d'Arabie, au 7e siècle de notre ère.

Physiquement, la presqu'île arabique offre l'image d'un formidable rectangle, terminant au midi l'Asie Antérieure. Ce gigantesque écran de terres inhospitalières vient s'interposer entre les fabuleux pays de l'Inde et l'Orient classique, berceau de notre civilisation. Dans ce complexe massif, seule, la partie la plus rapprochée de nous, l'Arabie occidentale, mérite de retenir notre attention. Là, à l'Est de la Mer Rouge, environ à moitié chemin entre la Syrie et l'Océan indien, dans la province appelée Ḥidjâz, est né l'islam ; de là est partie l'impulsion qui a abouti à la conquête syrienne. C'est donc sur le Ḥidjâz que va se concentrer notre attention.

Le Hidjâz. Le climat de cette région est tropical, la chaleur accablante, à l'exception de quelques districts montagneux situés sur les confins du Nadjd et du Yémen. Sur ce point, la pittoresque région de Ṭâïf (1) et son prolongement méridional, la chaîne du Sarât, atteignant jusqu'à 3000 mètres de hauteur, passaient pour une villégiature alpestre. Excessif pendant l'été, le climat demeure pénible, même en hiver, surtout dans les steppes découvertes de l'intérieur. La nuit, le thermomètre y baisse alors au dessous de zéro. Tout est tranché, heurté dans le milieu arabe : météorologie, couleurs du paysage, caractère des habitants, leur constitution, tout nerfs, muscles et os ; leur langue à la gamme si pauvre en résonances vocaliques, à côté d'une véritable débauche de consonnes et de gutturales.

Climat. Les pluies, très espacées et irrégulières, ne tombent que pendant l'hiver et aux débuts du printemps. On connaît aussi des périodes de sécheresse absolue, pouvant se prolonger trois années et plus. Par contre, il survient des années exceptionnellement pluvieuses ; pluies d'une courte durée, mais d'une extraordinaire violence. En quelques heures, elles forment dans les vallées des fleuves larges comme le Nil et l'Euphrate, emportent des campements entiers avec leurs troupeaux. Ces chutes d'eau raniment les steppes, atténuent l'excessive salinité du sol, et développent en quelques jours la robuste flore pastorale du désert.

Le Rabî'. C'est le *rabî'*, la fête de la nature pour les troupeaux et leurs gardiens. « Le lait et le beurre, ainsi s'exprime un auteur arabe, coulent bientôt à flots. Les petits Bédouins amaigris prennent du ventre, s'arrondissent dans toutes les dimensions ; leurs formes sphériques et rebondies rappellent le caniche, gorgé du lait maternel ». Repus d'herbes, de plantes grasses et débordantes de sève, les chameaux n'ont plus besoin d'être menés à l'abreuvoir lointain. Ils supportent

(1) Cf. notre *Ṭâïf. la cité alpestre du Ḥidjâz* : (voir la *Bibliographie*).

alors la soif pendant près d'un mois.

A son maigre ordinaire, l'Arabe ajoutera maintenant une abondante cueillette de truffes, d'artichauts sauvages et d'autres plantes spontanées.

Le Chameau. Le Bédouin, au dire de Sprenger, serait le parasite du chameau. Quand le chameau est repu, toute la Sarracène cesse d'avoir faim. Le noble animal est le nourricier des nomades, leur véhicule, leur monnaie d'échange. Son lait, sa chair, ses poils leur fournissent le vivre et le couvert ; son cuir, des ustensiles de ménage ; sa fiente même est utilisée comme combustible et son urine comme spécifique contre les malarias, les fièvres opiniâtres.

Les Nefoûd. On se représente à tort l'Arabie comme ensevelie sous un linceul de sables mouvants. Cette dernière description ne s'applique qu'aux cantons, heureusement assez rares, qu'on appelle les *nefoûd* (1). Ce sont des rangées de dunes blanches ou rougeâtres, couvrant des centaines de kilomètres carrés, et atteignant parfois 50 mètres de hauteur. En été, ces mornes étendues causent la terreur du voyageur. Mais, quand l'hiver a été humide, elles deviennent le paradis du chameau, au dire de l'explorateur Ch. Huber : posséder « un coin de territoire dans le *nefoûd* est considéré comme une source de richesses ». Les premières pluies recouvrent le sol d'un tapis de verdure ; des euphorbiacées, amies des terrains sablonneux, s'y développent au milieu d'une multitude d'humbles plantes, de lianes vigoureuses, d'herbes fortement aromatisées et savoureuses.

Oasis. Le Ḥidjâz offre donc l'aspect d'une contrée montueuse, alternant avec des étendues de steppes stériles, excepté après la saison des pluies hivernales. L'apparence grisâtre, cendrée, du paysage est coupée par des espaces couverts de noires déjections volcaniques : ce sont les *ḥarras*. On les ren-

---

(1) نفود, ainsi orthographié dans Euting, *Tagebuch einer Reise in Inner-Arabien*, II, 21.

contre principalement vers l'Orient, dans la direction du Nadjd. On compte un petit nombre d'oasis. Les principales sont, en allant du Nord au Midi : Taboûk, Taimâ, Al-'Olâ, Fadak, Médine, Khaibar. Les anciennes palmeraies s'échelonnant, auprès des points d'eau, dans le long couloir de Wâdi'l Qorâ, entre Médine et Taboûk, ont aujourd'hui disparu. Les plus importantes de ces oasis couvrent à peine quelque dix kilomètres de superficie. Celle de Khaibar est restée célèbre par sa fertilité non moins que par son insalubrité et pour la chaleur torride de son climat. Toutes ces oasis, à l'époque de l'hégire, étaient occupées par des Juifs. A Médine toutefois, l'on rencontrait une forte minorité arabe.

II. — La Population.

Les Bédouins. La population se divise en deux classes : les Bédouins ou pasteurs nomades et les sédentaires. Ceux-ci occupent les oasis et trois agglomérations, méritant le nom de villes : Médine, la Mecque, Tâif. Les Bédouins composent l'immense majorité de la population, ceux qui alimenteront les armées de la conquête arabe. A ce titre, ils méritent d'attirer les premiers notre attention. Chez eux le type, le caractère de la race se sont le mieux conservés. On n'en peut dire autant des sédentaires. Quoique incessamment renouvelés par les afflux du désert, parmi eux les influences et même des infiltrations étrangères sont indéniables. La Mecque était un centre cosmopolite, un important marché d'esclaves, surtout importés d'Afrique ; Médine était fortement judaïsée. Rien de pareil chez les Bédouins, protégés par leur isolement contre l'envahissement des mœurs exotiques.

Leur portrait. Que penser de l'Arabe, c'est-à-dire du Bédouin? C'est lui que nous entendons désigner, quand nous nommerons l'Arabe tout court,et non les populations voisines

de l'Arabie, auxquelles la conquête musulmane a imposé l'idiome arabe. Comment ce peuple, la veille inconnu du vieux monde, fut-il amené à une brusque entrée en scène sur le théâtre de l'histoire? « Rien de plus inexact, a dit Renan, que de se figurer les Arabes avant l'islamisme, comme une nation grossière, ignorante, superstitieuse ». C'est un peuple éminemment ouvert, à l'intelligence réceptive. Même rencontré pour la première fois, le Bédouin, malgré ses dehors frustes, ne peut être confondu avec un barbare. Son attitude décidée, son aspect viril, — l'âpreté du climat, les privations de l'existence au désert, opèrent une sélection naturelle et suppriment brutalement les individus mal constitués — l'à-propos, la finesse de ses répliques, l'aisance avec laquelle il accueille le visiteur, produiraient bien plutôt l'impression de quelque gentilhomme déchu, d'un descendant attardé des patriarches bibliques. Tout chez ce gueux, jusqu'à ses haillons décoratifs, son extérieur, son verbe solennel, complète l'illusion. Placé dans des conditions favorables, il est en mesure de s'assimiler nos progrès, les conquêtes de la civilisation la plus avancée. Rappelons l'empereur Philippe l'Arabe (1), Zénobie, les monuments de Palmyre, de Pétra.

Langue et poésie arabe. Cet illettré aime et cultive passionnément une poésie à la facture savante, aux mètres prosodiques variés, plus riche, il est vrai, d'expressions sentencieuses que d'idées et d'images originales, mais ne manquant ni d'harmonie, ni de pittoresque, ni surtout d'une surprenante profusion de formules. Si la perfection d'une langue peut être considérée comme reflétant l'âme, l'esprit d'un peuple, l'idiome arabe devrait suffire pour nous interdire de reléguer les Bédouins parmi les nations primitives.

(1) En réalité un Syrien, tout au plus un Arabe syrianisé du Haurân.

Caractère. Pour les qualités morales, une grande réserve s'impose. L'équité nous force de réagir contre l'emballement des admirations romantiques, des amateurs d'exotisme ou de couleur locale, et de protester contre le tableau, le portrait idyllique, esquissé par certains orientalistes. Citons de nouveau Renan. « Je ne sais, assure-t-il, s'il y a dans toute l'histoire de la civilisation antique, un tableau plus gracieux, plus aimable, plus animé que celui de la vie arabe avant l'islamisme, telle surtout qu'elle nous apparaît dans ce type admirable d'Antar ». L'excuse de Renan est dans sa connaissance par trop sommaire de l'ancienne littérature arabe. Quand nous aurons qualifié le Bédouin d'*individualiste*, nous aurons résumé en un mot les plus graves lacunes de son être moral. Jamais il n'est arrivé à se hausser jusqu'à la dignité d'*animal social*, à fonder une forme stable, régulière de pouvoir — Ibn Khaldoùn l'a déjà noté (1). L'histoire du califat ne doit pas nous illusionner. Sous les Omayyades ce furent les Syriens, à Bagdad les Iraniens, qui permirent à ce régime de fonctionner, non sans d'incessants à-coups. L'individualisme seul explique adéquatement chez le Bédouin, l'absence de dévouement à l'intérêt commun, de douceur surtout ou même de simple humanité. L'âpre climat du désert le force à vivre dans l'isolement, lui et les siens, à disputer aux voisins l'eau parcimonieuse, les maigres pâturages, assurant l'existence de ses troupeaux, d'où dépendent sa vie et celle des siens.

Défauts, qualités. De l'individualisme, le nomade possède tous les défauts et aussi les douteuses et troubles qualités : la confiance en lui-même, une sombre résolution, l'égoïsme tenace, la rapacité. Par contre, en exaltant ses facultés natives, en les tendant au point d'en tirer le maximum d'énergie, en l'obligeant à compter sur lui seul, la solitude l'a

---

(1) Dans ses *Prolégomènes* ou *Moqaddama*.

empêché de tomber dans la vulgarité.

Hospitalité. L'étranger au désert. Egoïste, intéressé, le cœur fermé aux sentiments altruistes, il répugne instinctivement à l'effusion du sang, en dehors de la *vendetta* (1), loi sacrée du désert. Il n'éprouvera cependant aucun scrupule à dépouiller un voyageur, égaré sans protecteur officiel sur le territoire de sa tribu — *hospes, hostis*. Les biens de l'étranger, que ne couvre pas l'égide de la petite communauté tribale, sont *bonum nullius*, ou comme il s'exprime, *màl Allah*, le bien d'Allah, abandonné à la merci du plus fort. Dans les bonnes années, quand des pluies abondantes auront ranimé la solitude, gonflé les mamelles de ses troupeaux, ce descendant d'Ismaël rappellera Abraham. Il se transformera soudain en grand seigneur et exercera noblement les devoirs de l'hospitalité, surtout lorsqu'un poète se trouvera à ses côtés pour trompetter aux quatre coins de l'Arabie les preuves de sa munificence. Car il est vaniteux, il demeure sensible aux charmes des beaux vers ; il professe que « la gloire mérite d'être achetée à prix d'or ».

Courage. On l'a proclamé courageux. Certains ont même attribué à la qualité exceptionnelle de sa valeur les succès des premières conquêtes musulmanes. On peut hésiter à partager une opinion aussi flatteuse et l'on verra plus tard (2) les raisons de cette réserve. Là où nous plaçons la bravoure, le Bédouin ne voit qu'une imprudence, une bravade gratuite. Dans sa lutte pour l'existence, il accorde à la ruse une part prépondérante. A l'instar des fauves, il préfère surprendre son ennemi ; la fuite lui paraît un simple stratagème de guerre, Enfin il n'estime pas la valeur anonyme, celle du soldat, combattant dans le rang ou succombant dans la tranchée, victime obscure d'une consigne ou de l'honneur. Sur

(1) الثأر

(2) Voir chap. IV, conquête arabe de la Syrie.

les tombes des morts, les femmes de la tribu venaient verser des larmes. « لا تبعد, ne t'éloigne pas, criaient-elles, ombre généreuse ! »— « La belle consolation ! reprenaient les poètes bédouins. — Il ne faut pas se lasser de les citer, si l'on veut pénétrer au fond de la mentalité de ce peuple — Les élégies de nos femmes me rappelleront-elles à l'existence ? ».

Endurance. Ténacité. La plus incontestable qualité du Bédouin — encore un fruit de son individualisme — c'est son *ṣabr* صبر. Ne traduisons pas ce mot par « la patience ». C'est bien autre chose: c'est une ténacité indomptable à lutter contre la nature ennemie, contre les éléments implacables, contre les fauves du désert, contre les hommes cent fois plus redoutables que les loups et les hyènes. Cette ténacité lui a formé un tempérament d'acier, à la fois souple et résistant, lui a permis de vivre, de prospérer en un climat où tout s'étiole, fors le Bédouin et son *alter ego*, le vaisseau du désert. Dans ces corps anguleux, osseux, perpétuellement baignés d'air sec et dur, brûlés par le soleil, la sensation pénètre comme la pointe d'une lancette. De là ses convoitises, un sensualisme effréné.

Anarchie. A Ismaël, l'ancêtre biblique des Arabes, la Genèse (16,12) consacre la description suivante: « *manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum et e regione universorum fratrum suorum figet tabernaculum* ». « Sa main s'élèvera contre tous et la main de tous contre lui ; il dressera sa tente en face de tous ses frères ». Le Bédouin est demeuré le digne descendant du fils d'Abraham et le désert reste toujours la région du *bellum omnium contra omnes*. Incapable par lui-même de s'élever au-dessus de l'idée de clan, de concevoir une forme plus avancée d'organisation sociale, il retombe fatalement dans l'émiettement politique, dès que le retrait d'une main de fer lui permet de s'abandonner à la pente de son tempérament anarchique.

Le sayyd, chef de tribu. Du démagogue moderne, G.

d'Avenel a écrit : « Admettant de n'avoir personne au-dessus de soi, il juge néanmoins intolérable de n'être pas supérieur à d'autres ». Nouveau trait s'appliquant merveilleusement au Bédouin. Le chef de la tribu portait le titre de *sayyd*, seigneur, actuellement remplacé par celui de *chaikh* (1). Le calife Mo'âwia s'informa un jour auprès d'un nomade comment on l'obtenait. La réponse mérite d'être méditée : « Table ouverte, douceur de langage ; s'interdire de rien exiger ; montrer la même affabilité aux petits et aux grands : bref, les traiter tous en égaux ». C'est demander l'abnégation, l'héroïsme à jet continu. La sagesse populaire l'atteste dans ces dictons : سيّد القوم اشقاهم, et encore: سيّد القوم خادمهم le sayyd de la tribu doit se faire l'esclave, le plus humble de tous.

Son élection. La désignation du sayyd dépendra donc du libre suffrage de la tribu. Ce choix s'inspirera du principe du *séniorat* ou comme on dira كابر عن كابر. Ces démocrates orgueilleux, la tête farcie de préjugés aristocratiques, ces lutteurs appelés incessamment à se défendre contre leurs ennemis, refuseront obstinément de se plier aux ordres d'un jeune homme inexpérimenté. Le vocable *chaikh*, « senior », vieillard, suggère déjà ces répugnances. Sans égards pour les services du chef défunt, pour les mérites de ses fils, de ses frères, ils répugneront avant tout à se lier envers une famille. Ainsi l'autorité passera du chef au neveu ; elle émigrera de clan en clan. La succession en ligne directe, l'idée dynastique révolteront les Arabes. On jugera si ces mœurs politiques permettront de stabiliser une ombre d'autorité, d'atténuer l'individualisme, les instincts anarchiques de la race.

Les citadins. Tournons maintenant notre attention vers les *sédentaires*, de préférence les citadins. Nous les étudierons à la Mecque, la métropole commerciale du Ḥidjâz, telle qu'elle nous apparaît à la fin du 6e siècle de notre ère.

---

(1) *Le Berceau de l'islam*, p. 203 etc. (V. la *Bibliographie*).

La Mecque et Qoraich. La principale tribu de la cité, celle des Qoraichites, y détenait toute l'autorité. Elle gouvernait par l'intermédiaire d'une sorte de syndicat de commerçants et de banquiers (1). C'était donc une sorte de république oligarchique. La prospérité économique de la Mecque tenait à sa situation géographique. L'étrange cité se trouvait avantageusement campée à l'extrémité de l'Asie des blancs, en face de l'Afrique des noirs, au carrefour des routes conduisant de la Babylonie et de la Syrie vers les plateaux du Yémen, « l'Arabie heureuse » des classiques, vers les provinces riveraines de l'Océan indien et de la Mer Rouge. De là Babylonie, des ports du Golfe persique et aussi par le Yémen, affluent les riches produits du Moyen-Orient ; par la Syrie, ceux du monde méditerranéen. Nous voyons la Mecque ouvrir des négociations avec les Etats voisins, obtenir des saufconduits, le libre passage pour ses caravanes, conclure de véritables traités de commerce avec Byzance, l'Abyssinie, la Perse.

Le gouvernement à la Mecque. Nous avons prononcé le mot de république, à défaut d'un terme mieux approprié. A la Mecque, on découvre une autorité, une forme gouvernementale, mais combien précaire, difficile à préciser! Ainsi Aboû Sofiân, le père de Moʿâwia, de l'illustre famille omayyade, est appelé شيخ قريش وكبيرها (2). Prenons garde de trop serrer cette titulature sonore ; nous nous trouvons toujours dans l'Arabie individualiste. Aboû Sofiân fut simplement le premier des marchands, des banquiers mecquois, le plus riche peut-être, assurément le plus intelligent, le plus patriote, et possédant, comme personne, le sentiment de l'intérêt commun. Ces qualités expliquent le secret de sa réelle autorité, de son influence toute morale. En face de lui et de ses collègues du

---

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque*. (*Bibliogr*...

(2) Cheikh de Qoraich et son chef.

syndicat, les chefs de familles qoraichites conservent jalousement leur autorité. Mais sans toucher à l'autonomie des clans particuliers, la communauté sait à l'occasion exercer une pression discrète, lorsque le bien public, l'intérêt de la cité commandent cette intervention. Cet instinct de solidarité, uni aux réveils incessants de l'esprit anarchique, propre aux Arabes, constitue l'originalité de l'organisation mecquoise.

Foires et sanctuaire. Cet esprit conservateur se trouva favorisé par le désir d'exploiter la sauvegarde des mois sacrés, sorte de trêve de Dieu, ensuite l'attraction exercée par le sanctuaire de la Ka'ba, par le pélerinage annuel, auquel la Mecque servait de centre et qui devenait l'occasion de foires importantes. On s'ingénia pour utiliser ces avantages, uniques en Arabie, pour en faire bénéficier les intérêts économiques. La raison mercantile primait tout à la Mecque.

Vie commerciale. Quand on étudie de près la touffue et pittoresque littérature de la *Sira* et du *hadith*, (1) on éprouve l'impression de la vie intense, débordant de « cette stérile vallée » de la Mecque, comme s'exprime le Coran (14, 40) وادٍ غير ذي زرعٍ. On croit surprendre comme le bourdonnement de cette ruche humaine, se trouver aux abords de nos Bourses modernes. C'est la même agitation, la même fièvre de lucre, de spéculation, la même succession de fortunes rapides et de catastrophes soudaines. La Mecque devient le paradis des courtiers, des entremetteurs, des banquiers, avec leurs capitaux, placés à des taux usuraires (2). Dans les échoppes des changeurs, on spécule sur le change, on joue à la hausse, à la baisse sur les monnaies étrangères. L'afflux des pièces byzantines, sassânides, yéménites, la complication des anciens systèmes monétaires, les connaissances exigées

(1) Voir le chap. sur l'islam.

(2) Il faut pourtant tenir compte des risques énormes du capital à cette époque et dans ce milieu.

par leur manipulation, donnaient lieu à d'infinies combinaisons, aux plus fructueuses opérations.

Caravanes. Au dire de Strabon, tous les Arabes sont commerçants. A la Mecque, leur profession était seule estimée, ومَن لم يكن تاجرًا فليس عندهم بشيء. Les femmes partageaient ces goûts mercantiles, engageaient leur avoir dans les banques et les entreprises commerciales ; elles y prenaient des actions, quelquefois pour des sommes minimes. Aussi partait-il peu de caravanes où toute la population, hommes et femmes, ne se trouvât intéressée. Au retour, chacun recevait une part de bénéfices proportionnée au nombre d'actions souscrites. Le dividende n'était jamais inférieur à 50 0/0 ; souvent même il atteignait le double. Au départ, les caravanes chargeaient du cuir, des aromates, des essences précieuses, des métaux, en particulier de l'argent provenant des mines d'Arabie. Rien d'étonnant donc si nous rencontrons à la Mecque des commerçants, des banquiers millionnaires. Je renvoie à une étude spéciale (1), que je leur ai consacrée.

Site de la Mecque. Et pourtant on eût difficilement imaginé un site plus lugubre, même dans cette âpre contrée du Ḥidjâz. Resserrée, comme dans un étau, entre deux montagnes, la ville occupait le fond d'une dépression, véritable cuvette, où venaient s'emmagasiner en hiver les pluies des redoutables orages du Tihâma. Telle était leur violence qu'elles renversèrent à plusieurs reprises le sanctuaire de la Kaʿba. En été, brûlée par l'implacable soleil d'Arabie, ne possédant pas l'abri d'un palmier, pour apaiser sa soif la population se voyait réduite au puits saumâtre de Zamzam. Mais ce bas-fond, tour à tour marécage et fournaise, coïncidait avec une des stations les plus importantes de l'ancienne route des aromates, avec le carrefour des voies commerciales,

(1) Lammens, *Les grosses fortunes à la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *L'Egypte contemporaine*, VIII, 17-30.

mettant en communication le Yémen, la Babylonie, l'Afrique et la Syrie. Cette coïncidence explique le rôle joué en Arabie par cette ville étrange, qui devait abriter le berceau de Mahomet et celui de l'islam.

III. La Religion.

La « litholâtrie ». Nous avons déjà mentionné le culte de la Kaʿba. C'était un édifice rectangulaire, servant de châsse à la *Pierre Noire*, laquelle était le grand fétiche, la principale divinité des Qoraichites. A la veille de l'hégire, dans l'Arabie des Scénites, tout particulièrement dans le Hidjâz, la religion nous offre, derrière la *practica multiplex*, à travers la variété des observances locales, un trait dominant : c'est la prédominance, la popularité de la *litholâtrie*, du culte des pierres divines ou *bétyles*. Elles étaient appelées *bait Allah*, maison d'Allah, passaient pour la représentation et aussi la demeure de la divinité, sans que personne se souciât de scruter, de discuter ces concepts traditionnels.

Absence d'idoles. Le paganisme arabe (1) n'a pas connu les idoles proprement dites, représentations figurées d'êtres divins. Ses divinités étaient, nous venons de le dire, des pierres, affectant les formes les plus variées : blocs erratiques, monolithes dressés, ou bizarrement sculptés par les érosions atmosphériques, prenant parfois des apparences humaines, de colonnes ou de pylônes. Certaines restaient adhérentes au roc, où on les avait découvertes. D'autres, comme la Pierre Noire, étaient enchâssées dans un édicule, quand on ne se contentait pas de les entourer d'un cercle de pierres. Un puits se trouvait ordinairement dans le voisinage, souvent aussi

(1) Nous ne parlons pas du Yémen.

un arbre sacré, lui-même dieu, ou habitacle d'un être divin. Il servait à suspendre les trophées de guerre, les armes votives, les offrandes des visiteurs. Autour s'étendait le *haram*, territoire sacré, jouissant du droit d'asile pour tous les êtres vivants, hommes et animaux. Dans ces sanctuaires rustiques en plein air, déserts la majeure partie de l'année, la tribu — chaque tribu ou groupe de tribus possédaient leurs dieux particuliers — se réunissait à des époques solennelles pour offrir des sacrifices, principalement de chameaux. Le sang de la victime, parfois remplacé par des libations de lait, était versé sur le bétyle ou dans une ouverture pratiquée au pied du dieu-fétiche. Suivaient des repas rituels, où la chair était consommée par les assistants.

Bétyles transportables. Certains bétyles étaient transportés à la guerre, quand la communauté nomade se trouvait engagée dans une lutte redoutable pour son existence(1). Il en était de même pendant certaines cérémonies religieuses, celles des *Rogations* p. ex., ou *istisqà*, à la suite de sécheresses prolongées ou à l'époque des pélerinages. On utilisait pour cette translation des *Qobba*, sortes de pavillons-tabernacles en cuir de couleur rouge. Ces processions se terminaient par le septuple *tawâf*, la tournée rituelle autour du sanctuaire. La garde de la *qobba* était confiée à une escorte de femmes ; elles accompagnaient les chants liturgiques, les acclamations sacrées au son des tymbales. On pratiquait également la divination au moyen des flèches rituelles, tirées au sort, en présence du bétyle, par le *kâhin* ou devin attitré. Elles fournissaient la réponse affirmative ou négative à la question proposée. Le *kâhin* était souvent remplacé par une devineresse ou *kâhina*.

---

(1) Cf. Lammens, *Le culte des bétyles et les processions religieuses dans l'Arabie préislamite.* (Voir la *Bibliographie*).

Les « kâhin » et autres ministres du culte. C'est à ce fétichisme, extrêmement primitif, que se rattachaient le culte qoraichite et le pélerinage de la Mecque. De cet ensemble de cérémonies, le *hadjdj* islamique a conservé la plupart des pratiques ; il s'est contenté de les démarquer sommairement, de leur enlever leur signification polythéiste. Incurablement fatalistes, les Bédouins n'avaient conservé aucune notion d'une vie future ou de l'éternité de l'âme. Ils admettaient l'existence des *djinn*, êtres mal définis, tenant l'intermédiaire entre le démon et l'homme, jouissant de la faculté de se rendre invisibles et pourtant soumis à la loi de la mort. Il n'existait pas de vraie caste sacerdotale. Celle-ci se trouvait suppléée par des hiérophantes, figurants d'ordre inférieur, devins, augures, aruspices, desservants, gardiens de sanctuaires. Le *kâhin*, et son pendant féminin la *kâhina*, rendent les oracles, interrogent les flèches sacrées, président à l'*istisqâ* ou rogations, destinées à obtenir la pluie. Les *sâdin* sont de simples gardiens de sanctuaires ; les *ʿâïf*, les *qâïf* interprètent les augures et décident dans les cas embrouillés d'état-civil et de généalogie. Les *kâhin* occupent le sommet de cette hiérarchie ; ils accompagnent les armées, la *qobba*-tabernacle et doivent renseigner sur les desseins, les mouvements de l'ennemi. Ils exercent également les fonctions de *hakam*, juge-arbitre. On leur suppose — de préférence aux *kâhina*, pythonisses — un pouvoir secret comme d'attirer la pluie, de conjurer les esprits, les maladies, les maléfices, celui de rendre inoffensifs, au moyen de formules mystérieuses, les armes, les manœuvres de l'ennemi. Rien ne prouve que la pratique de l'infanticide ait été répandue en Arabie. Cette imputation, trop facilement admise par les orientalistes, repose sur le peu de cas que les Bédouins faisaient de leurs filles, ensuite sur une interrogation oratoire du Coran (1),

(1) Coran. 16, 61 : أم يدسّه في التراب

interprétée trop littéralement par les poètes (1), au 1er siècle de l'hégire.

Les Juifs. Nous avons déjà mentionné l'occupation par les Juifs des oasis du Ḥidjâz. On les rencontrait principalement à Médine, où ils détenaient les meilleurs domaines, le commerce et l'industrie. Après l'hégire, Mahomet s'y heurtera à leur hostilité ; son Coran en témoigne éloquemment. Ṭâïf possédait, elle aussi, une colonie israélite, à l'encontre de la Mecque, où ils n'étaient représentés que par des marchands de passage (2). Dans le Yémen, ils avaient réussi à fonder un Etat juif et y entrèrent en collision avec les chrétiens. Ils possédaient des rabbins, des synagogues, des écoles, toute l'organisation enfin et aussi les préjugés exclusifs du mosaïsme talmudique. Ils méprisaient les Arabes, quoiqu'eux-mêmes en très grande majorité d'origine ismaélite. Ce dédain ne les a pas empêchés de cultiver eux aussi la poésie arabe. On ne connaît pas une seule tribu juive nomade ou bédouine.

Les Chrétiens. Beaucoup moins favorisé comme diffusion était au Ḥidjâz le christianisme, si répandu parmi les Arabes de la frontière syrienne, dans les Etats des Ghassânides ainsi que dans le Yémen, où il luttait victorieusement contre le judaïsme. Dans le couloir de Wâdi'l Qorâ, ensuite dans le voisinage de la Syrie, on rencontrait des groupes d'ascètes et d'ermites chrétiens. L'ancienne poésie atteste leur popularité, et non moins le Coran. A la Mecque, nous ne pouvons constater l'existence que d'une poignée de chrétiens indigènes ou Qoraichites (3). Comme les Juifs, ils se livraient

---

(1) Surtout le vantard Farazdaq.

(2) Cf. Lammens, *Les Juifs à la Mecque à la veille de l'hégire*. (Voir la *Bibliogr.*).

(3) Cf. Lammens, *Les chrétiens à la Mecque à la veille de l'hégire*. (V. la *Bibliogr.*).

au commerce dans les villes, les oasis et les campements bédouins. Les Abyssins chrétiens, commerçants et esclaves, paraissent avoir été nombreux à la Mecque. Tous ces étrangers appartenaient à des sectes hétérodoxes, principalement au jacobitisme. La fréquentation de ces mercantis, connaissant mal leur religion, ensuite leurs divisions doctrinales, n'ont pu contribuer à fixer les idées de Mahomet sur les dogmes et la valeur du christianisme.



Chapitre III

MAHOMET.

Ses parents, sa naissance. C'est dans cette Arabie anarchique, dans le milieu cosmopolite et païen de la Mecque qu'est né Mahomet. Ce fut, non pas vers 570 — date traditionnelle encore communément admise par les islamologues — mais aux environs de 580, s'il est vrai qu'il n'a guère dépassé la cinquantaine. (1) Il appartenait à une bonne famille, celle des Hâchimites ; elle se rattachait à ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie citadine, mais était tombée dans l'obscurité. Son père s'appelait 'Abdallah, sa mère Amina. Il ne connut pas le premier et à peine Amina, morte prématurément. La sourate 93 atteste qu'il devint orphelin de bonne heure et passa son enfance et sa jeunesse dans le dénûment. A ces détails se réduisent ce que nous savons de certain sur ses 25 premières années. Ses voyages en dehors de la Mecque, de l'Arabie ensuite, n'offrent rien d'invraisemblable, tous les Qoraichites s'occupant du commerce par caravanes. Le Coran semble y faire allusion et même à des voyages en mer.

---

(1) Cf. Lammens, *L'âge de Mahomet*. (V. la *Bibliogr.*).

Jeunesse. Mariage. L'orphelin hâchimite aurait été recueilli par son oncle, Aboû Ṭâlib, le père de ʿAlî. Aux environs de 25 ans, il épousa une riche veuve mecquoise, Khadîdja, d'âge très mûr : elle avait dépassé la quarantaine. Elle lui donna des enfants dont seules les filles vécurent. Nommons parmi elles Fâṭima, mariée à ʿAlî, l'aïeule des *Chérifs* ou descendants du Prophète. Vers l'âge de 30 ans, Mahomet traversa une crise religieuse. Elle amena la conversion de cet esprit réfléchi. Dégoûté du grossier fétichisme qoraichite, il embrassa le monothéisme, la croyance à l'unité de Dieu. La date exacte, les circonstances de cette évolution, ensuite de sa دعوة « vocation » au rôle de prophète sont demeurées inconnues.

Prédication. Il se mit à prêcher sa foi nouvelle, d'abord au milieu de l'indifférence, bientôt de l'hostilité des sceptiques Mecquois. On commença même à molester certains de ses premiers adhérents, en majorité de petites gens, des affranchis, des esclaves. Contre le Prophète ses adversaires employèrent principalement l'arme du sarcasme. Ils la dirigèrent de préférence contre le dogme de la résurrection, inlassablement prêché par le novateur. Ces discussions se trouvent longuement exposées dans les sourates mecquoises. On y retrouvera également le récit de l'*isrâ*, de son voyage *nocturne* de la Mecque à Jérusalem. Il forme le début solennel de la 17ᵉ sourate. « Gloire à Celui qui nuitamment transporta son serviteur du sanctuaire sacré (la Mecque) au sanctuaire lointain, dans le pays que nous avons béni (la Terre-Sainte) à l'effet de lui révéler ses merveilles. Allah entend et voit tout » !

Insuccès à la Mecque. L'hégire. Le Prophète se convainquit bientôt de l'impossibilité de convertir ses concitoyens. Sa constance ne s'en trouva pas ébranlée, pas plus que la foi en sa mission qu'il conservera jusqu'à la fin et qu'il communiquera autour de lui. Alors le hasard des ren-

contres le mit en rapports avec des Arabes de Médine, de passage à la Mecque. Ils l'invitèrent à se transporter chez eux. Son exode inaugura « l'hégire», *hidjra*, c-à-d. émigration; il forme le point de départ de l'*ère musulmane*. La date en st fixée à l'an 622 de J. C.

A Médine. Quelques centaines de Médinois acceptèrent la nouvelle doctrine. Ce sont les *Ansâr*, c. à. d. les *Auxiliaires*. Des Mecquois musulmans avaient précédé le Maître à Médine ; eux et leurs concitoyens qui suivront leur exemple sont désignés sous le nom de *Mohâdjir*, « Émigrés ».

Les Juifs de Médine se refusèrent obstinément à écouter le prophète arabe et ne cesseront de le harceler par leurs discussions. Elles lasseront la patience de Mahomet et lui inspireront des mesures extrêmes contre ses contradicteurs. Quelques mois après son installation dans sa nouvelle résidence, il lança des bandes contre les caravanes de la Mecque. Le syndicat qoraichite s'alarma. Le trafic, c'est-à-dire la prospérité de la cité, se trouvait compromis ; elle dépendait de la sécurité des routes commerciales.

Les combats. Dans l'intervalle une importante caravane mecquoise avait pris le chemin de la Syrie ; elle devait ramener pour plus d'un million de marchandises et de valeurs. Mahomet se promit de l'intercepter à son retour. Cette nouvelle mit l'émoi à la Mecque. Tumultueusement on y organisa un contingent de plusieurs centaines d'hommes, commerçants et bourgeois, brusquement arrachés à leurs affaires, soldats improvisés, mal préparés à affronter des adversaires résolus.

Badr. A Badr, entre Médine et la mer, ils se heurtèrent inopinément aux contingents médinois, accompagnés par Mahomet en personne. Ce fut une débandade lamentable. Malgré leur supériorité numérique, les Mecquois comptèrent plusieurs douzaines de morts et autant de prisonniers qu'ils durent racheter à bon prix. C'est le miracle de Badr (an 624),

célébré par le Coran (3, 119). L'humiliation, la consternation furent grandes à la Mecque. Pendant toute une année, on y prépara la revanche militaire.

Ohod (625). Les Mecquois l'obtinrent à la journée d'Ohod (625). Les musulmans y furent complètement battus et le Prophète lui-même blessé. Ce grave échec ne réussit pas à abattre son courage. Il reprit ses attaques et les courses contre le commerce mecquois. Aidée de ses alliés bédouins, la Mecque équipa une nouvelle et plus formidable armée ; elle mobilisa ses *Ahâbich* احابيش ou mercenaires abyssins (1). L'an 627, elle vint assiéger Médine.

Guerre de la Tranchée. C'est la guerre de la « Tranchée » ou *Khandaq* ; ainsi nommée parce que Mahomet avait protégé au moyen d'un fossé la partie la plus vulnérable de la cité. Ce faible obstacle suffit pour briser l'élan des assaillants. Au bout d'un mois, les confédérés se décidèrent à lever le blocus. De part et d'autre on ne compta pas une vingtaine de morts. C'est une illustration par les faits qui vient confirmer notre esquisse théorique du courage bédouin (voir p. 36).

Expulsion des Juifs. A partir de cet avantage, Mahomet aurait pu considérer la partie comme gagnée. Les deux années suivantes, sa diplomatie — il y excella — exploita son succès et lui valut l'adhésion de nombreux Qoraichites, qui s'empressèrent de le rejoindre. Parmi eux, nommons les deux futurs capitaines, Khâlid ibn al-Walîd et 'Amrou ibn al-'Aṣ. Précédemment, Mahomet s'était assuré la possession exclusive de l'oasis médinoise ; il acheva d'écraser les Juifs, qui s'obstinaient à méconnaître ses prétentions prophétiques. Ils furent expulsés ou massacrés. Sur leurs florissants domai-

(1) Cf. Lammens, *Les Ahābīch ou l'organisation militaire de la Mecque*. (V. la *Bibliogr.*).

nes, il établit les *Émigrés* de la Mecque. Les Juifs de Khaibar durent également se soumettre, accepter de cultiver leur fertile oasis pour le compte des musulmans.

Echec de Moûta. Mahomet fut moins heureux du côté de la Syrie. La forte colonne qu'il y expédia fut complètement battue à Moûta, dans le pays de Moab (1), à l'Est de la Mer Morte (629). En général, les razzias, parties de Médine dans la direction des frontières, obtinrent peu de succès. Restait la conquête de la Mecque.

Conquête de la Mecque ; derniers succès. Mahomet entra secrètement en relations avec Aboû Sofiân, dont il avait épousé la fille, sœur du futur calife Mo'âwia.

Jugeant la partie irrémédiablement perdue pour la Mecque, ce chef qoraichite s'engagea à lui faciliter l'entrée de la ville. Mahomet accorderait une amnistie complète pour le passé ; il respecterait les immunités, l'ancienne organisation de la Mecque. Tout se passa d'après le plan convenu. Mahomet entra dans sa ville natale, sans coup férir (629). Il fit pourtant exécuter les plus compromis de ses ennemis. De la Mecque, il alla disperser à la journée de Honain une forte coalition de tribus bédouines, mais essaya vainement d'emporter la ville de Tâif. De retour à Médine — où il maintint sa résidence — il reçut de nombreuses députations arabes, venant lui apporter l'adhésion politique de leurs groupes.

Taboûk (631). A la tête d'une nombreuse armée, il prit la direction de la Syrie (631), mais n'osa s'aventurer au delà de l'oasis de Taboûk, limite du territoire byzantin. Au début de 632, il alla pour la première fois présider le pèlerinage. Trois mois après son retour, il expira fort inopinément à Médine, le 8 Juin 632.

Mort de Mahomet ; sa succession. Le Prophète n'avait guère dépassé l'âge de 50 ans solaires. Rien n'avait été réglé

---

(1) Voir plus haut p. 23.

au sujet de sa succession et pour l'avenir de sa communauté. Son dernier fils Ibrahîm, qu'il avait eu de l'esclave copte Maria, était mort un an auparavant. Après de violentes discussions entre *Anṣâr* et *Mohâdjir*, ceux-ci imposèrent leur candidat au *califat* ou vicariat du Prophète. Ce fut Aboû Bakr, le père de 'Aicha, la favorite du Maître disparu. Cette dernière circonstance facilita l'élection d'Aboû Bakr, au grand désappointement de 'Alî. La déception du mari de Fâṭima et de ses descendants causera bientôt le schisme des Chî'ites, l'effusion de flots de sang.



Chapitre IV.

LA CONQUÊTE ARABE. AVÈNEMENT DES OMAYYADES.

I. La campagne de Syrie (633-640).

A la veille de la conquête. La mort du Prophète, le mécontentement causé par l'élection d'Aboû Bakr, provoquèrent la défection générale des tribus arabes. Cette révolte fut étouffée dans le sang. L'an 12 H. = 633 de J. C., parmi les bandes de Bédouins, réunies autour de Médine, se réveillèrent les instincts des vieux Ismaélites, l'attrait de la razzia et du pillage. Ils savaient la Syrie, « le pays du vin et du levain », dégarnie de troupes. L'invasion des Perses (616-628) avait porté le dernier coup au phylarcat ghassânide, chargé de la police des frontières (v. pp. 19, 23). A Médine des groupes d'irréguliers se formèrent, qui prirent la direction de la Palestine. Leurs chefs ne réclamèrent d'Aboû Bakr ni autorisation ni instructions.

Aucun plan de conquête. Ils songeaient, non à conquérir, mais à razzier un pays ouvert, sans défense. Au milieu de la fermentation des esprits, aigris par l'élection tumultueuse du calife, par la répression sanglante de la révolte des tribus, Aboû Bakr vit dans ce départ une diversion inespé-

rée. Jamais ni lui ni Mahomet ne songèrent, contrairement à ce qu'on a affirmé, ni ne se préoccupèrent de conquêtes en dehors de l'Arabie. Quand il arrivera au premier d'intervenir dans l'aventure syrienne, ce sera pour répondre à des demandes de renforts. Seule la débâcle militaire des Byzantins fera envisager l'occupation de la Syrie.

Invasion de la Palestine ; premières victoires. Parmi les colonnes expéditionnaires, parties vers le Nord, nous devons signaler les deux principales, commandées par ʿAmrou ibn al-ʿAs, le futur conquérant de l'Egypte et par Yazîd ibn Abi Sofiân, de l'illustre clan des Omayyades, famille dont le nom se trouve indissolublement uni à l'histoire de la Syrie. Leur départ se répartit entre les mois de l'an 12 H. (= 633-634). Chacune des deux colonnes aurait été forte d'environ 3.000 hommes. On touchait aux derniers mois de l'an 12, quand les bandes du Hidjâz envahirent les régions sises à l'Orient et à l'Occident de la Mer Morte. Croyant avoir affaire à une razzia ordinaire de Bédouins pillards, le patrice Sergius, commandant de Césarée, accourt à leur rencontre avec quelques centaines de miliciens, ramassés et équipés à la hâte. Il se heurta aux Arabes, qui s'étaient réunis dans la dépression d'Al-ʿAraba, à l'Ouest du lac Asphaltite. Ecrasés par le nombre, les Byzantins reculent en désordre et subissent une seconde défaite à Dâthina. Sergius succombe dans la déroute (Février 634). La Palestine s'ouvrait à l'invasion.

Adjnadain. Alarmés par cette disgrâce, les Impériaux lèvent une nouvelle armée en Syrie. Elle se réunit à Djilliq, au Sud-Ouest du Haurân, d'où elle couvre Damas et menace les envahisseurs de Palestine. Menace peu redoutable que ces quelques milliers de recrues et de gardes municipaux, sans formation militaire. De leur côté les Arabes, renforcés de bandes arrivées de Médine et par la présence de Khâlid ibn al-Walîd (1), se concentrèrent entre Jérusalem et Bait

(1) Accouru de l'Iraq.

Djibrîn. Le 30 Juillet 634, ils infligèrent à leurs ennemis la sanglante défaite de Adjnadain (1).

Nouvelles défaites byzantines. Les Byzantins en déroute essaient de reprendre pied derrière les marais de Baisân (Scythopolis). Débusqués, ils franchissent le Jourdain pour être de nouveau battus à Fihl (Pella). Après deux ans de luttes, la Palestine est définitivement perdue pour l'Empire grec.

Changement de tactique. Dans la tactique, dans les dispositions des envahisseurs, un changement s'opère alors. Bandes et chefs décident de fusionner. Jusqu'à cette date, ils n'avaient songé qu'à razzier, à massacrer aussi. Ils se préoccupent maintenant de conserver, de conquérir. Partout, Juifs et Samaritains se mettent à leurs ordres, leur servent d'espions, d'éclaireurs. Les chrétiens, désaffectionnés par la politique religieuse et fiscale de Byzance, amollis par une longue paix, tenus éloignés du métier des armes (v. p. 19), assistent impassibles à la débâcle, abrités derrière l'enceinte des villes auxquelles les Bédouins ne risquent pas de s'attaquer. D'Arabie arrivent de nouvelles tribus. Sur les pas des fuyards, les vainqueurs s'étaient élancés dans la direction de Damas. Après un essai de défense à Mardj aṣ-Soffar, les Grecs s'enferment dans les murs de la métropole damascène.

Siège de Damas. Le siège (2), commencé la première semaine de Mars 635, se termina en Septembre de la même année. Une ou deux semaines plus tôt, les soldats de l'empereur Héraclius avaient évacué la place. Abandonnés à eux-mêmes, les Damasquins se décidèrent à traiter. Ils obtinrent des nomades, fatigués par la longueur du siège, une capitulation honorable, où ils dictèrent leurs conditions. Ils acceptè-

---

(1) Site non identifié.

(2) Un simple blocus. Tout manquait aux Bédouins, même une échelle, pour tenter l'escalade.

rent de payer une contribution de guerre. L'hypothèse enfantine d'une « conquête moitié de vive force, moitié par composition », عنوة وصلحا, la rencontre dramatique des vainqueurs au milieu de la basilique S. Jean, appartiennent au domaine de la légende. Cette dernière explication a été inventée plus tard pour justifier la confiscation arbitraire de l'église sous Walìd I (1). Le négociateur de l'accord avait été l'évêque, assisté par Manṣoûr ibn Sardjoûn, un des principaux notables de Damas, administrateur des finances sous les Byzantins (v. p. 22).

Bataille du Yarmoûk. Cependant dans le Nord de la Syrie, Héraclius hâtait la mobilisation d'une seconde armée : une réunion hétéroclite, sans cohésion ni préparation militaire, formée de recrues arméniennes, de Bédouins syro-chrétiens, de prélèvements sur les garnisons d'Anatolie. Le total n'a pu dépasser notablement le chiffre de 30.000 hommes. Les Arabes leur auraient opposé 25.000 combattants. Ceux-ci s'étaient décidés à quitter la Damascène pour aller s'établir à Djâbia, à une journée au Midi de Damas. Assaillis en cette position par les Grecs, ils réussirent à se défendre (23 Juill. 636) ; puis allèrent se retrancher derrière le Yarmoûk, affluent oriental du Jourdain. Une révolte des Arméniens avait éclaté dans le camp des Impériaux. Abandonnés, en pleine bataille, par les Arabes syriens, ils furent complètement battus le 20 Août 636. La victoire du Yarmoûk décida du sort de la Syrie. Depuis deux ans successeur d'Aboû Bakr, le calife 'Omar venait de substituer son ami Aboû 'Obaida ibn al-Djarrâḥ au vaillant Khâlid ibn al-Walìd dans le commandement des armées de Syrie.

Conquêtes dans le Nord de la Syrie. Après avoir accordé une seconde capitulation à Damas, les deux généraux effectuèrent une promenade militaire dans le Centre et le

(1) Voir plus bas son califat.

Nord de la Syrie. Partout jusqu'à Alep et Antioche, les villes, privées de garnison, présentèrent leur soumission, payèrent des contributions de guerre. Nulle part, il n'y eut de résistance sérieuse (638). Les Arabes se contentèrent ensuite de défiler sous les murs des villes phéniciennes. La mer, demeurée au pouvoir des Byzantins, leur inspirait une invincible terreur. Le versement d'une somme d'argent les décida ici encore à la retraite. Ce fut, à la lettre, « une petite conquête » فتح يسير, pour reprendre le discret euphémisme, trouvé par le judicieux Balâdhorî (1), auteur du récit le moins manipulé que nous possédions sur les conquêtes arabes.

Prise de Jérusalem, de Césarée. En Palestine, outre les ports de mer, Jérusalem tenait toujours. Elle ne céda qu'en 638, après deux ans de siège ou plutôt de blocus. Le patriarche S[t] Sophrone, un Damasquin de naissance (v. p. 22), soutint seul les courages. Le calife ʿOmar, récemment arrivé en Syrie pour l'organisation du pays (2), fut invité à venir prendre possession de cette précieuse conquête. Quant à Césarée, elle se rendra, après un siège plus ou moins continu de sept ans (640), grâce à la trahison d'un Juif. Avec la reddition de Césarée et celle des places maritimes (3) de la Palestine, la conquête pouvait être considérée comme achevée.

Réunion de Djâbia ; peste de ʿAmwâs. Dans le courant de l'an 17 H. (638), deux ou trois mois avant la capitulation de Jérusalem, le calife ʿOmar s'était de Médine, sa résidence, rendu à Djâbia. Il y tint « le jour de Djâbia », sorte de congrès, où, pendant trois semaines, il délibéra avec les chefs arabes sur l'organisation de la nouvelle conquête. Yazîd, fils d'Aboû Sofiân, y fut préposé au gouvernement de la région de

---

(1) *Fotoûḥ*, 116. 126. (Cf. *Bibliogr.*).
(2) Voir plus bas la réunion de Djâbia.
(3) Momentanément réoccupées par les Impériaux.

Damas. L'année 18 H. — elle avait commencé le 12 Janv. 639 — fut marquée par une violente épidémie. On l'appela la peste de 'Amwâs, du camp arabe, situé entre Jaffa et Jérusalem, où elle éclata d'abord. Elle aurait causé plus de 20.000 victimes parmi les conquérants. Nommons parmi elles le généralissime Aboû 'Obaida. Yazîd, désigné pour lui succéder, ne jouit que quelques mois de son élévation et fut remplacé à Damas par son frère Mo'âwia, le futur fondateur de la dynastie omayyade.

Les débuts de Mo'âwia. Mo'âwia comptait environ 35 ans. Il avait précédemment servi de secrétaire au Prophète : ensuite, parti pour la Syrie sous les ordres de son frère Yazîd, il s'était distingué au siège de Césarée. Dépité de s'être vu préférer Yazîd et Mo'âwia, 'Amrou ibn al-Aṣ était parti brusquement pour tenter la fortune en Egypte, sans attendre l'autorisation du calife. Vers le même temps, le grand capitaine Khâlid se retira dans la vie privée à Ḥoms. Il y mourut l'an 642.

Explication des succès arabes. Les Arabes (1) durent leurs succès foudroyants, moins à la réelle valeur de Khâlid et de 'Amrou qu'à la sénilité d'Héraclius, à l'impéritie de ses généraux, à la décadence des institutions et de l'esprit militaires de Byzance. Les envahisseurs entrèrent en Syrie comme dans une maison ouverte. La lassitude leur livra les villes fortifiées, mais laissées sans garnisons pour les défendre (v. p. 19). En Palestine, les deux premières années, ils n'eurent en face d'eux que des corps de police, de municipaux, commandés par des officiers de fortune ; au Yarmoûk qu'une armée de mercenaires, travaillés par l'esprit d'indiscipline et de révolte.

Supériorité numérique des effectifs arabes. A l'ex-

(1) Leur prétendue supériorité militaire affirmée par V. Kremer, *Culturgeschichte*, I, 203. (Cf. *Bibliogr.*).

ception peut-être de cette dernière journée (1), ils disposèrent généralement d'effectifs numériquement supérieurs à ceux de leurs adversaires grecs. Au sortir de l'interminable guerre contre la Perse, l'Empire se trouvait financièrement et militairement vidé, épuisé. Le mariage du vieil Héraclius, sa succession ouvrirent une redoutable crise dynastique. Si les Bédouins du Hidjâz avaient rencontré, « comme il est arrivé en Occident, des populations attachées à leurs maîtres et des chefs militaires capables d'user avec discernement des ressources immenses que possédaient les contrées envahies... les Amrou et les Khâlid se fussent fait rudement et promptement reconduire dans leurs déserts » (Gobineau).

II. Organisation de la conquête.

Le problème dépasse la capacité de ʿOmar. Nous avons mentionné (v. p. 57) la réunion présidée par ʿOmar à Djâbia. Elle avait pour objet principal d'organiser la nouvelle conquête, de réviser les accords incohérents, les imprudentes capitulations, accordées aux indigènes par des chefs imprévoyants, pressés de recueillir « les dépouilles des Grecs », غنائم الروم (2). La tâche dépassa la capacité du calife, législateur novice.

Son nationalisme étroit. Il résoudra le problème dans le sens le plus strictement nationaliste, le plus étroitement arabe. Il ne se départira jamais de cette myopie chauvine. Tout pour les conquérants ! Au cours d'une famine qui désola Médine, il harcèlera en Egypte ʿAmrou, son lieutenant, le pressera d'organiser le ravitaillement de la capitale du califat. « Périsse l'Egypte, écrira-t-il, pourvu que nous sauvions

(1) Avant la défection des Arméniens et des Syro-arabes.
(2) Balâdhori. 107.

Médine ! ». اخرب الله مصر في عمران المدينة وصلاحها. (1).

Condition des vaincus. Il maintiendra rigoureusement l'inégalité entre Arabes et vaincus. Ceux-ci il les assimile à un capital de « réserve au bénéfice des musulmans » مدّة المسلمين (2). Ce sont des *dhimmi*, gens en tutelle, incapables de se défendre, vivant sous la protection des Arabes et de l'aristocratie militaire, dont ʿOmar organisera définitivement les cadres, assurera l'avenir. Quant aux vaincus, « les musulmans les mangeront (se nourriront de leur travail), leur vie durant. Lorsque nous et eux, nous serons morts, nos fils mangeront leurs descendants ». Ainsi décida ʿOmar : يأكلهم المسلمون ما داموا احياء فاذا هلكنا وهلكوا اكل ابناؤنا ابناءهم ما بقوا (3).

Les Arabes, une aristocratie militaire. Les conquérants formeraient donc une classe priviligiée, une aristocratie, et cette aristocratie serait *militaire*. Après la *nationalisation*, c'est le second caractère de l'organisation, attribuée à ʿOmar. Les Arabes devaient être soldats et eux seuls le seraient. Les musulmans étrangers à la race arabe n'étaient admis qu'à titre d'auxiliaires et sans obtenir le droit au même traitement que les Arabes. Au premier rang de cette aristocratie militaire, on distinguait les *Mohâdjir*.

Deux classes de Bédouins. On appelait maintenant de ce nom (cf. p. 52) les Bédouins émigrés, qui de la Péninsule venaient s'établir, avec femmes et enfants, dans les camps ou dépôts militaires, créés dans les provinces conquises. Ils constituaient l'armée active, recevaient une solde ou pension annuelle, ainsi que des livraisons de vivres — céréales, huile, vinaigre, etc. — fournies par les indigènes. Dans la théocratie islamique, seuls ces *Mohâdjir* jouissaient dans leur plénitude

(1) Ṭabarī, *Annales*, I. 2577. (Cf. *Bibliogr.*..

(2) Yaḥyâ ibn Adam. *Kharâdj*, 22.

(3) Aboû Yoûsof. *Kharâdj*.

de tous les droits politiques. Les nomades, demeurés en Arabie, constituent l'arrière-ban, « la réserve de l'islam » مادة الاسلام (1). A eux de combler les vides de l'armée active, d'acquérir ainsi des droits à la pension, à la distribution des vivres.

Les musulmans non-arabes. A l'étranger embrassant l'islam, l'obligation incombait de s'affilier à une tribu arabe, de devenir *maulà*, client de cette tribu. Cette affiliation ne lui assurait pas l'*isopolitie* avec ses patrons, l'égalité de droits avec les conquérants. Citoyens de second ordre dans l'empire arabe, ils occupaient une position mal définie entre les Arabes et les tributaires ou *dhimmì*, les vaincus non-musulmans.

Gouvernements militaires. La Syrie fut découpée en *djond* ou gouvernements *militaires* : Damas, Homs, la Palestine, peut-être aussi la province du Jourdain (*Ordonn*). On leur adjoindra, sous Yazìd I, (2) le *djond* de Qinnisrìn pour le Nord de la Syrie. Voilà pourquoi la véritable capitale se trouvera d'abord au camp central de Djàbia, jusqu'au jour où le calife Moʿàwia décida de se fixer à Damas. D'autres camps étaient établis dans les provinces. De ces cantonnements, les Arabes surveillaient le pays, le tenaient en respect. Ils ne songèrent pas autrement à en compléter l'occupation, moins encore à l'administrer. A leurs yeux, tout le gouvernement se bornait à garantir la rentrée des contributions. Le commandant militaire réunissait en sa personne tous les pouvoirs, exécutifs, judiciaires, militaires. Il était chargé de veiller sur la recette financière, d'en assurer le fonctionnement régulier.

Indigènes. Quant aux indigènes, après qu'on leur eut imposé l'obligation de nourrir de leurs sueurs les conquérants,

---

(1) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 332.

(2) Voir son califat.

ils se virent abandonnés à eux-mêmes. Moins encore que pour les *maulà*, le vainqueur ne savait quelle place assigner dans la théocratie à ce troupeau d'ilotes. On leur laissa donc leurs tribunaux, leur langue, leurs institutions municipales et provinciales. Les anciens fonctionnaires, ceux qui n'avaient pas suivi les Byzantins, purent rester en place (1). Ainsi Mansoûr ibn Sardjoûn (v. p. 22) continua à administrer les finances de la Damascène, en attendant que Mo'âwia lui confie celles du califat. Ces magistrats locaux demeuraient responsables du maintien de l'ordre et, avec les évêques, chargés de la rentrée des impôts. Voilà pourquoi, pendant près d'un siècle, les villes syriennes conserveront leur ancien aspect. Les apostasies furent comparativement rares ; la condition des maulâ n'offrant rien d'enviable.

Charges et impôts. Tout semblait combiné pour décharger les conquérants des soucis de l'administration, qui auraient pu les distraire du métier des armes. Nourris, eux et leurs familles, par les indigènes, ils ne devaient ni travailler ni s'occuper de commerce. Outre l'impôt foncier, les vaincus payaient une taxe personnelle, la capitation. Elle atteignait tous les sujets parvenus à la puberté, « ceux qui usaient du rasoir », مَن جَرَت عليهِ المواسي. D'un *dinàr* dans le principe, l'écu d'or ou *aureus* byzantin, elle fut bientôt quadruplée pour les riches, doublée pour les bourgeois.

Exploitation financière. La rentrée de ces recettes demeurait l'unique préoccupation du régime arabe. Aux indigènes d'organiser leur police locale, d'entretenir les routes, les ponts, d'aménager le régime des eaux. Pour les Arabes, la Syrie était un domaine à exploiter. Conscients de leur incapacité en matière administrative, ils en abandonnèrent la régie aux habitants. Ils redouteront même que la multipli-

(1) On n'aurait pu les remplacer. C'est donc impuissance plus que tolérance.

cité des apostasies ne vienne porter le trouble dans la productivité des communautés tributaires, désorganiser ces groupes fiscaux, base financière de la théocratie, propriété collective des musulmans, « رزاق عيالكم, ressources de vos familles », dira 'Omar à son entourage. Un siècle plus tard, le calife Yazîd III promettra de veiller à ce que le nombre des tributaires ne subisse aucune diminution (1).

Aussi, conclurons-nous avec Wellhausen (2) : « l'organisation des pays conquis se maintint dans les limites d'une occupation militaire pour l'exploitation des indigènes... Le gouvernement des Arabes se borna aux finances ; leur chancellerie fut une Chambre des comptes ».

III. Mo'awia, gouverneur de Syrie.

Ses débuts. Le meilleur service rendu par 'Omar à la Syrie, fut d'y confier à Mo'âwia le poste laissé vacant par la mort de son frère Yazîd. La peste, en emportant, l'un après l'autre, le généralissime Aboû 'Obaida et les autres chefs de l'armée syrienne, ensuite le départ pour l'Egypte du remuant 'Amrou, enfin la mort de Khâlid, ouvriront à Mo'âwia la voie des honneurs, où il marchera sans arrêt pendant 40 ans.

Sa politique syrienne. En Nov. 644, 'Omar tomba à Médine sous le poignard d'un assassin. Il eut pour successeur 'Othmân, un Omayyade, parent de Mo'âwia. Sûr de l'appui du souverain, Mo'âwia visera à faire de son gouvernement une province modèle, à se concilier les indigènes. Dans le gouverneur s'annonce déjà le futur souverain, qui fixera en en Syrie le centre du califat. Il commença par s'appuyer sur

(1) Ṭabari, II, 1834-1835.
(2) *Arabische Reich*, 20. (Cf. *Bibliogr.*).

les tribus syriennes, sur les anciens sujets et alliés des Ghassânides. Il y choisit une femme, Maisoûn, la mère de son héritiér Yazîd, auquel il tiendra également à donner une éducation syrienne.

La discipline, le concours des Syriens. Il compta sur leur concours pour l'aider à achever le dressage politique des nomades, amenés en Syrie par la conquête, pour initier ceux-ci à la discipline que les Syro-Arabes devaient à leur formation chrétienne, à leur passage par les camps de l'Empire. Ils fourniront les cadres de l'armée de Syrie, lui inculqueront la « discipline syrienne » طاعة اهل الشام, célébrée par tous les annalistes, et inconnue aux vieux Sarrasins (1). Assuré par cette politique — c'est la magnanimité intelligente, le *hilm* tant vanté de Moʿâwia (2) — il songea à se prémunir du côté de Byzance ; il organisa des razzias annuelles en Asie-Mineure, en *Romanie;* comme on disait.

Conquêtes. Ensuite il s'efforça de consolider la conquête sur la côte phénicienne. Il y installera quelques garnisons et aussi des colons étrangers, des déportés politiques de l'Iraq (voir p. 5, note), pour combler les vides causés par le départ des habitants, donner un point d'appui à l'occupation arabe. L'ensemble de ces mesures parut insuffisant, tant que la mer demeurerait au pouvoir de la marine grecque. Cette constatation l'amènera à créer une flotte arabe. Il utilisa à « cet effet les ports d'Acre, de Tyr et de Tripoli » (Balâdhori).

Marine arabe. Les forêts du Liban offrirent les matériaux de construction. Familiarisées avec la navigation, héritières des traditions de la Phénicie, les populations chrétiennes fournirent des capitaines et des pilotes. Les troupes d'embarquement furent tirées des camps de Syrie.

---

(1) Voir nos *Etudes sur le règne du calife Omayyade Moʿâwia* I, 268-69 (cité dans la suite comme *Moʿâwia*).

(2) Cf. notre *Moʿâwia*, 66-108.

Pour vaincre les répugnances des Arabes, leur terreur de la mer, Moʿâwia, donnant l'exemple, s'embarqua avec sa femme.

Opérations contre Chypre et Rhodes. Le premier exploit de la nouvelle marine fut le pillage des côtes de Chypre (an 649), île ouverte et sans défense. L'an 654, les marins arabes s'établirent à Rhodes. Peu après, une escadre mixte, formée par la réunion des flottes arabes de Syrie et d'Egypte (1), anéantit sur les côtes de Lydie les forces navales commandées par l'empereur Constant II en personne. La guerre civile vint interrompre la série de ces succès.

ʿAlî et Moʿâwia. Le 17 Juin 656, le calife ʿOthmân fut assassiné à Médine par les partisans de ʿAlî, gendre du Prophète, lequel se laissa hisser au pouvoir par les révolutionnaires. Le nouveau souverain alla s'établir à Koûfa dans l'Iraq. Une de ses premières mesures fut de destituer Moʿâwia. Les Syriens refusèrent de la reconnaître. Ils confièrent à leur gouverneur la mission de venger le calife ʿOthmân. Sans se presser, Moʿâwia laissa ʿAlî user ses forces et son prestige à la bataille du Chameau (9 Déc. 656) et dans la répression des dissidents. Il commença par s'attacher ʿAmrou ibn al-ʿAṣ en lui promettant la riche province d'Egypte, dont ʿOthmân l'avait dépouillé. Comme nombre, les effectifs militaires de Moʿâwia demeuraient notablement inférieurs à ceux de ʿAlî.

Bataille de Siffîn. Leur esprit de discipline, leurs qualités guerrières compensèrent ce désavantage. Décidé à briser la résistance des Syriens, ʿAlî partit de Koûfa à la tête des Iraqains. Moʿâwia et ʿAmrou l'attendirent dans la plaine déserte de Siffîn, sur la rive occidentale de l'Euphrate, en face de Raqqa. On resta deux mois en présence. Le 26 Juillet 657,

(1) Cette dernière, également manœuvrée par des chrétiens, comprenait les navires qui transportaient jadis l'*annona* à Constantinople.

une mêlée générale s'engagea. Les Syriens allaient avoir le dessous, lorsque ʿAmrou commanda à ses soldats d'élever sur leurs piques un exemplaire du Coran. « Que ce livre, s'écrièrent-ils, décide entre nous ! » C'en fut assez pour rompre l'élan des Iraqains. Des arbitres furent désignés pour dirimer le différend. Comme lieu de la future conférence, on désigna Adhroḥ, près de Maʿân, non loin de l'ancienne Pétra (Syrie).

Conférence d'Adhroh. Conquête d'Egypte. Le résultat des pourparlers ne pouvait être douteux. ʿOthmân avait-il été tué injustement ? A son parent Moʿâwia pouvait-on dénier le droit de le venger, conformément au Coran (1) ? Puisque ʿAlî, au mépris de ses engagements formels, refusait de se ranger à la décision des arbitres, il ne restait plus qu'à proclamer sa déchéance (Janv. 658). Moʿâwia profita de ce succès diplomatique pour envoyer ʿAmrou reprendre la conquête de l'Egypte.

Les Khâridjites. Après la journée de Ṣiffîn, un groupe s'était formé parmi les Iraqains. Les adhérents de ce parti reprochèrent à ʿAlî d'avoir accepté l'arbitrage. On les appela les Khâridjites, *Khawâridj* « les dissidents », parce qu'ils se séparèrent de la masse des musulmans. Leur fanatisme troublera pendant plusieurs siècles l'empire arabe. Le 24 Janvier 661, à Koûfa, un de ces Khâridjites, Ibn Moldjam, poignarda ʿAlî (2).

IV. Les Sofianides. Moʿawia 1er.

Moʿâwia fonde une dynastie. Moʿâwia n'avait pas attendu cette date pour s'apprêter à fonder une dynastie, celle des Omayyades, ainsi appelée d'Omayya, l'ancêtre de sa famille. On donnera le nom de *sofiânide* à la branche aînée de

(1) *Coran*, 17, 35.

(2) Cf. notre *Moʿâwia*, 125-154.

la dynastie, en mémoire d'Aboû Sofiân, père de Mo'âwia (1), l'ancien chef de la Mecque (v. p. 51).

Election de Mo'âwia à Jérusalem. Comme théâtre de son intronisation, le nouveau souverain choisit Jérusalem. Ainsi nous l'apprend le fragment d'un anonyme syriaque, publié par Noeldeke: « Dans l'année 971 des Séleucides (660 de J. C.), un grand nombre d'Arabes et d'émirs se réunirent à Jérusalem pour y élire Mo'âwia comme roi. Ce prince monta au Calvaire. Puis il se rendit à Gethsémani et au tombeau de la bienheureuse Marie, où il pria de nouveau... Ensuite il établit son trône à Damas et ne voulut pas se transporter à la résidence de Mahomet (Médine) ».

Damas capitale. Après Médine et Koûfa, capitales éphémères, c'est Damas, de par la volonté de Mo'âwia, qui va devenir, et avec elle la Syrie, le centre du califat. Ce choix n'a pas échappé, on l'a vu, à la perspicacité des chroniqueurs syriaques. Elle marquait la résolution de rompre avec des traditions surannées. Mo'âwia, observe Agapius de Manbidj, « préféra aux Orientaux (Iraqains) les Occidentaux (Syriens), à cause de leur discipline et de leur dévouement à sa personne ». En maintenant en Syrie sa capitale de préférence à Médine, ville excentrique, et à Koûfa, dévouée à 'Alî, il s'assurait, avec une plus complète liberté d'action, les avantages obtenus pendant vingt années de lutte et d'intelligente administration.

Renonciation de Hasan. Après le meurtre de son père, Hasan fils aîné de 'Alî s'empressa de traiter avec Mo'âwia. Contre l'octroi d'une rente viagère de plusieurs millions, il renonça à tous ses droits et alla s'éteindre dans l'obscurité à Médine. Parti à la tête de l'armée syrienne pour l'Iraq, Mo'âwia n'eut qu'à acheter la soumission des partisans de 'Alî. Cette opération fut achevée avant la fin de 661. Elle porte

(1) Voir les tableaux généalogiques des califes omayyades.

dans l'histoire arabe le nom « d'année de la réunion », جماعة.
L'unité matérielle de l'islam, rompue depuis le meurtre de 'Othmân, se trouva de la sorte rétablie (1).

Sens du choix de Damas. En se fixant à Damas, Mo'âwia, à son insu peut-être, venait de déplacer dans le califat le centre de gravité, de porter le premier coup à la suprématie injustifiée des Bédouins. Il leur substituera celle des Syro-Arabes, politiquement plus développés, et cette substitution marquera un notable progrès sur les conceptions des premiers califes الخلفاء الراشدون. Lui aussi semble avoir cédé à la loi mystérieuse, ayant de temps immémorial entraîné les Syriens dans la direction du Couchant, celle-là même qui avait conduit leurs ancêtres phéniciens à Carthage, ensuite au-delà des Colonnes d'Hercule. Il abandonna l'Orient et l'Iraq à l'initiative de ses lieutenants, à des gouverneurs de la valeur d'un Ziâd ibn Abihi (2). Lui et ses Syriens tourneront leur attention vers la mer, vers l'Occident. Interrompues par la guerre civile (v. p.65), les invasions en Romanie (3) reprendront avec une activité nouvelle. Mo'âwia les lança enfin sur la route de Constantinople.

Siège de Constantinople. Avant la fin de 668, les troupes syriennes apparurent pour la première fois sur les rives du Bosphore et vinrent camper devant Chalcédoine, le faubourg asiatique de Byzance. La saison d'hiver, la peste et la famine décimèrent leurs rangs. Mo'âwia envoya à la rescousse une nouvelle armée, sous le commandement de son fils Yazîd. Il songeait à le mettre en évidence, en vue de la succession qu'il lui destinait. Le siège, commencé par Yazîd, dut être levé l'été suivant.

---

(1) Cf. notre *Mo'âwia*. 140-154.

(2) Cf. notre *Ziâd ibn Abihi, lieutenant de Mo'âwia, vice-roi de l'Iraq*. (V. la *Bibliogr.*).

(3) C. à d. « pays des Romains », appellation officielle de l'empire byzantin : d'où le vocable arabe *Roûm* = Byzantins.

Avant sa mort, le calife enverra une seconde fois son armée, appuyée sur le concours d'une escadre, devant Constantinople. Pendant cinq années entières (673-678), les Arabes par terre et par mer s'acharnèrent contre la capitale byzantine. L'entreprise échoua devant les ravages du feu grégeois : invention de Callinicus, un Syrien au service de Byzance (1). La flotte arabe essuya une sanglante défaite dans les eaux de Syllaeum. Mo'âwia dut se résoudre à signer la paix (678-679). C'était le premier arrêt de l'islam.

La Syrie sous Mo'âwia. Voilà les traits principaux de l'histoire extérieure et militaire de la Syrie. Mélange de revers et de succès. Formée par Mo'âwia, l'armée syrienne avait à deux reprises menacé l'existence du plus formidable empire d'alors. C'était le couronnement de sa politique persévérante. Sans se laisser distraire par les vicissitudes de la guerre, le souverain accorda sa meilleure attention à la réorganisation de la Syrie. Sous son règne, ce pays n'a plus d'histoire intérieure. Les annalistes n'y mentionnent ni troubles ni mécontents.

Un Etat national en Syrie ? Wellhausen regrette qu'il ne se soit pas borné « à y fonder un Etat national. Il peut avoir caressé ce dessein. Mais il l'aura jugé inexécutable, à moins de renoncer à l'islam » (2). Il n'osa pas renverser l'édifice théocratique, élevé par 'Omar, lequel reposait sur la primatie exclusive d'une race et d'une religion. Calife, il travailla à resserrer encore les liens qui le rattachaient aux Syriens. S'ingéniant à faire oublier sa qualité de souverain, il ne voudra paraître que leur élu, presque un égal, un « primus inter pares ».

Fonctionnaires chrétiens ; Ibn Sardjoûn. De cette politique large, tolérante, les chrétiens de Syrie devaient recueillir leur part. L'inexpérience des Arabes ne pouvait se passer

---

(1) Cf. notre *Mo'âwia*, 442 etc.

(2) *Arab. Reich*, 85.

de leur concours. Il fallut leur abandonner les services administratifs, dont seuls ils connaissaient le mécanisme compliqué. Les employés chrétiens restèrent en place ; dans les bureaux ou *diwân*, on continua à employer la langue grecque, en usage sous les Byzantins. A l'occasion du siège de Damas, nous avons déjà nommé Ibn Sardjoûn (v. p.56). Il avait, sous Héraclius, administré les finances de la Damascène. Le chronographe Théophane l'appelle « un homme christianissime », ἀνὴρ χριστιανικώτατος. Issu d'une lignée de commerçants et de banquiers, Mo'âwia comprenait l'importance d'une intelligente gestion financière. Il confia à Ibn Sardjoûn « le *diwân* des impôts et la comptabilité de l'armée » (1). Entretien, vivres, armement des soldats, demeuraient à la charge des tributaires. A eux de fabriquer les armes, de construire les navires (2), de fournir les équipages de la flotte (v. p. 64), sous la surveillance et la réquisition du préposé financier. A ce dernier, à savoir Ibn Sardjoûn, à ses sous-ordres, tous chrétiens, il incombait d'inspecter les magasins militaires, les arsenaux, les chantiers maritimes.

Ibn Sardjoûn, chancelier du califat. Armée et finances, c'était tout le gouvernement arabe. Cette organisation transforma Ibn Sardjoûn en chancelier, ministre des finances, subsidiairement en ministre de la guerre du califat, puisque son activité s'étendait jusque sur les opérations militaires, dont sa négligence pouvait compromettre le succès. Cette charge, la plus importante de l'empire, Ibn Sardjoûn la transmettra à ses descendants. Il demeurera le conseiller toujours écouté de Mo'âwia et de son successeur Yazîd.

Chrétiens à la cour. Nous avons vu (v. p. 67) le calife prier dans les sanctuaires de Jérusalem. Un tremblement de terre ayant ruiné la grande église d'Edesse, « il la rebâtit à

---

(1) Ṭab. II, 205, 837.

(2) Dans les arsenaux d'Acre et de Tyr, rétablis par Mo'âwia ; Balâdhorī, *Fotoûḥ*, 118.

ses frais, sur les instances des chrétiens » (Théophane). Son médecin Ibn Othâl était chrétien (1). Il souffrit que son fils Yazîd vécût dans la société habituelle de deux chrétiens : le fils d'Ibn Sardjoûn et le poète taghlibite Akhṭal, dont la verve satirique ne s'interdisait pas de censurer les héros et les rites de l'islam (2). Il permit au même Yazîd de confier l'éducation de son fils Khâlid à un moine. Egalement chrétien Baḥdal, son beau-père, chef de la tribu syrienne des Banoû Kalb. Rien ne prouve que Maisoûn, la mère de Yazîd, ne soit demeurée chrétienne, après son entrée au palais de Damas.

Mort, testament de Moʿâwia. Avant sa mort, Moʿâwia réussit à assurer l'élection de Yazîd comme successeur. Il lui fallut vaincre les répugnances des Arabes contre la succession dynastique, leur attachement au principe du *séniorat* (v. p. 38). Il expira à Damas, à l'âge d'environ 75 ans (Avril 680), après avoir régné 19 ans et demi. Ces lignes du testament politique, laissé à Yazîd, résument élégamment la politique syrienne du premier souverain omayyade. «Avant tout aie égard aux Syriens ; qu'ils constituent ton entourage, soient les dépositaires de tes secrets. Contre les menaces de tes ennemis, tu pourras compter sur leur dévouement. Mais après la victoire, ramène-les dans leurs foyers. Hors de chez eux, tu les exposerais à perdre leurs qualités ». A Moʿâwia, Damas est redevable de son titre de capitale et la Syrie d'avoir formé le centre d'un vaste empire, pendant près d'un siècle — trait exceptionnel dans la longue histoire de ce pays.

Moʿâwia ; jugement d'ensemble. Dans la littérature historique de l'islam, Moʿâwia passe pour le type le plus représentatif du souverain arabe. Dans la galerie des princes

---

(1) Il administrera les finances de la province de Homs : Ibn ʿAsâkir, V, 80. (V. *Bibliogr.*).

(2) Cf. notre *Chantre des Omiades*. (V. *Bibliogr.*).

musulmans, il apparaît comme une des plus sympathiques figures, des plus complètes personnalités. Un long exercice du pouvoir l'avait rendu sceptique. Il préféra acheter ses adversaires pour n'avoir pas à les supprimer brutalement. Les 'Abbâsides adopteront la dernière méthode. Véritable fondateur du califat, il réussit, là où 'Omar avait échoué, à créer l'ordre au sein de l'anarchie bédouine. De cette masse informe et rebelle, *rudis indigestaque moles*, mais lentement assouplie, façonnée au contact de la Syrie, dressée par des instructeurs formés à son école, Mo'âwia tira les soldats, puis les cadres d'une solide armée métropolitaine.

L'armée syrienne, force du califat. Pendant près d'un siècle, ces troupes d'empire étendront les frontières, maintiendront l'unité du califat et la suprématie des Syriens. Pour ces derniers, Mo'âwia se transformera, après sa mort, en une sorte de héros national, le *Sofiâni*, destiné à ramener en Syrie l'âge d'or, qu'avait inauguré la dynastie fondée par le fils d'Aboû Sofiân (1).

V. Yazîd Ier.

Révolte de Hosain. La journée de Karbalâ. Yazîd, le successeur de Mo'âwia, était né vers l'an 642. Au lendemain de son intronisation, éclata la révolte, si longtemps contenue par le génie de Mo'âwia. A Médine, Hosain fils de 'Alî et 'Abdallah ibn Zobair, neveu de 'Aïcha, veuve du Prophète, refusèrent de reconnaître le nouveau souverain et se réfugièrent sur le territoire inviolable de la Mecque. Bientôt les lettres des anciens partisans de 'Alî, des chefs iraqains, jaloux de l'hégémonie syrienne, décidèrent son fils Hosain à partir pour Koûfa avec une centaine de parents et amis. Yazîd avait

(1) Voir plus bas. Mohibbî. *Khalâsa*. II. 132. signale au 17e siècle des descendants de Mo'âwia à Damas. la famille des Akhnâ'î.

prescrit au gouverneur de Koûfa de prendre les mesures nécessaires, en vue de les désarmer, les empêcher de pénétrer dans l'Iraq pour y fomenter des troubles. Follement Hosain et sa poignée de fidèles se précipitèrent sur les forces de police qui cherchaient à les envelopper pour les obliger à mettre bas les armes. Ils ne réussirent qu'à se faire massacrer. C'est la tragédie de Karbalâ (10 Oct. 680), commémorée annuellement par les Chî'ites.

Révolte de Médine. Non moins que Koûfa, Médine boudait la Syrie ; elle lui reprochait de lui avoir enlevé son titre de capitale. Dans une réunion plénière à la grande mosquée, les Médinois proclamèrent la déchéance de Yazîd. Après avoir inutilement tenté de négocier avec les rebelles, le souverain dut recourir aux armes. Le commandement de l'expédition fut confiée à Moslim ibn 'Oqba, un Arabe de Qais, fixé en Syrie depuis la conquête et, comme tous les anciens lieutenants de Mo'âwia, se considérant comme Syrien. Sous ses ordres figurera un contingent de Taghlibites. Aux Médinois, « ils apparaîtront menaçants comme un poison mortel, la croix en tête sous la bannière de St Sergius », le patron de leur tribu :

لمّا رأونا والصليب طالعـا   ومار سَرْجيس وسمًّا ناقِعًا (1)

Bataille de la Harra. Moslim alla fixer son camp devant Médine dans la *harra*, une plaine couverte de déjections volcaniques (v. p. 32). La bataille en prendra le nom de la *Harra* (2). Les Médinois remportèrent d'abord l'avantage, quand un détachement de cavalerie syrienne, contournant Médine, vint les prendre à revers. Ce fut le signal de la déroute. Les Syriens pénétrèrent dans la ville. Les trois jours de pillage, promis par Yazîd, sont une légende. Dès le lendemain, Moslim réunit les habitants pour faire renouveler le ser-

---

(1) Akhṭal, *Divan* (éd. Salhani), 309.
(2) 26 Août 683.

ment de fidélité. Puis il prit le chemin de la Mecque, où Ibn Zobair s'était proclamé indépendant. En route, la violence du mal, qui le minait depuis son départ de Syrie, le terrassa à Mochallal, où sa tombe continua longtemps à être lapidée. Son remplaçant Ḥoṣain ibn Nomair mena l'armée syrienne devant la Mecque et commença l'attaque sans tarder.

Siège de la Mecque. Les habitants se virent bientôt renfermés dans la ville. Des machines de guerre couronnèrent les montagnes environnantes et accablèrent la place sous une grêle de pierres et de roches. Ibn Zobair avait installé son quartier général dans la grande mosquée. Un échafaudage en bois, recouvert de paillassons, protégeait la Kaʿba. L'imprudence d'un soldat mecquois y communiqua le feu. (Nov. 683).

Mort de Yazîd. L'incendie de la Kaʿba n'interrompit pas le siège. Il durait depuis deux mois lorsqu'on apprit la mort de Yazîd (1). Ibn Nomair entra en pourparlers avec l'anticalife mecquois. Il s'engagea à obtenir sa reconnaissance en Syrie, si le Zobairite consentait à l'y suivre. Les Syriens, ajouta-t-il, « n'admettent pas que le califat demeure au Ḥidjâz » (2). Ils entendaient conserver leur suprématie et surtout ne pas s'assujettir au Ḥidjâz. Sa proposition ayant été écartée, il rentra avec ses soldats en Syrie.

Caractère de Yazîd. Yazîd ne fut pas le prince frivole, que dépeignent les annalistes antiomayyades, s'inspirant des rancunes des Chîʿites, de l'Iraq et du Ḥidjâz, ou impressionnés par les catastrophes de ce règne si court. Il continua la politique, conserva les collaborateurs survivants de Moʿâwia. Poète lui-même, ami de la musique, il se montra le Mécène des poètes et des artistes. Il compléta l'organisation

(1) A Ḥowwârîn, le 11 Nov. 683. Sur son règne, voir notre *Califat de Yazîd I.* (Cf. la *Bibliogr.*).

(2) Ṭabarî, II. 433.

administrative de la Syrie en créant dans le Nord du pays le *djond* de Qinnisrîn (1). Il révisa les finances, dégreva les Nadjrânites chrétiens, arbitrairement expulsés d'Arabie par le calife Omar. Il supprima l'exemption fiscale accordée aux Samaritains pour récompenser leurs services à l'époque de la conquête arabe (v. p. 55). Il s'intéressa à l'agriculture, perfectionna le système d'irrigation de la Ghoûṭa, l'oasis damasquine, par le creusement d'un nouveau canal, appelé de son nom *Nahr Yazîd*. Seul parmi les califes, il s'est vu décerner le titre de *mohandis*, ingénieur-hydrographe (2).

Son éloge. L'auteur de la *Continuatio byzantino-arabica* lui consacre ce portrait : « *Yzit... jucundissimus et cunctis nationibus regni ejus subditis vir gratissime habitus, qui nullam unquam sibi regalis fastigii causa gloriam appetivit sed communis cum omnibus civiliter vixit* ». D'une extrême affabilité, sans morgue aucune, aimé de tous les peuples soumis à son autorité, ennemi du faste souverain, vivant comme un simple particulier, *civiliter*... ! « Aucun calife, ajoute Wellhausen, n'obtient pareil panégyrique ; il vient du cœur ». A nous, ces lignes, écrites par un chrétien de Syrie, nous paraissent l'écho de l'opinion professée par les contemporains au sujet de Yazîd.

VI. Mo'awia II, le dernier des Sofianides.

Yéménites et Qaisites. Les Arabes, établis en Syrie à la suite des Ghassânides (v. p. 6), ceux qu'après l'hégire y amena la conquête, ces Arabes se rattachaient pour la grande majorité, à l'Arabie du Sud ou Yémen. On les appela les Yéménites. Après la conquête, d'autres Bédouins affluèrent du centre de la Péninsule, appartenant au groupe de Qais.

---

(1) Voir plus haut p. 61.
(2) Cf. *Yazîd*, p. 424 etc.

Ces *Qaisites* virent de mauvais œil l'étroite alliance de Mo'âwia avec les anciennes tribus arabo-syriennes, avec les Banoû Kalb en particulier. Ils se posèrent en rivaux des Yéménites. Cette rivalité éclatera à la mort de Yazîd. Elle avait empêché la candidature de son successeur de recueillir l'unanimité des suffrages chez les électeurs syriens. En brisant leur union, l'antagonisme entre Yéménites et Qaisites précipitera la ruine de la dynastie omayyade.

Situation critique. Nous demeurons fort mal renseignés sur les antécédents du fils de Yazîd, Mo'âwia II (1). Il avait, semble-t-il, dépassé l'âge de 20 ans, quand survint la mort de son père. Il était d'un tempérament maladif, par ailleurs « au moral le vivant portrait de son père », affirme la *Continuatio*, « *paternis moribus similis* ». La situation politique était lamentable. Après la retraite de l'armée syrienne, l'Arabie s'était révoltée. L'Iraq s'apprêtait à recouvrer son indépendance. En Syrie, les Qaisites refusèrent de reconnaître le nouveau souverain, fils et petit-fils de leurs rivaux Kalbites. Effrayé à la vue de l'opposition dans les provinces et en cette Syrie, jusque-là inébranlable dans son dévouement, le souverain valétudinaire manqua de décision, douta de lui-même.

Conseil de régence ; mort de Mo'âwia II. Quelques semaines après la *bai'a*, cérémonie d'intronisation, de reconnaissance officielle, il convoqua un congrès à Damas, non pour y abdiquer — on l'a prétendu à tort — mais pour instituer un conseil de régence. Il était composé de Dahhâk ibn Qais, ancien ministre de Mo'âwia I, d'Ibn Sardjoûn et de l'Omayyade Walîd ibn 'Otba, cousin-germain du jeune calife. Cette année-là, 684, une peste affreuse ravagea l'empire arabe. L'affaiblissement de ses forces exposait Mo'âwia aux premières atteintes du fléau. Il y succomba et fut enterré à

(1) Cf. notre *Mo'âwia II ou le dernier des Sofiânides* (voir la *Bibliographie*).

Damas, après avoir régné nominalement moins de six mois. L'arbre dynastique, si plein de promesses sous le premier Mo'âwia, se desséchait sur ce frêle rejeton, après avoir fleuri moins d'un quart de siècle.

Qais ibn Dahhâk. Sur les pas de l'armée syrienne, rétrogradant d'Arabie (v. p. 71), les Omayyades fixés à Médine et, à leur tête, Marwân fils d'Al-Hakam (1), s'étaient réfugiés à Damas, chassés par la révolution triomphante. Au lendemain de la mort de Mo'âwia II, la Palestine et la province de Damas obéissaient seules encore au gouvernement sofiânide. Dans le Nord de la Syrie, les Qaisites s'étaient ouvertement ralliés à l'anticalife Ibn Zobair. A Damas, Dahhâk ibn Qais, après avoir écarté ses deux collègues de régence, ouvrit des négociations avec le prétendant de la Mecque. Puis se ravisant, il se demanda pourquoi, lui aussi Qoraichite, n'aspirerait pas au pouvoir suprême.

Réunion de Djâbia ; élection de Marwân. Le chef des Kalbites, Hassân ibn Mâlik ibn Bahdal — on l'appelait Ibn Bahdal tout court — allié par les femmes (2) aux Sofiânides, résolut de se réunir avec les Omayyades à Djâbia pour délibérer sur la situation. Dahhâk, invité à s'y rendre, refusa de répondre à l'appel. Dans cette réunion, la jeunesse des frères de Mo'âwia II, tous mineurs, fit écarter leur candidature. Assez indifférents sur le choix d'un souverain qoraichite, les électeurs entendaient conserver en leur pays le centre du califat, maintenir intacte la suprématie syrienne. Ils s'accordèrent finalement sur la personne de Marwân ibn al-Hakam, chef des Omayyades du Hidjâz. Ce dernier dut promettre à Khâlid, frère de Mo'âwia II, la survivance du califat. Au prix de cette concession — nous verrons bientôt ce qui en subsistera — l'unité du parti omayyade se trouva rétablie et Marwân

---

(1) Voir le tableau généalogique des califes omayyades.

(2) Par Maisoûn, voir p. 64.

proclamé émir des croyants, le 22 Juin 684.

Bataille de Mardj Râhit. Restait à vaincre les importantes forces qaisites, réunies autour de Dahhâk. Après un engagement à Mardj aṣ-Soffar (1), l'action décisive se déroula dans les plaines de Mardj Râhit (2). Les Qaisites y subirent une écrasante défaite. Leurs chefs les plus notables — au premier rang Dahhâk —, restèrent sur le carreau. Le souvenir de cette journée ne s'effaça plus de la mémoire des Qaisites. Entre eux et les Kalbites — les principaux vainqueurs de la journée — les Yéménites ensuite, la scission ne cessera de s'élargir et viendra compliquer la tâche des califes omayyades.

(1) Nom célèbre dans l'histoire militaire de la Syrie : il reparaitra dans la suite. Arabes et Byzantins s'y étaient déjà rencontrés (v. p. 55).

(2) Au Nord-Est de Damas.



Chapitre V.

LES MARWANIDES.

BRANCHE CADETTE DES OMAYYADES.

I. Marwan Ier.

Ses antécédents. Marwân, le calife proclamé à Djâbia, n'était pas un homme nouveau. Né quelques années avant l'hégire, il avait dans sa jeunesse assisté son parent le calife 'Othmân dans le gouvernement de l'Etat. Il fut blessé le jour de l'assassinat de 'Othmân, ensuite à la journée du Chameau (v. p. 65). Sous Mo'âwia I, il administra à plusieurs reprises l'importante province du Ḥidjâz. Réfugié en Syrie, après l'expulsion de sa famille par les Zobairites, mal accueilli d'abord par les Syriens, qui se montraient peu sympathiques aux « intrus du Ḥidjâz », sans en excepter les parents de leurs souverains,—les Omayyades de Médine—Marwân, septuagénaire désabusé, se vit, au congrès de Djâbia et par la victoire du Mardj, hissé, contre son attente, au suprême pouvoir. De son nom, les califes ses descendants s'appelleront les *Marwânides,* comme ceux de la branche aînée avaient pris le nom de *Sofiânides,* en souvenir d'Aboû Sofiân, le père du grand Mo'âwia.

Son intronisation. A Damas, après l'investiture solennelle (Août 684), Marwân épousa une des veuves de Yazid I, Fâkhita, la mère du jeune prince Khâlid. Cette démarche prétendait affirmer l'alliance avec la branche aînée, marquer ostensiblement la substitution des Marwânides aux Sofiânides, la légitimer devant l'opinion syrienne, mal disposée pour les Omayyades du Hidjâz, qu'elle considérait comme des étrangers. La soumission de la Syrie qaisite (1) suivit de près la victoire du Mardj.

Son règne. Le règne très court de Marwân se résume en une succession ininterrompue de combats. Le lendemain de la *baï'a* solennelle, il dut reprendre les armes. Il les déposera pour venir expirer dans la capitale officielle, Damas. Une rapide campagne lui assura la conquête de l'Egypte. A Djâbia, il s'était vu forcé de reconnaître comme successeur le jeune Sofiânide Khâlid. Devenu calife, il n'eut de cesse avant d'avoir évincé Khâlid au profit de ses propres fils, d'abord de 'Abdalmalik, ensuite de 'Abdal'azîz, ce dernier préposé au gouvernement de l'Egypte et qu'il destinait à remplacer son frère aîné. Brisé, il vint mourir à Damas, le 7 Mai 685. Il fut étouffé, affirmait-on, par Fâkhita, brûlant de venger l'éviction de son fils Khâlid ; terrassé, croyons-nous, par l'épidémie de peste, qui avait emporté son prédécesseur Mo'âwia II.

Sa valeur. Ce fut un homme d'état remarquable, désigné pour le premier rang, s'il n'avait été contemporain du grand Mo'âwia. Du génial Sofiânide, il dut accepter — sans s'y résigner jamais — le rôle de collaborateur dans le gouvernement de l'Arabie, de *brillant second*, se résigner à consolider l'œuvre d'un parent, dont il ne cessa d'incriminer l'arbitraire, la politique sans scrupules, sauf à en adopter les procédés, quand il tiendra le pouvoir en main. L'avènement

(1) A savoir tout le nord du pays.

des Marwânides marquera un recul d'influence pour les Kalbites, c'est à dire pour les vieilles tribus syro-arabes. Entre elles et les Qaisites la nouvelle dynastie tentera sagement de tenir la balance égale. C'est le système du *marwânisme*, مروانيّة, un premier pas dans la voie de la centralisation, en attendant l'absolutisme des 'Abbâsides. La tradition syrienne reprendra bientôt le dessus et, à partir de 'Abdalmalik, les Marwânides se montreront aussi Syriens que leurs prédécesseurs sofiânides.

II. 'Abdalmalik.

La situation à son avènement. Le nouveau souverain comptait environ 40 ans. Les victoires paternelles lui avaient assuré la tranquille possession de la Syrie et de l'Egypte. Restaient à conquérir sur Ibn Zobair (1) l'Iraq et les provinces orientales qui en dépendaient. Après des succès, le lieutenant marwânide perdit la bataille et la vie dans la journée de Khâzir (Août 686). Du camp de Botnân, dans la région d'Alep, où il surveillait les événements de Mésopotamie, 'Abdalmalik apprit que « les esclaves de Damas, unis à la canaille, s'étaient soulevés, avaient gagné la montagne (2) », et que, lancés par les Byzantins, les Mardaïtes venaient de pénétrer à l'intérieur de la Syrie.

Les Mardaïtes. Ces Mardaïtes, les auteurs arabes les appellent *Djarâdjima* جراجمة, du nom de leur ville Djordjoûma dans l'Amanus. Ce n'étaient pas des Syriens. Leur centre se trouvait dans les montagnes abruptes de l'Amanus et du Taurus, qui séparent la Syrie de l'Anatolie. Jouissant d'une semi-indépendance, ils servaient dans les armées byzantines en

(1) L'anticalife reconnu par le reste de l'empire arabe.
(2) Mas'oûdi, *Prairies*, V, 224.

qualité d'auxiliaires. Les Arabes ne s'étaient pas avisés de les inquiéter. Pendant la guerre civile entre Mo'âwia et 'Alî, les Mardaïtes semblent avoir une première fois envahi la Syrie. Le Sofiânide, au prix d'humiliantes concessions, avait alors déterminé les Byzantins à rappeler ces redoutables irréguliers. Ils revinrent, au plus fort de la lutte de 'Abdalmalik contre Ibn Zobair, de la révolte des esclaves et des paysans de la Syrie (1).

Leur invasion en Syrie. Appuyés par quelques escadrons de cavalerie grecque, encadrés d'officiers impériaux, ils pénètrent dans le cœur du Liban et en occupent tous les points stratégiques, jusque vers la Palestine. Auprès d'eux vinrent se réfugier en foule les indigènes, mécontents du régime arabe, les milliers d'esclaves, de prisonniers de guerre, amenés en Syrie à la suite des razzias. A tout prix, le pouvoir omayyade devait arrêter ce dangereux mouvement, et d'abord s'assurer la neutralité de Byzance, laquelle avait déchaîné la tempête. 'Abdalmalik offrit de souscrire aux conditions jadis acceptées par Mo'âwia I, au paiement d'un tribut annuel. L'empereur Justinien II éleva ses prétentions. Les Arabes durent en outre sacrifier la moitié du tribut de Chypre, de l'Arménie, de l'Ibérie. A ce prix, l'Empire s'engagea à abandonner les Mardaïtes. Un de leurs chefs, établi dans la région de Homs, fut traîtreusement assassiné par un affidé du calife. Ses partisans se dispersèrent.

Mardaïtes et Maronites. Des groupes de Mardaïtes ont pu se maintenir dans le Liban, appuyés sur les Maronites et les montagnards chrétiens, avec lesquels ils ne tarderont pas à fusionnner. Sous Walîd I, Maslama, fils de ce calife, envahira l'Amanus, emportera leur capitale Djordjoûma. A partir de cette date, le péril mardaïte se trouva virtuellement conjuré. La majorité passa sur les terres de l'Empire, les autres

---

(1) Ces derniers, soulevés contre les vexations du fisc.

s'engagèrent au service des Arabes. Ils contribueront sous Yazîd II et Hichâm à la répression des troubles de l'Iraq, entourés d'égards et comblés de privilèges, malgré leur qualité de chrétiens (1).

Guerre en Mésopotamie. Débarrassé des Mardaïtes, 'Abdalmalik partit pendant l'été de 691 pour la Mésopotamie. La victoire de Dair al-Djâthalîq (Oct. 691), remportée sur Mos'ab, le chevaleresque frère d'Ibn Zobair, lui valut la soumission de l'Iraq.

Mosquée de Jérusalem. 'Abdalmalik s'était vu contraint d'interdire à ses sujets la visite de la Mecque, où Ibn Zobair forçait les pèlerins à lui prêter hommage. Cette situation amena le calife marwânide à construire à Jérusalem, sur l'emplacement de l'ancien Temple, la superbe mosquée d'*Al-Aqṣâ* (2), — vulgairement appelée mosquée d''Omar — avec une coupole monumentale, surmontant le *Rocher* ou *Sakhra*. C'est à son retour de l'expédition d'Iraq que 'Abdalmalik vint inaugurer ces édifices élevés par des architectes et des ouvriers chrétiens, en majorité Syriens. Dans la coupole, une inscription portait le nom du royal constructeur, « le serviteur d'Allah, 'Abdalmalik, commandeur des croyants, l'an 72 » (3). Le calife 'abbâside Mâmoûn s'avisera de substituer son nom à celui du Marwânide ; mais en oubliant de gratter la date, il laissera subsister la trace de cette maladroite supercherie. Peu après, le courrier du Ḥidjâz apprit au calife que pour la seconde fois la valeur des troupes syriennes venait de rétablir la *djamâ'a*, l'unité de la théocratie arabe, en s'emparant de la Mecque, après plusieurs mois de siège. Ibn Zobair était tombé les armes à la main.

(1) On les retrouve dans l'Amanus sous les 'Abbâsides ; Balâdhorî 161. Il n'est plus question de ceux du Liban.

(2) Pour cette appellation, voir plus haut p. 48 et *Coran*, 17, 1.

(3) De l'hégire ; il avait commencé le 4 Juin 691.

Guerre avec Byzance ; désignation d'un successeur. La rupture de la trêve (1) par l'empereur Justinien II força ʿAbdalmalik à reprendre la guerre contre Byzance, la coutume des razzias annuelles en Romanie. Aucun des deux partis n'y remporta d'avantages décisifs. Depuis la mort de Marwân, ʿAbdalʿazîz avait gouverné l'Egypte en qualité de vice-roi. Avant de mourir (v. p. 80), son père l'avait désigné pour succéder à ʿAbdalmalik et rien ne put l'amener à renoncer à ce droit au profit des fils de ʿAbdalmalik. Le souverain allait proclamer la déchéance de son frère, lorsque la mort de ʿAbdalʿazîz lui épargna un parjure, lui permit de disposer du trône en faveur de son aîné Walîd et, après lui, de Solaimân, le second de ses fils, conformément à la loi du *séniorat* (v. p. 38).

« Arabisation » de l'administration. Le règne du second Marwânide marque les débuts dans la nationalisation, l'*arabisation* de l'administration. Celle-ci était demeurée entre les mains des tributaires. Les fonctionnaires iraniens, syriens, coptes, conservèrent leur idiome national pour la tenue de la comptabilité, des registres officiels. L'impérialisme grandissant des Arabes se refusa à tolérer plus longtemps cette preuve de leur infériorité intellectuelle. ʿAbdalmalik tenta le premier d'introduire l'arabe dans la comptabilité fiscale. Amorcée de son vivant, cette réforme ne fut achevée que sous les derniers Marwânides.

Les fonctionnaires chrétiens demeurent. Et même alors le grec, le copte, continuent à figurer à côté de la langue des conquérants. Les tributaires conserveront d'ailleurs leurs fonctions. Les gouverneurs arabes eux-mêmes plaident pour le maintien des employés chrétiens. «Nous avons, écrivent-ils au calife, mis à l'épreuve les musulmans et constaté leur im-

---

(1) Le prétexte fut l'émission de la nouvelle monnaie arabe.

probité », استعملنا اهل القران فوجدناهم خونة (1). « Impossible de nous passer un seul instant des étrangers, constatera plus tard le calife Solaimân, لم نستغن عنهم ساعة. Eux, pendant des siècles, n'ont jamais eu besoin de nous pour gouverner », لم يحتاجوا الينا ساعة واحدة في سياستهم (2).

La monnaie arabe. Jusqu'à cette date, les Arabes n'avaient possédé que des monnaies d'argent, imitées des types grecs et perses ; pièces surchargées d'inscriptions étrangères, de figures, d'emblèmes religieux. Mo'âwia s'avisa de frapper à son effigie des monnaies exclusivement arabes, « le peuple, dit un chroniqueur (3), les refusa, parce que la croix ne s'y trouvait point ». Les *dînârs* ou écus d'or étaient importés de Byzance. La réforme de 'Abdalmalik se borna à émettre des *dînârs* sans figures et avec un texte purement arabe. Le gouvernement grec considérait l'émission d'une monnaie d'or comme un privilège césarien (4). En la revendiquant pour le califat, en supprimant l'effigie, les emblèmes impériaux, l'Etat islamique affirma sa complète indépendance. Le Bas-Empire ne s'y trompa pas. Il refusa pour le paiement du tribut annuel (5) les pièces frappées par 'Abdalmalik et dénonça la trêve conclue entre les deux Etats.

Les Syriens dans l'Iraq ; Hadjdjâdj. Les incessantes révoltes de l'Iraq forceront désormais les Syriens, engagés dans la guerre contre les Byzantins, à intervenir dans cette province. Le chef khâridjite Chabîb avait mis en déroute une demi-douzaine d'armées iraqaines. L'énergique vice-roi de l'Iraq, Hadjdjâdj, implora le secours de la Syrie. La révolte

(1) Cf. *Manâqib 'Omar ibn 'Abdal'azîz*, 64 (éd. Becker).

(2) Zobair ibn Bakkâr, *Mowaffaqyyât*, nº 27. Comp. Ibn 'Asâkir, III. 27.

(3) Fragment syriaque de Nœldeke.

(4) Il en imposait la reconnaissance dans les accords diplomatiques.

(5) Consenti par 'Abdalmalik (v. p. 82).

khâridjite était à peine domptée, que la province entière se souleva. La valeur syrienne en triompha après des mois de sanglants combats (Mars 701). Cette double victoire acheva la seconde conquête de l'empire musulman par la Syrie. La première avait commencé, après Ṣiffîn, sous Moʿâwia. La seconde débuta au lendemain de Mardj Râhiṭ. Canton par canton, les légions syriennes durent reprendre les provinces du califat. Rétabli par la valeur des Syriens, Ḥadjdjâdj refusa de s'en séparer. Il les groupa autour de lui dans le camp retranché de Wâsiṭ. A partir de cette date, les Syriens occuperont militairement l'Iraq. Cet Arabe de Ṭâif n'avait fait que traverser la Syrie. Comme tous les généraux, tous les hommes d'Etat omayyades, il n'en prétendait pas moins être Syrien. On ne pouvait lui adresser de plus délicate flatterie que de le proclamer Syrien, de développer devant lui l'éloge de la Syrie.

Mort du calife. ʿAbdalmalik expira à Damas, au mois d'Octobre 705, à l'âge d'environ 60 ans, après un règne d'environ 20 ans.

IV. Walid I.

Son caractère. A son avènement, Walîd, fils et successeur de ʿAbdalmalik, avait dépassé la trentaine. Il apporta sur le trône une humeur autocratique (1), une ostentation de ferveur religieuse, inconnues chez ses prédécesseurs. Il passe pour le grand bâtisseur de la dynastie.

La mosquée des Omayyades à Damas. Un de ses premiers soucis fut de doter sa capitale d'une mosquée monumentale. Walîd jeta les yeux sur la basilique S. Jean, qu'une tenace légende prétend avoir été partagée, entre les chrétiens

---

(1) Le plus fier des califes, d'après Djâḥiẓ, *Foṣoûl mokhtâra*, 192.

et les musulmans, au moment de la conquête (v. p. 56). Cette assertion se heurte au témoignage explicite d'Arculfe, pélerin franc, lequel visita Damas sous Mo'âwia I. Voici ce texte important. Nous y lisons que, dans cette capitale, « *in honorem sancti Joannis baptistæ grandis fundata ecclesia est. Quædam etiam Saracenorum ecclesia incredulorum et ipsa in eadem civitate, quam ipsi frequentant, fabricata est* « (1). Il en ressort que sous Mo'âwia les Sarrasins se contentaient à Damas d'une unique mosquée, modeste (*quædam*) édifice *construit* pour eux, et non pas obtenu par un partage aux dépens de la basilique, laquelle demeurait en la possession des chrétiens, au temps des Sofiânides. Damas était encore faiblement habitée par les Arabes. On s'en convaincra quand nous traiterons de l'*arabisation* de la Syrie.

En quoi consista l'œuvre de Walîd. Balâdhorî (2) parle des négociations entamées par Mo'âwia et 'Abdalmalik pour la cession de l'église. L'autoritaire Walîd décida de la confisquer, sans autre forme de procès. Il ne renversa pas l'édifice antérieur. Il se contenta de construire ou d'amplifier la vaste cour ou parvis de la mosquée. Il éleva la fameuse *qobbat an-nasr*, la coupole de l'aigle. Il bouleversa le transept avec son triple portail, lequel coupe d'une façon anormale les proportions de la basilique. Son activité architecturale se manifesta principalement dans les remaniements de détail, à l'intérieur de l'édifice, où il s'abandonna sans mesure à ses goûts de magnificence, aux suggestions des ornemanistes syriens.

Décoration intérieure. Il mobilisa une véritable armée de marbriers. Les mosaïstes, les doreurs, les polychromistes s'évertuèrent à inventer les tons les plus chauds, à combiner

---

(1) *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer) p. 276.

(2) *Fotoûḥ*, 123, lequel affirme qu'aucune église ne fut désaffectée à Damas.

les motifs les plus variés, à marier les plus riches nuances. Pour les colonnes, on dépouilla les églises, même celles d'Egypte (1). On couvrit d'or les chapitaux, et les murailles de mosaïques. Les soffites du plafond caissonné disparurent sous des appliques dorées. Des lampes s'en détachaient, suspendues à des centaines de chaînettes d'or. Une inscription « en lettres d'or sur un fond de lapis lazuli » (2) portait le nom de Walîd avec la date de Novembre 706, marquant le début des travaux, un an après l'avènement du calife.

L'art syrien. L'art arabe étant inexistant à cette époque, la mosquée de Damas, comme celle de la Sakhra à Jérusalem, appartiennent toutes deux à l'art indigène. Elle fut l'œuvre d'artistes syriens, assistés de Coptes et aussi de Byzantins. Dans les textes anciens, le vocable *Roûm* (3) désigne non seulement ces derniers, mais tous les habitants, y compris les Syriens, de l'ancien empire grec. Pour n'avoir pas réalisé cette distinction, des annalistes arabes postérieurs ont éliminé, au profit de leurs collègues byzantins, les artistes syriens dans l'œuvre architecturale de Walîd. Ces derniers eurent également la majeure part dans la construction des mosquées, bâties par le calife à Médine et à la Mecque.

Conquêtes. Le développement des acquisitions territoriales représente un autre trait saillant du règne. Par une expansion pour ainsi dire automatique, l'empire arabe atteignit alors sa plus grande extension, depuis la Transoxiane annexée jusqu'à l'Espagne, où les Arabes prirent pied. Les principaux hommes de guerre furent deux Marwânides, Maslama, frère, et 'Abbâs, fils du souverain ; l'un et l'autre issus d'unions *ancillaires*, ce qui, malgré leur incontestable capacité,

(1) Severus ibn al-Moqaffa', *Chronique*, 141 (Cf. *Bibliogr.*).

(2) Mas'oûdî, *Prairies*, V, 362-63 ; Balâdhorî, 126.

(3) Littéralement *Romains*. Les Byzantins prétendaient continuer l'empire romain.

les éloignera du trône. Ils se distinguèrent dans les campagnes d'Anatolie. L'an 708, Tyane (Towâna) succomba. Les années suivantes (711-714) Maslama et 'Abbâs occupèrent l'Isaurie, emportèrent Antioche de Pisidie, Amasia et pénétrèrent en Galatie. L'une après l'autre, ils abattront d'autres places fortes, qui barrent la route de Constantinople que les Arabes viendront bientôt assiéger pour la troisième fois (v. p. 90).

Signification du règne de Walîd. Walîd fut un souverain constamment heureux. Tout lui réussit, jusqu'à son humeur autoritaire, laquelle se traduisit par une diminution de tolérance pour les tributaires (1). Les grandes charges bureaucratiques furent enlevées aux chrétiens, la direction supérieure des finances aux Damascènes, les descendants d'Ibn Sardjoûn (v. p. 69). En Syrie, Walîd jouit d'une incontestable popularité. On y vantait ses constructions monumentales, ses entreprises charitables et d'utilité publique, les prodigieuses conquêtes de son règne. Conformément aux dispositions de 'Abdalmalik, son frère Solaimân devait lui succéder. Walîd songeait à lui substituer son propre fils 'Abdal'azîz, lorsque la mort le frappa à Dair Morrân, près de Damas, le 23 Février 715, à l'âge d'environ 45 ans.

V. Solaiman, 'Omar II et Yazid II.

Un calife voluptueux. Jusqu'à cette date, Solaimân avait résidé en Palestine, et y avait bâti la ville de Ramla. Ce prince voluptueux et gros mangeur, أكول نهم, devenu calife, tomba sous l'influence de Yazîd, fils du grand général Mohallab (2). Il subit également l'ascendant de son pieux

(1) Walîd négligea Akhṭal, le poète favori de son père.

(2) Le vainqueur des Khâridjites, légendaire pour ses prodigalités.

cousin, ʿOmar, fils de ʿAbdalʿazîz d'Egypte, ainsi que des théologiens musulmans, formant le cercle habituel de ʿOmar. Il montra encore plus de ferveur religieuse que son prédécesseur. La conquête de Constantinople deviendra la grande idée de son règne.

Le camp de Dâbiq. Léon l'Isaurien. Pour la réaliser, il choisit son oncle Maslama et vint se fixer au camp de Dâbiq, près d'Alep, afin d'activer les préparatifs de l'entreprise. Maslama allait rencontrer en Anatolie un adversaire digne de lui, le futur empereur Léon III, lui aussi un Syrien, né à Marʿach. Léon, surnommé l'Isaurien, deviendra le sauveur de l'Empire, désorganisé par vingt ans d'anarchie (695-717). Six empereurs (1), à la suite d'autant de coups d'Etat militaires, s'étaient succédés sur le trône de Byzance.

Siège de Constantinople. Le général omayyade soumit rapidement (2) les dernières villes qui le séparaient de la capitale. Au printemps de 716, ses avant-postes traversèrent l'Hellespont à Abydos. Au mois d'Août, l'arrivée de sa flotte lui permit de commencer l'investissement de Constantinople. Dans l'intervalle Léon l'Isaurien s'était fait proclamer empereur. L'hiver d'une rigueur exceptionnelle éprouva cruellement les assiégeants. L'état de la mer ne permit pas à la flotte de seconder efficacement les opérations de l'armée de terre ; bientôt la famine se fit sentir. L'escadre arabe fut battue en plusieurs rencontres. L'armée de terre ne subit pas de moins graves revers. Les équipages chrétiens, matelots, pilotes, capitaines, qui seuls manœuvraient les navires, désertèrent en masse. On en était là, (Août 717), après un an de siège. Maslama voulut s'obstiner, lorsque de Dâbiq il apprit la mort du calife.

Mort du calife ; élection de ʿOmar. Son frère Yazîd avait été désigné pour lui succéder. Comme tous ses prédé-

---

(1) Voir plus loin la liste des empereurs byzantins.

(2) Pendant l'hiver de 715-716.

cesseurs, Solaimân songeait à assurer le califat à l'un de ses fils, tous mineurs. Alors l'intervention des amis et de l'entourage de 'Omar, fils de 'Abdal'aziz, lui suggéra de porter son choix sur ce cousin, à défaut de Yazîd, absent en pèlerinage. Il venait de prendre cette décision, après avoir obtenu le serment des Omayyades présents à Dâbiq de respecter ses dernières volontés, lorsqu'il expira le 14 Août 717. Il comptait environ 39 ans et avait régné deux ans et huit mois.

'Omar II. 'Omar II était fils de 'Abdal'azîz, l'ancien vice-roi d'Egypte, le frère de 'Abdalmalik (v. p. 80). Le règne de ce souverain, élevé dans le milieu étroitement orthodoxe de Médine, vénéré comme un saint par l'islam, ne présente qu'une signification secondaire pour l'histoire de Syrie (1). Ce fut un prince austère, pénétré, semble-t-il, du sentiment de sa responsabilité. Ennemi des guerres de conquête, il commença par rappeler les débris de l'armée arabe, décimée sous les murs de Constantinople. Quelques milliers de soldats rejoignirent seuls leurs cantonnements de Syrie.

Réformes. Il essaya consciencieusement, sans y réussir, de concilier les intérêts de l'Etat avec une perception plus équitable des impôts, d'améliorer la situation des *maulà* ou musulmans d'origine étrangère, traités en inférieurs par leurs coreligionnaires arabes. 'Omar lutta contre cet ostracisme; il visa à élargir l'accès à l'islam. Toutes ces réformes se heurtèrent à l'impérialisme des Arabes, déterminés à ne pas fusionner, à garder leur suprématie. S'il s'efforça d'écarter les chrétiens de la haute administration, il ne paraît pas les avoir persécutés systématiquement. La *Continuatio* n'hésite pas à le louer. Eloigné du faste, il vécut dans la solitude à Khonâṣira, au Sud-Est d'Alep.

Abandon de Damas. Depuis Walîd I, les Omayyades s'étaient habitués à délaisser Damas. Ils n'y apparaissaient

---

(1) Il n'en apprécia pas l'importance au sein du califat.

plus que le jour de l'intronisation et pour les cérémonies officielles. Capitale en titre, elle cesse d'être la résidence du souverain. Sa révolte sous Walîd II sera la réponse à cet abandon. La conscience de ʿOmar ne lui permit pas de changer l'ordre de succession établi en faveur de Yazîd. Il mourut à Dair Simʿân, le 9 Févr. 720, à l'âge de 39 ans (1).

Yazîd II. Son incapacité. Le règne de ce prince sans énergie contraste violemment avec celui de son prédécesseur; il verra commencer le discrédit, le déclin de la dynastie omayyade. Ce fils de ʿAbdalmalik, petit-fils de Yazîd I par sa mère ʿAtika, n'avait hérité de ses ancêtres sofiânides aucune des qualités qui les avaient rendus populaires en Syrie. En se déclarant partialement pour les Qaisites (2), il souleva l'hostilité des Yéménites, c'est à dire la majorité des Syriens. La rébellion de Yazîd fils de Mohallab, l'ancien favori de Solaimân (v. p. 89), obligea Maslama et les Syriens de partir pour l'Iraq. La valeur des troupes syriennes infligea de nouveau aux Iraqains une sanglante défaite, le 24 Août 720. Cependant l'hystérique calife était tombé sous l'influence de deux musiciennes de Médine, Sallâma et Ḥabâba. Les remontrances du sage Maslama demeurèrent inutiles. Pour s'y soustraire, Yazîd se confina dans la Balqâ, à l'Orient du Jourdain.

Sa mort. La mort de la favorite Ḥabâba l'affola. Yazîd la suivit dans la tombe une semaine plus tard, à Bait Râs, après un règne de quatre ans. C'était le 26 Janvier 724. Il comptait moins de 40 ans. Par testament il désigna comme successeur son frère Hichâm et, après lui, Walîd son propre fils, conformément au principe du séniorat.

---

(1) Chiffre approximatif, comme pour les califes précédents, dont la date de naissance reste ignorée.

(2) Solaimân avait favorisé les Yéménites.

VI. Hichâm.

Son caractère. Hichâm se montrera tout l'opposé de Yazîd II. C'était un esprit positif, de mœurs rangées, un travailleur acharné, mais sans idéal. Déterminé à prendre au sérieux son métier de souverain, il en envisagera surtout le côté financier, l'obligation de s'employer à l'expansion territoriale du califat. Partageant les répugnances des Marwânides contre le séjour des villes, si souvent désolées par la peste, il s'établit au Nord de la Palmyrène, à Rosâfa (1), la Sergiopolis des Byzantins, qu'il releva de ses ruines.

Khâlid al-Qasrî. Un de ses premiers actes fut de nommer pour l'Iraq un gouverneur de grand mérite, le Syrien (2) Khâlid al-Qasrî, dont le savoir-faire pansera bientôt les plaies de cette province, dévastée par les guerres civiles. La principale préoccupation de Hichâm — elle lui vaudra, et non à tort, l'accusation d'avarice — fut d'augmenter indéfiniment ses sources de revenus, d'étendre ses domaines agricoles, d'y creuser des canaux. Ses sujets, ses parents omayyades imitèrent les goûts du souverain. Khâlid ne fut pas le dernier à marcher en cette voie. Ses richesses excitèrent la jalousie du calife qui, cédant aux suggestions de ses ennemis qaisites, ordonna de l'emprisonner.

Révolte de Zaid ibn ʿAlî. Son successeur qaisite compromit bientôt la sécurité dans l'Iraq. Un ʿAlide, Zaid ibn ʿAlî (3), dont le parcimonieux calife avait refusé de solder les dettes, se mit à la tête des Iraqains mécontents. Il fut battu et tué par les troupes syriennes (6 Janv. 740). Aucun Omayya-

---

(1) Appelée de son nom la Rosâfa de Hichâm.

(2) Cf. sa notice dans Ibn ʿAsâkir, V, 67 etc.

(3) A lui se rattache la secte chiʿite des Zaidites du Yémen. Voir le chapitre sur l'islam.

de ne fut dans l'âme moins soldat que Hichâm. Aucun pourtant ne se montrera meilleur organisateur militaire, ne s'engagea avec plus d'ardeur dans les entreprises de conquête, ne mit sur pied d'aussi formidables armées.

Les guerres. Depuis l'échec du siège de Constantinople (v. p.90), la guerre avec les Grecs avait été interrompue. Maslama assuma de nouveau la direction des opérations. Césarée de Cappadoce fut prise et reprise. L'an 731, Maslama pénétra jusqu'aux Pyles du Caucase. Aussi vaillant soldat qu'habile stratège, l'empereur Léon l'Isaurien prit à son tour l'offensive. L'an 740, il anéantit une armée arabe, aventurée en Phrygie, puis vint mettre le siège devant Malatya (Mélitène). Le vieux général Maslama était mort l'année précédente. Après 75 ans, les conquêtes anatoliennes se trouvaient à peine plus avancées que sous Mo'âwia I.

Arrêt des conquêtes ; motifs de cet arrêt. Les foudroyants succès, remportés au début sur les Byzantins, s'expliquent au moins partiellement par l'épuisement de l'Empire, au sortir de la guerre perse. Ajoutez la vieillesse d'Héraclius, la maladie de Constantin II, l'intrusion d'Héracléonas, tous trois disparaissant la même année (641), enfin le très jeune âge de Constant II (641-668), sa retraite en Occident, où il passa les dernières années de sa vie (663-668). La mort de Justinien II (685) amena une demi-douzaine de changements dynastiques. Avec Léon l'Isaurien, le trône impérial passe à une famille de soldats, qui saura contenir l'ennemi et le refouler. La participation de la Syrie aux conquêtes en Espagne s'était bornée jusque-là à l'envoi de gouverneurs. Dans les provinces, tous les grands postes, civils et militaires, leur étaient réservés. Pour les défendre les Syriens versèrent leur sang à flots. Leurs pertes expliquent les lents progrès de l'arabisation dans leur patrie (1).

(1) Voir plus bas.

Défaite de Poitiers. L'avance des Arabes au-delà des Pyrénées se trouva arrêtée par les Francs à la sanglante bataille de Poitiers (10 Oct. 732), ensuite par la révolte des Berbères d'Afrique que les 25.000 Syriens, envoyés par Hichâm, ne réussirent pas à dompter.

Les Qadarites. En Syrie, des musulmans s'étaient, au contact des chrétiens, déclarés partisans du libre arbitre. On les appela *Qadarites* (1). Par des mesures de rigueur, le calife tenta vainement d'arrêter ce mouvement philosophique, lequel prendra bientôt de l'extension en Syrie (2).

Hichâm et les chrétiens. Sa cupidité. A l'égard des chrétiens, il ne se montra ni plus ni moins tolérant que ses prédécesseurs. Depuis la conquête, les patriarches melkites d'Antioche résidaient à Constantinople. Les Omayyades pouvaient difficilement ouvrir l'entrée de la Syrie à ces prélats choisis par leurs ennemis. L'an 740, Hichâm rendit aux Melkites la liberté d'élire un patriarche, à condition de fixer leur choix sur un Syrien. La *Continuatio* insiste sur sa « cupidité.... aucun de ses prédécesseurs n'amassa des trésors aussi considérables ». Cette avarice, l'échec de sa politique militaire, l'isolement où il se confina, dans sa résidence désertique de Rosâfa, achèveront de rendre impopulaire ce souverain, le plus appliqué parmi les califes omayyades, le moins ménager peut-être du sang syrien.

Sa mort. Lui aussi tenta de modifier l'ordre de succession. Il s'y trouva encouragé par la conduite frivole de Walîd, son neveu, ami du vin, des poètes, des musiciens, désigné comme héritier présomptif (v. p. 92). Dépité, le jeune prince se retira dans les déserts au Sud du Haurân. C'est là qu'il

---

(1) De *qadar*, destin, qu'ils interprétaient dans le sens de la liberté humaine.

(2) Pour les Syriens, sous les Omayyades, la note de Qadarite est habituelle dans Ibn 'Asâkir.

apprit la mort de son oncle, survenue à Rosâfa, le 6 Février 743. Hichâm comptait un peu moins de 55 ans.

VII. Walid II.

Un calife artiste. A son avènement, Walid II avait environ 35 ans. « S'il ne fallait considérer que le courage personnel, la libéralité, l'amour des lettres, le culte et la pratique de la poésie, Walìd devrait briller au premier rang parmi les Omayyades ». Tel est le jugement peu suspect de l'*Aghâni* (1). Artiste, remarquablement doué du côté de l'esprit, comme ne le fut aucun de ses prédécesseurs, le fils de l'hystérique Yazìd II s'en montra certainement le plus libertin. Après une courte apparition à Damas pour la cérémonie de l'intronisation, il courut reprendre au désert l'existence libre, affranchie de toute contrainte qu'il y avait menée comme prince, sans s'inquiéter des affaires de l'Etat ni des interdictions de l'islam. Il y passa son temps en joyeuse compagnie, entouré de poètes, de parasites, de musiciens des deux sexes, lui-même musicien et poète.

Mchattâ. Sa cruauté envers le loyal Khâlid al-Qasrî, qu'il livra à la mort, soulèvera contre lui les Yéménites syriens. Amateur de sports violents, le prince s'était déjà fait construire en plein désert un chalet de chasse, le *Qoṣair 'Amra* (2). Calife, l'idée lui viendra d'élever dans la solitude une résidence monumentale, d'y transporter les splendeurs de la civilisation la plus raffinée. Telle sera l'origine du château de Mchattâ, à l'orée des steppes de Moab (3). Virtuose

(1) VI, 101.

(2) Nom moderne ; l'ancien est ignoré. Même remarque pour Mchattâ.

(3) A trois heures, Ouest de Mâdaba.

de la poésie, de la musique, cet esprit fantasque, blasé voulut éclipser les gloires architecturales des ʿAbdalmalik, des Walîd I.

Le problème de Mchattâ. Avec ses proportions grandioses, sa façade fouillée comme une dentelle par des sculpteurs syriens, le monument de Mchattâ « a fasciné tout le monde, fait couler plus d'encre qu'aucun autre en Syrie » (Van Berchem). On l'a successivement attribué aux Romains, aux Byzantins, aux Ghassânides, aux Perses. On n'a oublié que les Omayyades, tous, depuis ʿAbdalmalik, grands bâtisseurs et amis d'un séjour au désert. Pour l'attribution du monument de Mchattâ, nous avions hésité d'abord (1) entre Yazîd II et son fils, lesquels ont successivement habité la région de Moab.

Walîd II et Mchattâ. Un passage de Severus ibn al-Moqaffaʿ (p.163-164) décide en faveur de ce dernier. « Il construisit, dit ce chroniqueur, une ville en plein désert pour immortaliser son nom et réquisitionna des ouvriers de toutes les provinces ». Ce texte rappelle les procédés de la *liturgie* ou corvée officielle, familiers aux Omayyades pour leurs constructions monumentales (2). Il achève d'expliquer l'architecture du château, dont le caractère composite a déconcerté la sagacité des archéologues. La description de Severus ne peut convenir qu'à Mchattâ, comme aussi le détail que « l'eau potable se trouvait à 15 milles de distance » ; ce qui est effectivement le cas. Mchattâ est demeuré inachevé. Severus l'explique avec raison par la mort violente de Walîd.

Assassinat du calife. La révolte grondait dans les provinces et se communiqua bientôt à la Syrie. Pour la première

---

(1) Cf. *La bâdia et la hîra sous les Omayyades*, p. 110 etc. (V. la *Bibliogr.*).

(2) Ils y avaient eu recours pour les mosquées de Jérusalem et de Damas.

fois depuis Mo'âwia, entre les Omayyades et ce pays se rompait l'accord, où ces princes avaient puisé la force de braver les plus violents orages. Aux Yéménites mécontents se joignirent les Qadarites, eux aussi persécutés par Walîd II. Leur nombre s'était accru ; à leur tête figurait maintenant un Marwânide, Yazîd fils de Walîd I (1). La plupart des Marwânides, qu'il s'était aliénés par ses caprices, entrèrent dans le complot. Les rebelles partirent de Damas pour surprendre le calife, s'occupant de chasse (2) et de hâter l'achèvement de Mchattâ. Dans sa fuite vers le Nord, il fut rejoint et tué dans le fortin de Bakhrâ', au Sud de la Palmyrène, le 17 Avril 744.

VIII. Yazid III et Ibrahim.

Un calife d'origine servile. Qadarite lui-même, hissé au pouvoir par la faction des Qadarites, Yazîd III fut le premier calife, fils d'une mère esclave. Prince sans passé, personnage insignifiant, médiocre, *nâqiṣ*, c'est le surnom amplement mérité que l'histoire des Omayyades accole à son nom. Le meurtre de Walîd devait entraîner les plus graves conséquences pour les destinées de la Syrie. Pour la dynastie, il équivaudra à un suicide politique.

Guerre civile. La lutte d'influence, jusque-là limitée entre Qaisites et Yéménites, dégénéra sous Yazîd en véritable guerre civile, gagnera tous les *djond* syriens. A l'exemple de Damas (3), chaque circonscription de la Syro-Palestine s'avisa de créer un calife. Le soulèvement de Ḥomṣ fut écrasé par Solaimân, fils du calife Hichâm. Presque aussitôt la Pales-

---

(1) Cf. le tableau généalogique des Omayyades.

(2) Cf. Ibn 'Asâkir. IV. 308.

(3) Yazîd III était son élu.

tine nommera un anticalife, lequel se laissa acheter, lui et ses partisans. Dans les provinces les gouverneurs conservent une attitude expectante, persuadés que la révolution ne fait que commencer. Celui d'Arménie et de Mésopotamie, le prince Marwân, petit-fils du calife Marwân I (1), annonça l'intention de venger Walîd II. Yazîd III désigna pour lui succéder son frère Ibrahîm et mourut à Damas, le 25 Sept. 744. Il avait régné nominalement un peu plus de cinq mois.

Intervention de Marwân II. Le passé d'Ibrahîm, lui aussi fils d'esclave, est demeuré inconnu. Il déploya encore moins d'initiative que son frère. Personne ne paraît l'avoir pris au sérieux, même à Damas. Ailleurs on affecta de l'ignorer. L'attention de l'opinion syrienne était tournée du côté de Ḥarrân en Mésopotamie, où l'Omayyade Marwân achevait la concentration de ses forces. Formé à la grande guerre dans les rudes campagnes d'Anatolie, sous le calife Hichâm, Marwân par son activité, son énergie, méritera le surnom d'*âne*, « ḥimâr », d'*âne de la Mésopotamie*, province où s'était écoulée la majeure partie de son existence. A peine eut-il franchi l'Euphrate que tous les Qaisites, ensuite les *djond* de Qinnisrîn et de Ḥoms, s'empressèrent de lui rendre hommage. Les Yéménites, partisans d'Ibrahîm, l'attendaient à Aindjarr (2) dans la Bqâʿ. Malgré l'infériorité numérique de ses troupes, une manœuvre habile lui permit de tourner l'aile gauche de ses adversaires et de les tailler en pièces. Entré à Damas, il s'y fit proclamer calife, au début de Décembre 744.

(1) Voir le tableau généalogique des Omayyades.

(2) Position stratégique, célèbre dans les fastes militaires de la Syrie.

IX. — Marwan II.

Transfert de la capitale. La carrière du sexagénaire Marwân, écoulée sur les champs de bataille, dans le gouvernement de l'Arménie et de la Mésopotamie, l'avait rendu étranger à la Syrie. N'y ayant jamais résidé, il se sentit isolé au milieu des Yéménites syriens, qui brûlaient de venger leur récente défaite. Méconnaissant totalement l'importance de ce pays, sa situation privilégiée, prix d'un siècle de dévouement et de combats au service de la dynastie omayyade, il se persuada que la Mésopotamie, où il avait grandi, pourrait la remplacer. Il transporta donc à Ḥarrân la caisse centrale et les grands services administratifs.

Révoltes des Syriens. Dans ce transfert, les Syriens virent une insulte pour leur pays, une atteinte à ses privilèges, la confiscation de son hégémonie, sa réduction au rôle de simple province comme l'Egypte et l'Iraq. Pour dompter les révoltes, qui éclateront après sa rentrée en Mésopotamie, — à deux reprises le calife dut reparaître sous les murs de Ḥoms — Marwân se décida à démanteler les principales villes syriennes. Il emmena à Ḥarrân les Omayyades, fixés en Syrie. En Orient se formait l'orage, qui balayerait le régime marwânide.

Guerre avec les Khâridjites. Il s'y trouvait représenté par des gouverneurs d'une fidélité douteuse. Les garnisons syriennes de l'Iraq, en majorité composées de Yéménites, ne pardonnaient pas au calife ses rigueurs contre leurs contribules de Syrie. La Mésopotamie et l'Iraq étaient demeurés le champ d'élection pour la propagande des Khâridjites. Ces dissidents trouvèrent alors pour les commander des chefs d'une capacité éprouvée, doués du sens politique, qui avait manqué aux précédents agitateurs Khâridjites. Leurs victoires forcèrent les gouverneurs, les soldats syriens de l'Iraq à

passer dans leurs rangs. Retenu en Syrie par la rébellion de ce pays, Marwân put arriver assez à temps pour dégager ses lieutenants aux prises en Mésopotamie avec les Khâridjites. Retirés à Mossoul, les sectaires en protégèrent les abords par une ligne de tranchées. Marwân leur opposa les siennes (1) et réussit, au bout de plusieurs mois d'un siège mouvementé, à les déloger (Août 747). Après la soumission de l'Iraq, il envoya les Syriens reconquérir l'Arabie, révolutionnée par un nouveau parti de Khâridjites. A ce souverain, victorieux de toutes les rébellions, les plus vastes espoirs semblaient permis. A ce moment précis et « contre toute attente, apparurent des adversaires inquiétants, les Khorâsâniens, sous la bannière noire des ʿAbbâsides » (Wellhausen).

X. Mouvement des ʿAbbasides.

Les ʿAlides de Médine. Depuis Karbalâ (v. p. 72), les descendants de ʿAlî, sans perdre le contact avec leurs fidèles de l'Iraq, vivaient confinés dans la retraite à Médine. Les aventures de leurs ancêtres, la fin lamentable de Zaid ibn ʿAlî (v. p. 93) les avaient dégoûtés des agitations politiques, des revendications à main armée.

Débuts d'une propagande antidynastique. Un demi-frère de Ḥasan et de Ḥosain, Moḥammad ibn al-Ḥanafyya — ainsi appelé du nom de sa mère, une Bédouine des Banoû Ḥanîfa (2) — voulut profiter de leur effacement. Tout en courtisant les califes syriens, dont il recevait les gratifications princières, il intrigua contre eux avec les Chîʿites de l'Iraq. Son fils Aboû Hâchim marcha sur les traces paternelles. Avant sa mort (716), il aurait, assure-t-on, légué ses partisans avec

---

(1) Ṭab., II, 1944-48.
(2) Cf., notre *Yazîd*, 179.

ses prétentions au califat à ses parents,les ʿAbbâsides, les descendants de ʿAbbâs, oncle du Prophète. Apocryphe ou non, cette cession — laquelle ne tenait aucun compte des Fâṭimites, de la postérité directe de Mahomet — servit de prétexte aux ʿAbbâsides pour préparer la chute du régime établi et recueillir sa succession aux dépens des descendants de Fâṭima. Ils organisèrent une propagande révolutionnaire dont ils fixèrent le centre dans leur résidence retirée de Ḥomaima, près de Maʿân en Syrie.

Le Khorâsân. L'agitation ʿabbâside choisit comme théâtre principal le Khorâsân, au Nord de l'Iraq. Dans cette province vivait une population guerrière. Elle était composée de nombreux *maulà*, de néophytes récemment convertis à l'islam, tous aigris contre l'absolutisme et l'arrogance des Arabes, qui ne leur reconnaissaient d'autre droit que de combattre sous leurs ordres. Le régime arabe s'y trouvait affaibli par les guerres civiles que les conquérants se livraient entre eux. Le plus profond mystère masqua les débuts de la propagande antidynastique. Le Khorâsân se couvrit de *loges*, de conventicules clandestins, rattachés à la Loge centrale de Ḥomaima. Les émissaires (*dàʿi*) recueillaient des redevances et le serment d'hommage au nom d'un *imâm*, d'un prétendant anonyme, appartenant à la famille du Prophète. Choisie à dessein, la formule ambigüe enveloppait Fâṭimites et ʿAbbâsides. Aux émissaires eux-mêmes on évita de désigner cet imâm ; on se contenta d'exiger « le dévouement aveugle à la famille de Mahomet », الرضى من آل محمد. Une plus grande précision aurait tout compromis, éventé l'équivoque, sur laquelle reposait l'audacieuse manœuvre ; elle eût prématurément démasqué l'ambition des ʿAbbâsides, provoqué le désaveu, l'hostilité des Fâṭimites, qu'on se proposait d'évincer et qui furent systématiquement tenus à l'écart du complot.

Aboû Moslim ; la bannière noire. L'adhésion d'Aboû Moslim assura le triomphe définitif des ʿAbbâsides. C'était

un affranchi iranien ; « il unissait l'habileté de l'agitateur au coup d'œil assuré du capitaine, de l'homme d'Etat » (1). Pour occuper les Omayyades il soulèvera Yéménites contre Qaisites, révolutionnera tout le Khorâsân. Pendant que les lieutenants de Marwân achevaient de pourchasser les Khâridjites, les Khorâsâniens arborèrent la bannière *noire*, celle de la révolution 'âbbâside. Ce sont les *Maurophores*, « les porteurs de noir » des chronographes grecs, les *Mosawwada* des annalistes arabes.

La bannière blanche ; Saffâh proclamé calife. Les partisans des Omayyades leur opposeront la bannière *blanche*, devenue celle de la légitimité dynastique. Sous la poussée victorieuse d'Aboû Moslim, ils se virent bientôt expulsés du Khorâsân, ensuite de l'Iraq, où les Yéménites syriens, aveuglés par leurs tenaces ressentiments, leur livrèrent Koûfa (Sept. 749). Dans cette ville, en compagnie de son frère Manṣoûr (2), se tenait caché l''Abbâside Aboû'l 'Abbâs, désigné comme successeur par le dernier imâm 'abbâside Ibrahîm. Aboû'l'Abbâs se décida alors à dissiper l'équivoque, qui avait favorisé l'ambition de sa famille, couvert le mystère de cette longue et ténébreuse conspiration. Il sortit de sa cachette. Le 28 Novembre 749 dans la grande mosquée de Koûfa eut lieu la cérémonie de son intronisation. Dans sa *khoṭba*, allocution inaugurale, le nouveau calife assura aux Iraqains que « le Ciel leur restituait le pouvoir usurpé jusque-là par les Syriens » (3). Pour lui-même, il revendiqua le titre de *Saffâḥ*, sanguinaire, que l'histoire lui a confirmé, Il ne manquera jamais de faire sentir à la Syrie que la défaite des Omayyades entraînait la perte de son ancienne hégémonie.

---

(1) Nöldeke, *Oriental. Skizzen*, 117.

(2) Le futur successeur de Saffâḥ.

(3) Ṭabarî, III, 30. 32.

XI. Chute des Omayyades.

Défaite du Zâb. A la tête de 12.000 Syro-Mésopotamiens, Marwân courut au devant des Khorâsâniens. Il les rencontra sur la rive gauche du Grand Zâb, affluent oriental du Tigre. La dissension entre Qaisites mésopotamiens et Yéménites syriens, l'indiscipline de tous, enfin la rupture d'un pont sur le Zâb amenèrent la déroute (25 Janv. 750). Désormais c'est la débâcle pour le malheureux calife, qui, jusqu'à cette date, n'avait connu que des succès militaires.

Défection de la Syrie. La retraite en Egypte. Tout se retourne contre le vaincu ; d'abord la Mésopotamie, à laquelle il avait sacrifié la Syrie ; ensuite ce dernier pays. Butés dans leurs rancunes, les Homsiotes essayèrent de barrer la route à la faible escorte du souverain fugitif. Un instant il caressa le projet de se défendre dans Damas, la capitale malencontreusement déclassée par lui. Il dut y renoncer devant l'hostilité des Kalbites. Dans sa détresse, il implora la protection d'un chef arabe de Palestine et crut pouvoir s'arrêter à Aboû Fotros, l'ancienne Antipatris, sur la rivière actuelle Al-ʿAudjâ, dans la région de Jaffa. L'endroit allait devenir tristement célèbre dans les annales des Omayyades. L'arrivée en Syrie des Khorâsâniens, la défection des habitants le forcèrent à se réfugier en Egypte.

Cruauté des ʿAbbâsides. Prise de Damas. L'oncle de Saffâḥ, ʿAbdallah ibn ʿAlî, à la tête des Khorâsâniens, se présenta devant Damas, où le gouverneur, gendre de Marwân, avait organisé la résistance. Mais la population se souleva et ouvrit les portes de la cité. Au mépris de la foi jurée, ʿAbdallah la livra au meurtre et au pillage (1). Il se proposait de terroriser les Syriens. Dans les conseils des ʿAbbâsides,

(1) Yaʿqoûbi, *Hist.* II, 427. (Cf. la *Bibliogr.*).

l'extermination des Omayyades avait été décidée. Abdallah, arrivé à Aboû Fotros, y attira les Omayyades et les fit — au nombre de 80 — assommer au milieu d'un festin (1), le 25 Juin 750.

Mort de Marwân. Marwân ne réussit pas à empêcher l'invasion de l'Egypte. Rejoint en face de Fostât par les Khorâsâniens, il fut trahi, abattu par ses derniers défenseurs, qui passèrent à l'ennemi. On se trouvait à Aboûsîr, sur le territoire de Djîza (Ghîza); c'était dans les premiers jours d'Août 750 (2). Son cadavre fut cloué au gibet. Un seul Omayyade, petit-fils du calife Hichâm, échappé au désastre, parvint à gagner l'Andalousie et y relèvera le trône de sa dynastie, celle des Omayyades d'Espagne.

Extermination des Omayyades. Violation de leurs tombeaux. Les représailles, exercées par les ʿAbbâsides, dépassèrent toute imagination. « Jamais, assure Maqrîzî, Pharaon ne se livra à de pareils excès ». Dans toute l'Egypte, en Syrie, dans l'Iraq, on organisa la chasse aux Omayyades. Attirés de leurs cachettes par des promesses d'amnistie, ils furent assommés, leurs cadavres jetés aux chiens. Après les vivants, les ʿAbbâsides déclarèrent la guerre aux morts. Les tombes des Omayyades, sans en excepter celle de Moʿâwia I, furent violées, leurs cendres dispersées aux vents. On démolit leurs palais, les réservoirs d'eau, les aqueducs dont ils avaient jalonné la route du pélerinage, pourvu les villes saintes de l'islam. Leur mémoire fut maudite ; on voua à la proscription les noms qu'ils avaient illustrés.

XII. Réaction omayyade en Syrie.

Les premières révoltes. Ce luxe de parjures et de cruautés, l'occupation de leur pays par des troupes étrangères

---

(1) Yaʿqoûbî, II, 426; Masʿoûdî, VI, 76 ; *Aghânî*, IV, 95 etc.

(2) Severus, *op. cit.*, 195.

ouvrirent les yeux aux Syriens, aveuglés depuis cinq ans par leur aversion contre Marwân. Kalbites et Qaisites, rapprochés par la commune disgrâce de leur patrie, comparèrent la brutale déloyauté des nouveaux maîtres avec le *hilm*, le libéralisme éclairé de leur dynastie nationale. Ils comprirent qu'après sa disparition, c'en était fait des beaux jours de la Syrie. Une première révolte éclata bientôt dans le Haurân ; toute la Transjordanie s'y associa. ʿAbdallah, le triste héros d'Aboû Fotros, s'évertuait à la maîtriser lorsque de plus graves événements l'appellèrent au Nord de la Syrie.

Aboû'l Ward. L'Omayyade Aboû Mohammad. Un influent chef qaisite, Aboû'l Ward, venait d'y arborer la bannière blanche. Ce fut le premier essai de restauration omayyade en Syrie (1). Les Qaisites découvrirent un représentant obscur de la dynastie déchue, un certain Aboû Mohammad, surnommé le Sofiânî, parce qu'il descendait de Moʿâwia. Autour de sa personne se rangèrent 10.000 combattants. Les Khorâsâniens subirent une première et grave défaite. Dans une nouvelle rencontre, soutenus par les renforts, accourus d'Egypte et de Mésopotamie, ils réussirent à écraser les rebelles (Juill. 751). Obligé de fuir, Aboû Mohammad fut arrêté et tué en Arabie.

La Syrie sous le joug. La Palestine s'insurgea à son tour. Mal combinée et demeurée locale, l'insurrection fut étouffée dans le sang. En récompense de sa sauvage énergie, Abdallah recevra le gouvernement de la Syrie, laquelle fut transformée en une province مضبوطة, « tenue sous le joug », occupée par de fortes garnisons khorâsâniennes.

Le « Sofiânî » ; la bannière blanche. L'échec d'Aboû Mohammad ne parviendra pas à décourager les Syriens, à diminuer la fascination qu'excercera désormais le nom du

---

(1) Après le départ pour le Nord de ʿAbdallah, Damas se souleva également, expulsa la garnison étrangère.

Sofiânî. Avec le recul des années, le *Sofiânî* deviendra un héros national, le champion de la liberté syrienne. Il incarnera toutes les espérances, représentera toutes les revendications de la Syrie. Comme son nom l'indique, il devra appartenir à la descendance directe d'Aboû Sofiân, père du grand Mo'âwia. Confondu avec ce dernier, le Sofiânî (1) ramènerait l'âge d'or, les jours heureux de la dynastie dont il perpétuait le souvenir. Quand sur les cités syriennes en deuil, démantelées par les 'Abbâsides, flótta la bannière noire, les habitants guettèrent l'arrivée du Sofiânî, l'apparition du drapeau blanc, signes avant-coureurs de la délivrance. Aux agitateurs, aux aventuriers, il suffira de s'abriter derrière ce nom prestigieux pour rallier les Syriens contre l'oppression 'abbâside. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre, en résumant leur situation sous les califes de Bagdad. Ce Messie sofiânide, tel que le transforma l'imagination populaire, surgirait inopinément dans le voisinage de Damas. Son premier exploit consisterait dans la destruction de Koûfa, l'éternelle rivale de la métropole syrienne. Son avènement devait précéder celui du Mahdî (2).

(1) Voir plus haut p. 72.
(2) Pour le Mahdî, voir le chapitre sur l'islam.



Chapitre VI.

LA SOCIÉTÉ SOUS LES OMAYYADES.

I. Vie intellectuelle.

La poésie. Quand ils franchirent la frontière syrienne, les envahisseurs du désert, pour tout bagage intellectuel, apportaient des poésies. Nous avons expliqué (v. p. 7) pourquoi les anciennes tribus arabo-syriennes ne comptèrent pas de poètes. C'est après l'hégire qu'elles se familiarisèrent avec l'arabe classique. Distraits par les guerres, par le gouvernement du califat, les conquérants arabes de la Syrie ne trouvèrent pas le temps d'ajouter au recueil de ces compositions, pauvres d'idées, empruntant leur principale valeur à la perfection prosodique, au charme du rythme (v. p. 31). On cite parmi eux une demi-douzaine de poètes, avant tout, les califes Yazîd I et Walîd II (v. p.p. 74, 96).

Akhtal et Hamîda. Par la variété de son inspiration, à la fois lyrique et satirique, par sa langue châtiée, le vrai poète de la Syrie et du premier siècle de l'hégire fut le taghlibite chrétien Akhṭal (1). Les Omayyades le proclamèrent le chan-

---

(1) Cf. Lammens, *Le Chantre des Omiades* (V. la *Bibliogr.*)

tre de leur dynastie شاعر بني اميّة. Distinction d'autant plus rare qu'elle échut à un chrétien ardent, qui ne craignit pas d'attaquer les héros et les institutions de l'islam. Sa satire contre les Ansàr est demeurée célèbre (1). Nommons une poétesse syrienne, Ḥamìda, fille de l'Ansàrien No'màn ibn Bachìr. Nous retrouvons dans ses vers l'écho du jugement que portaient les Syro-Arabes sur leurs compatriotes récemment immigrés du Ḥidjâz (2) :

Les Damasquins, jeunes ou d'âge mûr, je les préfère à ces intrus, à ces Tsiganes (du désert).

Leur odeur, rappelant celle des boucs, neutralise l'arome pénétrant du musc et des plus fines essences (3).

كهول دمشق وشبّانها   احبّ الينا مِن الجاليه
صنان لهم كصنان التيو   س اعيا على المسك والغاليه

Les sciences, les arts. Chez les Arabes syriens, la vie intellectuelle fut avant tout littéraire. Elle n'embrassa que les lettres nationales. Ils ne semblent pas avoir cultivé l'histoire. L'*Aghàni* (4), sans descendre dans le détail, a vanté le savoir encyclopédique du Sofiànide Khàlid, fils de Yazìd I, (v. p.71) élève d'un moine chrétien. A cette époque, les sciences et les arts demeurèrent le monopole des chrétiens. Tous les médecins des califes furent des non-musulmans. Les musiciens de la cour viennent de l'Iraq et du Ḥidjàz ; phénomène surprenant dans un pays qui a produit les grands *mélodes* de l'Eglise grecque, les Romain de Ḥoms, les Damascène, les André de Crète. Nous avons déjà signalé l'activité des architectes, des mosaïstes, des décorateurs chrétiens, en parlant des constructions monumentales sous les Omayyades (v. p. 88).

---

(1) Voir son divan publié par le P. Salhani.
(2) *Agh*. VIII. 138.
(3) Comp. plus haut pp. 6 et 7.
(4) XVI. 87-92 ; Ibn 'Asàkir, V, 117-120.

Mouvement philosophique. Nous avons également mentionné (v. p. 95) l'existence de Qadarites à Damas. Groupe nombreux, influent, puisqu'ils renversèrent Walîd II et portèrent un des leurs sur le trône des califes. Ces musulmans, partisans du libre arbitre, s'intéressaient aux problèmes philosophiques. Loin de favoriser cet éveil de la curiosité scientifique chez les Arabes, le pouvoir chercha à l'étouffer violemment, sans en excepter le calife-artiste, le sceptique Walîd II.

L'école de Damas. Ce mouvement doit son origine — tous les annalistes musulmans sont d'accord sur ce point — à des influences chrétiennes, vraisemblablement à l'éclat jeté par l'école de Damas. De cette école philosophico-théologique étaient sortis S[t] Sophrone, patriarche de Jérusalem (v. p. 22) et S[t] André de Crète, tous deux Damasquins. Nous voyons les musulmans fréquenter les écoles chrétiennes de la capitale et discuter avec les maîtres (1). Sous les Marwânides, S[t] Jean Damascène deviendra la principale illustration de ce centre d'études.

S[t] Jean Damascène. Il était le petit-fils de Manṣoûr ibn Sardjoûn, ministre de Moʿâwia I[er] (v. p. 69). Jean occupa à son tour un poste dans la haute administration. Sous Hichâm, il se voua à la vie monastique et s'y consacra à l'étude et à la composition. Il mourut dans le couvent de S[t] Sabas (Judée) vers la fin de la dynastie marwânide.

Son activité littéraire et scientifique. Il devint un des plus féconds écrivains de l'Orient, à la fois philosophe, théologien, orateur, poète. On connaît peu de genres littéraires dans lesquels il ne se soit exercé. Dans aucun, il n'est demeuré inférieur. En étudiant l'imposant recueil de ses œuvres, on devine les ressources scientifiques qu'offraient

---

(1) Ibn ʿAsâkir, III. 177.

encore à cette époque les centres chrétiens de la Syrie. Esprit encyclopédique, Damascène s'est également occupé d'histoire, de controverse. Dans les chapitres consacrés aux Sarrasins, il ouvre brillamment la série des islamologues. Il témoigne d'une étonnante familiarité avec le texte du Coran. Il discute longuement la question du *qadar*, libre arbitre. C'est l'école chrétienne de Damas, l'enseignement de Damascène, qui ont initié les Arabes de Syrie aux théories philosophiques, comme d'autres « Syriens se montrèrent dans le lointain Occident et jusqu'en France, les agents de la civilisation » (1). En Orient ils ont sauvé et transmis les éléments de la culture antique (2). Leurs traductions, leurs commentaires les rendront accessibles aux disciples du Prophète.

Le syriaque. A côté des études helléniques et du grec, intermédiaire des communications scientifiques, la littérature syriaque continue à être cultivée, principalement par les Jacobites et les Maronites. Sous les Sofiânides, l'évêque jacobite Sévère Sabokht devint un des plus brillants représentants de ce mouvement littéraire. Sa renommée le désigna pour aller défendre auprès de Mo'âwia I les intérêts de sa secte contre les Maronites ; mission où il eut le dessous. Son principal disciple fut le Syrien Jacques d'Edesse († 708), polygraphe distingué, théologien, philosophe, historien. L'activité littéraire de Jacques, son érudition furent à peine moins étendues que celles de Damascène. Il composa la première grammaire systématique du syriaque. Le fragment syriaque de Noeldeke, utilisé plus haut (v. p. 67) demeure le plus ancien monument connu de la littérature des Maronites.

---

(1) De Boer, *Hist. of philosophy in islam*, p. 11.

(2) Pour les écoles littéraires de Syrie. cf. Bouchier, *Syria*, 214 etc.

II. Les tributaires. La vie économique.

La séparation d'avec Byzance permettra aux églises chrétiennes de Syrie d'échapper aux longs troubles suscités dans l'empire grec par la querelle iconoclaste que déclanchera l'empereur-soldat Léon l'Isaurien (v. p. 90). Mais elle favorisa la constitution des Monothélites en église distincte, à côté des Melkites et des Jacobites ; elle élèvera à trois le nombre des patriarcats, se prévalant du titre d'Antioche (v. p. 22).

Les Chrétiens ; les Juifs. A l'encontre des Jacobites —chez lesquels la hiérarchie ecclésiastique ne connut jamais d'interruption notable — l'Eglise melkite traversa sous les Omayyades une période troublée. Nous avons dit (v. p. 95) pourquoi les califes ne pouvaient agréer des patriarches melkites nommés par les Empereurs. A Jérusalem, après S. Sophrone, les orthodoxes refusèrent de reconnaitre un candidat monothélite. Rome désigna alors des vicaires. Le premier patriarche résidentiel de Jérusalem fut Jean, élu vers 706. C'est seulement en 740 que le patriarcat d'Antioche jouit du même avantage, en la personne d'Etienne (v. p. 95). Le gouvernement omayyade mettra désormais comme condition l'élection d'un prélat ou candidat indigènes, sans attaches avec Byzance. Les Papes continueront à intervenir en faveur des églises syriennes et de leur autonomie, en face des empiètements de Constantinople. C'est l'époque où cinq pontifes d'origine syrienne vont occuper la Chaire de St Pierre : Jean V (685-86) ; Sergius (687-701); Sisinius (708); Constantin (708-15); Grégoire III (731-41). Les Omayyades se bornèrent en général à maintenir le *statu quo* entre les confessions non-musulmanes. Les Jacobites rentrèrent en possession des églises dont ils s'étaient vus dépouillés par Héraclius. Pour les Juifs, les califes confirmèrent la stipulation, en vigueur depuis l'empereur Adrien, qui leur interdisait de s'établir à Jérusa-

lem. Aux Samaritains Yazîd I supprima les exemptions fiscales, accordées à la conquête (v. p.75). Juifs et Samaritains ne furent ni plus mal ni mieux traités que les chrétiens, quoique bénéficiant d'une moindre considération.

A la veille de la conquête. Le siècle antérieur à l'hégire avait été en Syrie une période d'activité économique et d'expansion commerciale. Ce fut le moment choisi par les Syriens pour achever la conquête des marchés de l'Occident, affaibli, désorganisé par les invasions barbares (voir p. 15). Dans tous les pays méditerranéens, ils importent les produits de leur sol et de leurs usines : leurs vins (1), leurs verres, leurs tissus de lin, de soie, de coton. Au sein des villes européennes, ils occupent des quartiers spéciaux ; ils paraissent en corps dans les manifestations officielles, y poussent des acclamations en syriaque, *lingua Syrorum*. Les Gaulois les accusent « d'envahir, d'encombrer toutes les cités » ; *majorem partem civitatum universarum occupaverunt*. Cette exagération elle-même devient suggestive. A l'inverse de ce que nous voyons de nos jours, c'était le capital syrien qui émigrait alors vers l'Occident. Que restait-il de cette activité ? Le changement de maîtres profita-t-il à la Syrie des affaires ?

Il nous importerait d'arriver à déterminer la situation économique du pays, l'état du commerce, de l'agriculture, sous le régime omayyade. Par malheur, les Arabes de Syrie n'ont rien écrit. Leurs collègues des autres provinces ne s'intéressent qu'aux faits de guerre, aux bouleversements politiques, jamais aux tributaires, ilotes taillables et corvéables. Pour combler cette lacune, consultons les carnets de voyage de deux évêques occidentaux : le premier, Arculfe, un Gaulois, visita la Syrie au temps de Mo'âwia I (v. p. 87) ; le second Willibald, un Anglo-saxon, sous Hichâm, avant les

(1) Vin de Beyrouth (Liban), chanté par Walîd II ; *Agh.*, VI. 120.2.

guerres civiles, qui amenèrent la chute des Marwânides (1) et favorisèrent le déclin économique du pays. Sur les deux pèlerins, arrivant, il est vrai, de pays ruinés par les invasions germaniques, la Syrie omayyade a produit une heureuse impression.

L'agriculture est demeurée florissante (v.p. 93) ; même dans la Palestine méridionale, si désolée de nos jours. Ils notent « l'excellente qualité du sol, favorable à la culture et aux fleurs », *herbosa et florida terræ qualitas*. Jérusalem était toujours un centre chrétien, rempli de monastères, d'églises au décor éblouissant avec leurs innombrables lampes d'or et d'argent. Une foire assidument fréquentée s'y tient annuellement pour la fête de la Croix (14 Sept.).

Les populations ; les étrangers. Sur les classes de la population syrienne les notations de nos voyageurs sont assez maigres. Ils se contentent de mentionner les Sarrasins, les Juifs et les chrétiens. La lèpre était encore très répandue ; les patients affluaient aux bains, aux sources thermales de la vallée du Jourdain que visitèrent également les Omayyades (2). Arculfe ne parle pas d'entraves mises à la circulation des étrangers. Sous les Marwànides, les règlements de police se montrent plus sévères à leur égard. Ils doivent se munir de passeports, les renouveler incessamment à prix d'argent. Arrêtés comme espions, Willibald et ses compagnons de route séjournent dans les prisons de Ḥoms. Ils y reçoivent la visite et l'assistance des chrétiens et se voient, les jours de fête, autorisés à fréquenter les églises. Au cours de leurs sorties, ils ont l'occasion d'admirer les riches bazars de la ville.

Situation des chrétiens. Les chrétiens indigènes jouissent donc de la liberté de conscience, mais non de droits

(1) Voir les *Itinera hierosolymitana*.
(2) Cf. *Mo'âwia*, 380.

politiques. Les innombrables sanctuaires et couvents palestiniens sont demeurés debout. La croix continue à les surmonter, un nombreux clergé à les desservir. Dans les contestations entre non-musulmans, « le roi Mauias (Mo'âwia) est interpellé (1) par les deux partis adverses » (Arculfe). Le système des *avanies*, ou amendes arbitraires, se trouve déjà en vigueur. Les chrétiens de Nazareth, nous apprend Willibald (p. 260), avaient à plusieurs reprises dû racheter leurs sanctuaires. Dans les prisons de Ḥoms, il se rencontre avec des coreligionnaires incarcérés pour un retard de trois mois dans le paiement de l'impôt.

L'avidité du fisc, l'arbitraire des agents, pesèrent lourdement sur les tributaires. Sous les Marwânides, leur capitation finit par être doublée. Cette vexation provoqua le soulèvement des paysans sous 'Abdalmalik (v. p. 81). En violation des capitulations, accordées à la conquête, Yazîd II imposera les églises et les moines. Non seulement l'emprisonnement, mais la torture, l'exposition au pilori, l'huile brûlante, versée sur la tête, comptaient parmi les mesures pour contraindre les tributaires récalcitrants ou insolvables. Nous l'apprenons par le témoignage non suspect des plus anciennes collections de *hadîth* ou traditions musulmanes (2), lesquelles n'hésitent pas à protester contre ces odieux excès de pouvoir.

Commerce maritime. L'insécurité de la Méditerranée, surveillée par les flottes grecques, a dû troubler le commerce avec l'Occident. Pourtant la navigation ne fut jamais complètement ni longtemps interrompue. Il n'en est pas moins vrai qu'à partir du 7e siècle l'importance des colonies syriennes en Europe ne cessa de décroître. C'est dans les villes de la côte phénicienne que se trouvaient les principales usines,

---

(1) Voir plus haut : Sabokht et les Maronites.

(2) *Osd*, II, 86 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, II, 403, 404 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 291 ; Yaḥyâ ibn Adam, *op. cit.*, 54.

travaillant pour l'exportation. Les troubles politiques, l'émigration d'une partie de la population les forcèrent à arrêter ou à diminuer leur production industrielle. En revanche, la ruine de l'empire sassânide ouvrit devant les Syriens les chemins de l'Asie centrale ; mais elle dressera en même temps la redoutable concurrence des villes commerçantes de l'Iraq, — de Baṣra surtout —, plus rapprochées de l'Inde et communiquant par mer avec les régions de l'Extrême-Orient.

Entraves au commerce intérieur. A l'encontre des assertions complaisantes de Von Kremer, l'unification du califat n'amena pas à l'intérieur la suppression des barrières économiques : péages, octrois, douanes provinciales, taxes de consommation, établis par les régimes antérieurs. Tous furent maintenus. Les marchandises paient à l'entrée et à la sortie du pays. La taxe prélevée était d'un quarantième pour les musulmans, d'un vingtième pour les tributaires indigènes, d'un dizième pour les trafiquants étrangers sur la valeur des marchandises (1). Les documents arabes nous montrent l'intervention incessante d'une armée de publicains et de fermiers. Il ne faut pas l'oublier pourtant ; les transactions commerciales demeurèrent concentrées entre les mains des tributaires, dont la prospérité ne cessa d'exciter les convoitises des agents gouvernementaux. A l'imitation de l'administration byzantine, le régime omayyade monopolisa à son profit les plus lucratives industries, celle de la soie par exemple. Il s'en réserva la fabrication et la vente.

Méprisés chez les Arabes, dès les temps préhégiriens, les métiers manuels, ensuite l'industrie du bâtiment, celle du vêtement, des chaussures, etc, demeurèrent abandonnés aux chrétiens et aux esclaves — ces derniers assujettis à la *ḍariba*, taxe journalière prélevée par les maîtres sur le produit de leur travail. Les Juifs sont teinturiers, tanneurs, poseurs de

(1) Ibn ʿAsâkir, *Târîkh*, III, 136 ; V, 321.

ventouses حجّر et exercent d'autres petits métiers, peu estimés ou dédaignés par les chrétiens (1).

Activité des chrétiens. En résumé, le commerce, l'industrie, l'exploitation des métiers compensèrent amplement la privation des pensions officielles, réservées aux seuls conquérants. Ajoutez les professions libérales, monopolisées par les non-musulmans. Les chrétiens détiennent la banque. Ils sont secrétaires, médecins des rois et des grands et le demeurent jusque sous les Abbâsides (2). Ils dirigent les écoles publiques que fréquentent les petits Arabes (3). De leur milieu sortent les architectes, les ingénieurs, les hydrographes pour le creusement des canaux, le service et l'aménagement des eaux. Ils dirigent les arsenaux, les fabriques d'armes, les chantiers de constructions maritimes. Ils continuent, même après les réformes des Marwânides, (v. p. 81) à détenir la majorité des emplois dans l'administration des finances.

Les chrétiens et le service militaire. L'armée leur demeurait fermée. Cette exclusion n'atteignit ni les Mardaïtes (v. p. 81) ni les Arabes chrétiens de Taghlib, de Tanoûkh. Aux périodes critiques, après les désastres, subis en Espagne, en Anatolie, après les grandes pestes, qui dépeuplaient les cantonnements arabes, le gouvernement n'hésitera pas davantage à combler les vides des cadres, en enrôlant des indigènes chrétiens, انباط نصارى , stipendiés à l'égal des Arabes (4). C'est parmi eux que les conquérants choisissent les équipages et les officiers : capitaines, pilotes, matelots pour manœuvrer les flottes de guerre (v. p. 64).

---

(1) Djâḥiẓ, *op. cit.* 169.
(2) Djâḥiẓ. *Foṣoûl mokhtâra*, 169.
(3) Ibn ʿAsâkir, III, 177.
(4) Balâdhori, 166.

III. Islamisation et arabisation de la Syrie.

Les « maulâ » ; les tribus syro-arabes. Jusque vers la fin de la période omayyade, la Syrie conserva donc son aspect de pays chrétien, tel que l'a aperçu le voyageur Willibald. Le nombre des *maulâ*, c'est à dire, des néophytes musulmans, affiliés à un clan arabe (v. p. 61), y demeura restreint. Ces maulâ n'y formèrent jamais cette caste à part, dont le nombre et la turbulence troublèrent l'Iraq et le Khoràsân. En Syrie, nous les rencontrons exclusivement dans l'entourage des Marwânides, des notabilités musulmanes. Encore se recrutent-ils de préférence parmi les affranchis, les prisonniers de guerre, donc parmi les étrangers à la Syrie. Ils servent de gardes du corps à leurs patrons, deviennent leurs intendants, leurs hommes de confiance, les précepteurs de leurs enfants, parfois même pour l'enseignement de l'arabe (1). Cette constatation confirme que dans l'ensemble la population syrienne était demeurée fidèle à la religion des ancêtres. Cette situation se modifiera au siècle des 'Abbâsides. A l'exception des Tanoùkh de la région d'Alep, ensuite des Taghlibites, fixés au Nord-Est de la Palmyrène, toutes les anciennes tribus syro-arabes, les B. Kalb, les B. Djodhâm, les B. 'Amila, avaient fini par embrasser l'islam. Comment auraient-elles résisté à la poussée de l'impérialisme arabe triomphant, à la fascination d'une religion, qui « leur assujettissait ici-bas les peuples et, après leur mort, les rendait rois au Paradis, ملوك في الجنّة » ? (2). La tentation fut trop forte.

Les conquérants s'établissent dans les villes. La disparition graduelle des camps ou cantonnements militaires de

(1) Pour ce dernier point, stupéfaction du calife 'Abdalmalik ; Ibn 'Asâkir, III, 27.

(2) Ibn Sa'd, *op. cit.*, I[1], 145.

Djâbia, 'Amwâs, Dâbiq, etc (v. p. 61) amena une partie des conquérants à s'établir dans les centres urbains et villageois. En rompant l'homogénéité de ces agglomérations, où les chrétiens avaient vécu groupés, sous la direction de leurs chefs hiérarchiques, religieux et civils, le contact des conquérants va favoriser les progrès de l'islamisation et de l'arabisation.

Sans parler des nombreux fonctionnaires chrétiens, beaucoup de Syriens se familiarisent avec la langue de leurs vainqueurs. Damascène la connut certainement ; mais écrivant pour des chrétiens, il n'avait aucun intérêt à se servir d'un idiome, insuffisamment assoupli pour les discussions scientifiques et religieuses. C'est au siècle suivant qu'en la personne d'Aboû Qorra, on rencontrera le premier écrivain ecclésiastique arabe. Avec leurs *maulà*, les grandes familles musulmanes s'établissent dans les villes, surtout dans la section orientale du pays. Sur la côte, depuis Antioche jusqu'à Gaza, les centres urbains conservent leur caractère ancien, grâce au voisinage de la mer, redoutée par les Arabes. Sous Hichâm, la Ghoûṭa, tout un quartier de Damas, se trouvent occupés par les Kalbites, également répandus dans la plaine de la Bqâ'. Depuis le califat de 'Abdalmalik, on constate dans la Palestine une incessante avance des Arabes, qui les conduira jusqu'en Galilée et plus tard dans le Liban.

Islamisation des villes : Damas, Homs. Au moment du passage de Willibald, Homs se trouve déjà partiellement islamisée. Ce mouvement s'accentue les années suivantes, favorisé par l'établissement en cette ville du général marwânide 'Abbâs (v. p. 88) et de ses 30 fils. Sous Walîd I, 45.000 Arabes étaient inscrits sur les registres des pensions militaires à Damas. Von Kremer (1) en conclut que « le total de la population musulmane de cette ville à cette époque s'élevait

(1) *Culturgeschichte*, I, 125.

au moins au double, sinon au triple ». Le nombre des chrétiens damasquins n'ayant pas sensiblement diminué sous les Omayyades, nous devrions admettre pour Damas plus de 200.000 habitants, total qui n'a été atteint qu'après la création des quartiers *extra-muros* de Sàlihyya et du Maidàn. Contentons-nous d'observer que dans le chiffre utilisé par Von Kremer, il s'agit, non de la ville, mais du *djond*, circonscription administrative — extrêmement étendue (1) — de Damas. A Homs, dès les temps de Marwàn I, parmi les seuls Yéménites, 20.000 étaient pensionnés, sans qu'il soit permis d'en tirer une conclusion pour la population islamite de Homs, capitale du *djond* homonyme. Ces chiffres indiquent d'ailleurs une augmentation de l'élément arabe dans la Syrie orientale.

Lent accroissement de la population arabe. Von Kremer (2) s'est livré à des calculs non moins fantastiques pour établir comment la polygamie avait notablement accéléré la marche de cette augmentation. Il a oublié les ravages de la peste, de la famine, les guerres intestines et extérieures, venant périodiquement la réduire ; sans parler des conditions hygiéniques déplorables dans lesquelles vivaient les conquérants. Les chroniques arabes dissimulent l'énorme déchet de vies humaines, causé par les campagnes anatoliennes, surtout depuis l'avènement de la dynastie isaurienne. La monogamie, observe Djâhiz (3), n'empêche pas les chrétiens d'être plus prolifiques que les musulmans, « de remplir la terre ». Ceux-ci en réalité continuaient à former une minorité noyée dans la masse des indigènes. Nous ne pensons pas qu'à la fin du 1er siècle H., elle ait dépassé 200.000 âmes sur environ 4 millions de Syriens. A ce chiffre on peut ajouter quelques

---

(1) Elle comprenait la côte phénicienne, appelée ساحل دمشق

(2) *Op. cit.*, II, 115.

(3) *Op. cit.*, 176.

milliers de néophytes ou *maulà* pour avoir le total des musulmans en Syrie à cette époque.

Tolérance et apathie. Telle fut l'organisation de la Syrie, le régime sous lequel elle vécut, pendant le premier siècle de la conquête. Il représente, abstraction faite des finances et de l'armée, le minimum de gouvernement.

Malgré leur situation d'ilotes politiques, ce fut pour les non-musulmans une période de tranquillité, de tolérance très appréciables, si on les compare aux vexations qui les attendaient sous les ʿAbbâsides, « la dynastie bénie », الدولة المباركة. A part des explosions de fanatisme local, on ne constate ni persécution systématique ni prosélytisme favorisé par le pouvoir. Nous en avons indiqué les raisons précédemment. S'il a exercé une pression, ce fut sur les chrétiens de race arabe, comme les Tanoûkh, les Taghlib. Chez eux l'attachement à l'ancienne religion irrite l'impérialisme des conquérants. Quand les impôts étaient rentrés, les magasins militaires abondamment remplis, le régime se désintéressait du sort des indigènes. Rien ne fut tenté pour améliorer leur condition. On s'inquiéta seulement d'augmenter chez eux la productivité fiscale. Le fréquent retour des épidémies trahit en haut lieu l'absence de toute prévoyance sociale. Califes et gouverneurs se contentent alors d'émigrer au désert. Leur impéritie ne se trahit pas moins dans la périodicité des famines, alors que la Syrie produit bien au-delà de la consommation locale, possède les riches régions frumentaires de l'Emésène, du Ḥaurân, de la Pérée. Sous les Omayyades, le service du ravitaillement se borna à assurer la rentrée des *arzâq*, rations de vivres, de la ضريبة الطعام, réquisition de céréales, exigées des indigènes pour la subsistance des troupes.

Age d'or pour les Arabes. Pour les Arabes, ce fut l'âge d'or, une fête ininterrompue. Il ne leur en coûta que de prendre place à une table dressée où, observait plaisamment un Omayyade « les uns soupaient, les autres dînaient » يتغدّى

القوم ويتمشّى اخرون (1). Le rêve des socialistes modernes, de se voir pensionnés, nourris par l'Etat, se trouva réalisé, à leur profit exclusif. Par ailleurs cette conception gouvernementale favorisa l'engourdissement des corps et des intelligences chez les conquérants. Le père de Moʿâwia, le sage Aboû Sofiân, avait prévu ce résultat. Il avertit ʿOmar quand il sanctionna ce régime déplorable au congrès de Djâbia (v. p. 60).

Libres de tout souci, défrayés aux dépens des indigènes, Yéménites et Qaisites se disputèrent, les armes à la main, les postes lucratifs de l'administration. Commerce, industrie, banque furent abandonnés à l'activité des tributaires. Les dirigeants ne soupçonnèrent pas les conséquences de cet abandon.

Fortunes énormes, luxe. Ils amassèrent des fortunes scandaleuses dans l'exploitation des provinces. Dans leur gestion, ils ont à cœur avant tout de conserver la manipulation des deniers publics. « S'en dessaisir serait, pensent-ils, tenir les cornes de la vache, pendant qu'un rival s'occupe à la traire » (2).

Un des plus consciencieux parmi les Arabes syriens, Khâlid al-Qasrî (v. p.93) devra, en sortant de charge, « abandonner au trésor cent millions de dirhems » (3). La plupart des conquérants, en arrivant en Syrie, ne possédaient que leurs armes et « une tunique ne voilant pas leur nudité », شملة لا تستر استهم. Ces « gardiens de moutons, qui dans leurs déserts suaient la misère, le dénuement, ces va-nu-pieds se mirent à élever des palais ; الحفاة العُراة العالة رعاء الشاء يتطاولون في البناء. Signe de la fin des temps ! » (4). Ainsi se lamentaient les puri-

(1) *Aghânî*, IV, 178.

(2) Balâdhorî, 223.

(3) Ṭab., II, 1654-1655.

(4) Aboû Daoûd, *Sonan*, 173.

tains, scandalisés par ce luxe insolent. On jugera s'ils avaient raison d'appeler اكلة « mangerie », طعمة « bouchée » le maniement des finances, le gouvernement des plus riches pays de l'Orient. A la journée (1) de Ṣiffîn (v. p. 65), les Arabes de Syrie se déclarèrent prêts » à sacrifier leur part de Paradis pour s'assurer la possession des oliviers, des figuiers de la Ghoûṭa » (2). Au dire d'Agapius de Manbidj « la seule liste civile du calife Hichâm dépassait le produit des impôts » de tout le califat.

Tourbe d'esclaves. Leur condition. A ces sources de revenus, les conquérants ajouteront la possession d'une armée d'esclaves. Quelques chiffres permettront de soupçonner l'extension de l'esclavagisme, le rôle du travail servile dans la société arabe. Mo'âwia I en compta 4.000 sur ses seuls domaines d'Arabie. Un chef syrien, le Yéménite Dhoû'l Kalâ' passe pour en avoir affranchi dix mille (3). Ces malheureux se trouvaient répartis sur les terres qu'ils mettaient en valeur ou exerçaient un métier pour le compte de leurs maîtres. Ils leur payaient alors une redevance journalière (v. p. 116), rarement inférieure à un dirhem. Les femmes esclaves étaient assujetties à la même règlementation. Par l'affranchissement عتق, ils entraient dans la classe des *maulâ*. Cet acte ne leur apportait aucune prérogative politique. Il leur était interdit d'épouser une femme arabe. Ils devaient honneur, assistance à leurs anciens maîtres — leurs héritiers légaux quand ils mourraient intestats — céder le pas au plus misérable, au plus déguenillé parmi les Bédouins. Les guerres, les razzias ne cessèrent de pourvoir les marchés d'esclaves en Syrie. Les chrétiens en

(1) Ṭab., II, 487, 831, 832, 1153.

(2) Mas'oûdî, IV, 366.

(3) « 12.000 familles d'esclaves en une seule heure », d'après Ibn 'Asâkir, V, 271.

possédèrent également. Le richissime Athanase Bar Goumayé d'Edesse, intendant et conseiller du vice-roi d'Egypte, Abdal-'azîz (v. p. 84), n'en compta pas moins de 4.000.

« L'Etat arabe ». *Das arabische Reich!* C'est le titre donné par Wellhausen à sa remarquable esquisse de la période omayyade. Servis à genoux par une nuée d'esclaves, enrichis par l'activité de millions de tributaires, dirigés, conseillés par leurs *maulà*, par leurs fonctionnaires étrangers, les Arabes pouvaient se croire les maîtres de l'heure. Après un siècle d'existence, le régime touchait à sa fin. Sans rien produire, la race arabe avait exploité, humilié les vaincus, « s'appropriant le fruit de leur intelligence et de leurs travaux, مواريثهم وراثتهم » (1). Aboutissement logique du socialisme théocratique, légué par 'Omar aux Omayyades. Il n'était pas au pouvoir des califes syriens de s'en débarrasser, même s'ils en avaient compris la nécessité — ce qui ne paraît pas prouvé — à moins de rompre avec l'islam (v. p. 69).

Prétentions et faiblesse. Etabli par la force, tout l'édifice arabe, ensuite son organisation gouvernementale, reposaient sur un préjugé théocratique. Allah avait proclamé les Arabes « une race élue » أمّة وسطا , ensuite « les héritiers, خلائف, des générations antérieures » (2). C'était imposer leur supériorité innée, éternelle sur les autres nations ; le primat des conquérants, leur privilège de commander au commun des mortels. Sur un postulat aristocratique s'était jadis fondée la civilisation antique, celle du monde gréco-romain. Cette civilisation réussit pourtant à durer. Elle en fut redevable à une oligarchie intellectuelle, à une élite d'hommes d'action, qualifiés pour dominer, conduire leurs semblables, gardiens

(1) Ṭab., I. 2909.

(2) *Coran*, 2, 137 : 6, 165 : 10, 13 : 35, 37.

d'une doctrine, d'une conception gouvernementales, dont ils transmirent les traditions à leurs successeurs.

Etrangers par leur culture, inférieurs aux milieux qu'ils prétendaient s'asservir, les Arabes — malgré les efforts de Mo'âwia, de 'Abdalmalik, de Hichâm — se trouvèrent impuissants pour constituer cette élite, une aristocratie de l'intelligence et du gouvernement. Deux hommes parmi eux paraissent en avoir eu l'intuition lointaine. D'abord le Marwânide 'Abbâs (v. p. 88), quand il proclama que « l'univers était las du régime arabe », إِن البرّيّة قد مَلّتْ سياستكم (1). Ensuite et plus récemment le dernier gouverneur du Khorâsân, le vieil et malheureux adversaire d'Aboû Moslim, Naṣr ibn Sayyâr, lorsque, dans un suprême appel à Marwân II, « il adressait un adieu désespéré à l'islam et au gouvernement arabe » :

فقرّي عن رحالك ثمّ قُولي   على الاسلام والعَرَب السلام (2)

De ces prédictions pessimistes, la dernière seule devait se réaliser. A la suprématie des Arabes l'avènement des 'Abbâsides allait substituer celle des Iraniens. La dynastie omayyade et la Syrie expieront durement d'avoir lié leur cause à celle des Arabes. « L'empire émigrera en Perse » (Théophane). Pour les Syriens s'ouvre un long millénaire de servitude, coupé par l'héroïque intermède des Croisades.

(1) *Aghâni*. VI, 137.
(2) Mas'oûdî. VI. 62.



Synchronismes principaux.

Conquête de l'Egypte par les Arabes (640-642). Ils envahissent l'Afrique du Nord (647).

Etablissement des Bulgares dans les Balkans (679).

Prise de Carthage et conquête de l'Afrique par les Arabes (697-698).

Insurrection de l'Italie contre les Byzantins (710).

Les Arabes franchissent les Pyrénées (713). Battus par Eudes d'Aquitaine devant Toulouse (721), ils prennent Bordeaux. Leur défaite à Poitiers (732).

Première campagne iconoclaste (726).

Soulèvement en Grèce et en Italie (727) contre Byzance.

Mort de Charles Martel, le vainqueur de Poitiers (741).

Les Slaves envahissent la Macédoine et le Péloponèse (746).

Prise de Ravenne par les Lombards (751).

Empereurs byzantins

(7e-9e siècles)

Dynastie d'Héraclius

Héraclius, 610-641.
Constantin III et Héracléonas, 641-642.
Constant II, 642-668.
Constantin IV Pogonat, 668-685.
Justinien II Rhinotmète, 685-695.
Léontius (usurpateur), 695-698.
Tibère III (usurpateur) 698-705.
Justinien II (pour la seconde fois), 705-711.
Philippicus, 711-713.
Anastase II, 713-716.
Théodose III, 716-717.

Dynastie isaurienne

Léon III, 717-740.
Constantin V Copronyme, 740-775.
Léon IV, 775-780.
Constantin VI, 780-797.
Irène, 797-802.
Nicéphore I[er] (usurpateur), 802-811.
Staurakios, 811.
Michel I[er] Rhangabé, 811-813.
Léon V l'Arménien, 813-820.
Michel II le Bègue, 820-829.
Théophile, 829-842.
Michel III l'Ivrogne, 842-867.

Tableau généalogique des califes omayyades (*).

Omayya
- Al-Ḥakam
  - 1. Marwân I (souche des Marwânides)
    - 5. ʿAbdalmalik
      - 6. Walîd Ier
        - 12. Yazîd III
        - 13. Ibrahîm
      - 7. Solaimân
      - 9. Yazîd II
        - 11. Walîd II
      - 10. Hichâm
    - ʿAbdalʿazîz
      - 8. Omar II
    - Moḥammad
      - 14. Marwân II
- Aboû Sofiân
  - Sofiânides:
    - 1. Moʿâwia Ier
    - 2. Yazîd Ier
    - 3. Moʿâwia II

(*) Los numéros, placés avant los noms, indiquent la succession chronologique des califes.

Chapitre VII.

LA PÉRIODE 'ABBASIDE (750-1098).

I. La Syrie et le califat de Bagdad.

Humiliation de la Syrie. Avec la chute des Omayyades, la Syrie perd sa situation privilégiée. Elle se voit réduite au rôle de simple province, comme l'Egypte, l'Afrique, mais surveillée plus jalousement, à cause de son attachement à ses anciens souverains. La capitale du califat émigre au delà de l'Euphrate. Le calife Manṣoûr, frère et successeur de Saffâḥ, se décide à construire Bagdad. Cette rivale de Damas absorbera désormais toute la vie politique et intellectuelle de l'empire.

Le siècle des Omayyades forme un chapitre unique dans l'histoire de la Syrie. Avec leur disparition, la Syrie a cessé de former le centre d'un vaste empire. Frémissant sous un pouvoir qu'elle considère comme étranger, dont elle ne cessera d'éprouver l'hostilité, elle se voit systématiquement écartée de toute participation aux affaires ; comme elle le sera désormais sous les Fâṭimites, les Seldjoûcides, les Mamloûks et les Ottomans. Il ne saurait donc être question — comme nous l'avons fait pour les Omayyades, princes syriens — de détailler les annales de ces dynasties, les révolutions qui

ensanglanteront les bords du Tigre, du Nil ou les rivages du Bosphore. Ces événements appartiennent à l'histoire générale de l'islam. Il suffira de noter les répercussions qu'ils ont eues sur les destinées du pays syrien.

Evolution du califat. Les califes de Bagdad (1) n'y interviendront que pour lui faire sentir sa dépendance, aggraver ses charges fiscales. Certains gouverneurs (2), dédaignant de s'y transporter, le régiront par des délégués, au grand dam des contribuables, doublement pressurés. Avec la chute des Marwânides, le califat a brusquement évolué pour adopter l'étiquette, les mœurs des autocraties orientales. Des tourbes d'eunuques, d'esclaves encombrent les antichambres du palais de Bagdad. Graduellement les Arabes doivent céder le pas aux partisans du Khorâsân, aux Iraniens. Ceux-ci se verront évincés à leur tour par les frustes prétoriens turcs que les 'Abbâsides prendront à leur solde. Toute l'organisation du califat deviendra franchement despotique et ne contribuera pas médiocrement à raviver les regrets des Syriens sur la disparition des Omayyades et de leur régime libéral. « Sache, dit Al-Fakhrî, que la dynastie abbâside fut un régime fécond en ruses, en trahisons, en tromperies. La rouerie, la félonie eurent une plus large part dans leur gouvernement que la vigueur et l'énergie, principalement dans les derniers temps de son existence ». Dans ces félonies, la famille du Prophète eut une non moins large part que la Syrie. Après les avoir utilisés comme marchepied pour se hisser au pouvoir (v. p. 102), les 'Abbâsides s'ingénieront pour décimer par le poison et par le fer les rangs de leurs cousins 'alides.

Répercussion en Syrie. Dans la *Syrie moderne* (p. 172 etc.), David affirme qu' « une fois la vengeance abbaside as-

---

(1) Voir plus loin leur ordre de succession.

(2) De l'un d'eux Ibn Asâkir. III, 101-103 loue la justice légendaire : Amâdjoûr, sous le calife Mo'tamid (870-892).

souvie, il y eut du calme, du bonheur encore pour la Syrie.... Qu'importe dorénavant aux inconstants Syriens que le calife règne à Bagdad ?... Les plaines du Tigre et de l'Euphrate ont détrôné les prairies de l'Oronte ; mais ces dernières y ont gagné une sécurité, qui les rend plus verdoyantes, plus grasses, plus délicieuses que jamais ». Notre rapide exposé va montrer ce qu'il faut penser de cette poésie, témoignant d'une complète incompréhension de la situation historique. Deux siècles s'écouleront avant que la Syrie se résigne à son humiliation, à son abdication politique.

Mansoûr. Guerre civile. A la mort de Saffâh (754), la guerre s'y rallumera aussitôt. Le terrible 'Abdallah ibn 'Alî, le bourreau des Omayyades (v. p. 105), oncle de Saffâh, prétendit disputer le califat à son neveu Mansoûr. (754-775). Il entraîna les Syriens à sa suite, mais fut battu en Mésopotamie par Aboû Moslim. En retournant d'un pélerinage à la Mecque, Mansoûr fit une rapide apparition en Syrie. C'était un souverain énergique, mais despote et dénué de scrupules. Il se débarrassa par l'assassinat d'Aboû Moslim, qui avait été l'instrument de la fortune 'abbâside. Avant un jour observé que, sous son règne, la peste avait cessé ses ravages, un Syrien répliqua : « Ta tyrannie suffit ! La justice d'Allah n'y pouvait joindre la peste » ; الله اعدل من ان يجمعك علينا والطاعون (1).

Révolte au Liban (759-760). Poussés à bout par la tyrannie, les exactions des agents 'abbâsides, les chrétiens du Liban en appelèrent aux armes. Profitant de la présence d'une force byzantine dans la région de Tripoli, les montagnards du district de Monaitira se donnèrent un chef et élevèrent « la bannière de la croix », qui demeurera désormais celle du Liban. Ils s'emparèrent des villages de la Bqâ', puis marchèrent sur Balbek. Ils tombèrent dans une embuscade

(1) Ibn 'Asâkir, III, 392.

et subirent des pertes sensibles. Refoulés dans le Liban, ils perdirent leur fort de Monaiṭira. On arracha les rebelles de leurs villages et on dispersa la majorité des Libanais à travers la Syrie. Les rigueurs de la répression provoquèrent les justes protestations d'Al-Auzâ'î, le célèbre *faqih* de Beyrouth (1).

Mâmoûn et ses successeurs. Après le règne de Mâmoûn (813-833), la cour de Bagdad se trouvera abandonnée aux orgies, aux folies de califes hystériques, livrés à la boisson. La célèbre Zobaida elle-même, femme de Hâroûn ar-Rachid, préside des parties de vin (2). Les ressources de l'empire sont gaspillées en des fêtes fastueuses, sacrifiées aux convoitises de la soldatesque turque, laquelle fait trembler le souverain. Le jour de son avènement, Mâmoûn trouve moyen de distribuer 2.400.000 dînârs, avant de rentrer au palais. Pendant la célébration d'un de ses mariages, « on versa sur la tête de sa nouvelle femme, mille perles de la plus belle eau. On établit une loterie où chaque numéro gagnant obtenait une terre, une ferme, une esclave, un cheval. On jeta au peuple des poignées d'or et d'argent, des vessies de musc, des œufs d'ambre gris » (3). Le palais comptera 7.000 eunuques, 38.000 pièces de tapisserie... !

Divisions entre Syriens. Leurs malheurs, la perte de leur autonomie n'avaient pu décider les Arabes de Syrie à oublier leurs lamentables divisions. Celles entre Qaisites et Yéménites profiteront de la première occasion pour se réveiller (4). Il ressort de la description de Ya'qoûbî (fin du 9e siècle), que les premiers s'étaient notablement multipliés dans le midi du pays. Ces discordes achèveront d'affaiblir les Syriens

---

(1) Ibn 'Asâkir, V, 341 ; Balâdhorî, 162.
(2) *Aghânî*, XXI, 247.
(3) Mas'oûdi, *Prairies d'or*, VII, 65.
(4) Dinawarî, الاخبار الطوال, 383. (éd. Guirgas).

et faciliteront la surveillance tyrannique exercée par le gouvernement de Bagdad. A côté des gouverneurs, un fonctionnaire, le *ṣâḥib al-khabar*, agent d'information, encore appelé *ṣâḥib al-barid*, « maître de la poste », en réalité chef de la police secrète et dénonciateur d'office, correspondra directement avec le souverain. On cite comme un phénomène la présence d'un Syrien à la cour 'abbâside (1). Au temps de Hâroûn (2), « les prairies de l'Oronte », pour reprendre le style ampoulé de David, furent désolées par la plus complète anarchie. Un Barmécide y fut expédié et procéda au désarmement complet de la population (3).

Mouvements omayyades en Syrie. Pendant la guerre civile entre Amîn et Mâmoûn, les deux fils de Hâroûn, des troupes syriennes se trouvaient cantonnées à Raqqa, sur la rive mésopotamienne de l'Euphrate, à côté des Khorâsâniens. Elles se prirent de querelle avec ces étrangers. « A bas la bannière noire, crièrent les Syriens; la mort en Palestine est préférable à la vie en Mésopotamie ! » Des milliers de Syriens périrent dans la bagarre ; les autres traversèrent l'Euphrate (4). Deux ans auparavant un prétendant omayyade, 'Alî ibn 'Abdallah as-Sofiânî, descendant de Mo'âwia (809-813), éleva la bannière *blanche*, devenue celle de l'indépendance syrienne. Il s'empara de Damas, de Ḥoms et du Nord de la Syrie ; mais en s'appuyant sur les Kalbites, il s'attira l'hostilité et détermina la sécession des Qaisites. La défection de ces derniers causa l'échec de cette restauration omayyade, finalement écrasée dans les murs de Damas (5).

Mâmoûn en Syrie. Les soldats syriens, révoltés à Raqqa, purent tenir la campagne pendant cinq ans. Mâmoûn dut

(1) Ibn 'Asâkir. III. 22.
(2) Il déclare détester les Syriens : Ibn 'Asâkir. III. 276.
(3) Ṭabarî, III, 639.
(4) Ṭabarî, III, 843.
(5) Ṭabarî. III. 830.

accorder l'amnistie à leur chef Nasr ibn Châbath (1). Peu après, une flotte, partie d'Espagne, s'empara d'Alexandrie (2). On comprendra pourquoi la crainte d'une restauration omayyade empêchait les 'Abbâsides de dormir. Elle décida peut-être Mâmoûn à visiter la Syrie. (3) En passant à Damas, il admira les palais élevés par les Omayyades. Il profita de son séjour en Syrie (l'an 829) pour procéder à un nouveau cadastre, تعديل, du pays, pour lequel il manda des arpenteurs de l'Iraq. L'opération entraîna comme conséquence une aggravation de charges fiscales. C'est alors aussi qu'il essaya de substituer son nom à celui du calife 'Abdalmalik dans l'inscription monumentale de la mosquée de Jérusalem (v. p. 83).

Nouvelle réaction omayyade. En raison même de l'oppression sous laquelle elle gémissait, le souvenir des Omayyades demeurait vivant en Syrie. Sous le calife Mo'tasim (833-847), c'est de Palestine que s'éleva l'orage. Un Arabe obscur, Aboû Harb, d'origine yéménite, se donna pour Omayyade et réunit des partisans à l'Orient du Jourdain. Il ne sortait que voilé, d'où son surnom de *Mobarqa'*. Ses adhérents le présentèrent pour le *Sofiâni*, (v. p. 106) ce qui lui valut l'adhésion de plusieurs chefs influents de la région. Ce mouvement, auquel la Syrie du Nord et les Qaisites ne prirent aucune part, ne tarda pas à être étouffé (4). A l'encontre de ses prédécesseurs, le calife Motawakkil (847-861) faillit réconcilier la Syrie avec la dynastie ; on l'espéra du moins.

Motawakkil à Damas. C'était par ailleurs un prince fantasque et cruel. Pour la construction d'un de ses palais « Al-Dja'faryya », il dépensa 100 millions de dirhems. Son

---

(1) Ṭabarî, III, 1046, 1067.

(2) Ṭabarî, III, 1091-1092.

(3) Ibn 'Asâkir, IV, 107.

(4) Ṭabarî, III, 1319-1322 : Ibn 'Asâkir, V, 311-312 ; autres soulèvements en Syrie, vers la même époque.

harem renfermait 4,000 beautés (1). Il « savait allier à l'orthodoxie dogmatique l'ivrognerie et l'amour de la littérature obscène ». (Goldziher). Simple caprice, lassitude de tyran, ou désir peut-être de se soustraire à la tyrannie de la soldatesque turque, il résolut de transférer sa résidence à Damas (2). « Il avait ordonné, dit Ṭabarî (III, 1436), d'y transporter les bureaux et d'y construire un palais. Cette détermination mit l'émoi parmi les prétoriens turcs et leurs familles, inquiets sur le sort de leur solde élevée. Mais bientôt le climat de Damas déplut au souverain. Il se plaignit du froid, de l'humidité de la Damascène ; il trouva l'eau pesante. La violence du vent (3) le contraria surtout ; il commençait à souffler vers les quatre heures et ne cessait de croître jusqu'à la fin de la nuit. Les puces y abondaient, sans parler de la cherté des vivres, de l'obstacle que mettait la neige en hiver à la liberté des communications et des approvisionnements ». En attendant l'achèvement de son palais, Motawakkil refusa de s'installer à Damas. Toujours, assure-t-on, « à cause de l'atmosphère lourde, des vapeurs de la Ghoûṭa et des eaux de la cité, il alla s'établir dans le Château de Marwân entre Dârayya et Damas sur une hauteur dominant la ville et la Ghoûṭa » (4).

Son départ ; sa mort. Bientôt dégoûté, il retourna à Samarra, la capitale, qui avait succédé à Bagdad. Les raisons qui l'y déterminèrent furent en réalité moins d'ordre climatologique qu'une sédition de sa garde turque. Furieuse de se voir arrachée à ses cantonnements de l'Iraq, elle avait comploté la mort du calife. Tumultueusement, après avoir

---

(1) Mas'oûdî, VII, 276. Il pleure aux sermons de l'ascète égyptien Dhoû'nnoûn : Ibn 'Asâkir, V, 274.

(2) Vers 857 : Ibn 'Asâkir, IV, 289.

(3) Comp. *ventosa Damascus*. (le poète Lucain).

(4) Mas'oûdî, VII, 257.

couvert son pavillon d'une nuée de flèches, les Turcs réclamèrent avec hauteur le paiement de leur solde. On suggéra à Motawakkil de battre les tambours, d'annoncer le retour pour l'Iraq. Cette décision suffit. Les Turcs refusèrent de toucher leur solde et partirent avec le calife. Peu après, ils l'assassinèrent au milieu d'une orgie. L'an 866, la Syrie rompit une première fois les faibles liens qui la rattachaient encore aux ʿAbbâsides. L'émir de Ramla en Palestine, ʿIsâ ibn Chaikh parvint à s'y rendre indépendant pendant plusieurs années. Le mouvement sera bientôt repris, mais avec plus de succès, par des dynasties turques, travaillant pour leur propre compte.

Confins militaires. Guerres avec Byzance. Pendant tous ces califats, le Nord du pays n'avait cessé de servir de théâtre aux luttes entre Byzance et les musulmans. L'Empire ne voulait pas laisser prescrire ses droits sur la Syrie. Les Croisades renouvelleront cette protestation armée au nom de la chrétienté. Pour la fortifier contre ces prétentions, en face des citadelles élevées par Byzance dans les monts du Taurus et dans la région de l'Euphrate, les ʿAbbâsides avaient créé, dans le voisinage de la frontière syrienne, un gouvernement purement militaire, renforcé considérablement les moyens de défense, accumulés par les Omayyades.

Les « ʿAwâsim » ; les « Thoghoûr ». Au Nord de Qinnisrîn, ils tendirent une première chaîne de forts, allant d'Antioche à Manbidj. On les appela les *ʿAwâṣim*. Cette ligne était elle-même couverte par une autre ligne d'avant-postes, échelonnés sur la frontière. Ce sont les *Thoghoûr*, comprenant Bayâs, Tarse, Adana, Maṣîṣa. Dans ce duel avec l'Empire, comme sous les Omayyades, les revers succédèrent aux succès. A plusieurs reprises les califes prirent une part personnelle aux expéditions. L'avantage demeura aux Byzantins. Ils forcèrent le califat à accepter les services d'un aventurier

ture, qui en profitera pour s'arroger la possession de la Syrie.

Intolérance. Pour les tributaires ce fut une période de dures épreuves. Au sombre Motawakkil remontent la plupart des mesures vexatoires, qu'on a voulu mettre sous le patronage de 'Omar I. Sous Hâroûn, un édit avait déjà obligé les Juifs et les chrétiens à adopter un costume différent de celui des musulmans. Mais cette loi était tombée en désuétude ou semble n'avoir été en vigueur que dans la capitale. Pour détourner l'attention des orgies, des prodigalités du palais, les 'Abbâsides se pareront du zèle pour la religion, feront étalage d'intolérance. Motawakkil obligera les non-musulmans à porter des habits de couleur jaune. Il leur défendit d'user de selles, en montant à cheval.

Les églises, construites après la conquête arabe, devaient être détruites. Les plus spacieuses des demeures chrétiennes seraient transformées en mosquées. Sur la porte des autres, il ordonna de suspendre des diablotins en bois. La Cour du calife, les grandes familles n'appréciaient que les médecins chrétiens. Partout ailleurs les employés chrétiens devaient être licenciés. A tous il demeura interdit de s'instruire dans les écoles musulmanes, de choisir un maître musulman. Leurs tombeaux devaient être rasés, égalés au sol. Pour renforcer encore cette législation intolérante, Motawakkil y ajouta bientôt la défense de posséder des chevaux. Comme montures les non-musulmans n'utiliseraient que des ânes et des mulets (1). Un nouveau décret insista sur la destruction des églises, postérieures à l'hégire. « C'était, observe cette fois justement David, habituer les non-musulmans à se considérer comme une race inférieure, à prendre bientôt les allures des esclaves ». Quelques années après Motawakkil, Théodore, patriarche de Jérusalem, dans une lettre à son collègue de

(1) Ṭabarî, III, 713, 1389, 1419.

Constantinople, se loue de la bienveillance des Sarrasins : «Ils sont justes et ne nous infligent aucune violence» (1). Sans doute l'épître patriarcale devait passer par la chancellerie 'abbàside, laquelle surveillait jalousement la correspondance des prélats chrétiens avec les pays étrangers. Nous le verrons, en étudiant le protectorat carolingien.

Faut-il supposer que les sévérités de cette législation fanatique furent dictées par la récente révolte de Ḥoms? Nous avons vu avec quel acharnement sa population s'était jetée dans les révolutions, qui agitèrent le règne du dernier calife omayyade (v. p. 100). Les chrétiens de Ḥoms s'associèrent eux aussi à la révolte de leurs concitoyens sous Motawakkil.

Ce souverain ordonna de renverser toutes les églises de la ville. Celle, située à côté de la grande mosquée, y serait incorporée. C'est la répétition de ce qui était arrivé à Damas pour la basilique S[t] Jean (v. p. 87). Tous les chrétiens de Ḥoms devaient être expulsés. Trois jours leur étaient laissés pour évacuer la ville (2).

Derniers chrétiens arabes. Ces mesures draconiennes montrent que dans les grandes villes les chrétiens formaient encore une portion importante de la population. Il semble bien qu'à cette époque la Syrie ne comptait plus d'Arabes demeurés chrétiens. Une fraction des Tanoûkh, campés dans la région d'Alep, avait sous les Omayyades, résisté à toutes les avances, à toutes les séductions du pouvoir. Le calife Mahdî les força à apostasier (3).

Les Toûloûnides. Aḥmad ibn Ṭoûloûn (4), un mamloûk turc de Farghâna, pensa profiter de l'incurable faiblesse

(1) Mansi, *Concil.* XVI, 26.
(2) Ṭabarî, III, 1422.
(3) Cf. notre *Yazîd*, 299.
(4) Voir la succession des Ṭoûloûnides. Comp. Ibn 'Asâkir, III, 417-418.

des ʿAbbâsides. Il l'avait étudiée de près à Bagdad, à Samarra, où il avait fait carrière. Envoyé rétablir l'ordre en Egypte, il parvint à s'y rendre pratiquement indépendant. Les maitres de ce pays ont rarement résisté à la tentation d'y adjoindre la possession de la Syrie. Il se fit attribuer la mission de la défendre contre l'invasion grecque. Une fois installé dans le pays, il réussit à s'y maintenir pour le compte de la dynastie qu'il entendait fonder (868-884).

Leur chute. Cette dynastie (878-905) ne survécut pas un quart de siècle à son fondateur, mort en 884. Pouvoir issu de la révolution, elle fut obligée de s'appuyer sur des mercenaires étrangers, Turcs et nègres. Khomârawayh, fils et successeur d'Aḥmad, parvint au trône, grâce au meurtre de son frère. Lui-même fut assassiné à Damas (895), où, au dire d'Ibn ʿAsâkir (V, 176-178), il se fit connaître par ses vices non moins que par ses folles prodigalités. La famille des Ṭoûloûnides s'éteignit en 905, desservie par ses dissensions et par l'ambition des généraux turcs, compagnons de fortune du fondateur. L'invasion des Carmathes lui portera le coup de grâce.

Dernier mouvement omayyade. L'an 906, on arrêta en Syrie un agitateur se donnant pour le *Sofiâni* (v. p. 106). On prétendit que c'était un illuminé, مُوَسْوَس (1). C'est le dernier mouvement politique omayyade, signalé en Syrie. Il n'obtint aucun succès. Parmi les Syriens démoralisés par la tyrannie ʿabbâside, la cause des Sofiânides ne rencontre plus de défenseurs. Personne ne relèvera plus « le drapeau blanc ».

Sectes musulmanes en Syrie ; les Carmathes. Sous les Omayyades, la Syrie était demeurée le rempart de l'islamisme officiel. Les Khâridjites, si remuants dans les autres provinces, (v. p. 100) avaient vainement essayé de s'y intro-

(1) Ṭabarî, III, 2277.

duire. Dans la Syrie chrétienne, le réveil du nationalisme, l'antagonisme aux Byzantins, avaient favorisé la diffusion des hérésies (v. p. 18). Par esprit de discipline, par intérêt politique, la Syrie omayyade, satisfaite de sa position privilégiée, s'était montrée l'adversaire du légitimisme 'alide ; elle demeura fermement attachée aux principes d'ordre, représentés à ses yeux par les califes, issus de la lignée de Moʿâwia. L'opposition aux 'Abbâsides, oppresseurs et déconsidérés, va permettre aux idées 'alides de s'y propager. Elles prépareront le terrain aux théories carmathes. Celles-ci seront adoptées par les Ismaʿîlis d'abord ; les Druses s'en inspireront plus tard à la suite d'une propagande, partie d'Egypte. Enfin le carmathisme donnera naissance aux Fâṭimites du Caire dont l'histoire est intimement liée à celle de Syrie. Les Carmathes ne feront que traverser les provinces, à l'Ouest de l'Euphrate, y semant la dévastation. Ils laisseront après eux dans les montagnes de Syrie les germes des doctrines ismaʿiliennes.

Politiquement ce pays — à partir de la courte période ṭoûloûnide (878-905) — peut être considéré comme perdu pour les 'Abbâsides. Leur pouvoir n'y connaîtra plus que d'éphémères restaurations. Elles coïncident parfois avec des explosions de fanatisme local. Ainsi à Damas, vers 924, la belle église de Ste Marie et le monastère de femmes, qui en dépendait, furent livrés aux flammes, les vases sacrés dilapidés par la populace.

Les Ikhchîdides, (935-969). Après les Ṭoûloûnides, les Ikhchîdides, comme eux d'origine turque, recommencent en Egypte (1), ensuite en Syrie, et dans des conditions presque identiques, l'expérience ṭouloûnide. A leur tour, les tribus arabes voudront prendre part à la curée d'un empire en dé-

(1) Voir p. 161 la liste des Ikhchidides ; cf. Ibn 'Asâkir, IV, 186, 190.

composition, s'installer dans une province que ses anciens maîtres ne songent plus à défendre et dont les plus extraordinaires épreuves n'arrivent pas à tarir les ressources. Nous avons eu l'occasion de nommer les Taghlibites, la tribu du poète Akhṭal. Antérieurement à cette époque, ils semblent déjà avoir passé en masse à l'islam. A la cour des 'Abbâsides, nous voyons leurs émirs disputer aux Turcs la réalité du pouvoir, échappé aux mains débiles des califes.

Les Hamdânides. Un clan de cette fière tribu, les Banoû Ḥamdân (1), déjà maîtres de la région de Mardîn et de Mossoul, s'étaient vus chargés de reconquérir la Syrie sur les Ikhchîdides et d'y arrêter l'avance des Byzantins. Ils s'installèrent en maîtres dans le Nord du pays, sans rompre pourtant avec le califat 'abbâside. Celui-ci comblera les chefs de la dynastie ḥamdânide de titres honorifiques, terminés en *daula*. Cette clausule, en apparence inoffensive, était censée attester leur dépendance vis-à-vis de la *daula* ou dynastie 'abbâside. Cette vaine collation de distinctions parut aux califes le seul moyen de retenir un semblant de contrôle sur des vassaux pratiquement indépendants. On leur savait gré d'avoir maintenu le symbole de la *khoṭba* 'abbâside, c'est-à-dire le nom du calife, proclamé à la prière du Vendredi.

Saif ad-daula. Le poète Motanabbî. Le plus célèbre de ces émirs ḥamdânides fut Saif ad-daula (944-967). Lorsqu'il eut réussi à expulser de la Syrie septentrionale les agents d'Ikhchîd, Saif se fixa à Alep. Il y installa une cour, où affluèrent les poètes. C'est dans ce milieu, que, comblé de générosités princières, se distingua le fameux Motanabbî, natif de Koûfa, mais Syrien par l'éducation et le séjour. Nommons encore Al-Farâbî, le plus grand philosophe arabe avant Avicenne.

Plus encore que Mécène, protecteur des lettres, Saif se

---

(1) Voir p. 161 : dynasties d'Alep.

montra un infatigable soldat. Cette valeur lui valut son surnom honorifique de Saif. Ses succès militaires attirèrent sur la Syrie du Nord la revanche des armées byzantines, commandées par l'empereur Nicéphore, un adversaire digne de l'émir Ḥamdânide. Un instant, la capitale Alep elle-même fut prise ; seule, la citadelle avait résisté. Une seconde campagne mena les Byzantins jusqu'au cœur de la Syrie ; Laodicée, Ḥoms, ʿArqa tombèrent entre leurs mains. A son tour (968), Antioche dut capituler et demeurera byzantine pendant plus d'un siècle. Saif était mort un an auparavant (967). Il laissait à son faible successeur un trône ébranlé par la révolte de ses émirs. Saif fut regretté par les chrétiens.

Perte de la Syrie. La fin du 10e siècle et le commencement du 11e seront signalés par la chute des Ikhchidides à Damas (967-970), ensuite par celle des Ḥamdânides à Alep (1003-04). La Syrie, malgré une éphémère réaction ʿabbâside à Damas (975-77), n'est pas reconquise au califat de Bagdad. Après Damas, de nouveau perdue pour les ʿAbbâsides, Alep et bientôt toute la Syrie vont tomber au pouvoir d'une dynastie ʿalide, ou plus exactement ismaʿilienne, celle des Fâṭimites d'Egypte.

II. La Syrie sous le califat du Caire (977-1098).

Origine des Fâtimites. Remontait-elle, comme ils le prétendaient, au Prophète ? Leurs adversaires l'ont toujours contesté. Périodiquement les ʿAbbâsides les ont maudits dans les chaires de Bagdad. Quant aux ʿAlides authentiques, ils se sont tenus sur la réserve. Le mouvement fâṭimite se rattache de près à celui des sectaires carmathes (1). Un agitateur carmathe, ʿAbdallah ibn Maimoûn s'était réfugié à Salamya, à

---

(1) Cf. de Goeje, *Les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides.*

l'Est de Homs, petite cité dévastée par leurs armes, après qu'ils eurent exterminé la population de Balbek. Son petit-fils 'Obaidallah avait dû quitter précipitamment cette retraite pour échapper aux poursuites de la police 'abbâside. Il prit la direction du Maghrib. Un de ses émissaires, Aboû 'Abdallah, l'y avait précédé et préparé le terrain, en soulevant contre la dynastie orthodoxe des Aghlabites les Berbères du Nord africain. Les populations indigènes, poussées à bout par les envahisseurs arabes, étaient acquises, depuis longtemps, nous le savons (v. p. 95), aux idées khâridjites. Aboû Abdallah leur donna à espérer l'apparition prochaine du Mahdî. Ce sauveur n'était autre que 'Obaidallah, le fugitif de Salamya. Avec le concours des Berbères, ils renversèrent les Aghlabites. L'œuvre achevée, le Mahdi 'Obaidallah s'empressa de se débarrasser d'Aboû 'Abdallah par l'assassinat.

Conquête de Syrie par les Fâtimites. Installés en Tunisie, lui et ses successeurs immédiats (1) songèrent aussitôt à s'étendre du côté de l'Orient. La conquête de l'Egypte s'acheva par les lieutenants du calife fâtimite Al-Mo'izz (969). Cette même année, les troupes fâtimites, en majorité composées de Berbères, envahirent la Syrie. Elles s'emparèrent, sans grande résistance, de la Palestine qu'elles enlevèrent aux Ikhchîdides. Vint ensuite le tour de Damas (v. p. 112). Dans le centre de la Syrie, il devient difficile de préciser en quoi consistèrent la conquête et l'autorité égyptiennes. La reconnaissance de l'autorité des Fâtimites durait aussi longtemps que leurs soldats stationnaient dans le pays. Eux partis, les habitants et les émirs locaux, presque tous maintenus dans leur poste, s'empressaient de reprendre leur indépendance, sans rompre ouvertement avec le Caire.

La situation à Damas. Dans cette ville, note Al-Qalânisi

(1) Voir la liste des Fâtimites.

(p. 16), « la population, demeurée orthodoxe, détestait les Maghribins », à savoir les soldats et agents berbères, soutiens du régime schismatique des Fâṭimites. Ces sympathies omayyades étaient devenues purement platoniques et ne visaient plus la restauration du califat syrien. Par un étrange retour, l'épithète omayyade, dont les ʿAbbâsides avaient fait le synonyme de mécréant, avait pris le sens d'orthodoxe. Le dernier agitateur sofiânide (cf. p. 139) venait de l'expérimenter. Démoralisés par deux siècles et plus de discordes civiles et d'oppression ʿabbâside, les Syriens ne se sentaient plus la force de se soulever pour leur ancien idéal. Mais fatigués par la période interminable d'anarchie qu'ils venaient de traverser, ils se trouvaient prêts à acclamer le premier chef qui leur assurerait la sécurité et répondrait de l'ordre.

Aftakîn. Survint alors Aftakîn, mamloûk turc, dégoûté du service des ʿAbbâsides. Il se présenta avec trois cents de ses compagnons d'armes. C'était un vaillant soldat et un homme de gouvernement. Les Damasquins lui remirent les affaires de leur cité. Il ne tarda pas à y rétablir l'ordre, réduisit à l'obéissance les tribus pillardes des environs. Il ne déploya pas moins d'adresse dans ses négociations avec le calife Al-Moʿizz, son suzerain nominal d'Egypte, dont les propositions les plus engageantes ne réussirent pas à l'attirer au Caire. Pendant l'invasion de Tzimiscès (v. p. 148), il sut gagner la bienveillance du terrible *basileus*. Son adresse politique épargna alors à Damas, au prix d'une contribution de guerre, le pillage par les troupes grecques. A la fin les Fâṭimites se décidèrent à intervenir militairement contre lui. Allié aux Carmathes, lesquels s'étaient brouillés avec les Fâṭimites, Aftakîn courut au devant des Egyptiens et leur infligea en Palestine une sanglante défaite. Un retour offensif de l'ennemi devint funeste au vainqueur. Battu à Ramla, il fut arrêté et mis à mort en Egypte (1).

---

(1) Qalânisî, *Târîkh*, p. 13 etc.

Le régime fâtimite en Syrie. Cette victoire consolida momentanément la domination fâṭimite en Syrie. Mais elle y demeura toujours précaire. Elle ne se maintint qu'en déplaçant sans cesse les émirs et agents auxquels elle se vit contrainte de laisser l'autorité, en perpétuant l'instabilité administrative. Le Caire suscite au gouverneur, qui prend trop d'influence dans sa province, un rival. Celui-ci, soutenu par les armées égyptiennes, supplante l'ancien titulaire; il demeure quelque temps au moins dans une dépendance nominale à l'égard du califat fâṭimite. Il en profite pour pressurer odieusement ses administrés et finit par les pousser à la révolte.

A Damas. Ainsi Qassâm, ancien compagnon d'armes d'Aftakîn, puis son successeur dans le gouvernement de Damas (1), doit céder la place à Baltakìn (982). Baltakîn se voit bientôt supplanté pacifiquement par Bakdjoûr (983-984), Bakdjoûr expulsé par Mounîr (988-989). Mounîr, battu à Ramla, est remplacé par Mandjoûtakîn (991) ; celui-ci, vaincu à son tour, par Aboû Tamîm (997) ; ce dernier, dépossédé presqu'aussitôt par Djaich ibn Ṣamṣâma. Après avoir à plusieurs reprises gouverné Damas et s'y être rendu odieux par ses exactions (2), Djaich, par exception, mourut de maladie au siège de son gouvernement. Il deviendrait oiseux de pousser plus avant cette fastidieuse énumération d'aventuriers étrangers. Un seul des gouverneurs, qui se succédèrent à Damas jusqu'à la mort de Ḥâkim, mérite une mention spéciale.

Un neveu de Hâkim. C'est un neveu du souverain, nommé 'Abdarraḥîm ou 'Abdarraḥmân ibn Iliâs, dont la fortune tient du roman. Longtemps dans l'intime faveur de Ḥâkim — son nom figurait à côté du sien sur les monnaies avec le titre de « vicaire de l'émir des croyants et successeur dési-

---

(1) Autre version dans Aboû'l Maḥâsin, *Nodjoûm*, p. 3.
(2) Ibn 'Asâkir, III, 418.

gné à l'empire des musulmans » —, il fut promu en 1018 à l'émirat de Damas, quand la propagande druse battait son plein dans le Wâdittaim (v. p. 152). N'ayant pas été mis dans le secret par son oncle, il commit l'imprudence de vouloir s'y opposer. Le châtiment ne se fit pas attendre. Il se trouvait à peine installé que des émissaires de Ḥâkim, firent irruption dans son palais, massacrèrent ses gardes et le mirent en arrestation. « Le peuple, écrit Qalânisî (p. 70), ne savait à quoi s'en tenir sur les changements incessants de gouverneurs, sur l'instabilité du régime et la perpétuité de l'anarchie ». 'Abdarraḥîm fut battu, enfermé dans un coffre et transporté en Egypte. On le ramena ensuite à son poste, d'où il fut définitivement expulsé, à la mort de Ḥâkim, enfin exécuté au Caire (1). Parmi ses successeurs, certains gouvernèrent Damas pour la troisième fois. Un autre enfin reçut la nouvelle de sa destitution, au moment où l'on venait de lire son diplôme d'investiture !

Un anticalife. Dans la Palestine, les Fâṭimites devaient ménager la puissante famille des Banoû'l Djarrâḥ. Ces émirs bédouins de la tribu de Ṭayy s'arrogèrent pendant un siècle une véritable hégémonie sur les nomades de Syrie. Au temps de Ḥâkim, leur chef s'avisa d'offrir le califat à un 'Alide, chérif de la Mecque. Pour se mettre en fonds, le nouvel élu commença par faire main basse sur les trésors de la Ka'ba, se ceignit d'une épée qu'il appela Dhoû'l Qifâr. Il prit le titre de Râchid billah et vint s'installer à Ramla. Au milieu de l'anarchie, entretenue par les folies de Ḥâkim, les Bédouins étaient devenus les maîtres de la situation. Ils en profitèrent pour rançonner le pays, sans égard pour la nationalité de leurs victimes, Syriens ou Egyptiens. Ils commencèrent par dépouiller le nouveau calife et le laissèrent souffrir la faim.

---

1) Cf. Aboû'l Maḥâsin, *Nodjoûm* (ed. Popper) 78-79.

Ibn al-Djarrâḥ se fit acheter par Ḥâkim. Découragé, le chérif de la Mecque se décida à retourner au Ḥidjâz où, sans craindre la palinodie, il reprit la prière au nom des Fâṭimites (1), dont les subsides lui permettaient de vivre.

Révolte de Tyr. A Tyr, vers 997, un simple batelier, ʿAllâqa, réussit à soulever la ville et à s'y rendre indépendant. Il battit monnaie avec cette inscription: « Après l'humiliation, gloire à l'émir ʿAllâqa, عزّ بعد فاقة لامير علاّقة » (I. Baṭrîq, II, 181). Enfermé dans Tyr, cet aventurier y soutint un long siège, résistant aux assauts combinés des armées de terre et de mer. Il avait appelé à son secours les Grecs qui lui envoyèrent leur flotille. Mais elle fut battue par l'escadre musulmane, qui bloquait le port. Tyr dut se rendre et ʿAllâqa fut crucifié (2).

Le gouverneur Bichâra. L'année suivante 388 H. (998), à Damas, le gouverneur Bichâra al-Ikhchîdî (3) trouva un moyen peu banal de se débarrasser des adversaires du régime fâṭimite. Se souvint-il du tragique festin d'Aboû Fotros (v. p. 105)? Il est certain qu'il reprit une tradition ʿabbâside que les régimes suivants se transmettront. Il se mit à inviter quotidiennement les jeunes gens des meilleures familles, chefs de la faction antiégyptienne (4), à les traiter fastueusement dans son palais. Quand il eut endormi tous les soupçons, il aposta ses séides et donna ordre d'assommer tous ses invités — on en comptait 200 — au sortir de table. Ensuite ses satellites se répandirent dans la banlieue de Damas et y promenèrent le massacre et le pillage. Bichâra s'empara des principaux citoyens, confisqua leurs biens et les exila en

---

(1) Ibn Baṭrîq, II, 200-201.

(2) Qalânisî, 50.

(3) Cf. Ibn ʿAsâkir, III. 225. Longtemps gouverneur de Galilée, il aura laissé son nom à la région.

(4) Ibn Batrîq, II, 181.

Egypte. La ville fut condamnée à payer une amende de 500.000 dînârs (1).

Anouchtâkîn, un des derniers et des plus modérés parmi les gouverneurs, sous Ḥâkim, laissa après lui une fortune de 600.000 dînârs en espèces, sans compter les biens immobiliers, les objets de prix, les revenus de toute espèce. De Damas et de la Palestine, il retirait 200.000 dînârs. Les commerçants et les banquiers lui en devaient 50.000. A sa mort, on retrouva dans son palais 200.000 dînârs (2). On voit quelles ressources offrait la Syrie, après toutes les guerres, les dévastations dont nous n'avons donné qu'une faible idée. Cette anarchie fut pour les remarquables successeurs de l'empereur Nicéphore, pour Tzimiscès et Basile II, comme une invitation à achever la conquête de la Syrie.

Conquêtes grecques. Les Byzantins y avaient pris pied solidement. La province d'Antioche leur appartenait. Ils s'étaient assuré un droit de contrôle sur l'émirat ḥamdânide d'Alep, lequel leur payait tribut. Singulière situation : l'ancien état de Saif ad-daula, ou ce qui en subsistait, relevait à la fois de la suzeraineté égyptienne et d'un protectorat byzantin. Cette situation se renouvellera sous les Croisés, non seulement pour Alep, mais pour Ḥoms et Damas. Nous avons vu (v. p. 144) comment au temps d'Aftakîn, l'empereur Tzimiscès pénétra jusqu'à Damas (976). Une partie considérable de son armée se composait de musulmans. Il avait enrôlé les recrues de la Cilicie, du pays des Thoghoûr (v. p.136), de nombreuses tribus arabes. Quand il approcha de Damas, les chefs musulmans au service de Tzimiscès, écrivirent à Aftakîn pour lui démontrer l'inutilite d'une résistance. L'intelli-

(1) Qalânisi, 53-54.

(2) Qalânisi, 79. Au siècle précédent (vers 930) un fonctionnaire, au retour de son administration en Syrie, doit abandonner au fisc ʿabbâside 360.000 dînârs : Ibn ʿAsâkir, IV, 283.

gent condottiere turc s'en rendit compte. La ville de Saidâ suivit cet exemple. Beyrouth préféra résister. Elle fut emportée, livrée au pillage, une partie de sa population emmenée en esclavage. Djebail subit le même sort. A Tripoli, Tzimiscès dut lever le siége au bout de 40 jours et alla mourir à Constantinople (1).

L'empereur Basile reprit la conquête interrompue (995). Après avoir dégagé la ville d'Alep ; il pénétra dans la vallée de l'Oronte, prit Chaizar, Ḥoms, Rafanyya. La ville de Tripoli résista de nouveau. Enfin il tomba sur Antaradus (Ṭartoûs). Puis, content de ces succès sans lendemain, il disparut, laissant son œuvre se défaire derrière lui.

Hâkim. L'histoire des sectes syriennes nous oblige de revenir à Ḥâkim, dont le gouvernement, fécond en révolutions pour la Syrie, nous a trop longtemps retenu (996-1020). Ce prince monta sur le trône à l'âge de 10 ans. Dans les débuts il affecta une grande tolérance. Des chrétiens, des juifs (2) même parvinrent aux charges les plus élevées, y compris le vizirat suprême. Vers l'an 1000, il survint, selon Maqrìzì, « un dérangement dans son cerveau ». Ibn Baṭrîq (II, 218) parle de folie religieuse et rappelle le cas de Nabuchodonosor. Comme ce dernier, Ḥâkim laissa croître ses cheveux et ses ongles. « Après avoir adopté l'habitude de s'entourer de lumières en plein jour, brusquement il se mit à siéger dans la plus complète obscurité » (3). D'autres auteurs supposent que ses extravagances étaient calculées, qu'il cherchait à dérouter l'opinion du vulgaire, à se faire passer pour un être exceptionnel.

---

(1) Qalânisî, 13-14.

(2) Orthodoxe, la population égyptienne était hostile aux Fâṭimites, obligeant ceux-ci à s'appuyer parfois dans le gouvernement sur les tributaires.

(3) Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 63.

Il commença une vie, où l'inconsistance le disputait à la fantaisie : régentant, défaisant mœurs, modes, religion ; édictant les ordonnances les plus bizarres et souvent les plus odieuses. Un jour le vin est interdit à tous, sans en excepter les chrétiens. « Pour la messe et le culte, ils se virent obligés d'employer des raisins macérés dans l'eau » (1). La nuit, le calife errait dans les rues du Caire, tantôt illuminées *a giorno*, tantôt mornes et désertes, suivant ses caprices. Soudain renonçant au luxe de ses prédécesseurs, il se vêtait de bure comme un *soûfi* ; le lendemain, il s'affublait d'habits bariolés. C'était un déséquilibré, qui portait dans ses mains la vie et la mort. Ses terribles volontés, silencieusement obéies, faisaient d'un coup jusqu'à 10.000 victimes, livraient aux flammes des quartiers entiers de la capitale, jetaient aux chiens les cadavres déterrés dans les cimetières, enfermaient les femmes dans une étroite réclusion, défendant même de leur fabriquer des chaussures, puis les abandonnaient au sabre de ses régiments nègres. Ce fou couronné devait plonger le peuple dans une stupeur confinant à la superstition.

Hâkim et les chrétiens. Après s'être attaqué aux pratiques de l'islam, ses caprices s'abattirent soudain sur les chrétiens et les juifs. Ces derniers furent condamnés à porter des billots au cou, les chrétiens des croix, pesant jusqu'à quatre livres. Sur l'emplacement de leur église et de leur quartier au Caire, il éleva la mosquée d'Al-Azhar. L'édit intolérant de Motawakkil était tombé en désuétude (v. p. 137). Non qu'on fût revenu à des conceptions plus libérales, mais comment se passer des tributaires ? Maqdisî (2), un contemporain, l'at-

---

(1) Ibn Baṭrîq, II, 200. Sur Ḥâkim et les chrétiens. cf. *Ibid.*, 186, 194, 231 ; Barhebræus, *Dynasties*, 213.

(2) *Géogr.* 813.

teste : en Egypte, en Syrie, les écrivains dans les administrations étaient chrétiens. Il en était de même pour la médecine et les autres professions libérales.

A Jérusalem, pendant la Semaine Sainte, les chrétiens avaient l'habitude de sortir processionnellement, croix, bannières en tête, précédés du gouverneur à cheval. Hâkim interdit ces manifestations. Sa rage s'attaqua à l'Eglise du St Sépulcre qu'il fit démolir pierre par pierre ainsi que d'autres sanctuaires en Terre Sainte et en Egypte. Ce vandalisme lui « valut un regain de popularité et les vœux du monde musulman ». Si la folie de Hâkim dépassa tous les antécédents, il est extrêmement osé d'affirmer avec R. Hartmann que « ce fut l'unique persécution officielle et directe contre le christianisme oriental » depuis la conquête arabe. Hâkim surpassa les plus intolérants parmi les 'Abbâsides ; il n'innova pas. Encouragé par l'opinion, il avait déjà ordonné la destruction d'autres églises en ses Etats, lorsqu'il s'arrêta par crainte de représailles contre les mosquées dans les pays chrétiens (1). Enfin il renouvela et aggrava les lois somptuaires édictées par Motawakkil (v. p. 137), força les chrétiens à devenir musulmans, sauf à leur permettre le lendemain de revenir à leur ancienne religion et même de reconstruire leurs églises, aux frais du trésor.

Carmathes et Fâtimites. Les revendications dynastiques des Fâtimites reposaient sur les théories carmathes ou 'isma'iliennes. Cette doctrine abstruse admettait que la première émanation de la divinité avait été la *Raison Universelle*. Celle-ci s'était incarnée dans une série d'Envoyés, appelés *Nâṭiq*, « parlants » ; tels Moïse, le Christ, Mahomet. De là à affirmer que Dieu lui-même pouvait s'incarner, la

---

(1) Qalânisî, 68. L'Espagne, l'Empire grec, etc. Dans la mosquée de Constantinople, on faisait la *khoṭba* fâṭimite ; Abou'l Maḥâsin, *op. cit.* 40.

distance n'était pas trop grande. Le déséquilibrement de Hâkim l'amena à se donner comme l'incarnation de la divinité. En Egypte, au milieu de la population demeurée sonnite, attendant depuis un quart de siècle la fin de ce règne maudit, l'extravagante doctrine ne trouva pas le terrain favorable à son développement. Des ambitieux s'y dévouèrent pourtant. Du plus ardent d'entr'eux, Darazî, les Druses ont reçu le nom populaire que la foule leur décerna aussitôt (1).

Débuts du drusisme. Hâkim les envoya en Syrie où, dans le repli des montagnes, pullulaient les sectes, issues du carmathisme et du chî'itisme, et les chargea de la propagande en faveur de sa propre divinité. L'Egypte ne tarda pas à se débarrasser du tyran. Sa propre sœur, dans l'intérêt même de la dynastie, s'entremit pour aider à le faire disparaître (2). Par malheur, le profond mystère qui entoura cette mort favorisa les progrès de la nouvelle secte. « Ses partisans exaltés المغالون في المذهب », affirme Qalânisî (p. 79), refusèrent de croire à sa mort. « Il s'était dérobé momentanément, caché dans son Essence divine. Il reviendrait au moment voulu manifester sa puissance ». C'est dans les vallées du Wâdittaim au pied de l'Hermon que la secte recruta ses premiers adhérents (3). Sa prédication s'y heurta à l'hostilité des Nosairis, des Chî'ites qui l'avaient précédée. Nous exposerons bientôt leurs doctrines. Reprenons brièvement les événements principaux de l'histoire politique en Syrie, pendant le demi-siècle environ, qui nous sépare des Croisades.

---

(1) I. Batrîq, II, 223.

(2) Voir une version moins compromettante dans I. Batrîq, II, 233 et pour les débuts du drusisme, II, 220 etc. Aboû'l Mahâsin, *op. cit.*, 69-70.

(3) Comp. le nom de *Tayâmina*, synon. de Druses; Mohibbî, III, 268.

Mirdâsides. Le pays achèvera graduellement de se détacher de l'Egypte. Le retour du successeur de Ḥâkim à des traditions plus libérales, la valeur indéniable de ses représentants à Damas ne pourront retarder cette scission. Les Arabes de Syrie s'entendirent pour partager entre eux la Syrie. Aux B. Djarrâḥ écherrait la Palestine, Damas aux Kalbites, Alep reviendrait aux Kilâbites (1). A chaque affaiblissement du pouvoir central en Syrie correspond fatalement une recrudescence d'influence bédouine. Après les Banoû Ḥamdân à Alep, vers l'an 1023, les Banoû Mirdâs, de la tribu qaisite des B. Kilâb, recommencent la tentative des Ḥamdânides. Les habitants d'Alep les appelèrent, las du régime des gouverneurs fâṭimites. A vrai dire, la dynastie des Mirdâsides — elle durera avec des alternatives jusqu'en 1079 — se sentit toujours trop peu sûre d'elle-même, trop menacée dans son indépendance par le califat fâṭimite pour ressusciter les gloires littéraires et guerrières des Ḥamdânides.

Derniers gouverneurs fâtimites à Damas. L'anarchie syrienne inspire à l'empereur byzantin Romain III (vers 1030) la pensée de marcher sur les traces de Tzimiscès et de Basile II (v. p. 148). Il ne réussit qu'à se faire écraser et se sauva à grand peine avec les débris de son armée. L'habile gouverneur fâṭimite de Damas, Dizbiri s'empare momentanément d'Alep (1037), mais sa mort (1041) permet aux Mirdâsides de s'y réinstaller. Après Dizbiri, Damas compta un autre gouverneur fâṭimite, à peine moins remarquable, Badr al-Djamâlî (1063).

Pendant un combat de rues entre le parti syrien et les troupes maghrebines, le feu prit à la mosquée des Omayyades (1069). Cette catastrophe suspendit momentanément la lutte. C'était la gloire de la cité, « une des merveilles du monde », assure Qalânisî (p. 96). « Vainement, écrit Sibṭ ibn

(1) I. Baṭrîq, II, 244.

al Djauzî, les combattants essayèrent d'arrêter les ravages de l'incendie. Le peuple se frappa le visage, implorant le secours d'Allah... Voilà, crièrent les Damasquins, le châtiment de nos félonies, de nos trahisons, de nos dénis de justice ». Le feu dura jusqu'au matin. De l'édifice il ne demeura debout que les quatre murs. Les jours suivants, on continua à prier au milieu des ruines fumantes ». Pendant que Badr al-Djamâlî s'efforçait de sauver en Syrie les débris de la puissance égyptienne, les Seldjoûcides profitèrent du désordre pour y pénétrer (1070).

Les Seldjoûcides en Syrie. Sortis du tronc turco-mongol, qui avait déjà fourni les dynasties éphémères des Toûloûnides et des Ikhchidides, les Seldjoûcides s'étaient mis en vedette en arrachant les 'Abbâsides à la tutelle humiliante des Bouides, protecteurs du Chî'itisme. Ce service en avait fait les arbitres du califat orthodoxe. Un autre fut d'arrêter une nouvelle attaque de Byzance contre les terres de l'islam, celle de l'empereur Romain IV Diogène (1067-71). Après quelques succès en Syrie, le César grec tomba entre les mains d'Alp Arslan, le grand sultan seldjoûcide. Ce succès lui valut aussitôt la soumission des Mirdâsides d'Alep (1070-71). Presqu'en même temps, l'émir turc Atsiz conquiert pour les Seldjoûcides la Palestine, où la côte seule demeure aux Fâṭimites. La prise de Damas en 1075 avait été facilitée par la famine et par la détestable administration d'un gouverneur fâṭimite. La prière au nom des 'Abbâsides y fut dès lors rétablie.

A Jérusalem un émir seldjoûcide Ortoq fonde une petite dynastie locale (1086-87). L'une après l'autre, les conquêtes syriennes échappent aux Grecs, enfin (1069) la plus importante, Antioche. Un retour offensif des Egyptiens réussit à reprendre les cités phéniciennes depuis Tyr jusqu'à Djebail. Un simple qâdi s'empare du gouvernement de Tripoli et y fonde la dynastie des Banoû 'Ammâr (1).

(1) Aboû'l Maḥâsin. *op. cit.*, 267.

La Syrie se trouve partagée en deux sultanies seldjoûcides. Rodwân règne sur le Nord et sur la région d'Alep. Son frère Doqâq se fait proclamer sultan à Damas (1095). Des émirs seldjoûcides plus ou moins indépendants commandent, à Antioche Yâghi Siân, à Homs Djanâḥ ad-daula. Rodwân, d'abord hésitant entre le Caire et Bagdad, se décide finalement pour l'obédience 'abbâside et seldjoûcide. C'est au milieu de ces discordes civiles, de ce morcellement de la Syrie, que tomberont tout à coup les armées des Croisés. Encore n'avons-nous nommé ni les émirs bédouins d'Apamée, ni les Banoû Monqidh, retranchés dans leur romantique forteresse de Chaizar, qu'après la retraite des Byzantins leur avait cédée l'évêque de la cité (1), ni les barons arméniens, au Nord d'Antioche et d'Alep, dans l'ancienne Commagène et sur les deux rives de l'Euphrate, où ils fondent de petites seigneuries. Sur la côte phénicienne, les gouverneurs fâṭimites ne prennent conseil que de leur ambition. A l'exemple des Banoû 'Ammâr, ils attendent le moment de se tailler dans les dépouilles de la Syrie des fiefs indépendants du Caire.

III. La Vie et la Société.

Aboû'l 'Alâ. Cette anarchie politique, le régime des aventuriers turcs et berbères, maîtres illettrés et cupides, n'étaient pas de nature à favoriser le mouvement intellectuel. Ils ne réussiront pourtant pas à l'étouffer. Des poètes se groupèrent autour de la petite cour des Mirdâsides à Alep. Le plus connu, le plus original de tous fut Aboû'l 'Alâ de Ma'arra (973-1057), esprit frondeur à l'inspiration pessimiste. On se demande avec raison comment, aveugle dès l'âge de quatre ans, il put acquérir la familiarité avec la littérature arabe

(1) Cf. Qalânisî, 133.

dont témoignent ses écrits. Cette infirmité précoce explique peut-être son individualisme littéraire et philosophique. « Il fut, dit M. C. de Vaux, un type d'intellectuel sceptique et discrètement anarchiste ; rôle difficile à jouer dans l'islam et qu'avait, en un siècle antérieur, esquissé à peine Motanabbi ». (v. p. 141). Il se vantait de pouvoir composer une œuvre supérieure au Coran, comme valeur littéraire. C'est donner la mesure de ses convictions musulmanes et de la suspicion où le tiennent ses coreligionnaires. Il semble être revenu à résipiscence vers la fin de ses jours. Les poésies de son âge mûr développent avec une vivacité assez vulgaire sa conception pessimiste du monde. Sa رسالة الغفران, *Lettre du pardon*, œuvre de fine critique littéraire et d'humour sceptique, rappelle le plan qui inspirera plus tard la *Divine Comédie* de Dante.

Le soûfisme ; Ghazâlî. Notre brève allusion aux doctrines carmathes, isma'iliennes et druses atteste combien les esprits en Syrie continuent à s'intéresser aux spéculations philosophiques, sans en excepter les plus indigestes. Nous ne possédons pas de détails sur les ascètes musulmans, lesquels, au dire des auteurs arabes (1), peuplaient les solitudes du Liban. Les émirs tanoûkhites y avaient établi un modeste émirat, autour duquel accourront se grouper bientôt les Druses. Damas et Jérusalem deviennent des centres pour la mystique musulmane. En Syrie, observe Ibn Djobair (p. 284), les soûfis mènent une existence de rois ; Allah les a débarrassés des soucis temporels. . . établis en des palais qui les font rêver à ceux du Paradis ». Ibn Battoûta (I, 206) rencontrera plus tard à la mosquée de Damas une foule de dévots, « ne sortant jamais, assidus à la prière, à la récitation du Coran». Les soûfis y comptaient un chef suprême, appelé « le cheikh des cheikhs » (p. 214). C'est dans ces deux villes que succes-

(1) Cf. Ibn Djobair, 287 ; I. Battoûta, I. 284 (V. la *Bibliogr.*).

sivement, à la veille des Croisades, un des chercheurs les plus originaux, les plus sympathiques de l'islam, incontestablement le plus brillant des mystiques islamites, Ghazàlì, après avoir renoncé aux avantages que lui offraient la cour et la ville de Bagdad, vint chercher la solitude, pour s'élever à la science extatique des soûfis. Il vécut deux ans (1095-1097) solitaire dans la mosquée de Damas (1). Il s'y occupa de la composition de ses ouvrages et d'exercices ascétiques. Ghazàlì se préparait, en ruinant la philosophie, dont il trouvait les tendances trop rationalistes, à fortifier la foi des musulmans.

Les madrasa. Cette période est également celle de l'institution et de la diffusion des *madrasa* (2). Elles se répandirent en Syrie au 11[e] siècle, principalement à Alep et à Damas. Ne les confondons pas avec les universités. L'étudiant venait s'y initier au *'ilm*. Ce vocable désigne, à l'exclusion des connaissances profanes, la science *sacrée*, c'est à dire l'étude du Coran avec ses disciplines auxiliaires. Celles-ci comprennent le *tafsir*, exégèse coranique, la *Sira*, vie du Prophète, le *hadith*, connaissance des traditions religieuses (v. p. 40), critique et biographie des transmetteurs, *mohaddith* (3). Les sciences profanes, spécialement la médecine, très cultivée, continuaient à être en majorité monopolisées par les chrétiens et les juifs, ainsi que la culture de la langue et de la composition arabes. Nous avons entendu (v. p. 150) Maqdisì se plaindre de l'apathie, manifestée à cet égard par ses coreligionnaires de Syrie, lesquels se laissèrent absorber par l'étude stérile du *hadith*, par d'incessants voyages à la recherche des traditions islamites, في طلب العلم , comme on disait. Les *madrasa* furent des séminaires, destinés à promouvoir

(1) I. Djobair, 266, 19.
(2) Une vingtaine à Damas : Ibn Djob. 283.
(3) Comp. Ibn Battoûta, I. 212-13.

le savoir coranique. C'est ce savoir qu'on visait quand on faisait dire à Mahomet : « اطلبوا العلم حتى في الصين », cherchez la science jusqu'en Chine ».

Ressources de la Syrie. Plus étonnante paraît la description de la prospérité du pays pendant les deux siècles antérieurs aux Croisades. Les exactions des agents fâṭimites, les énormes fortunes qu'ils réalisèrent pendant leur courte apparition dans les provinces syriennes, (v. p. 148) nous ont déjà permis de soupçonner sa persistante vitalité. Il faut lire le tableau esquissé par le Syrien Maqdisî (1), le plus grand des géographes arabes, pour s'en former une idée approximative, deviner l'origine des ressources et aussi concevoir les plus belles espérances sur l'avenir d'un pays, d'une race que des siècles d'oppression, de la plus déplorable administration n'ont pas réussi à appauvrir.

Avant d'aller plus loin, il est temps de nous familiariser avec l'islam, ses dogmes fondamentaux, sa législation religieuse et juridique, ses sectes, son évolution doctrinale, sa conception de la mystique et de la vie spirituelle. Après quatre siècles d'expansion, la religion coranique a pris sa forme définitive ; elle est devenue l'islam traditionnel, le système immuable que nous avons sous les yeux.

(1) *Géogr.*, 180, 184 etc. (V. *Bibliogr.*).



Principaux synchronismes.

Fondation du califat omayyade de Cordoue (756).

Charlemagne couronné empereur à Rome (800).

Les Arabes en Crète, dans le Midi de l'Italie (826-827), sur les côtes de Provence (837). Ils s'emparent d'Amorion (Anatolie) (838).

Photius, patriarche de Constantinople (858).

Mission des SS. Cyrille et Methode chez les Slaves. Conversion de la Bulgarie (863-664).

Prise de Syracuse par les Arabes (878) : ils s'établissent à Fraxinet en Provence (888), prennent Thessalonique (904).

Prise de Mélitène (934), de Nisibe et d'Edesse par les Grecs (944).

Hugues Capet, proclamé roi de France (987).

St Etienne, roi de Hongrie (1.000).

Les Normands s'établissent en Italie (1025).

Le patriarche Cérulaire rompt avec Rome (1054).

Conquête de l'Angleterre par les Normands (1066).

Tolède, enlevée aux Arabes, devient la capitale de la Castille (1086). Conquête de Valence par le Cid (1094).

Empereurs byzantins.

Dynastie macédonienne.

Basile Ier, 877-886.

Léon VI le Sage, 886-912.

Alexandre, 912-913.

Constantin VII Porphyrogénète, 913-959, associé à Romain Ier Lécapène, 919-944.

Romain II, 959-963.

Nicéphore II Phocas, 963-969.

Jean Ier Tzimiscès, 969-976.

Basile II le Bulgaroctone, 976-1025.

Constantin VIII, 1025-1028.

Romain III Argyre, 1028-1034.

Michel IV le Paphlagonien, 1034-1041.

Michel V le Calfat, 1041-1042.

Constantin IX Monomaque, 1042-1054.

Théodora, 1054-1056.

Michel VI Stratioticos, 1056-1057.

Dynastie des Doucas et des Comnènes.

Isaac Ier Comnène, 1057-1059.
Constantin X Doucas, 1059-1067.
Romain IV Diogène, 1067-1071.
Michel VII Doucas, 1071-1078.
Nicéphore III Botaniate, 1078-1081.
Alexis Ier Comnène, 1081-1118.
Jean II Comnène, 1118-1143.
Manuel Ier Comnène, 1143-1180.
Alexis II Comnène, 1180-1183.
Andronic Ier Comnène, 1183-1185.

Califes ʿabbasides.

(Dates d'avènement).

Saffâḥ	750	Râḍi	934
Manṣoûr	754	Mottaqî	940
Mahdi	775	Mostakfi	944
Hâdi	785	Moṭîʿ	946
Rachîd (Hâroûn ar-)	786	Ṭâïʿ	974
Amîn	809	Qâdir	991
Mâmoûn	813	Qâïm	1031
Moʿtaṣim	833	Moqtadi	1075
Motawakkil	847	Mostaẓhir	1094
Montaṣir	861	Mostarchid	1118
Mostaʿîn	862	Râchid	1135
Moʿtazz	866	Moqtafi	1136
Mohtadi	869	Mostandjid	1160
Moʿtamid	870	Mostaḍi	1170
Moʿtaḍid	892	Nâṣir	1180
Moktafi	902	Ẓâhir	1225
Moqtadir	908	Mostanṣir	1226
Qâhir	932	Mostaʿṣim	1242-1258

Dynasties Egyptiennes.

Toûloûnides.

Aḥmad ibn Ṭoûloûn 868.
Khomârawaih ibn Ṭoûloûn 884.
Djaich Aboû'l 'Asâkir ibn Khomârawaih 895.
Hâroûn ibn Khomârawaih 896.
Chaibân ibn Aḥmad 904-905.

Ikhchîdides.

Moḥammad Ikhchîd ibn Ṭoghdj 935.
Aboû'l Qâsim ibn Ikhchîd 945.
Aboû'l Hasan 'Alî ibn Ikhchîd 960.
Aboû'l Misk Kâfoûr (un eunuque) 966.
Aboû'l Fawâris Aḥmad ibn 'Alî 968-969.

Fâṭimites.

Mahdî ('Obaidallah)	909	Mostanṣir	1035
Qâim	934	Mosta'li	1094
Manṣoûr	945	Amir	1101
Mo'izz	952	Hâfiẓ	1130
'Aziz	975	Ẓâfir	1149
Ḥâkim	996	Fâiz	1154
Ẓâhir	1020	Adid	1160-1171

Dynasties d'Alep.

Hamdânides.

Saif ad-daula, Aboû'l Ḥasan 'Alî 944.
Sa'd ad-daula, Aboû'l Ma'âli Charîf 967.
Sa'îd ad-daula, Aboû'l Faḍâil Sa'îd 991.
Aboû'l Ḥasan 'Alî. } 1001-1003
Aboû'l Ma'âli Charîf. }
(Gouverneurs fâṭimites).

Mirdâsides.

Ṣâliḥ ibn Mirdâs 1023.
Chibl ad-daula Naṣr 1029.
(réaction fâṭimite) 1037.
Mo'izz ad-daula Tamâl 1042.
(réaction fâṭimite) 1057.
Rachîd ad-daula Maḥmoûd 1060.
Tamâl (pour la 2^e^ fois) 1061.
Aboû Doâba 'Aṭyya 1062.
Rachîd ad-daula (2^e^ fois) 1062.
Djalâl ad-daula Naṣr 1075.
Aboû'l Faḍâil Sâbiq 1076-1079.

CHAPITRE VIII.

ISLAM ; DOGMES ET ÉVOLUTION.

I. LE CORAN ET LA TRADITION.

Les sources doctrinales de l'islam sont contenues dans le *Coran* et dans le *Sonna* ou tradition écrite.

Le Coran, *récitation*, est l'œuvre de Mahomet ; sa composition remonte aux trois premières décades de notre 7e siècle. L'authenticité de cette attribution ne saurait être sérieusement contestée. Un remaniement postérieur, une intervention étrangère auraient supprimé dans le recueil les anachronismes, les nombreuses redites et tautologies que l'auteur y avait laissé subsister. Il se compose de 114 *sourates* ou chapitres de longueur très inégale, allant de 3 à 280 versets. Les plus développées se trouvent placées arbitrairement en tête du recueil, sans souci pour la chronologie ou la date de publication des fragments de révélation. L'ensemble compte 6206 versets, chacun terminé par des assonances parfois très lâches, tenant lieu de rimes. Au point de vue philologique, le style est d'une remarquable perfection, dans cette première œuvre en prose de la littérature arabe et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ait servi de *canon* pour fixer les règles de la grammaire nationale.

Sourates mecquoises et médinoises. *Chronologiquement* on divise les sourates en *mecquoises* et *médinoises*, selon qu'elles ont été proclamées à la Mecque ou, après l'hégire, à Médine. Mais l'éditeur du recueil — publié plusieurs années après la mort de Mahomet — a maintenu dans les sourates mecquoises, et *vice-versa* dans les médinoises, des groupes de versets appartenant à une époque différente. Ce désordre ne facilite pas l'intelligence d'un texte, souvent concis jusqu'à l'obscurité et rempli d'allusions aux événements du jour, dont nous connaissons mal le détail. Le *tafsir* (exégèse) se propose — il y réussit très imparfaitement — de résoudre ces problèmes d'herméneutique. Les sourates médinoises, les moins anciennes, sont aussi les plus longues, les plus prosaïques comme style. Elles contiennent des dispositions légales, des allocutions militaires, le règlement d'incidents contemporains ou d'affaires appartenant à la vie domestique du Prophète : divorce de Zaid, son fils adoptif (*Coran*, 33, 37), l'accusation, الافك, portée contre 'Aicha, sa favorite, (24, 10, 11), le statut relatif à ses femmes après sa mort, etc., etc.

Leur contenu ; dogmes. Les chapitres mecquois, d'un style beaucoup plus lyrique, renferment en substance les idées dogmatiques, peu variées, de l'auteur, dominé, dans les débuts de sa mission, par des préoccupations eschatologiques. Ces idées reviennent avec une insistance monotone, sans effort pour varier l'expression ni renouveler le répertoire d'images, de comparaisons, généralement peu originales sur l'existence de Dieu, ses attributs, ses relations avec le monde. Allah est le Créateur, le Maître unique et sans égal. Les anges sont ses ministres. Il révèle ses ordres aux créatures. Il les rappelle au monothéisme par l'intermédiaire des prophètes, dont la série ininterrompue depuis Adam, en passant par Moïse et le Christ, a été définitivement close par Mahomet, « le sceau des prophètes » (33, 40). Il existe une autre vie. Chacun y sera récompensé d'après ses œuvres ; les bons au Paradis, les méchants en enfer : lieux de jouissances ou

de tourments considérés comme matériels. Nulle part il n'est fait allusion à la vision béatifique des Elus. A la fin du monde, tous les morts ressusciteront, ils passeront au Jugement dernier, où leur sort éternel sera définitivement réglé. Les sourates ne se prononcent pas sur l'état des âmes pendant la période qui sépare la mort du Jugement. Voilà les thèmes principaux de la dogmatique du Coran, où la vigueur de l'affirmation tient trop souvent lieu de preuves.

Quant aux obligations, elles se résument dans les suivantes, considérées comme les « cinq piliers de l'islam » : 1° la profession de foi, reconnaissant l'unicité de Dieu et la mission prophétique de Mahomet ; 2° les prières quotidiennes aux temps déterminés, et celle publique, la prière à la mosquée, du Vendredi, toujours précédées d'une lotion rituelle ; 3° l'aumône pour des fins humanitaires et l'assistance destinée aux membres de la communauté et aussi pour la « guerre sainte », *djihâd,* sur laquelle le Coran insiste longuement dans les sourates médinoises ; 4° le jeûne du mois de Ramadan ; 5° le pélerinage à la Mecque. Sont dispensés de cette dernière obligation les mineurs, les esclaves, les nécessiteux. Une autre cause de dispense réside dans l'insécurité des routes ou des temps, période de guerre ou de troubles. Mais l'obligation renaît avec la disparition des empêchements.

La Sonna. Le Coran n'offrait pas un corps de doctrine complet. Il n'avait prévu pour les règles de la vie religieuse qu'un nombre restreint de cas, sans penser à une société différente de celle de l'Arabie, patriarcale et nomade. Les circonstances — non pas l'importance des questions — motivèrent seules l'intervention législative du Prophète dans le Coran. A l'effet de combler cette lacune, de suppléer à cette imprécision, on recourut de bonne heure à la *Sonna.* On appela de ce nom la tradition, telle qu'on la supposa avoir été fixée dans la conduite, dans les paroles du Prophète et de ses premiers Compagnons. Ce que cette primitive génération avait professé en matière de croyances, ce qu'elle avait pratiqué

devint la règle de foi, la norme de la vie pour la postérité. Il fournit le complément et aussi l'interprétation autorisée du texte coranique et de ses nombreuses énigmes.

Les musulmans du premier siècle s'appliquèrent donc à recueillir, à enregistrer tout ce qu'ils savaient ou s'imaginaient savoir sur cette période, « l'âge d'or de l'islam », sur les paroles, les gestes. les décisions du Prophète et des croyants, qui avaient vécu dans sa compagnie intime ou qu'on supposait avoir été directement formés par lui en vue de leur mission future de guides, de modèles de la communauté islamite.

Le hadîth. Ces matériaux, recueillis avec plus de zèle que de discrétion, constituent le *hadîth*, littéralement *récit*. Chaque trait, chaque récit particulier, s'appellent également *hadîth* et la collection complète, formant une énorme bibliothèque, porte le même nom. On y descend dans les plus minimes, les plus pittoresques et aussi les plus réalistes détails. Le hadîth nous apprend comment Mahomet accomplissait ses prières, ses ablutions, comment il jeûnait, il s'habillait, se comportait dans la vie domestique, avec ses contemporains. Le Maître est censé y répondre d'avance aux difficultés dogmatiques, disciplinaires et politiques, qui devaient s'élever plus tard. Il condamne les hérétiques des temps futurs, les doctrines dangereuses, les opinions, les innovations modernistes ; il précise, complète les prescriptions sommaires du Coran. Dans cette énorme masse de renseignements, recueillis hâtivement et rappelant par leurs minuties la méthode du Talmud juif — auquel on ne tarda pas à faire de multiples emprunts — toutes les parties ne pouvaient prétendre au même degré d'authenticité. Sur plus d'un point le zèle des collectionneurs, leurs préventions avaient dépassé les limites de la discrétion.

Recueils principaux. La nécessité s'imposa de créer une science spéciale, s'exerçant sur la crédibilité, l'authenticité des hadîth. A partir du 9e siècle, la critique y opéra un

choix ; critique purement *externe*, discutant rarement le fond même des récits. Elle réunit dans des recueils spéciaux les matériaux traditionnels, destinés à servir de base à la vie religieuse des musulmans. Deux de ces compilations ne tardèrent pas à conquérir la faveur universelle, celle de Bokhârî († 870) et de Moslim († 874), appelés « les deux Cheikhs » par excellence. Leur travail s'appelle *Saḥîḥ*, « authentique » ; il a obtenu la valeur et la considération de livres canoniques. Après eux, on cite encore quatre autres recueils, également parus dans le 9e siècle. Dans un degré moindre, ils sont acceptés, eux aussi, comme des autorités traditionnelles. Avec les deux premiers, ils forment la collection des « Six Livres » dans l'énorme *Corpus* du ḥadîth, dont l'extension ne cessera de croître à mesure qu'on s'éloignera des origines et que les circonstances, le mouvement des idées feront sentir la nécessité de solutions adaptées aux besoins nouveaux.

II. La Jurisprudence ; ses interprètes.

Origine. Le développement de l'islam, la fondation du califat amenèrent à formuler le droit, *fiqh*, littéralement la *sagesse*, la *(juris) prudentia* des Romains. Comme chez ces derniers, le *fiqh* est *rerum divinarum atque humanarum notitia*, « la connaissance des choses divines et humaines ». Il embrasse et prétend régler dans le détail l'ensemble de la vie religieuse et profane, que l'islam ne sépare pas dans la pratique. Aussi le *faqîh*, le *'âlim*, pluriel *'oulamâ*, (d'où notre *uléma*), les savants, appliqués à cette étude, sont-ils moins des jurisconsultes que des théologiens et des canonistes. Le *fiqh* a subi l'influence des législations antérieures, de Rome surtout, celle-ci par le canal du Droit Canon des églises chrétiennes d'Orient. Il dérive en première ligne du Coran et de la *Sonna*, ensuite du raisonnement, tenant compte aussi des coutumes locales.

Quatre écoles orthodoxes. L'intervention, la prédominance, plus ou moins marquée de ces éléments, explique l'origine et la diversité des écoles juridiques, *mazhab* مذهب, rite ou tendance, (non pas *secte*, comme on traduit parfois) Parmi elles, quatre sont considérées comme orthodoxes. Quant à leur répartition, leur diffusion provinciale, elle tient à l'influence exercée par leurs fondateurs et par les plus éminents de leurs disciples immédiats dont le prestige les a imposées autour d'eux. L'école de l'imâm Châfi'î (✝ 819) s'est répandue en Egypte, dans l'Arabie méridionale et, de là, dans l'Archipel indien. Celle de Mâlik (✝ 795), la plus ancienne et fondée à Médine, le centre principal de la tradition, a prédominé jadis en Espagne. Actuellement elle règne au Maghrib et dans l'Afrique Occidentale. Les pays turcs, ceux de l'Asie centrale, du continent indien, suivent les prescriptions d'Aboû Ḥanîfa (✝ 767), le fondateur de la première école juridique *spéculative*. L'adoption de l'école d'Aboû Ḥanîfa par les Indiens explique l'intervention récente de ces derniers en faveur du califat ottoman et de son maintien à Constantinople. Presque disparue est celle de l'imâm Aḥmad ibn Ḥanbal (✝ 855). Elle représentait l'extrême droite de l'intransigeance orthodoxe, attachée à la lettre du ḥadîth, et fut suivie jusqu'au 15e siècle dans la Syro-Mésopotamie. L'influence des Ottomans lui porta une atteinte sérieuse, de même qu'elle profita à la diffusion de l'école d'Aboû Ḥanîfa, plus ratiocinante, plus tolérante que ses rivales. Au milieu du 18e siècle la réforme wahhâbite remit en vigueur, au centre de l'Arabie, le système d'Ibn Ḥanbal, dont elle exagère l'opposition à toute innovation.

Différences et méthodes. Aboû Ḥanîfa eut le mérite de comprendre qu'il fallait accorder une place convenable au raisonnement personnel, à l'*opinio*, *raï*, رأي « l'*opinio prudentùm* ». Mâlik protesta et revendiqua les droits imprescriptibles du *ḥadîth*, de l'exemple du Prophète. Plus réactionnaire encore se montre Ibn Ḥanbal. Il n'admet l'*opinio* que dans

les cas d'extrême nécessité, en l'absence de tout antécédent prophétique. D'où l'obligation pour lui de se montrer accueillant aux hadîth les moins défendables par la critique interne. Ces distinctions admises, l'esprit de ces écoles, leurs méthodes présentent des différences plus apparentes que réelles. Les points sur lesquels elles se séparent se réduisent à des classifications divergentes, à des décisions de détail, pouvant être toutes admises en sûreté de conscience. Ainsi dans le christianisme, le théologien peut *ad libitum* se ranger du côté des thomistes, des molinistes, des augustiniens, des scotistes, des probabilistes ou des æquiprobabilistes.

Parmi ces différences chez les musulmans, rappelons les discussions relatives à l'accomplissement de la prière ; quelles formules doivent être prononcées à haute ou basse voix ; à quelle hauteur faut-il lever les bras en prononçant « *Allah akbar* », Dieu est grand ; quelle doit être, pendant le même exercice, la position des mains, au-dessus ou au-dessous du nombril ? La prière demeure-t-elle valide quand une femme prend place à côté du fidèle ou au milieu des rangs ? La langue rituelle de l'islam est l'arabe. Seul Aboû Ḥanîfa, lui-même d'origine iranienne, tolère un autre idiome pour la récitation de la *Fâtiḥa*, la première sourate. Comment et quand faut-il remplacer les jours omis pendant le jeûne de Ramadan ? Le renégat, revenu à l'islam, doit-il recommencer tous les jeûnes omis depuis son apostasie ? Un enfant trouvé sera-t-il considéré comme musulman ? Oui, répondent tous les chefs d'école, à l'exception d'Aboû Ḥanîfa, partisan de la négative, si la trouvaille a lieu dans un endroit habité par des *tributaires*, à savoir des non-musulmans.

Toutes ces questions et d'autres analogues, sur la nature des aliments permis ou illicites, etc., ont formé une riche littérature, où la subtilité des ulémas se donne carrière. Comment se tirer d'affaire pour tourner l'obligation de tenir un serment ? Voilà un chapitre où Aboû Ḥanîfa a déployé toute la fécondité de son génie inventif. En appliquant à propos les

règles d'une souple herméneutique, *tafsîr*, on transformera en simples *optatifs* certains *impératifs* du Coran, c'est-à-dire, des devoirs rigoureux en œuvres de surérogation. Avec la même facilité on réussira l'opération inverse. « Epousez à votre choix deux, trois, quatre femmes » dit le Coran (4, 3). Une autorisation, une concession, apparemment ! Des ulémas ingénieux y ont découvert un ordre et la condamnation explicite du célibat. C'est le triomphe de la casuistique. Elle permet de trouver dans le texte du Coran les décisions appropriées aux circonstances les plus imprévues, de l'adapter à tous les besoins du moment. Réformistes et modernistes musulmans sauront s'en prévaloir.

Idjmâʿ. Le Prophète avait dit : « Les miens ne s'accorderont jamais dans l'erreur ». Par ailleurs, on lui attribue aussi ce dicton : « La variété des opinions est une miséricorde رحمة (d'Allah) ». Il faudrait comprendre que cette diversité d'opinions, de déductions chez les savants, a pour résultat de mettre à l'aise la conscience des fidèles, en leur laissant le choix entre leurs décisions. Ces deux paroles servent à expliquer la variété des écoles orthodoxes ainsi que le concept de *l'idjmâ*ʿ, l'accord doctrinal de l'islam dans les questions controversées. Cet accord remplace l'intervention de l'infaillible *consensus Ecclesiæ*, de l'accord doctrinal de la communauté. Sans lui, le développement de la doctrine demeure inexplicable : *in dubiis libertas, in certis unitas*. Il tolère la spéculation, une certaine évolution du dogme, mais il sait intervenir opportunément pour prévenir les abus d'une liberté illimitée.

On lui doit la reconnaissance officielle des six recueils canoniques du *hadîth*, des quatre écoles juridiques, du mysticisme moral ou ṣoûfisme orthodoxe. Il laisse la porte ouverte à l'éclosion d'opinions nouvelles, à charge pour celles-ci d'en obtenir la ratification, le laisser-passer, un *tolerari potest* de *l'idjmâ*ʿ. Le culte, l'intercession des saints, la vénération pour leurs tombeaux demeurent en principe

opposés à l'esprit du monothéisme coranique; celui-ci n'admettant aucun intermédiaire entre Allah et les croyants. L'*idjmâ'* les a légitimés, en leur apportant la consécration de l'islam mondial, l'approbation attestée par la coutume universelle et le silence des docteurs. Dans la pratique, c'est moins la lettre du Coran et le texte de la *Sonna* que leur interprétation par le magistère vivant, résidant au sein de la communauté, qui doit servir de critère pour dirimer les questions litigieuses. Il a fixé pour l'éternité l'exégèse du Coran. L'activité des *ulémas* se borne à commenter les maîtres des grandes écoles. C'est indiquer dans quelles limites étroites se trouvent enfermés l'évolution doctrinale, le progrès de la spéculation islamique.

L' « imâm infaillible » ; pas de conciles. Les Chi'ites se sont donné un organe officiel de l'*idjmâ'* : c'est le jugement de l'imâm *infaillible*. Cette théorie ne pouvait être acceptée par les Sonnites ou orthodoxes, qui, à juste titre, n'admettent ni l'existence ni les titres de cet imâm hypothétique. Chez eux, l'*idjmâ'* n'est pas non plus, comme dans le christianisme, le résultat de synodes et de discussions conciliaires. L'*instinct catholique*, le besoin d'uniformité, incontestables au sein de l'islam, sont un phénomène complexe et spontané à la fois. Il s'est, après de multiples tâtonnements, accordé sur une formule assez souple pour avoir chance d'être adoptée, tout en garantissant l'unité doctrinale. De bonne heure l'énorme extension de l'islam, sa division en sectes, en Etats rivaux, n'ont pas permis d'interroger la masse des fidèles sur les questions de foi. On leur a substitué l'islam enseignant, le corps des *faqîh* et des ulémas. A eux il appartient de représenter la *vox populi*, en leur qualité « d'héritiers des prophètes », comme les aurait appelés Mahomet. On a adopté en principe que la *via media*, suivie par les ulémas autorisés, devait être tenue pour la règle, que les points garantis par leur accord doctrinal, par leur entente universelle, ne pou-

vaient être remis en discussion, tant en matière de discipline que de dogme. C'est contre cet *idjmâ'* des docteurs orthodoxes que viendrait échouer au 18e siècle le mouvement des Wahhâbites et leur prétention de restaurer la pureté de l'islam primitif. Dans le détail, les novateurs de l'Arabie centrale pouvaient avoir raison. Leur tort fut de vouloir limiter l'*idjmâ'* à l'accord des deux premiers siècles islamiques, de nier toute adaptation postérieure. Ainsi l'Eglise grecque d'Orient prétend n'admettre que les définitions des six premiers conciles œcuméniques. Souscrire aux prétentions des sectaires wahhâbites, c'eût été admettre tacitement que la communauté musulmane s'était unie dans l'erreur pendant de longues générations.

Les ulémas sont, avons-nous dit, les interprètes autorisés du *consensus*. Dans leurs doutes, pour la solution des cas de conscience ou la définition des points de doctrine controversés, les simples fidèles s'adressent à eux. Les réponses écrites qu'ils obtiennent, toujours motivées sur les textes du Coran, de la *Sonna* et la doctrine d'une des écoles juridiques, constituent une فتوى *fatwâ* (décision). Les auteurs de ces *fetwas*, quand ils se trouvent officiellement chargés de donner ces solutions, s'appellent des *mouftis*, littéralement *donneurs de fetwa*. A Constantinople, le chef suprême des ulémas et des mouftis est le *Cheikh ul-islam*. Supérieur au sultan-calife lequel — à l'encontre de qu'on affirme couramment — ne possède aucune prérogative, aucun pouvoir spirituels, n'a rien de commun avec le Pape ou le patriarche des chrétiens, ne jouit d'aucune autorité doctrinale, ni même législative, l'islam ne reconnaissant que la *Charî'a* ou loi religieuse, le Cheikh ul-islam est nommé par le sultan et révocable à volonté ; situation qui garantit le gouvernement contre toute velléité d'indépendance. Le *qâḍi* est le titulaire d'une judicature ou magistrature judiciaire. Il décide d'après la loi canonique, le *Char'* ou *Charî'a*. Le pouvoir civil est chargé d'exécuter ses sentences.

Pas de liturgie proprement dite ! Le Vendredi n'a rien de commun avec le Sabbat ou le Dimanche. Il ne comporte pas l'obligation du repos hebdomadaire, mais seulement l'assistance à une prière publique avec *khotba* ou sermon. L'absence de liturgie, de cérémonies cultuelles rend sans objet l'existence d'une classe de ministres, spécialement ordonnés pour diriger le service divin, assumer le soin spirituel des âmes. On appelle *muezzins* مؤذن des fonctionnaires subalternes, chargés de convoquer à la prière. Des *cheikhs* ou *imâms* sont préposés à certaines mosquées ou établissements pieux. Les chefs des confréries de soûfis s'appellent également cheikhs. Mais leur situation ne leur confère aucun droit exclusif à la présidence de la prière. Elle sera assumée par n'importe quel fidèle, s'il est bon musulman et possède suffisamment les modalités de la prière. Ainsi la *circoncision* ou l'initiation islamique pourra être accomplie par le premier barbier venu. Si des qâdis, des imâms président aux mariages, ils s'en acquittent en leur qualité de témoins privilégiés ou en vertu d'une délégation de l'autorité civile, et non pas d'une prérogative inhérente à leur charge, laquelle n'a aucun caractère spirituel. C'est constater de nouveau qu'il n'existe pas d'Eglise, pas de hiérarchie sacerdotale dans l'islam. Celui-ci ignore l'institution des sacrements, celle d'une cléricature, intermédiaire officiel, exclusif de grâces spirituelles.

III. Le Soufisme.

Son origine. Cette lacune, la prédominance de l'élément juridique, ne pouvaient satisfaire toutes les consciences, ni surtout convenir aux néophytes musulmans, transfuges des monothéismes antérieurs. De leur précédente éducation religieuse, ils avaient gardé le souvenir d'un idéal supérieur, comme une nostalgie de perfection et d'ascension spirituelles.

Ces esprits, plus raffinés que les frustes psychologues arabes, auxquels nous devons l'ébauche doctrinale de l'islam, ne tardèrent pas à se trouver comprimés au sein d'un dogmatisme rigide, sans culte extérieur ; religion de guerriers et de pasteurs, adaptée aux besoins moraux très restreints d'une société patriarcale et primitive. Ce formalisme extérieur, une législation aussi minutieuse semblaient par trop négliger les besoins spirituels des âmes. Le monothéisme coranique a placé Allah très haut, très loin de la faible humanité. Entre Dieu et la créature il n'admet pas de communication directe et régulière. Mahomet lui-même a reçu le dépôt de la révélation, non pas immédiatement, mais par le ministère d'un ange. Les fidèles éprouvèrent le besoin de diminuer cette distance, de se mettre en rapports plus étroits avec la divinité. Cette tendance, à laquelle l'islam officiel n'offrait aucune satisfaction, donna naissance à la mystique musulmane, au *soûfisme* ; mot dérivé de *soûf*, صوف, laine, parce que ses premiers adhérents affectèrent de se vêtir de bure et d'étoffes de laine, à l'imitation des moines chrétiens. Synonyme de *soûfi* est le terme arabe de *faqir*, pauvre, et le vocable persan *derwiche*, qui signifie mendiant. Tous deux font allusion au détachement du monde que professent les mystiques.

Influence chrétienne. Quoique les plus anciennes sourates contiennent en plus d'un endroit des considérations ascétiques, des développements oratoires sur la vanité des biens de ce monde, sur la nécessité d'en détacher le cœur, l'influence chrétienne demeure indéniable sur les premiers développements du *soûfisme*. Il prit naissance en Syrie (1) et emprunta une partie de son vocabulaire à la langue syriaque. « Allah veut vous alléger la pratique de la religion, vous y mettre au large et non pas à l'étroit », proclamait le Coran

(1) Avant le 3e siècle H., semble-t-il. Aucune date précise ne peut être assignée.

(2, 181 ; 22,77) « Mangez, jouissez, dit-il encore (*passim*), des biens qu'Allah vous a octroyés ». Le soûfisme marquait une réaction contre le courant réaliste et mondain qu'on prétendait appuyer sur ces versets et, à l'aide du hadîth, sur l'exemple et la pratique du Prophète. « Suivez ma *sonna* (tradition), aurait-il dit ; je bois, je mange, je me marie ».

Ces hadîth visent surtout l'exclusion du célibat monacal. « Pas de monachisme dans l'islam ; son monachisme, c'est la guerre sainte » — « Les célibataires sont les frères du diable » — « Deux prostrations d'un musulman marié valent plus que 70 d'un célibataire ». A l'encontre de ces protestations anticipées, attribuées à Mahomet, il demeure vrai que le soûfisme a commencé par emprunter les éléments de sa doctrine au mysticisme chrétien. « Cette terre n'est pas une demeure permanente. La pénitence doit nous en détacher et non moins le souvenir de nos péchés. Il faut les pleurer, les expier par le jeûne, la prière et l'abandon de son bien aux pauvres ». A l'imitation des ascètes chrétiens, la crainte du Jugement (v. p. 164), du compte à rendre, le *don des larmes* — les larmes que les anciens Arabes considéraient comme une faiblesse indigne de l'homme — deviendront les marques, les *charismes* distinctifs des grands mystiques ou soûfis, ceux du moins que revendiqueront leurs biographies. Cet idéal nouveau de vie spirituelle gagnera graduellement les milieux musulmans. Il conquerra certains cercles théologiques, qui gémissaient sur la mondanité, sur le formalisme où s'enlisait l'islam officiel. Ghazâlî (v. p. 156), deviendra le plus illustre représentant de cette tendance et son exemple contribuera puissamment à valoir au mysticisme la consécration, l'approbation de l'*idjmâ*ʿ.

Influences bouddhistes ; Hallâdj. A côté des influences chrétiennes, le contact avec la philosophie grecque vint bientôt ajouter des motifs néoplatoniciens et, quand le ṣoûfisme se répandit dans l'Asie Centrale, des éléments d'origine bouddhiste. Parmi ces derniers, signalons le *fanâ* ou anéan-

tissement, l'absorption de la personnalité humaine dans celle d'Allah. Le *tauḥîd*, l'*unification*, s'avance plus loin ; il vise à réaliser l'union effective du contemplatif avec Dieu. Ce contact direct, le ṣoûfi prétend l'atteindre par la pratique assidue de l'ascétisme. Ainsi Moïse sur le Sinaï — cette comparaison était devenue familière aux ṣoûfis — en pensant à l'Etre Unique, s'était tellement unifié, simplifié, séparé du créé, que Dieu ne pouvait plus se montrer à lui que dans l'isolement parfait de sa simple Unité. Certains ṣoûfis — nommons le célèbre Ḥallâdj — finirent par se substituer à Dieu, par parler à la première personne, au lieu et place d'Allah. Ḥallâdj s'écriera un jour : « Je suis la Vérité ». Si nous en croyons ses confrères, « de telles paroles viennent aux lèvres du Sage, quand il s'aperçoit qu'il réalise complètement le *tauḥîd*, qu'il en est imprégné. C'est Dieu alors qui parle par sa bouche ».

Déviations du soûfisme ; ésotérisme. Ces citations le montrent : s'il existe un mysticisme musulman orthodoxe, aspirant à une vie intérieure plus intense, au détachement du monde — celui que voulut populariser Ghazâlî — le ṣoûfisme verse facilement dans l'ésotérisme, sans en excepter celui de Ghazâlî, lequel n'est pas fait pour la foule. Conséquence plus grave ; le système des ṣoûfis allait aboutir logiquement à des excès qui devaient attirer les sévérités de l'islam officiel. Ce dernier est à ses yeux « la religion des membres », notablement inférieur à « la religion des cœurs », comme il appelle son mysticisme. Il proclame la prééminence de la *ma'rifa*, la *gnose* ou Sagesse divine sur le *'ilm*, la *science acquise* ou discursive, à savoir celle des ulémas. Parvenu au degré du *tauḥîd*, à l'endosmose ascétique de l'Essence divine, le ṣoûfi se juge dispensé de la pratique des œuvres extérieures. Il n'y reconnaît que des allégories, des symboles, des « moyens », *wasâiṭ*, partant d'un caractère transitoire. Elles doivent céder la place aux pratiques du mysticisme, aux œuvres spontanées,

« non mercenaires », comme il qualifie sommairement les pratiques de la religion légale. De là à proclamer leur inutilité, il n'y a qu'un pas. Le ṣoûfisme exalté l'a franchi, il y a vu des obstacles, retardant l'ascension spirituelle de l'âme. Allant plus loin, certains adeptes ont étendu ce dédain à la morale conventionnelle, aux interdictions édictées par la Loi coranique ou *Charî'a*. C'est l'attitude adoptée par les *Malâmatyya*, littéralement les *blâmables*, véritables cyniques. Ils prétendent s'attirer le mépris, en commettant publiquement les excès les moins excusables, afficher leur indépendance vis-à-vis de l'opinion et des jugements humains. On ne s'étonnera donc plus de rencontrer parmi les ṣoûfis des agnostiques complets, proclamant l'égalité, l'inutilité de toutes les confessions religieuses, parvenus à l'indifférence doctrinale la plus absolue, ou dont les aphorismes, interprétés littéralement, semblent la justifier. « Malheur, s'écrie le mystique Ibn al-'Arabî, à qui base sa conviction sur des syllogismes ; elle demeure à la merci des objections. La vraie foi, c'est la foi intuitive, celle du cœur, supérieure à toute contradiction ».

L'inquisition et les soûfis. On voit si l'orthodoxie islamique avait raison de surveiller les tendances panthéistes et agnostiques développées par le ṣoûfisme. L'inquisition, établie par les 'Abbâsides, s'en mêla. L'an 922, le plus célèbre de ses adeptes, Ḥallâdj, fut condamné à la peine capitale ; flagellé, mutilé, accroché à un gibet, enfin décapité après sa mort. Son cadavre fut brûlé. Tout n'était pas digne de réprobation dans les voies ouvertes par le ṣoûfisme. Il avait montré l'insuffisance d'une religion, immobilisée dans le formalisme et les excès de la casuistique, la nécessité d'une vie intérieure, où le détachement du monde et l'amour de Dieu trouveraient leur place. Le ṣoûfisme se flatta de donner satisfaction à ces besoins supérieurs.

L'organisation des confréries, (*ṭarîqa*, plur. *ṭoroq*), de ṣoûfis, principalement à partir du 12e siècle, offre une lointai-

ne analogie avec le soin des âmes, dévolu au clergé chrétien. Nous voulons parler des rapports de subordination volontaire et de direction intérieure, établis entre le maître, *cheikh*, et l'adepte affilié à la confrérie. C'est la seule et faible trace du pouvoir spirituel qu'on puisse découvrir dans l'islam, cette religion essentiellement laïque et gouvernée par des hommes de loi. Conscient de cette lacune, le célèbre philosophe théologien Ghazâlî essaiera d'inaugurer une *via media*, un mysticisme moral, auquel l'*idjmâ'* accordera son approbation. Prêchant d'exemple, il adoptera la vie retirée des soûfis, tout en réprouvant énergiquement leur dédain de la Loi ou *Charî'a* (v, p. 157). Mais il s'efforcera d'ennoblir par l'esprit les pratiques extérieures. « C'est le cœur, assure-t-il, — et ici il emprunte la langue des soûfis, — qui rapproche d'Allah, non pas le cœur de chair, mais un don spirituel, grâce auquel nous pouvons saisir les mystères divins qui échappent aux sens extérieurs ».

Depuis le 12e siècle, les confréries de soûfis n'ont cessé de se multiplier. Chacune se rattache à un ancêtre célèbre, dont elle a pris le nom et adopté les règlements. Elles possèdent leurs *zâwia*, lieux de réunion, consacrés à l'exercice du *dhikr* ذكر, longues litanies mystiques récitées en commun par les confrères. Le *dhikr* est suivi de méditations solitaires, parfois accompagnées de musique et de danses ; celles-ci destinées à provoquer automatiquement l'extase des exercitants. L'initiation — après une période d'épreuve ou de noviciat — a lieu par la tradition de la *khirqa*, habit de l'ordre, reçue des mains du *cheikh* ou directeur. Il représente la pauvreté et le renoncement au monde — le célibat demeurant exclu — que le candidat (1) est censé professer. On doit vraisembla-

---

(1) مُريد. Les soûfis célibataires sont très rares : Ibn 'Asâkir, III, 35 ; IV, 369 ; V, 139. Moḥibbî, II, 299.

blement aux soûfis la diffusion parmi les musulmans d'une sorte de rosaire, dont on constate l'existence à partir du 10e siècle de notre ère.

IV. Les Sectes.

Mahomet mourut sans régler la question de sa succession. Son beau-fils 'Alî prétendit la recueillir, en l'absence de descendance mâle laissée par le Prophète (v. p. 52). Le choix des électeurs musulmans donna tort à 'Alî, mais ils stipulèrent — restriction confirmée par la *Sonna* et inscrite dans la *Chari'a* — que le califat demeurerait réservé à la tribu de Qoraich, celle de Mahomet. Contre cette prérogative se dressa l'opposition des Khâridjites, littéralement les dissidents (v. p. 66).

Les Khâridjites proclamèrent que l'autorité ne pouvait être la propriété exclusive d'une famille, d'une tribu, que le suffrage des électeurs devait désigner parmi les plus dignes le successeur du Prophète, sans en excepter les nègres. Ainsi un motif politique donna naissance à la première secte dans l'islam, où religion et politique n'ont jamais été séparées. Au demeurant, les Khâridjites ne se distinguent des *Sonnites* ou orthodoxes que par des détails dans l'observance du rituel et de la Loi. Leurs révoltes contre l'autorité établie ont troublé les trois premiers siècles de l'islam, fait verser des flots de sang. Ils sont communément appelés *Ibâḍites* إباضيّة (ou *Abâḍites*, prononciation plus répandue), d'après le nom d'un de leurs chefs. On les rencontre principalement dans le Nord de l'Afrique, dans le Mzâb (Algérie), en Tripolitaine, dans l''Omân (Arabie), d'où ils ont passé à Zanzibar. En Algérie, leur hostilité aux orthodoxes a rapproché les Mzâbites du gouvernement français, surtout depuis qu'il leur a permis d'être jugés d'après leur législation spéciale. L'Ibâḍitisme n'a jamais pénétré en Syrie.

Les Chî'ites. L'épineuse question du *vicariat* — c'est le sens de *khilâfa*, califat — de la succession du Prophète, devait provoquer une scission autrement importante pour l'histoire de l'islam, celle des Chî'ites ; de *Chî'a* (parti), à savoir l'ensemble des partisans de 'Alî. Malgré la multiplicité de leurs sectes qui s'excommunient mutuellement, toutes prétendent, avec des atténuations, adoptées par les Zaidites (voir p. 182),—que seuls les descendants de Fâṭima, femme de 'Alî, ont droit au califat. Ceux-ci sont les شريف *chérifs*, nobles, titre plus spécialement réservé aux descendants de Ḥasan, l'aîné de Fâṭima ; celle de *sayyd*, seigneur, est la qualification des Ḥosainides, la lignée de Ḥosain, le cadet de Fâṭima (v. p. 72). Ecartés par les Omayyades et par les 'Abbâsides, les 'Alides, divisés entre eux et sans talents politiques, constituèrent un parti d'opposition, dont les révoltes mal combinées remplissent les annales des deux premiers siècles de l'hégire. Le souvenir de la mort de Ḥosain, petit-fils de Mahomet, — tombé dans la folle équipée de Karbalâ, forme une de leurs fêtes principales, fête de deuil, sorte de Semaine Sainte, occupée par des représentations scéniques, destinées à commémorer le drame de Karbalâ (v. p. 73). Le tombeau de Ḥosain et celui de 'Alî à Nedjef et à Karbalâ sont pour eux des buts de pèlerinage, non moins sacrés que les villes saintes du Ḥidjâz.

La « taqyya ». Réduits par l'impitoyable répression des 'Abbâsides à se dissimuler, à conspirer dans l'ombre, ils rattachèrent au Coran (3, 22) une théorie, celle de la *taqyya*, littéralement *prudence*, caractéristique dans la mentalité de ces sectaires. Un vrai Chî'ite se trouve non seulement autorisé, mais se voit obligé en conscience de cacher ses sentiments intimes. Parmi les adversaires de ses croyances, il doit parler et agir comme s'il était un des leurs. On imagine aisément les conséquences de cette théorie extrémiste, de cette loi du secret, légitimant l'équivoque, la duplicité. A la place du calife orthodoxe — un usurpateur pour les Chî'ites — le

chef de ces derniers s'appelle l'*imâm*. Il doit appartenir aux « gens de la maison » (*ahl al-bait*), à la descendance du Prophète — et non pas simplement à sa famille, être un Fâṭimite, non pas seulement un Hâchimite — c'était le cas des 'Abbâsides, lesquels abusèrent de cette parenté (v. p. 102) pour évincer les 'Alides.

L'imâm invisible. La persécution les obligeant à se dissimuler, les privant de chefs, ils ont inventé la théorie de la « communauté invisible », dirigée par un imâm mystérieux, lui-même soustrait à la mort. Connu ou non, les Chî'ites sont tenus de lui jurer fidélité. Mais, à la différence du calife sonnite, chef temporel, simple défenseur civil de l'islam, l'imâm en devient le docteur infaillible. Non seulement successeur de Mahomet, mais bénéficiaire de sa dignité, il en a recueilli les prérogatives suréminentes. C'est un véritable chef religieux. A plus juste titre même que le Pape dans la catholicité, puisque à l'infaillibilité il joint l'impeccabilité. On voit quelle distance sépare l'imâm chi'ite du calife orthodoxe. A lui seul il appartient de décider dans les questions controversées ; ses ordres obligent en conscience. Son existence rend sans objet l'*idjmâ'*, le *consensus ecclesiæ*, ou accord de la Communauté ; l'autorité doctrinale de l'imâm n'admettant pas de restrictions ni le contrôle d'une discussion.

Les Imâmites ou Duodécimans. Voilà les points communs à toutes les fractions, entre lesquelles ne tarda pas à se diviser la *Chî'a* ; dissidences que favorisèrent l'ambition et la multiplicité des descendants de 'Alî. La plus répandue est celle des « Imâmites » purs ou « Duodécimans », اثنا عشريّة, ainsi dénommés parce qu'ils reconnaissent pour leur imâm Moḥammad al 'Askari, le *douzième* dans la série des descendants directs de Fâṭima, né en 873, mort à l'âge de 8 ans. Il aurait, affirment ses partisans, disparu pour reparaître, quand sonnera l'heure, en qualité de Mahdî, « afin de remplir

de justice cette terre d'iniquités et y établir le règne de la paix ». C'est lui « l'imâm caché ». Toutes les fractions chî'ites croient au retour, à la *parousie* de ce Fâṭimite, destiné à clore la série des imâms. Les Persans appartiennent à la secte des Duodécimans ou Imâmites.

Le Mahdî. La croyance millénariste au Mahdî subsiste également dans l'islam orthodoxe, mais dépouillée des exagérations chî'ites, et sans être devenue un article de foi, comme dans la Chî'a. Le Mahdî des Sonnites, lui aussi descendant de Fâṭima, n'a rien de commun avec l'imâm chî'ite, réapparaissant après des siècles d'absence. Il portera le même nom que son aïeul, le Prophète de l'islam, à savoir Moḥammad ibn 'Abdallah. Mais en dépit de sa forme plus modérée, la théorie a été exploitée par des agitateurs politiques qui, jusqu'en ces dernières années, ont troublé les pays musulmans, en se donnant pour le Mahdî. Chez les Chî'ites, le Mahdî, malgré son « absence », *ghaiba*, est censé demeurer en communication avec ses fidèles, qui ne peuvent se soustraire à ses ordres. Quand le parti constitutionnel de Perse lança son appel au peuple en Octobre 1908, il mit en avant « la consultation des ulémas de la Sainte cité de Nedjef. Leur décision affirme que s'opposer à la Constitution équivaut à tirer l'épée contre l'*imâm du Temps*, (le Mahdî) ; qu'Allah nous accorde d'assister à son retour ! »

Sonnites et Chî'ites ; leurs divergences. A part le dogme de l'imâm infaillible et impeccable — prérogative concédée, mais avec certaines restrictions aux seuls prophètes dans la doctrine orthodoxe — la *Chî'a* se sépare de la *Sonna* en matière de croyances, de rites, de discipline, par des différences à peine plus marquées que celles distinguant les quatre écoles juridiques. Les musulmans orthodoxes s'appellent par excellence *Sonnites*, « gens de la Sonna » *(ahl as-sonna)*. Il ne s'ensuit pas — comme on l'a affirmé erronément — que les Chî'ites méconnaissent « la Tradition (Sonna) du Pro-

phète ». Ils possèdent la leur, mais rédigée (1), interprétée de façon à favoriser le dogme chî'ite de l'imâm et les prétentions exclusives des 'Alides au califat. Ils les retrouvent également dans le Coran, au moyen du *Ta'wîl* ou allégorie. En dehors de ces théories, le point le plus grave, séparant les deux confessions, réside dans la *mot'a*, متعة , mariage temporaire. Cette union, susceptible d'être rompue, après une période stipulée entre les conjoints, est condamnée par les orthodoxes.

Les Métoualis. Dans l'ensemble, les Chî'ites — à l'exception des Zaidites — affectent une attitude franchement intolérante. Interprétant à la lettre le dicton du Coran (9,28): « l'infidèle est impur », ils refusent de manger, de boire dans un vase touché par un hétérodoxe. Cette intransigeance farouche, on peut la constater de nos jours chez les *Métoualis* (de *Motawâli*, متوالي , partisan, à savoir de 'Alî) des montagnes de Syrie. Ils se rattachent, comme les Persans, à la secte des Imâmites ou Duodécimans, mais sont par ailleurs Syriens de race.

Les Zaidites. Mentionnons deux autres sectes chî'ites. D'abord les Zaidites, fixés dans le Yémen. C'est la fraction la plus modérée parmi les Imâmites. Ils reconnaissent, à la place du cinquième imâm, un certain Zaid, petit-fils de Hosain, le cadet de Fâṭima. Il fut tué en combattant dans l'Iraq contre les troupes du calife Hichâm (v. p. 93). Tout en proclamant les droits supérieurs de 'Alî au califat, ils ne contestent pas la légitimité des deux premiers successeurs de Mahomet. Ils se refusent à les maudire, n'admettent ni l'existence d'un imâm caché, ni la science ésotérique des imâms, ni le mariage temporaire, comme font les autres Chî'ites ;

---

(1) N'accueillant que le témoignage des 'Alides et de leurs partisans.

mais ils tiennent énergiquement à leur souverain, un imâm ʿalide. Plus d'un savant musulman trouve dans cet attachement une raison insuffisante pour les exclure de l'islam orthodoxe. C'est le sens, la conclusion de fetwas, récemment rendues par les autorités musulmanes d'Egypte. La dynastie chérifienne de la Mecque a longtemps appartenu à cette confession.

Les Ismaʿîlyya ou Ismaʿîliens tirent leur nom de Ismaʿîl, fils du 6e imâm Djaʿfar (✝ 762). En lui, affirment-ils, se termine la série des « imâms visibles », tandis que les autres Chîʿites, contestent à Ismaʿîl la qualité d'imâm. La théorie imâmite des Ismaʿîliens fut adoptée par les Carmathes de l'Arabie orientale (v. p. 140), qui emportèrent et brisèrent la Pierre noire de la Kaʿba, ensuite par l'aventurier ʿObaidallah, fondateur de la dynastie des Fâṭimites, califes d'Egypte (v. p. 143). Dans leur système, non seulement les privilèges du Prophète, mais les prérogatives à peine moins extraordinaires qu'ils attribuent à ʿAlî, se transmettent aux imâms, leurs descendants. En eux, conformément à un emprunt fait aux théories néoplatoniciennes, résident l'Ame et l'Intelligence universelles, par le moyen desquelles Dieu a créé la matière première et le monde. Elles s'incarnent dans une série de prophètes... Moïse, Jésus, Mahomet, appelés *nâṭiq* « parlant » (v. p. 151), ainsi que dans leurs ministres.... Aaron, Simon-Pierre, ʿAlî, nommés *asâs* « bases ». Les privilèges de ces derniers ont passé aux imâms et expliquent leur savoir surnaturel et infaillible.

Les Druses. Ismaʿîlyya de Syrie. Le calife fâṭimite d'Egypte, Ḥâkim (v. p. 149), tirant les dernières conclusions de ce système, se donna pour l'incarnation de la divinité. Il continue à être adoré par la secte des Druses. A la confession ismaʿîlienne appartenaient également les partisans du *Vieux de la Montagne*, du nom de leur chef suprême, *Cheikh aldjabal*, encore appelés *Assassins* (de *Ḥachchâchîn*, adonnés

au *hachich*, stupéfiant dont ils faisaient usage). Ce sont les noms sous lesquels ils figurent dans les annales des Croisades. Leurs descendants forment un petit groupe (20,000 environ), dans les montagnes entre Ḥamâ et Lattaquié, ainsi que dans la région de Salamya, à l'Orient de Ḥoms. En Perse, et aux Indes, leurs coreligionnaires ont adopté la qualification de *Khodjas*. Leur chef, portant le titre d'Agha-Khan, demeure à Bombay. Ses revenus fort considérables sont alimentés par les contributions volontaires de ses partisans.

Les Nosairis. Plusieurs de ces sectes avaient—on vient de le voir — poussé jusqu'à l'extrême la vénération fanatique de 'Alî et de sa lignée. Certaines déclarèrent 'Alî l'égal ou même le supérieur de Mahomet ; l'archange Gabriel se serait trompé d'adresse dans la transmission de la révélation coranique. Dans cette voie, personne n'alla aussi loin que les Noṣairis (improprement (1) appelés *Ansariés*). Leur religion forme un singulier syncrétisme d'éléments chrétiens, païens et musulmans ; ces derniers tous empruntés aux théories chî'ites les plus exaltées. 'Alî est une incarnation de la divinité. En lui, ils reconnaissent la première personne d'une Trinité, complétée par Mahomet et un obscur compagnon de ce dernier, Salmân le Persan, spécialement vénéré par la *Chî'a*. De cette triade divine émanent cinq autres personnes ou monades, chargées de la création du monde extérieur. Leurs noms sont ceux de Compagnons de Mahomet, choisis parmi les plus fanatiques partisans de 'Alî ; nouvel emprunt chî'ite. Les Noṣairis admettent la métempsycose.

Ils célèbrent la nuit des fêtes où, à la lueur des cierges et parmi des flots d'encens, ils font comme une consécration

(1) Et maintenant *'Alawites*, qui est devenu la désignation officielle mais amphibologique.

du vin, en mentionnant le Christ. Ils ont également adopté plusieurs fêtes chrétiennes, celles de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, de S[t] Jean Baptiste, de S[t] Jean Chrysostome, de S[te] Barbe et d'autres saints, dont ils portent les noms. Leur religion demeure secrète, comme chez les Druses ; les dogmes n'en sont communiqués qu'à la suite d'épreuves, jamais aux femmes, à l'encontre des Druses, qui les admettent à l'initiation. Des adeptes on exige le silence le plus absolu. S'autorisant de la théorie de la *taqyya*, à laquelle les Nosairis donnent une extension notablement plus large que les Chî'ites, ils croient licite, ainsi que les Druses, de conformer leur attitude extérieure à la religion dominante. Leurs femmes ne sont astreintes à aucune pratique religieuse et ne sortent pas voilées. Ils sont répandus dans la Syrie du Nord, du Centre, ainsi que dans la Cilicie. Ils comptent de 200 à 250.000 adhérents. Inutile d'ajouter que les Nosairis, pas plus que les Druses, tous deux sortis de la *Chî'a*, n'ont plus rien de commun avec l'islam, malgré certaines pratiques extérieures, derrière lesquelles ils cherchent à dissimuler leur particularisme sectaire.

V. Sectes Réformistes et Modernistes.

Les Wahhâbites. Ces sectes doivent toutes leur origine à un différend politique, la question du califat. Au 18[e] siècle, les Wahhâbites d'Arabie allaient susciter une nouvelle division, en se donnant la mission de réformer le vieil islam, de travailler à la « résurrection » de la *sonna*, « *ihyâ as-sonna* », à savoir, la pratique, la doctrine primitives de Mahomet. Le chef du mouvement fut Moḥammad, né en 1703. Il était de la famille — et non fils, comme on l'affirme communément — de 'Abdalwahhâb. D'où le nom de la nouvelle secte. La réforme procède directement de la doctrine d'Ibn Ḥanbal, la plus

réactionnaire des quatre écoles juridiques. Elle prétend ramener l'islam à sa pureté originale, à l'âge d'or « du Prophète et des Compagnons ». Infatigable flaireur d'hérésies, *bid'a*, Ibn 'Abdalwahhâb proscrit toutes les innovations ; il condamne le principe de l'évolution, grâce auquel l'islam avait tenté de s'adapter aux situations nouvelles, tout le laxisme enfin, introduit par l'esprit de mondanité. C'est l'antimodernisme poussé jusqu'aux dernières limites, s'élevant contre le tabac, le café, le port des vêtements de soie, des bijoux d'or et d'argent chez les hommes. Allant plus loin, il stigmatise d'innombrables usages sanctionnés par l'*idjmâ'*, spécialement le culte des saints et la vénération témoignée à leurs tombeaux. « N'imitez pas les Juifs et les Chrétiens, aurait dit Mahomet, ils ont transformé en sanctuaires les tombes de leurs prophètes ». L'intercession des saints n'en est pas moins pratiquée et tacitement admise dans l'islam mondial. Passant à l'action, les Wahhâbites s'attaquèrent à la Ka'ba qu'ils dépouillèrent, ainsi qu'au tombeau de Mahomet, dont ils pillèrent le trésor. Ils détruisirent les sanctuaires chî'ites de Nedjef et de Karbalâ. Il fallut soumettre par les armes ces iconoclastes de l'islam. Dans le Nadjd, leur berceau, au centre de l'Arabie, ils ont fondé plusieurs petits émirats. Les deux principaux relèvent des familles rivales d'Ibn Sa'oûd et Ibn Rachîd, dont les dissensions continuent à ensanglanter le désert. En principe, le wahhâbisme serait sans doute fondé, si l'unique source de la religion musulmane était le texte du Coran, sans avoir égard à l'interprétation que lui ont donnée la tradition et son évolution séculaire. Ces novateurs refusèrent d'en tenir compte et se donnèrent le tort de méconnaître la légitimité de l'*idjmâ'*. A ce point de vue, les Wahhâbites, par leurs outrances doctrinales et plus encore par leurs violences, ont mérité les sévérités de l'orthodoxie, sans constituer pourtant une hérésie proprement dite. Ils sont les *ultras*, les *intégristes* de l'islam orthodoxe ou du *mazhab* ḥanbalite.

Le Bâbisme. Si la réforme wahhâbite est une réaction, un retour au passé, celle du *Bâbisme* allait aboutir à la création d'une religion nouvelle. Sortie du milieu persan imâmite, elle emprunte aux Duodécimans leurs croyances sur l'imâm caché, sur le Mahdî, et aux Isma'iliens leur théorie sur l'*Intelligence* du monde (v. p. 151). Son fondateur Mirza-'Alî-Mohammad, né à Chirâz (Perse) en 1821, se donna comme une émanation de cette Intelligence. En lui habite l'esprit du Mahdî et des prophètes. Il commença par adopter le titre de *Bâb*, porte — d'où le nom de ses adhérents — la porte de communication entre les fidèles et l'imâm caché, au nom duquel il poursuit la refonte radicale de l'islam. Il en déprécie les pratiques rituelles et disciplinaires, démolit l'édifice juridique, laborieusement élevé par les vieux maîtres, pour lui substituer ses propres systèmes. Il interprète allégoriquement le texte du Coran, le Jugement, le Paradis, l'enfer et la résurrection, préconise l'égalité des deux sexes ; supprime l'obligation du voile pour les femmes, la circoncision, les ablutions, la théorie des impuretés légales, celle sur les lois somptuaires ; admet un intérêt pour les marchandises vendues à terme. Le chiffre 19 joue un grand rôle : jeûne annuel de 19 jours, année divisée en 19 mois, les mois en 19 jours ; lire journellement 19 versets du *Bayân*. C'est le nom du recueil contenant la réforme bâbiste. Rédigé dans le style du Coran, ce livre est animé par un souffle plus libéral, plus moderne. Le *Bâb* prend garde seulement de le présenter comme le dernier mot de la révélation. D'autres, assure-t-il, viendront après lui pour la reprendre et la compléter. Voulait-il, comme l'auteur du Coran, avec la théorie des versets *abrogeants* et *abrogés* (*nâsikh wa mansoûkh*), se réserver l'opportunité de revenir sur son œuvre ? Ses adversaires ne lui en laissèrent pas le temps.

Le Béhaïsme. Après la mort violente du *Bâb*, exécuté en Juillet 1850 par le gouvernement persan, son disciple

Bahâ Allah, la « splendeur d'Allah » s'arrogea cette mission. Il évinça son demi-frère « Sobḥ-i-Azal », *l'aurore de l'Eternité*, lequel voulait en substance conserver la doctrine du Bâb. Le Maître n'avait songé qu'à une réforme de l'islam historique, tel que l'avait constitué une évolution treize fois séculaire. Pour y réussir il avait eu recours à des expédients médiocrement originaux ; il s'était contenté d'utiliser les principes posés par les sectes chîʿites : imâmisme, millénarisme... Bahâ s'affranchit résolument de cette contrainte, il fonda la religion du *Béhaïsme*, ainsi appelée de son nom. Se présentant comme l'émanation de la divinité, l'apôtre de la révélation définitive, non plus seulement pour la *Chîʿa* persane ou pour l'islam, mais pour toute l'humanité, il fit table rase de toutes les conceptions mystiques, imâmites, conservées par son prédécesseur. Il supprima les dernières pratiques, la liturgie, les ministres du culte, les derniers liens qui rattachaient à l'islam le Bâbisme. Il s'en expliqua dans le *Kitâb aqdas*, « le très saint Livre », un nouveau pastiche du Coran, que Bahâ compléta par des missives officielles adressées aux chefs des gouvernements. Ces élucubrations prêchent la paix, la fraternité universelles ; on y réprouve les guerres, préconise la monogamie, tout en tolérant la bigamie, mais comme une concession extrême. Chacun prie quand et où il voudra. « Tout est permis, excepté ce qui répugne à l'intelligence humaine ». Les mortifications corporelles sont interdites.

ʿ**Abbâs effendi**, fils aîné de Bahâ, lui succéda. Il prit les titres de *ʿAbdalbahâ*, « serviteur de la Splendeur » et de *Ghosn al-Aʿzam*, « Suprême Branche. » Lui aussi, entra en collision avec son demi-frère, Moḥammad ʿAlî, « *Al-Ghosn al-Akbar*, «la Branche Majeure». Fixé à Caiffa et à Acre, où il avait été interné avec son père, ʿAbbâs a encore accentué le caractère cosmopolite, pacifiste, humanitaire du Béhaïsme, ses aspirations à devenir une religion universelle, surtout après le succès de sa propagande en Amérique. Les partisans de Moḥammad ʿAlî s'appellent *Mowaḥḥidoûn* « Unitaires ».

Excommuniés par les adhérents de ʿAbbâs, ils forment un groupe peu considérable. L'ensemble des Béhaïstes, répandus en Orient, principalement en Perse, ensuite en Syrie, en Egypte, etc., peut s'élever au total d'un million environ. Faut-il ajouter que parvenu au stade de l'évolution béhaïste, le syncrétisme bâbiste avec ses emprunts aux monothéismes bibliques, à l'humanitarisme, au pacifisme, à l'internationalisme contemporains, ne présente plus rien de commun avec le Coran ? Son originalité doctrinale demeure médiocre. En revanche son importance politique ne serait pas à dédaigner pour l'avenir de l'Orient. Le meilleur connaisseur européen du bâbisme, M. Edward Browne, affirme que « la Puissance, laquelle, en se conciliant leur Pontife suprême à Acre, réussirait à utiliser leur organisation en Perse, pourrait s'assurer une énorme influence en cette contrée ».

Leur introduction aux Etats-Unis — ils y comptent quelques milliers d'adhérents — est l'œuvre du Dr Ibrahim Georges Khairallah, un Libanais chrétien, né à Bhamdoûn (1849), un des premiers élèves du collège américain de Beyrouth. Après une visite à Acre en 1898, lui aussi finit par rompre avec ʿAbbâs effendi, sans réussir pourtant à entraîner à sa suite la majorité des Béhaïstes américains. Si, aux Etats-Unis, la propagande semble demeurée stationnaire, l'afflux de leurs contributions permet à ʿAbbâs effendi de continuer son action.

Le modernisme. Il reste à signaler les tendances, les courants d'opinion *modernistes*, qui travaillent l'islam contemporain. Deux écoles principales les représentent : la plus ancienne, celle des musulmans indiens ; la seconde en date, celle d'Egypte. Toutes deux se proposent de montrer l'accord complet, existant entre l'islam et les progrès, les aspirations de la société moderne. A les entendre, seuls des malentendus ont pu laisser croire à leur antinomie. On aurait eu tort d'accorder une valeur absolue à des détails d'importance secon-

daire ; de considérer, comme lois immuables, éternelles, des règlements inspirés par les nécessités d'une époque ; de négliger enfin le principe de « l'évolution historique », qui régit les sociétés humaines.

Les modernistes indiens insistent avec force sur ces considérations. « Allah, affirment-ils, renferme ses préceptes dans les limites d'une législation souple et se développant graduellement ». Aussi adoptent-ils à l'égard du *hadîth* ou Tradition musulmane une attitude indépendante, dominée par les principes de la critique. D'après eux, Mahomet se serait montré l'adversaire de l'esclavagisme. Si on a pu admettre le contraire, c'est pour avoir mal interprété les textes du Coran, qui semblent légitimer cette institution. Quant aux exemples du *hadîth*, allégués en sa faveur, « ils méritent, assure Sayyd Aḥmad Khân Bahâdor, la même créance que les *Mille et Une Nuits* et la légende de Ḥâtim Ṭayy ». On voit la méthode d'argumentation, adoptée par l'école indienne. Par contre, elle admet la valeur probante du ḥadîth, chaque fois que ce dernier cadre avec ses conclusions évolutionnistes. Elle refuse de reconnaître l'autorité du « consensus », *idjmâ'* (v. p. 169), quand il lui est contraire, ou prétend alors « qu'un nouvel *idjmâ'* peut annuler l'ancien ». De cette école indienne est sortie en 1911 une version anglaise du Coran. Les sourates s'y trouvent disposées, non pas, comme dans les éditions officielles, d'après leur longueur et le nombre de leurs versets (v. p. 162), mais d'après leur ordre chronologique. Innovation aventureuse (1) ; l'ordre chronologique ne pouvant être établi que conjecturalement et par à peu près. Mais elle atteste l'audace, l'initiative des novateurs. Leur centre scientifique se trouve dans l'université musulmane, fondée à Aligarh (Inde) en 1875. Après Aḥmad Khân Bahâdor

---

(1) Condamnée comme hérétique par l'orthodoxie ; cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, II, 63.

(† 1896), le sayyd Amîr 'Alî est un des plus actifs interprètes de leurs doctrines.

En Egypte. L'initiateur du modernisme parmi les musulmans d'Egypte semble avoir été l'agitateur Afghan Sayyd Djamâl ad-dîn (1839-1897), qui fut également le promoteur du mouvement *panislamite*. Sa doctrine fut recueillie par son plus brillant élève, l'Egyptien Mohammad 'Abdoû, né en 1849, mort en 1905, grand-moufti d'Egypte, après plusieurs années passées en exil en France et en Syrie. Il devint l'âme du modernisme en sa patrie. Polémiste de talent, il en développa les tendances, les aspirations dans ses conférences à l'Université d'Al-Azhar, au Caire. Comme organe littéraire du mouvement, il faut signaler la revue mensuelle *Al-Manâr*, dont le rédacteur en chef est un Syrien, Mohammad Rachîd Ridâ.

A la suite de Mohammad 'Abdoû, l'école du Manâr professe que «le véritable islam admet tous les progrès du siècle, pourvu qu'on s'en tienne, non à un *mazhab*, à un rite juridique (v. p. 167), mais exclusivement au Coran et à la *Sonna* authentique ». Elle condamne les subtilités, toute la casuistique des quatre *mazhab* orthodoxes. Elle leur reproche la légèreté avec laquelle ils ont édicté des lois, sans tenir compte de l'avenir. Les logiciens du *Manâr* se refusent à admettre que la vie contemporaine puisse être liée par une législation, fixée pendant les trois premiers siècles de l'islam ni que la recherche اجتهاد, la discussion indépendantes soient fermées en face de questions vitales, qui surgissent chaque jour et intéressent l'existence même de l'islam. Sur ce point, ils se séparent des Wahhâbites, avec lesquels ils s'entendent par ailleurs dans la lutte contre les superstitions. Les « Manâristes » comparent les discussions, soulevées par les *mazhab*, « aux querelles des théologiens byzantins, pendant que Mahomet II campait sous les murs de Constantinople ».

Aspirations des modernistes. Ils concluent donc à la

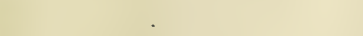
nécessité de procéder à une révision de la loi islamique pour la mettre en harmonie avec les exigences du temps. Cette législation modernisée, le calife devrait en imposer l'obligation, et à son défaut le corps des ulémas. Sinon les croyants se convaincront que la décadence, la désunion de l'islam sont l'œuvre des cercles dirigeants et ils auront à aviser aux moyens d'y porter remède (*Manâr*, IV, 866). Quant au Coran, tous les modernistes indiens, persans, égyptiens proclament son accord le plus complet avec les sciences, les systèmes modernes les plus avancés, sans en excepter l'évolutionisme de Darwin. Les *djinn* représenteraient l'activité des agents microbiens ; ce vocable signifiant étymologiquement en arabe ce qui est *caché*. Moḥ. ʿAbdoû et ses disciples affectent de citer Spencer, Aug. Comte, Berthelot, Tolstoï, le Dr Gust. Le Bon. Si la *Sonna* interdit de quitter un pays où règne la peste, « c'est, affirment-ils, pour circonscrire le foyer de l'épidémie » (*Manâr*, V, 358).

Avec une méritoire énergie, ils s'élèvent contre la polygamie. Pour tourner le texte du Coran (4, 3), lequel admet le chiffre de quatre épouses légales, ils prétendent que ce recueil a soumis son autorisation à des conditions, humainement parlant, irréalisables, qui rendent caduque la concession apparente. « Celle-ci se concilie malaisément avec l'éducation familiale. Il incombe donc aux autorités religieuses d'étudier ce problème.Comme la religion a en vúe le bien de la société, quand une institution produit des effets nuisibles, il est hors de doute qu'elle doit être modifiée, adaptée aux nécessités de l'époque... D'où il suit, conclut Moḥ. ʿAbdoû, que la polygamie est absolument illicite, محرّم قطعاً » (*Manâr*, XII, 572). Les modernistes indiens avaient abouti à la même conclusion. Tous se trouvent d'accord pour affirmer que le Coran, non seulement proclame la complète égalité des deux sexes, mais que dans ses efforts pour élever le niveau de la femme, il aurait dépassé toutes les autres confessions ! (*Manâr*, VIII, 369 ; XII, 331).

Perspectives d'avenir. Les modernistes musulmans continuent à recruter des adhérents dans les cercles intellectuels en rapports avec la culture occidentale. Nous n'avons pas à pronostiquer le succès que l'avenir réserve à leurs tendances réformistes. Ils travaillent à rétablir l'unité au sein de l'islam. Après les Zaidites (v. p. 182), ils ne désespèrent pas de faire reconnaître aux Wahhâbites et même aux Ibâdites (v. p. 178) la qualité d'orthodoxes (1).

---

(1) Pour ce chapitre consulter Goldziher. *Vorlesungen ueber den Islam*. récemment traduit par F. Arin sous ce titre : *Le dogme et la loi de l'islam : histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane* : Goldziher. *Muhammedanische Studien*. 2 vol. ; Noeldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, 2 vol.



Chapitre IX.

LES DÉBUTS DE L'EXPANSION FRANÇAISE.

I. Avant Charlemagne.

La Syrie et l'Europe. Les persécutions des chrétiens sous Hâkim, la destruction de l'église du Saint Sépulcre et des sanctuaires de Terre-Sainte causèrent un profond et douloureux retentissement en Occident (v. p. 151). Ces causes ne suffisent pas pourtant à expliquer l'ébranlement des Croisades. La situation des chrétiens n'était pas sensiblement plus enviable en Espagne, par exemple, en Afrique, en Sicile, pays musulmans plus rapprochés, mieux connus de l'Europe. Pour comprendre pourquoi, depuis la fin du 11e siècle, l'Occident mettra à son programme la délivrance de la Syro-Palestine, il faut remonter à l'origine de l'expansion française en Orient, étudier ses prodromes historiques et diplomatiques. C'est son caractère de Terre-Sainte, berceau de la civilisation christiano-européenne, qui a concentré sur le Levant syrien l'intérêt religieux de l'Occident. Ces titres nous livrent la clef de quinze siècles de l'histoire mondiale. Ils ont influencé tout le Moyen-Age, mis en mouvement la diplomatie des monarques carolingiens, déterminé la fondation des colonies fran-

ques du Levant. Ils ont enfin communiqué une signification idéale à la question d'Orient, en y introduisant un élément moins réaliste que la conquête de la route des Indes. Ces considérations, nous les voyons s'éveiller parmi les Gaulois, dès leur premier contact avec le christianisme. Les invasions germaniques (5e siècle) ne font que les intensifier. En déferlant sur l'Occident romain, les vagues barbares y accumulent les ruines, le replongent brusquement dans l'anarchie. Spontanément, les regards des Gaulois se reportent alors vers les lumineuses contrées de l'Orient, demeuré le centre politique, économique, intellectuel, religieux du monde classique. Et pourtant, c'est non l'Orient helléno-byzantin ou anatolien, où s'est transporté le pouvoir impérial, c'est la Syrie qui fascine les Gaulois à cette aube du Moyen-Age, au lendemain des invasions barbares.

Les pélerinages. Les Gallo-Romains n'y tiennent plus. Habituée aux raffinements de la civilisation antique, leur délicatesse se trouve choquée par le contact avec les envahisseurs grossiers. Ils se voient gênés dans la manifestation de leur foi par leurs nouveaux maitres barbares, demeurés païens ou gagnés à l'arianisme jaloux et persécuteur. Ils brûlent de visiter cette terre bénie, où le christianisme triomphe, où ils pourront mettre leurs pas dans les traces du Christ ; où, depuis Constantin et Hélène, tous les souvenirs de la Rédemption ont été marqués par des monuments, des basiliques rutilantes d'or, brillantes de l'éclat des marbres et des mosaïques. Le branle est donné. C'est un entraînement à la fois religieux et romantique, les deux sentiments qui détermineront plus tard les Croisades. Les pélerins s'ébranlent ; rien ne réussira désormais à arrêter la marche de cette caravane séculaire. Ralenti momentanément au lendemain de la conquête arabe, le mouvement s'intensifiera, après Charlemagne, pour aboutir à la délivrance de la Terre-Sainte.

La troupe avance *de ultimis Galliæ finibus*, des ultimes confins de la Gaule, atteste S[t] Jérôme. Une fois sur le sol palestinien, les pélerins se décident à achever leur tour de Syrie. A leurs yeux, tout ce pays : l'Antioche de S[t] Pierre, la Damas de S[t] Paul, le Liban, célébré par les Prophètes, fait partie de la Terre-Promise. Ainsi se comportent les marchands gaulois, qui vont chercher les épices, les parfums, les soieries, et aussi les vins de Gaza et de Sarepta — ce dernier, ancêtre du *vin d'or* du Liban. Ils poussent jusqu'à Antioche pour saluer S[t] Siméon. L'étrange stylite, qui, depuis plus de 30 ans, a élu domicile au sommet d'une haute colonne, les charge, de retour au pays, de saluer leur compatriote S[te] Geneviève, la future patrone de Paris.

Toutes les classes de la société participent au mouvement. On y rencontre les évêques de Tours et de Paris. Chassés de leurs sièges par les intrigues des Pélagiens, ceux d'Arles et de Marseille se réfugient en Palestine. Préludant d'instinct au rôle que reprendront leurs successeurs, les princes mérovingiens envoient des missions porter aux sanctuaires palestiniens les témoignages de leur piété et de leur munificence royales. Au nom de leurs sujets, ils tiennent à acquitter cette sorte de tribut national à la patrie spirituelle du monde chrétien. La reine S[te] Radegonde (521-587) recommande de lui rapporter des reliques pour son monastère de Poitiers. On le voit, fidèles et pasteurs, rois et sujets, toute la nation conserve les regards fixés sur la Syro-Palestine. De retour dans leurs foyers, les voyageurs par leurs récits merveilleux que reprendra la légende dorée, par les souvenirs, les reliques rapportées, alimentaient la nostalgie de la Terre-Sainte. Celle-ci se trouvera également entretenue par l'influence des colonies syriennes, établies dans la Gaule des Mérovingiens (v. p. 15). De bonne heure, on se préoccupa de composer des *guides* à l'usage des pélerins. Ce souci atteste évidemment la popularité du mouvement, comme de nos jours les guides Joanne, les Bædeker témoignent de la vogue

du tourisme. Le plus ancien (de 333) est l'*Itinéraire* dit *de Bordeaux*. Depuis la métropole de la Garonne, en passant par la presqu'île des Balkans et l'Anatolie, pour aboutir à Jérusalem, le guide bordelais se contente d'énumérer, le long des voies romaines qu'il a utilisées, les étapes, les relais de chevaux avec les distances qui les séparent. La preuve qu'il a été compilé, remanié à l'intention des pèlerins nous la trouvons dans ce fait ; c'est seulement en atteignant le territoire palestinien que, devenu moins sommaire, il énumère les souvenirs bibliques des localités traversées.

Relations de pèlerinage. De retour en Gaule, les pèlerins, absolument comme de nos jours, rédigent leur journal de voyage. Ils possédaient sur nos touristes contemporains l'avantage d'avoir séjourné des mois, souvent des années, dans le pays. Ils n'avaient circulé ni en chemin de fer, ni en auto, mais pérégriné posément, à la façon des patriarches bibliques. Nous possédons plusieurs de ces vieilles relations latines, d'une valeur inappréciable pour l'archéologie, la géographie, l'ethnographie syriennes. Nommons Sylvie, une Gauloise d'Aquitaine à la fin du 4e siècle, et l'évêque Arculfe, au commencement de la domination arabe. Le joyau de cette collection, littérature toute nouvelle, qui remplirait des bibliothèques, est incontestablement la relation de Sylvie. Sa récente découverte a produit une véritable sensation dans le monde savant par ses notations absolument originales, indépendantes de l'érudition livresque. Sylvie est partie pour l'Orient avec la seule Bible dans son bagage !

Sylvie et Arculfe. Voilà donc une femme — preuve nouvelle de la vogue des pèlerinages — une dame de haut rang ! On s'en aperçoit aux empressements qui l'accueillent en Orient. Partout les autorités ecclésiastiques et militaires se tiennent à ses ordres. Elle affronte les solitudes, l'escalade du Sinaï, pousse jusqu'en Mésopotamie aux confins de la « disciplina romana », de l'Empire romain, revient sur ses

pas pour visiter un sanctuaire du Haurân ; elle traverse l'Euphrate, dont « le cours impétueux lui rappelle le Rhône », monte à cheval, à dos de chameau, s'expose à être dévalisée, capturée par les pirates du désert. Soutenue par sa foi chrétienne, par l'amour de la Palestine, elle s'estime amplement dédommagée quand, au prix de ces fatigues, de ces dangers, elle pourra faire connaître mieux aux amis demeurés en Gaule — elle écrit à leur intention — cette terre bénie, théâtre de la Révélation.

Trois siècles après, survient la conquête arabe. L'évêque Arculfe (v. p. 87) ne se laisse pas arrêter par cette révolution politique. Aux complications inséparables des voyages en Orient se joignent des dangers nouveaux : celui d'être arrêté comme espion, jeté en prison par les maîtres arabes (v. p. 114). Il faut se munir de laisser-passer, acquitter des taxes multiples. Si ces vexations diminuent le total des pélerins, leur foi, leur attachement à la Terre-Sainte demeurent inchangés. Un sentiment nouveau commence à percer : le désir de soulager la détresse de frères malheureux, en attendant l'occasion de les libérer. La diplomatie s'y essaiera d'abord. Quand son action se sera démontrée impuissante, quand les vexations, les persécutions des autorités locales, enfin la folie d'un Hâkim, viendront gratuitement provoquer la chrétienté, celle-ci, usant de son droit d'intervention, le fera valoir par les armes. Ce sera la première application du *droit à l'intervention d'humanité*, proclamé par les juristes contemporains.

Et maintenant si, pendant un millénaire, la Syrie est devenue pour la France « une colonie sans drapeau », (Onésime Reclus), celle-ci en est d'abord redevable à la pression séculaire exercée par les pélerinages. Les pélerins gallo-romains, francs, furent les promoteurs, les initiateurs de cette pénétration pacifique.

II. CHARLEMAGNE ET LA SYRIE.

Les Francs et les Omayyades. Ceux-ci ne soupçonnèrent l'existence des Francs que par les rapports de leurs lieutenants en Espagne, quand les Arabes eurent franchi les Pyrénées, surtout après la sanglante défaite de Poitiers (v. p. 95). Ennemis trop lointains pour leur inspirer de sérieuses inquiétudes. Survint la chute des Omayyades. Le massacre débarrassa les califes de Bagdad de la dynastie rivale. Mais, en Espagne, un Omayyade a relevé le trône de ses ancêtres (v. p. 105). En Syrie, d'incessants soulèvements attestent la survivance de leur souvenir, la possibilité d'une restauration « blanche » (v. p. 134). Les Omayyades d'Andalousie annoncent l'intention de réclamer des comptes aux bourreaux de leur famille. Au temps de Hâkim, un Omayyade obscur, déguisé sous la bure d'un soûfi, Aboû Rakwa, soulève la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Egypte, et met la dynastie fâṭimite à deux doigts de sa perte (1). A cette époque, la puissance des Omayyades d'Espagne n'était plus qu'un souvenir. Quelles ne devaient pas être les terreurs des premiers 'Abbâsides, pris entre les révoltes des Syriens, les revendications armées des 'Alides et la menace d'un restauration omayyade ! Elles feront fléchir les prétentions hautaines d'un Hâroûn ar-Rachîd.

Les califes de Bagdad se trouvèrent servis par une diplomatie remarquablement active. Dans la lutte contre l'empire byzantin, l'ennemi héréditaire, leurs agents allaient partout leur susciter des adversaires, sans dédaigner aucun

(1) Aboû'l Maḥâsin, *op. cit.*, 18 ; Ibn al-Athir, (éd. du Caire), IX, 74-76.

concours. Tribus chrétiennes, juives, païennes, qui s'agitent au Nord du Pont-Euxin et de la Caspienne, toutes reçoivent la visite des émissaires ʿabbâsides.

. **Les Francs dans la littérature arabe.** Leur nom y apparaît tardivement ; pas avant le 10ᵉ siècle. Parmi les races européennes, les écrivains arabes ne distinguent d'abord que les Grecs *(Roûm)*, ensuite les Slaves. Ces derniers servent comme condottieri dans leurs armées, comme gardes du corps aux gouverneurs, comme esclaves dans leurs palais, où ils s'élèvent parfois jusqu'aux premières charges de l'Etat. Enfin les Arabes découvrent une troisième race, celle des Francs, فرنج. Ce sont tous les Européens, indépendants de l'Empire byzantin ; ainsi les Italiens et même les Espagnols chrétiens. Dans Albiroûnî et ailleurs, la langue franque désigne la langue latine. *Roûmî* était demeuré le vocable affecté aux Byzantins, ou *Romains* d'Orient. Les empereurs César et Auguste sont qualifiés de Francs par Barhebræus (p. 108) et ses collègues. A partir des Croisades, gagnant en précision, leur lexique commence à employer le terme *Fransis* pour désigner les sujets des Capétiens, les distinguer des autres *Francs*, habitants de l'Europe occidentale : Italiens, Anglais, Allemands, etc., qui viendront combattre en Syrie.

ʿAbbâsides et Carolingiens. Si le peuple et les intellectuels connaissaient mal, ignoraient même les Francs, la chancellerie ʿabbâside se trouvait plus exactement renseignée. Elle savait que les Carolingiens étaient en mauvais termes avec Constantinople, qu'ils revendiquaient le titre impérial ; ensuite qu'ils guerroyaient avec succès contre les Omayyades d'Espagne. Que fallait-il de plus pour travailler à les mettre de son côté, les enrôler dans une alliance contre les ennemis communs ? Les mêmes considérations devaient engager les princes francs à entrer en relations avec Bagdad, comme elles décideront plus tard les souverains valésiens à passer par dessus les répugnances confessionnelles, pour traiter avec

les Ottomans. Pépin (751-768) paraît s'y être décidé, peut-être même avoir pris les devants.

Les chrétiens de Syrie et Charlemagne. De leur côté les chrétiens de Syrie ne restèrent pas inactifs. L'anarchie, dans laquelle se débattait le pays, les exposait aux exactions des gouverneurs locaux, aux vexations des Bédouins, qui s'enhardissaient à piller les monastères, les églises. A quel protecteur s'adresser ? Jusqu'à la conquête arabe, les Césars byzantins avaient été les défenseurs-nés du christianisme oriental. Partout en Perse, en Arabie, au Sud de la Russie, la diplomatie grecque intervenait en leur faveur. Mais l'état de guerre permanent entre Constantinople et le califat avait mis fin à ce rôle.

Les empereurs étaient devenus odieux aux chrétiens orientaux par leur stupide campagne iconoclaste, par l'anathème prononcé contre le grand docteur syrien, St Jean Damascène. En réponse, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie avaient fulminé contre les princes iconoclastes. C'était la rupture complète. Et nous n'avons pas mentionné la rigueur de la censure 'abbâside (v. p. 138), considérant les correspondances avec Constantinople comme un crime de haute trahison. Dans leur détresse, les regards des chrétiens de Syrie se tournèrent vers Charlemagne, le grand Empereur d'Occident.

Son intervention, les résultats obtenus par sa diplomatie, n'ont pas encore été tirés au clair. Dans leur exposé simpliste, dans leur ignorance de la situation politique en Orient, les chroniqueurs occidentaux n'ont pas soupçonné la complexité de la matière. Ils ne sont pas arrivés à réaliser la position prépondérante, les prétentions impérialistes du califat, sous les premiers 'Abbâsides. Par ailleurs, le silence des sources orientales demeure déconcertant. Les auteurs arabes ignorent jusqu'au nom de Charlemagne. Deux faits paraissent acquis pourtant.

Les envoyés du patriarche de Jérusalem sont venus implorer la protection du monarque franc. Ils lui ont remis solennellement les clefs du S[t] Sépulcre, emblème symbolique et parlant de leur mission. Simultanément, des ambassades ont été échangées entre Aix-la-Chapelle et Hâroûn ar-Rachîd. Entre ces deux séries de démarches, de négociations, se déloppant parallèlement, un lien a dû exister. Personne ne sera tenté d'admettre que les prélats syriens n'ont obéi qu'à leur propre inspiration, agi à l'insu du gouvernement 'abbâside, risqué d'attirer sur leurs personnes et leurs ouailles les implacables vengeances du pouvoir.

Les allées et venues entre Jérusalem et l'Europe n'ont pu échapper à la surveillance de la police arabe, celle-ci très regardante et active, spécialement en Syrie, province suspecte de sympathies omayyades et demeurée, pour l'immense majorité, chrétienne. Le *sâhib al-khabar*, chef de la police secrète (v. p. 133), attaché à la personne des gouverneurs, n'a pu manquer d'informer Bagdad d'un événement aussi insolite. Le *divan* 'abbâside a dû approuver, s'il n'a inspiré, leurs démarches, qui cadraient avec les négociations en cours et dont nous avons indiqué l'objectif : une entente contre les communs ennemis, Byzance et l'Andalousie omayyade. Le hautain Hâroûn ar-Rachîd estima sans doute que ce résultat valait certaines concessions.

Protectorat carolingien. Ceci posé, il ne fut, à aucun moment, question d'une souveraineté, même partielle, sur la Terre-Sainte, ni d'une cession des sanctuaires de Palestine. En la personne de Hâroûn, le fastueux et fantasque calife des *Mille et une Nuits*, l'empire arabe se trouvait à l'apogée de sa puissance. Jamais sa politique, farouchement impérialiste, n'aurait admis l'abandon d'une parcelle de son autorité despotique, l'immixtion, le contrôle d'un pouvoir étranger. Aux yeux du gouvernement de Bagdad, les chrétiens demeurent les sujets du califat, sujets, il est vrai, de second ordre, ilotes

politiques. Juridiquement ils constituent la domesticité de l'islam, sur laquelle il n'entendait céder aucun de ses droits (v. p. 60).

La tenace diplomatie de Charlemagne réussit à obtenir l'autorisation de bâtir des églises, des couvents, des hospices, de les doter de revenus et de propriétés, destinés à leur entretien. Il lui fut permis de s'intéresser au sort des chrétiens de Palestine, de leur envoyer des secours, de régler les différends s'élevant parmi eux. Nous voyons des *Capitulaires*, édictés par Charles, réglementer l'expédition de ces secours, assurer la perception en Gaule de taxes pour la Terre-Sainte. Dès lors, des relations régulières s'établissent entre les patriarches de Jérusalem et les monarques carolingiens. Jérusalem, les environs, se couvrirent de fondations latines, d'hospices pour les pèlerins. On y éleva une basilique, un marché, une bibliothèque, une sorte de quartier franc, bénéficiant d'une réglementation autonome, d'une quasi-exterritorialité. A toutes ces fondations sont assignés les revenus de douze domaines près de Jérusalem. Deux siècles après, la majorité de ces créations continuaient à subsister. Ce ne furent donc pas des satisfactions d'amour-propre, des droits purement honorifiques que les concessions obtenues par Charlemagne.

Elles maintinrent la latinité en Orient, ranimèrent le mouvement régulier des pèlerinages, y relevèrent le prestige de la chrétienté. Il ne semble pas que des conventions commerciales soient venues compléter ce protectorat *lato sensu*, de caractère spécifiquement religieux et charitable, dont le bénéfice principal revenait aux chrétiens du pays. Ceux-ci ont dû également profiter de certaines interventions officieuses en leur faveur. Il ne paraît pas interdit de leur attribuer une plus large tolérance, dont nous avons vu les chrétiens jouir à Jérusalem (v. p. 151), à l'occasion de fêtes religieuses. C'est, en définitive, avec du plus ou du moins, tout ce qu'ob-

tiendront pour les communautés indigènes les Capitulations, sous les Valésiens et les Bourbons.

Préparé par les pélerinages. Cette initiative féconde du grand Empereur demeurerait inexplicable, si elle n'avait été lentement préparée, si l'opinion publique en France ne l'avait en quelque sorte imposée à la diplomatie carolingienne. Cette préparation fut l'œuvre collective de plusieurs générations de pèlerins. Leur sens chrétien a inspiré, encouragé les négociations officielles. Ainsi comprise, conditionnée par l'influence des pélerinages, l'intervention pacifique de Charlemagne, les relations entre deux pouvoirs, qui jusque-là s'étaient ignorés, cessent d'être une inspiration spontanée, sans antécédents historiques. Elles constituent le premier titre officiel, la première étape dans la mission séculaire que la France continuera de poursuivre en Orient. L'imagination populaire, la poésie médiévale en ont eu l'intuition. Elles finiront par transformer l'Empereur en pélerin, ensuite en conquérant de la Terre-Sainte.

Leur reprise. Il semble bien que, dans l'ensemble, les chrétiens de Palestine continuèrent à jouir des avantages obtenus par ses démarches. Il faut en excepter des périodes, où le fanatisme des régents — du type de Motawakkil — ou des masses (v. p. 140) se décharge sur les tributaires. Encore, jusqu'au temps de Ḥâkim (v. p. 151), Jérusalem semble-t-elle avoir joui d'un régime de faveur. Les pélerinages devinrent de plus en plus fréquents. Beaucoup s'accomplissent en troupes et commencent à être organisés. Une de ces pieuses caravanes comptera jusqu'à 12.000 membres. Ils ont à acquitter des taxes onéreuses ; mais cette fiscalité n'était pas alors plus large en Occident. Les expéditions s'accomplissent donc sans incidents notables, hormis les époques de troubles, quand les Bédouins — l'éternel fléau de la Syrie arabe — reprennent le dessus. Le cas ne fut pas — on l'a vu — exceptionnel aux 10^e^ et 11^e^ siècles (v. p. 153). C'est alors la

spoliation complète des pélerins, la mort, s'ils essaient de se défendre. Graduellement les Occidentaux se familiarisent avec l'Orient, avec sa situation politique ; ils apprennent à connaître les itinéraires conduisant en Palestine. Les chefs de la Croisade utiliseront ces connaissances ; plusieurs seront d'anciens pélerins.

Nous avons signalé l'émotion profonde, causée en Europe par la folie persécutrice de Ḥâkim (v. p. 150). L'opinion dù monde chrétien commençait à s'en remettre, grâce à la tolérance de son successeur Ẓâhir, quand une nouvelle catastrophe vint ranimer, aggraver les alarmes. Le désastre de l'empereur Romain Diogène (v. p. 154) ouvrit sans défense l'Asie Mineure à l'invasion des Seldjoûcides. Ce qui s'était appelé jusqu'à cette date la *Romanie*, à savoir pays des Romains, devint le sultanat de *Roûm* avec capitale à Iconium, (Qônia), cependant que des émirs seldjoûcides s'emparaient de Jérusalem, ensuite d'Antioche en 1081 (1). Tout l'Orient tomba bientôt entre les mains des Turcs. En 1092, ils s'établissaient à Smyrne, à Chio, à Rhodes. Une à une, les métropoles asiatiques, illustrées par les souvenirs de l'âge apostolique, passaient sous le pouvoir de l'islam.

Les Occidentaux ne pouvaient rester indifférents devant cette débâcle, à la fois une menace et une humiliation pour la chrétienté. La sécurité des pélerinages parut compromise. On trembla pour l'existence du S[t] Sépulcre et des établissements latins de Terre-Sainte. L'idée d'une expédition de secours s'insinua peu à peu dans les intelligences. Aux pélerinages de pénitence et de dévotion, on songea à substituer des *pélerinages armés*. Ce plan ne pouvait que rencontrer l'approbation des nombreux pélerins retournés dans leurs foyers. Il fut encouragé par les appels des Césars byzantins, depuis la formidable poussée seldjoûcide en Anatolie.

---

(1) Date exacte et non 1069, comme plus haut p. 154.

L'idée de la Croisade. En 1088, à l'avènement du pape français Urbain II, le projet de transporter en Orient la défense de la chrétienté flottait en l'air. Il fut d'abord adopté par la papauté, à cette époque chef suprême de la famille européenne. Le motif qui mettra les masses en branle, ce sera, non le danger menaçant Constantinople, mais le sort de Jérusalem. Ce fut, note Bréhier « l'expression spontanée de l'enthousiasme pour la Terre-Sainte que deux siècles de pélerinages ininterrompus et les souvenirs de la grandeur de Charlemagne avaient imprimé dans le cœur des chrétiens d'Occident. Si l'on méconnaît la valeur de ce passé, il est impossible de s'expliquer la genèse des Croisades ».

Résumons ces prolégomènes, les débuts de l'expansion française au Levant. Son origine est nettement religieuse. Elle conservera ce caractère jusqu'à nos jours, sans en excepter les années de la Révolution et les périodes les plus *laïques* des temps modernes. On discute parfois sur les origines du *tourisme*. En Occident, il remonte à la fin du 4e siècle, quand la Gaule devient chrétienne. C'est alors que s'éveillèrent le goût des voyages désintéressés, sous la forme de visites aux Lieux saints, la curiosité des choses d'Orient, mais limitée à l'Orient biblique, évangélique, celui des patriarches et des apôtres, une sorte d'exotisme de nature religieuse et ecclésiastique. Cet engouement se trouvera alimenté, encouragé par une littérature spéciale, celle des écrits de Sylvie et de ses successeurs et aussi par le contact avec les nombreuses colonies syriennes établies en Gaule.

Depuis la conquête arabe, ces sentiments s'allieront à celui de la pitié pour les malheurs qui atteignent les frères d'Orient. Cette pitié déterminera Charlemagne, devenu le chef temporel de l'Occident, à employer son influence politique pour leur porter secours. Son intervention amena l'établissement d'une ébauche de protectorat, qui dura plus longtemps que sa race. Quand la persécution de Hâkim,

ensuite le schisme grec, enfin l'invasion turque eurent rendu plus périlleuse la route de Palestine, l'Europe ne put se résoudre à abandonner la Terre-Sainte. Devant la défection religieuse, l'impuissance militaire de Byzance, jusque-là bastion avancé de la chrétienté occidentale, l'Europe se décidera à prendre la place, laissée vacante, à assumer la garde au tombeau du Christ. Tels sont les mobiles, beaucoup plus que le danger d'une invasion musulmane — les politiques d'alors dans une Europe, morcelée par la féodalité, ne paraissent pas l'avoir entrevu — qui déclancheront les Croisades. Celles-ci, issues du protectorat carolingien, ouvriront les voies au régime des Capitulations. Un lien organique unit intimement ces trois stades des *Gesta Dei per Francos*, qu'avait préparé le mouvement des pélerinages.

CAROLINGIENS.

Pépin d'Herstal, 687.
Charles Martel, 715.
Carloman, 741.
Pépin le Bref, 751.
Carloman, 768.
Charlemagne, 771.
Louis Ier, le Débonnaire, 814.
Charles Ier, le Chauve, 840.
Louis II, le Bègue, 877.
Louis III, 879.
Carloman, 882.
Charles II, le Gros, 884.
Eudes, comte de Paris, 887.
Charles III, le Simple, 898.
Robert Ier, duc de France, 922.
Raoul, 923.
Louis IV, d'Outre-Mer, 936.
Lothaire, 954.
Louis V, le Fainéant, 986-987.

Chapitre X.

LA SYRIE FRANQUE.

I. Période d'expansion (1098-1144).

Nous nous bornerons à résumer celles de ces expéditions qui se sont développées sur le sol syrien, à montrer brièvement l'organisation originale que reçut le pays pendant cette troisième étape de l'expansion française.

Le morcellement politique de la Syrie, le pullulement de sectes, esquissés plus haut (v. p. 139), tenaient grande ouverte la porte à l'invasion étrangère. Démoralisé, appauvri par des siècles d'oppression 'abbâside, fâṭimite, turque, seldjoûcide, bédouine, le peuple écrasé sous tous les régimes, demeurait indifférent au changement de maîtres. Dans la période qui vient de se clore, ce sont des aventuriers étrangers, des mercenaires turcs, berbères, qui occupent la scène. Des indigènes, des Syriens, il n'est question que comme d'une matière à exploitation. L'esquisse, ébauchée précédemment (v. p. 151), était forcément incomplète. On comptait alors peu de villes syriennes de quelque importance ou dominées par une citadelle, qui n'abritassent leur petite dynastie ou dont l'émir ne fût en passe de se muer en dynaste local. C'est le retour à

l'anarchie de Tell al-ʿAmarna (v. p. 1).

Tous, en guerre les uns contre les autres, cherchaient à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, à l'heure même où les Croisés foulaient déjà le sol syrien. Les princes seldjoûcides intriguent pour se dépouiller mutuellement de leurs apanages. C'est au camp devant Chaizar, dans une expédition dirigée contre l'émir de Ḥoms, que Roḍwân, sultan d'Alep, et Yâghi Siân, seigneur d'Antioche (v. p. 155), apprirent l'approche des Croisés. Même dans ce pressant danger, les deux alliés ne purent s'entendre. Chacun partit de son côté. Yâghi Siân appellera au secours les princes musulmans de l'Orient. Tous répondirent à son appel, mais ne réussiront pas à combiner leurs efforts et l'armée envoyée par Kerbogha, arrivera trop tard. Le remuant chef kilâbite Khalaf ibn Molâʿib d'Apamée travaille à déloger de Chaizar les Monqidhites, Arabes et Qaisites comme lui.

Profitant du coup que portera au prestige seldjoûcide, la présence des Croisés sous les murs d'Antioche, les Fâṭimites d'Egypte expulseront de Jérusalem (1098) la faible dynastie des Ortoqides (v. p. 151). « Ils auraient agi plus loyalement de les y laisser, observe Ibn Ẓâfir. Mais les Fâṭimites ne virent pas de mauvais œil l'invasion franque, escomptant qu'elle arrêterait l'avance des Turcs vers l'Egypte ». Ibn al-Athîr les accuse même « d'avoir appelé les Francs en Syrie pour les défendre contre les Turcs et l'empereur Alexis ». Il est certain que la diversion franque ne leur déplut pas et que les gouverneurs fâṭimites de Phénicie reçurent l'ordre de ne pas se brouiller avec les Croisés. Aucun ne songera à les inquiéter.

L'intérieur du pays, les massifs montagneux se trouvaient occupés par des organisations de sectaires, violemment hostiles à l'islam orthodoxe : Ismaʿîlis, Noṣairis, Druses et Chîʿites. Leur multiplication tient du prodige ; elle atteste le discrédit dans lequel était tombé le califat ʿabbâside. « Les

Chî'ites en Syrie, affirme Ibn Djobair (1) dépassent le nombre des Sonnites. Leurs sectes ont inondé le pays ». Il traite d'infidèles les deux premières, « lesquelles ont divinisé 'Alî », ce qui n'est exact que pour les Nosairis (v. p. 181).

Les Isma'îliens (v. p. 183) préludaient à leur sinistre rôle de sicaires par l'assassinat en pleine mosquée de l'émir de Homs, au moment où les Francs faillirent s'emparer par surprise de la cité. Le sultan Rodwân était accusé de pactiser avec ces sectaires. Dans les grandes villes, ils formaient des associations secrètes — le peuple syrien les appelait *Hachîchyya*. Ils étaient redoutés par les princes, qui les ménageaient en vue de leurs vengeances politiques. Ils demeureront longtemps en excellents termes avec les Francs. Le discrédit, où était tombé l'islam officiel, favorisait la propagande des sectes les plus extravagantes, les plus hostiles à la religion coranique. Les populations opprimées, exploitées, s'attachaient aux pas du premier novateur venu, fascinées par l'attrait du mystère, qui enveloppait les nouvelles doctrines, par la promesse d'un Mahdî libérateur (v. p. 181).

Une dizaine d'années après la mort de Hâkim, les Druses avaient envahi le groupe des monts Sommâq ou Djabal al-A'lâ près d'Alep. Ils y pillèrent les campagnes, détruisirent les mosquées. Pour réduire ces forcenés, il fallut recourir à l'intervention armée de Nicétas (2), *catépan*, قطبان d'Antioche (l'an 1031). Loin de s'opposer à la marche des Francs, Seldjoûcides, Fâtimites chercheront à les mettre de leur côté, acquitteront d'énormes contributions de guerre pour les éloigner, les pousser contre leurs voisins.

L'initiative des Croisades revient au pape français, Urbain II, dans le concile de Clermont (Mars 1095). Ce fu-

---

(1) Nous citons ses *Voyages* ou رحلة, 280 (V. *la Bibliogr.*).

(2) Ibn Batrîq, II, 265.

rent également les pays de l'ancienne Gaule et de la Belgique, qui fournirent les contingents, les plus considérables, et les chefs les plus remarquables : le Midi, les Provençaux et les Gascons ; le Nord, les Lotharingiens et les Flamands. Les Godefroid, les Baudouin, les Robert, les Raymond de St Gilles appartiennent à ces régions. Les Normands d'Italie, les Bohémond, les Tancrède en étaient originaires, ainsi que les futurs rois de Jérusalem. Les deux premiers seront des Franco-belges. On ne connaît guère de comtes de Flandre qui n'aient figuré, combattu en Terre-Sainte ; certains y retourneront jusqu'à trois reprises. C'est également au comte de Flandre que l'empereur Alexis adressa sa première demande de secours, à la veille des Croisades. Les Germains proprement dits, les Transrhénans, ne prendront part à la lutte qu'après la fondation du royaume de Jérusalem. Il leur reste la consolation — leurs auteurs ne s'en privent pas — de proclamer Allemands les Lotharingiens et les Brabançons de Godefroid, ancêtres des Belges.

Première Croisade. A la fin de l'automne 1097, les Croisés traversent l'Anatolie, y culbutent les Turcs au profit des Byzantins. En Cilicie, les Arméniens les accueillent à bras ouverts. Le frère de Godefroid, Baudouin, avec l'aide des Arméniens, va fonder au delà de l'Euphrate la principauté d'Edesse, bastion oriental des futurs Etats francs. Le 21 Oct. 1098, ils apparaissent sous les murs d'Antioche. Le périmètre de la place était trop étendu, l'enceinte trop solide, défendue par des centaines de tours, pour entreprendre un siége en règle. Il fallut se contenter d'un blocus. Pendant les huit mois qu'il se prolongea, l'organisation du ravitaillement laissa grandement à désirer. Après les épreuves de la faim, les assiégeants eurent à repousser plusieurs colonnes envoyées pour débloquer la ville. D'un jour à l'autre, on attendait l'arrivée de la formidable armée, conduite par Kerbogha de Mossoul. Les chefs entrèrent alors en négociations avec un

Arménien, commandant un des donjons de la place.

Prise d'Antioche. A l'aurore du 3 Juin, ils y pénètrent par escalade. Deux jours après la reddition, apparut l'avant-garde de Kerbogha. La famine exerçait ses ravages dans les rangs des Francs. « Ils se virent réduits, écrit Qalànisì (p.136) à manger des cadavres d'animaux, *maita*. Leur faiblesse extrême ne les empêcha pas d'attaquer vigoureusement les troupes musulmanes extraordinairement nombreuses, ne manquant de rien. Ils leur infligèrent une humiliante défaite et les poursuivirent l'épée dans les reins ». C'était le 28 Juin 1098.

Avance des Croisés. Rien ne s'opposait plus à la marche sur Jérusalem, but de la Croisade. La principauté d'Antioche échut à Bohémond. L'armée remonta la vallée de l'Oronte, emporta, en passant, Ma'arrat an-No'mân. A la hauteur de Chaizar, on décida de prendre la route de la mer, en coupant à travers le pays des Nosairis. Essayèrent-ils de s'opposer au passage ? Il est certain qu'on en fit un grand massacre. On déboucha dans la plaine de Tripoli. Dans le désir d'éloigner les Francs, l'émir de Tripoli, Ibn 'Ammàr envoya des cadeaux et des vivres ; attitude imitée par l'émir de Beyrouth. Ils y ajoutèrent la promesse de traiter de leur soumission, après la prise de Jérusalem.

Le 16 Mai, on passait devant Batroùn, en plein pays des Maronites — ils fournirent des guides et un contingent auxiliaire — le 17 à Djebail, le 19 à Beyrouth. L'armée prit quelques jours de repos dans les jardins de Saidâ. Le 24, elle atteignit Acre. Nulle part la route ne fut disputée. Par Césarée et Ramla, l'armée parut devant Jérusalem.

Prise de Jérusalem. La ville résista plus d'un mois (7 Juin-15 Juill.). Après cette randonnée, sous les ardeurs du soleil syrien, l'expédition se trouvait à bout de forces, avec ses effectifs réduits à 10.000 hommes. Le chiffre de 70.000 hommes, massacrés par les Croisés à Jérusalem, a été accep-

té étourdiment par les érudits. Ce chiffre, dépassant celui de la population hiérosolymitaine, vaut le total de 100.000 hommes qu'ils auraient tués dans la bicoque de Ma'arra (v. p. 212). Jérusalem se vit traitée comme les mœurs de la guerre autorisaient alors de traiter les villes prises d'assaut. La fureur du vainqueur se déchargea principalement sur les Juifs ; réfugiés dans leur synagogue, ils y furent brûlés. Aux cris de joie du monde chrétien répondirent les lamentations de l'islam. La cour des 'Abbâsides prit le deuil, elle pleura. Le poète Abyoûrdî trouva des accents plus virils :

« Pour un homme de cœur, les pleurs sont la dernière des armes, quand le choc des épées a allumé le feu de la guerre » (1).

La victoire d'Ascalon suivit d'un mois la prise de Jérusalem. Comme à Antioche, les renforts arrivèrent trop tard. Le véritable souverain du Caire, le grand-vizir fâṭimite Al-Afḍal, était revenu des illusions de sa tortueuse politique syrienne, de l'espoir d'user Turcs et Francs. « Il réunit à la hâte des forces considérables et s'avança à la rencontre des Croisés. Il ne réussit qu'à s'attirer une honteuse défaite, observe Ibn Ẓâfir. Il se sauva en Egypte renonçant à l'idée de se mesurer désormais avec les Croisés ». Il laissait derrière lui 2.700 morts sous les murs d'Ascalon.

Godefroid de Bouillon, élu chef du nouvel Etat latin, se contenta du modeste titre d'*Avoué du S. Sépulcre*. Il le conserva moins d'un an ; il mourut en revenant du siége d'Acre (22 Juill. 1099-18 Juill. 1100). Pour lui succéder, le suffrage des barons désigna son frère, l'entreprenant Baudouin (v. p. 211). Le prince d'Edesse, appuyé sur les Arméniens, s'était taillé de vastes domaines dans la région de l'Euphrate. Il accourait, à la tête de 200 chevaliers et de 700 fantassins, lorsqu'au fleuve du Chien il se heurta à une embuscade. Une

(1) Ibn al-Athir, *op. cit.*, 103, 105-106 ; Qalânisî, 137.

habile manœuvre attira ses ennemis dans la petite plaine au nord de la rivière, où il les tailla en pièces. Baudouin fut en réalité le premier roi de Jérusalem. En cette qualité, il se fit sacrer par le patriarche de la Ville Sainte (25 Déc. 1100).

Baudouin Ier. Son premier effort se tourna vers la conquête de la côte. Dans cette entreprise il se trouva efficacement secondé par la marine des républiques italiennes. Ces communautés marchandes avaient deviné l'avenir qu'assurait à leur activité l'ouverture des marchés levantins. En Mai 1101, il enleva, à l'aide des Génois, les ports d'Arsoûf et de Césarée. En 1103, il se présenta, mais sans succès, devant 'Akkâ, qui sous le nom de St Jean d'Acre devait jouer un rôle si important dans l'histoire ultérieure des Croisades. L'année suivante, (Mai 1104), aidé par l'escadre combinée des Pisans et des Génois, il força la ville à capituler.

Prise de Tripoli ; sa bibliothèque. Depuis plusieurs années, Raymond, comte de Provence, s'acharnait au siège de Tripoli, à cette époque le port le plus fréquenté de la Syrie. En face de la cité, il éleva sur une hauteur voisine une forteresse, appelée le « Château Pélerin ». De cette position, assisté par les « habitants chrétiens » de la Montagne, évidemment les Maronites, il poursuivit le lent investissement de la place. Dans l'intervalle, il alla s'emparer de Djebail, qui forma la limite méridionale du futur comté de Tripoli. Il mourut avant de voir la réalisation de son projet. Le roi Baudouin accourut prêter main-forte à Bertrand, fils et successeur de Raymond. Serrée par terre et par mer, Tripoli, après dix ans de résistance, se rendit le 12 Juill. 1109.

Les chefs ne songèrent pas — ils l'auraient tenté qu'ils seraient demeurés impuissants — à réprimer la fureur de leurs soldats, exaspérés par ce siège interminable. On a mené grand bruit autour de la destruction d'une bibliothèque, incendiée pendant le sac de la ville. Dérenbourg parle au pluriel « des riches bibliothèques de cette ville savante, du

Palais de la science saccagés ». Il s'agit évidemment des دفاتر دار علمها, mentionnés par Qalânisî (p. 163), « des manuscrits d'une école » à Tripoli. Ibn al-Athîr, le copiste peu scrupuleux de l'auteur damasquin, a transformé cette leçon anodine en كُتُب دور علمها. Quels étaient le total, la valeur des manuscrits tripolitains ? Nous l'ignorons. Dans son volumineux pamphlet, consacré à la *Kulturgeschichte* des Croisades (p. 54), Prutz parle « d'une riche bibliothèque de plusieurs milliers de volumes ». En l'absence d'un texte plus précis et antérieur à celui de Qalânisî, il est inutile de penser à la bibliothèque d'Alexandrie, à celle de Louvain surtout. Le *dâr al-ʿilm* tripolitain était, non une Université, mais une simple *madrasa* (v. p. 157), destinée, comme les établissements de cette nature, à l'étude du *ʿilm*, à savoir, des disciplines coraniques. A notre avis l'incendie de la mosquée des Omayyades à Damas (v. p. 153), fut beaucoup plus funeste à la science que la prise de Tripoli.

Prise de Saidâ, de Beyrouth. Revenu sur ses pas, Baudouin entreprit le siége de Beyrouth. La ville se rendit au bout de trois mois, vers le milieu de Mai 1100. La forêt de pins, voisine de la cité, fournit les matériaux pour la construction de machines de guerre. La place fut d'abord ravitaillée, la garnison renforcée par une escadre égyptienne. Enfin l'arrivée de 40 vaisseaux génois permit d'activer les opérations. « L'amiral égyptien fut tué ; avec lui périrent beaucoup de combattants musulmans. De mémoire d'homme, affirme Qalânisî (168), les Francs n'assistèrent à une lutte aussi acharnée. Désespérés, les citadins perdirent courage. A la fin du jour les ennemis enlevèrent la place à la pointe de l'épée ».

Depuis plusieurs années, la ville de Saidâ se rachetait en payant 2.000 dînârs, comme contribution de guerre. Cette somme venait d'être triplée, lorsque Baudouin profita de l'arrivée de 60 vaisseaux norvégiens, amenant des pélerins, pour

forcer Saidâ à capituler (4 Déc. 1110), au bout de six semaines de siége. Après l'échec subi devant Beyrouth, la flotte égyptienne ne se risqua pas à quitter le port de Tyr (1). Comme Beyrouth (Baruth), le fief de Saidâ (Sagète) releva directement de la couronne de Jérusalem. Leur territoire fut incorporé au domaine royal.

Mort de Baudouin I. Tyr continua à se défendre contre les entreprises de Baudouin. Afin de préparer sa chute et de surveiller la place, il ordonna de construire le fort de *Scandaléon* = Iskandaroûn. La conquête de la Palestine occidentale avait coupé les communications entre la Syrie musulmane et l'Egypte. Pour correspondre, ces pays durent désormais emprunter le long détour par la Transjordanie et le Sud de la Mer Morte. Baudouin réussit à dominer cette route en y élevant la formidable forteresse de Chaubak *(le Crac de Montréal)*. Ce vaillant chef trouva la mort, au cours d'une expédition contre l'Egypte (Avril 1118). Il est le seul des Seigneurs francs dont le nom ait été conservé — sous la forme *Bardawil* — dans la toponymie de Palestine. L'inscription de son tombeau au S^t^ Sépulcre l'appelle « un second Judas Macchabée ».

Cependant la population de Damas et d'Alep avait envoyé porter les doléances de la Syrie au calife de Bagdad, le chef nominal de l'islam. La députation syrienne comprenait « des chérifs hâchimites, des soûfis, des commerçants notables, des *faqîh* ou hommes de loi. Ils pénétrèrent à la mosquée, forcèrent le prédicateur à descendre de la chaire qu'ils mirent en pièces ». Le Vendredi suivant, leurs protestations troublèrent de nouveau le service rituel. « On les apaisa avec des promesses », assure Qalânisî (p.173). Pourtant Maudoûd, émir de Mossoul, se mit en campagne. Pénétrant jusqu'en

---

(1) Qalânisî, 171.

Galilée, il surprit et tailla en pièces l'armée royale à Sinnabra, au Sud du lac de Tibériade. Il succomba à Damas sous le poignard d'un Isma'îlî.

Prise de Tyr. A l'avènement de Baudouin II du Bourg, cousin et successeur de Baudouin I, la principauté d'Antioche traversa une période critique. L'intervention du roi réussit à la dégager de l'étreinte de ses ennemis. A un moment, le souverain lui-même tomba au pouvoir des musulmans, mais parvint à briser ses fers. C'est pourtant à ce moment que les barons, après un long siège (15 Février-7 Juill. 1124), parvinrent à réduire la résistance de Tyr. Admirablement fortifiée par la nature et l'art, la place dut capituler. « La garnison obtint de se retirer avec les habitants, qui se montrèrent déterminés à la suivre. Les Tyriens furent autorisés à conserver les valeurs qu'ils purent emporter sur eux — conditions précédemment accordées aux Sidoniens — Ils défilèrent entre deux rangées de soldats francs, sans que personne songeât à les molester. Il ne resta à Tyr que le menu peuple et ceux qui ne purent se déplacer », affirme Qalânisî (p. 211). En réalité, seuls les notables s'expatrièrent. Grosse perte, s'écrie Ibn al-Athîr, que « cette place, une des plus fortes de la Syrie. Puisse Allah la rendre à l'islam ! ».

Attaques contre Damas. La possession de Damas demeura une constante et dangereuse tentation pour les rois francs. Comme Alep dans le Nord, elle « comptera parmi les princes d'innombrables prétendants », خطّابها من الملوك كثير (1). L'an 1125=519 H., Baudouin II s'avança aux abords de la Damascène, jusqu'à Mardj as-Soffar et mit en déroute l'armée de Damas. Son approche réveilla l'apathie de la population. L'enthousiasme se communiqua même aux « jeunes Isma'îlis ». D'importants renforts arrivèrent du Nord de la

(1) Ibn Djobair, 250.

Syrie. Ne se sentant plus en forces, les Francs se décidèrent à reculer. Au cours de la retraite, l'ennemi s'empara de « leur chapelle de campagne », الكنيسة التي لهم في مخيّمهم. Les Croisés chargèrent alors avec leur « impétuosité accoutumée » حملتهم المعروفة, et réussirent à se dégager, non sans éprouver des pertes cruelles (1).

Trois ans après, l'anarchie provoquée par les Isma'îlis leur parut offrir une meilleure occasion. L'audace de ces sectaires ne connaissait plus de bornes. Appuyés sur leur forteresse de Bâniâs, aux sources du Jourdain, ils terrorisaient Damas, supprimaient brutalement quiconque osait leur résister. Obsédés, les citadins finirent par se soulever et massacrèrent tous les Isma'îlis qui leur tombèrent sous la main. La ville de Damas, la région de Wâdittaim, où ils avaient gagné de nombreux adhérents, furent débarrassées du terrorisme de la secte. Leur chef, effrayé du sort des siens, désespérant de se maintenir à Bâniâs, préféra la livrer aux Francs (1129). C'était presque le dernier accroissement territorial des Croisés. Ils se hâtèrent de construire, pour protéger cette porte de la Palestine et de la Damascène, la forteresse de Ṣobaiba, dominant Bâniâs.

Le roi étendit plus loin son ambition. De nouveau, il amena ses barons camper sous les murs de Damas. Les nécessités du ravitaillement les forcèrent à se partager en deux corps. Leur cavalerie se laissa surprendre à son retour du Ḥaurân. Ce fut le signal de la retraite. Elle aurait été surtout déterminée par le versement de 20.000 dinârs et l'assurance d'un tribut annuel (2), que la cité payera jusqu'à la chute du royaume latin.

La décadence de l'Etat franc ne tardera pas à com-

(1) Michel le Syrien, III, 223. 407 : Qalânisî, 213.

(2) Michel le Syrien, III, 227 : Qalânisi, 226.

mencer. Elle sera activée en partie par les intrigues et les prétentions des Byzantins, qui réclamaient un droit de suzeraineté sur le Nord de la Syrie, libérée par le sang des Croisés. Figé dans son légitimisme suranné, l'Empire grec froissa par sa hauteur les barons francs, s'obstina à les considérer comme ses vassaux. C'est le moment de nous représenter ce qu'était vers 1144, à l'apogée de son extension territoriale, l'ensemble des possessions franques. A cette date se trouva achevée l'occupation de toute la côte de Syrie.

Extension du royaume latin. A l'intérieur, elle demeura toujours très inégale. D'une façon durable, la ligne des frontières franchit rarement la vallée de l'Oronte et jamais l'Antiliban. A l'Orient de cette ligne, les grandes villes, en acceptant de payer tribut, Alep, Ḥâmâ, Ḥoms, Damas, demeurèrent libres ainsi que Balbek et la Bqâ' (1). Les montagnes, en bordure de la Méditerranée, furent tenues en respect par l'érection de puissantes forteresses, sortes de camps retranchés, sur des points statégiques, admirablement choisis. Elles protégeaient l'accès des établissements maritimes et maintenaient ouverte la route vers les émirats de l'intérieur. Les Francs leur devront d'avoir pu tenir près de deux siècles dans les conditions les plus défavorables. Il faut voir dans le voyageur Ibn Djobair (pp. 255, 258), qui visita la Syrie aux temps de Saladin, la terreur qu'inspiraient aux musulmans ces formidables repaires. Les plus nombreux hérissaient le territoire extrêmement coupé du comté de Tripoli. Nommons le *Crac des Chevaliers*, (Ḥoṣn al-Akrâd), le *Chastel Blanc* (Ṣafîtâ), *Maraclée* (Maraqyya), Marqab, 'Arqa...

Ce qu'on appelait le royaume latin formait une *fédération de quatre Etats féodaux*. A l'Orient, le comté d'Edesse se dé-

(1) Les Francs ont droit au tiers des récoltes de la plaine ; Qalânisî, 165.

ployait sur les deux rives de l'Euphrate. Au Nord, la principauté d'Antioche couvrait de son protectorat la Petite Arménie ou Cilicie. Au centre, le comté de Tripoli s'étendait, depuis le fort de Marqab (*Margat*) au Nord, jusqu'au Sud de Giblet (Djebail), vers le pont de Ma'miltain, limite septentrionale du domaine royal proprement dit.

Le domaine royal. Au delà du Jourdain, ce dernier englobait les régions de Moab, d'Edom, l'ancienne Nabatée, avec les formidables forteresses de Karak et de Montréal, le port d'Aila-'Aqaba sur la Mer Rouge ; il protégeait les couvents de la presqu'île du Sinaï. Ascalon allait bientôt lui échoir. Outre les villes de Jérusalem, de Naplouse, d'Acre, de Tyr, et autres places relevant directement du souverain, le royaume se divisait en *quatre grandes baronnies*, le comté de Jaffa et d'Ascalon, la principauté de Galilée ou de Tibériade, la baronnie de Sagète (Saiète) ou Sidon, la seigneurie du Crac et de Montréal dans la « terre d'Oultre-Jourdain ». Ajoutez une douzaine de fiefs secondaires : les baronnies de Caiphas (Caiffa), du Toron (N. de la Galilée), de Bélinas (Bâniâs), de Baruth, du Scandaléon (v. p. 216), de Césarée, de Naples (Naplouse), de St Abraham (Hébron), du Bessan (Baisân) etc.

Les Isma'îlis et les Francs. La féroce hostilité des Isma'îlis contre l'islam orthodoxe finit par s'attaquer aux souverains d'Egypte, leurs coreligionnaires et patrons. Ils se brouillèrent avec eux pour une querelle dans la succession dynastique des Fâtimites. Ces rancunes achevèrent de les jeter dans l'alliance des Francs. Ajoutons à l'honneur des Croisés qu'ils n'utilisèrent jamais leurs indociles alliés pour des assassinats politiques, à l'imitation de certains princes musulmans.

Expulsés des villes, les Isma'îlis réussirent, après avoir dû céder Bâniâs aux Francs (v. p. 218), à s'établir, vers 1132, dans la forteresse de Qadmoûs, au centre de la montagne des

Nosairis. Ils y bâtiront bientôt le nid d'aigle de Masyâd, ensuite une série de citadelles, juchées sur des montagnes : Kahf, Khawâbi, Rosâfa.... Groupées en cercle, d'un accès difficile, elles formaient en quelque sorte une enceinte inexpugnable. Les farouches occupants de ces repaires, placés à la frontière des possessions franques et musulmanes, évitent de se brouiller avec les Croisés, qui de leur côté semblent les avoir ménagés. Surveillés par les puissantes forteresses du comté de Tripoli, les Isma'îlis se résigneront à payer tribut aux Hospitaliers. C'est aux musulmans qu'ils s'attaquent de préférence. Tour à tour, Noûraddîn et Saladin devront se tenir sur leurs gardes.

Mort de Baudouin II. La faiblesse des établissements latins consistait dans leur démembrement, dans leur division en quatre grands Etats, à peu près indépendants du pouvoir central. Et cela à la veille du jour où l'islam syrien humilié aspire à l'unité. L'accord des grands vassaux entre eux et avec la Couronne ne fut jamais réalisé. Antioche se voyait à la fois menacée par les exorbitantes prétentions des Grecs et les attaques des musulmans. Baudouin II du Bourg mourut l'an 526 H. = Août 1131. Sous lui, le royaume atteignit sa plus grande extension, depuis Diârbakr jusqu'aux frontières d'Egypte. Voici la notice nécrologique que lui consacre Qalânisì (p. 233). « C'était un vieillard que les vicissitudes de la fortune avaient formé. Il en expérimenta les revers les plus extraordinaires. Au cours de ses campagnes incessantes contre les musulmans, il tomba à maintes reprises entre leurs mains. Son habileté, son esprit fécond en ressources réussirent toujours à le sauver de la captivité... On lui désigna comme successeur (son beau-fils), le comte Foulques d'Anjou, depuis quelque temps arrivé d'Occident. La perte de Baudouin porta un rude coup aux Francs, qui ne tardèrent pas à se diviser ».

II. Décadence du royaume latin. (1144-1291).

Zanki, successeur de Maudoûd, l'émir de Mossoul, père du futur sultan Noûraddîn, s'empara d'Edesse, après 28 jours de siége (25 Déc. 1144). Au mépris de la parole donnée, il massacra tous les Francs. Cette catastrophe découvrit la principauté d'Antioche. *Elle détermina le départ de la 2e croisade.* Baudouin III (1144-1162) venait de recueillir la succession de Foulques d'Anjou. L'empereur Conrad et Louis VII de France prirent la croix. Le roi faillit tomber entre les mains des Turcs, pendant la traversée de l'Anatolie ; il n'amena en Palestine que les débris de son armée. Conrad arriva par mer avec ses Allemands.

Siège inutile de Damas. Un conseil de guerre, tenu devant St Jean d'Acre, décida d'entreprendre le siège de Damas (23-28 Juill. 1148). Les débuts furent couronnés du succès. De Mizza, où ils campèrent d'abord, les Croisés s'établirent au milieu des jardins, « dans une position, près de la cité que jamais les armées n'avaient pu occuper... Ils s'y fortifièrent au moyen de grands abattis d'arbres. La consternation se répandit parmi les Damasquins ». Puis, sans que le récit le plus développé, sinon le plus clair, du contemporain Qalânisî (pp. 298-299) permette de deviner pourquoi, au lendemain de cet avantage, tout change soudain de face. Les ennemis prennent le dessus ; les Francs se renferment dans l'inaction. Est-ce la crainte des importants renforts qu'amenait Noûraddîn ? Ibn al-Athîr (XI, 53) parle de négociations entre les barons du pays — à savoir les seigneurs francs fixés en Syrie — et les Damasquins. Ceux-ci auraient fait valoir qu'en les poussant à bout, on les jetait entre les bras des fils de Zanki, déjà maîtres d'Alep (1). Leur ambition préoccupait sérieusement

(1) Michel le Syrien, III, 276 ; Roehricht, *Geschichte*, 250 (v. *Bibliogr.*).

les émirs de Damas. Périodiquement on verra ces derniers se rapprocher des Croisés pour conjurer ce nouveau danger. Au bout de cinq jours, le siège fut levé. Conrad ne tarda pas à s'embarquer, suivi le 3 Avril 1149 par le roi de France. Cette lamentable issue ne contribua pas à maintenir en Occident l'enthousiasme pour les expéditions d'Outre-Mer.

L'Empereur Manuel. Se voyant hors d'état de défendre ce qui restait en Syrie du comté d'Edesse, Baudouin III se décida à céder à l'empereur Manuel la seigneurie de Turbessel (Tell Bâchir). Il dut présider en personne à l'évacuation des Latins et des Arméniens, n'acceptant pas de vivre sous le joug byzantin. Précédemment 30.000 des Arméniens de cette région étaient allés se fixer en Egypte. Ils y furent attirés par leur compatriote Bahrâm, devenu grand-vizir des Fâṭimites (1). Le rapprochement entre Latins et Grecs inquiéta l'opinion musulmane. « On parle, écrit dans son histoire-journal le contemporain Qalânisî (p. 356), d'une alliance entre le roi des Francs (Allah le confonde !) et l'empereur grec. Aux deux compères que le Ciel rentre dans la gorge leurs desseins pervers, inflige le châtiment dû à leur félonie, à leur rouerie ! ». Craintes vaines ! L'empereur Manuel retourna bientôt dans ses Etats, abandonnant ses alliés francs aux attaques des musulmans. La prise d'Ascalon offrit en 1153 une compensation aux mutilations septentrionales. Ce dernier appui de la puissance fâṭimite en Syrie, menacé depuis quelque temps par la reconstruction de Gaza, succomba, après cinq mois de résistance désespérée.

Noûraddîn. La crainte de l'ambitieux Noûraddîn ne tarda pas à ramener vers les Francs les émirs de Damas. Rapprochement tardif ! Une série de machinations politiques, appuyées par d'habiles démonstrations militaires, permettra à Nouraddîn de s'installer à Damas, presque sans

(1) Ibn Moyassar, 73-79, (éd. Massé).

coup férir. Il se contentera d'abord d'y voir son nom prononcé à la prière après ceux du calife et du sultan seldjoûcide. Conquête déguisée, qui allait réunir en une seule main toute la Syrie musulmane. Le nouveau maître se montra adroit ; il ne rêvait que guerre sainte !

Le roi Amaury. Le roi Baudouin III mourut à Beyrouth, le 10 Février 1162. Son successeur et frère Amaury comptait 27 ans. Il devait être un des plus brillants, des plus intrépides souverains francs. Il en eût été le plus heureux, s'il n'avait rencontré en face de lui Noûraddîn et Saladin. Il concevra le plan audacieux de transporter la guerre en Egypte, dans l'espoir de recueillir l'héritage de la dynastie mourante des Fâṭimites. Noûraddîn s'empressa de le prévenir. Il envoya au Caire le plus entreprenant de ses lieutenants, le Kurde Chirkoûh, oncle de Saladin (Ṣalâḥ addîn). Ce général commença par fermer l'Egypte à Amaury. Après quoi, il songera à s'y substituer à son maître Noûraddîn et aux Fâṭimites dont il s'est fait nommer le vizir. Marchant sur les traces de Chirkoûh, son neveu Saladin, fils d'Ayyoûb, le fondateur de la dynastie des Ayyoûbites achèvera de réaliser ce plan.

Saladin. Successeur de son oncle dans le grand-vizirat (1169), puis à la mort du dernier Fâṭimite ʿAḍid (1171), maître de l'Egypte, il administre nominalement pour le compte de Damas ce pays qu'il entend bien ne céder à personne. Saladin bénéficiera seul du hardi revirement politique, inauguré par Amaury et Noûraddîn, de la chute des Fâṭimites, provoquée par l'intervention en Egypte de ces deux souverains remarquables. Ce fait capital dans l'histoire des Croisades amènera, en même temps que le relèvement de l'orthodoxie musulmane, la ruine du royaume latin. Amaury et Noûraddîn moururent à deux mois d'intervalle (1174). Leur disparition simultanée vint servir à point l'ambition débridée de Saladin, allumer ses convoitises sur l'héritage de son protecteur et seigneur Noûraddîn.

Le fils d'Amaury, âgé de 13 ans, Baudouin IV lui succéda. Ce pauvre souverain lépreux — d'où son surnom de Baudouin le *Mesel* — sera finalement remplacé par Guy de Lusignan, le mari de sa sœur. Cette élévation soudaine d'un petit baron, nouveau venu au Levant, augmenta la division parmi les Croisés. Libre de soucis du côté de l'Egypte, où la *khoṭba* 'abbâside a été rétablie, Saladin parut en Syrie, sous prétexte de protéger les fils de Noûraddîn, en réalité pour les évincer de l'héritage paternel. Maître de l'Egypte et de la Syrie, le chevaleresque Saladin, comme on l'appelle complaisamment, — les orphelins de Noûraddîn lui accordaient des qualificatifs moins ronflants (1) — se tournera contre les Croisés, travaillés par la discorde.

Renaud de Châtillon. La seigneurie de la Transjordanie (v. p. 216) — coin enfoncé entre le Ḥidjâz, la Syrie musulmane et la vallée du Nil —avait été confiée à l'un des plus vaillants, des plus aventureux, des moins scrupuleux aussi, parmi les barons francs, Renaud de Châtillon. Il organisa solidement la défense de la région, où les chrétiens indigènes se trouvaient encore en nombre. Frappé de l'importance du petit port d'Aila ('Aqaba), il réussit à le réoccuper. Ce précurseur des plus hardis chefs coloniaux y prépara l'entreprise la plus hasardeuse, qui eût encore été tentée par les Francs.

Quelques années auparavant, le gouvernement du Caire avait organisé une flotille de corsaires. Elle était commandée par des officiers connaissant l'idiome des Latins et déguisés sous des habits francs. Elle pénétra dans le port de Tyr, pilla un vaisseau qu'elle brûla. Puis au retour, elle saisit plusieurs voiliers, chargés de pèlerins, qui furent vendus comme esclaves (2). Renaud de Châtillon imagina mieux. Il fit transporter jusqu'à Aila à dos de chameaux plusieurs galères démontées

---

(1) Comp. Barhebraeus, 376.
(2) Qalânisi, 332.

ainsi que des bâtiments légers. Cette flotille écuma la Mer Rouge pendant un an, poussa jusqu'à 'Aden ; elle captura de nombreux vaisseaux de pèlerins, opéra des descentes en face des villes saintes du Hidjâz. L'arrivée d'une escadre musulmane mit un terme à ces exploits, qui jetèrent l'effroi au sein de l'islam.

Hattîn ; prise de Jérusalem. La réponse à cette romanesque randonnée fut le désastre de Hattîn, entre Nazareth et Tibériade (3-4 Juill. 1187). Mourante de soif, toute l'armée chrétienne, avec le roi, R. de Châtillon, le Grand-maître du Temple, tomba au pouvoir du vainqueur. Saladin avait juré de tuer le Seigneur d'Oultre-Jourdain. A sa vue, oubliant qu'il avait promis la vie sauve aux prisonniers, il ordonna de l'abattre.

L'anéantissement de la dernière armée latine entraîna la chute du royaume. A l'exception de Tyr, de Tripoli, d'Antioche, les villes, dégarnies de défenseurs, durent capituler. En personne, Saladin vint assiéger Jérusalem. La Cité Sainte sans garnison traita bientôt de sa reddition. En cas de refus, les hommes valides menacèrent de tuer leurs femmes et leurs enfants, les milliers de prisonniers musulmans en leur pouvoir, de mettre le feu à la cité, en commençant par la mosquée d''Omar, puis de sortir en masse pour mourir les armes à la main. Impressionné par leur décision, pressé d'en finir, craignant de les pousser au désespoir, Saladin accorda la vie sauve aux habitants contre le paiement d'une énorme rançon (2 Oct. 1187). Les insolvables furent vendus comme esclaves. Tyr se défendit vaillamment dans sa presqu'île. « Elle présentait l'image d'une main dans la mer, rattachée au continent par un poignet qu'entourent les flots » (1). En quelques mois, l'œuvre de près d'un siècle était compromise. Avec

---

(1) Barhebræus, 384-385 ; Michel le Syrien, III, 404.

Tyr, Tripoli et Antioche, seules les puissantes citadelles du comté de Tripoli, ainsi que les grandes forteresses, appartenant aux Ordres militaires, continuèrent à résister.

Siège d'Acre. A peine sorti de captivité, le roi Guy, brûlant d'effacer l'humiliation de Hattîn, s'était acharné au siège d'Acre (Août 1189). Saladin vint camper en face des assiégeants. Cependant l'Europe commençait à s'ébranler à la prédication d'une troisième croisade. L'empereur Frédéric I Barberousse partit le premier. Il traverse l'Anatolie, s'y butte aux embûches des Grecs, aux attaques des Turcs et va se noyer dans une rivière de Cilicie. Quelques milliers d'Allemands parviennent jusqu'au camp devant Acre, où d'autres croisés occidentaux aboutissent par bandes séparées. Le 13 Nov. 1189, parurent les flottes des Scandinaves, puis celle des Flamands, après avoir contourné toute l'Europe occidentale.

En même temps que Barberousse, les rois de France et d'Angleterre, imparfaitement réconciliés, s'étaient décidés à prendre la Croix. Les vaisseaux de Philippe-Auguste arrivèrent les premiers au rendez-vous (20 Avr. 1191). C'est, note Barhebræus (p. 386), « le plus noble des monarques francs, quoique ses Etats soient médiocrement étendus ». Richard Cœur-de-Lion s'attarda pendant deux mois à la conquête de Chypre, provoquée par la félonie des insulaires grecs. Cette acquisition devait devenir d'une importance capitale pour l'avenir des établissements francs dans le Levant. L'île recueillera les derniers débris et adoptera les institutions du royaume de Jérusalem. Le siège d'Acre durait depuis deux ans, quand les deux souverains rivaux y débarquèrent. Saladin n'avait cessé de harceler le camp des Croisés, cependant que sa flotte ravitaillait les assiégés. Le nombre, la valeur des troupes, réunies devant la place, auraient dû hâter sa chute, si les chefs avaient été d'accord. Les rigueurs de l'hiver, la famine retardèrent également la capitulation. Sous le choc

des machines de guerre, des assauts répétés, la résistance de la garnison faiblit. Des négociations furent ouvertes. Elles aboutirent le 19 Juillet 1191. Avec la ville, les musulmans devaient restituer la S[te] Croix, tombée en leur pouvoir à Ḥaṭṭîn, les prisonniers chrétiens ; ils verseraient une rançon de 200.000 besants d'or.

Mort de Saladin. Après la prise d'Acre, Philippe-Auguste retourna en France. Il laissait une partie du contingent français sous les ordres du duc de Bourgogne, avec « des instructions secrètes qui devaient contrarier l'autorité que s'arrogeait le roi d'Angleterre » (Bréhier). Celui-ci se mit en marche vers Jérusalem. Promenade militaire, entrecoupée de brillantes passes d'armes, qui émerveillèrent les musulmans. Comme résultats, la prise de Césarée, l'occupation du site d'Ascalon que Saladin avait ordonné de démanteler. L'abstention du duc de Bourgogne empêcha d'attaquer Jérusalem. Dans les deux camps, on éprouvait la fatigue. L'effort avait trop duré. Le 2 Sept. 1192 une trêve de trois ans fut signée. Toute la côte de Jaffa à Tyr est acquise aux chrétiens. Le vrai triomphateur Saladin s'en vient mourir à Damas, le 3 Mars 1193. Richard s'embarque pour l'Europe.

Acre capitale. Le royaume de Jérusalem n'existe plus que de nom. Sa capitale effective deviendra dès lors Acre avec un mince ruban de côtes. Les auteurs orientaux, comme Barhebræus (p. 413) parleront désormais du royaume d'Acre. Pour en assurer la défense, une modeste troupe de chevaliers survivant au désastre, quelques milliers de Croisés s'obstinent à demeurer en Syrie. Avant tous, les Ordres chevaleresques des Templiers, des Hospitaliers et, depuis 1198, les Teutoniques continueront à en imposer aux vainqueurs. Guy de Lusignan achète au roi Richard l'île de Chypre (1192) et ses successeurs joindront désormais ce titre royal à celui de Jérusalem. Dans le Centre et le Nord, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli traîneront une vie précaire. Ces

tronçons d'Etat subsisteront, grâce aux dissensions entre les Ayyoûbites (1), après la mort de Saladin. Ses frères et ses 17 fils se disputèrent son héritage ainsi que l'alliance des Francs. Les efforts isolés, mal combinés, de l'Europe n'arriveront plus à exploiter utilement cette situation. Elle assura toutefois du répit aux établissements latins. On ne verra plus de levées générales de la chrétienté, comparables aux premières Croisades.

En 1202 parurent à Acre des Flamands, puis des Alsaciens, enfin Simon de Montfort (1203) etc. L'empire latin de Constantinople avait détourné sur un autre point les forces de l'Occident. Ensuite les terribles invasions mongoles du 13e siècle, pénétrant jusqu'au cœur de l'Europe, feront oublier les disgrâces de la lointaine Palestine. Seuls des croisés brabançons s'ébranleront encore pour secourir sa détresse. L'empereur Frédéric II, alléché par le titre de roi de Jérusalem, se décide à paraître en Terre Sainte. Ce souverain sceptique se bornera à négocier avec le frère de Saladin, Malik Kâmil, sultan d'Egypte.

Le traité signé le 11 Févr. 1229 abandonnait aux Francs Jérusalem, préalablement démantelée, Bethléem, Nazareth avec une série de villes et de villages menant d'Acre et de Saidâ — celle-ci reconquise l'année précédente — jusqu'à la Ville Sainte ; acquisitions sans importance stratégique, qui traversaient un pays musulman. La trêve devait durer dix ans, dix mois, dix jours..... La doctrine du *djihâd* (v. p. 164), ne permettait pas de signer une paix perpétuelle avec les non-musulmans.

Les Khawârizmiens. Les fils de Saladin s'étaient partagé la Syrie. Menacés par l'ambition de leur oncle, le sultan d'Egypte, ils appelèrent à leur secours les barons chrétiens de

(1) Voir la liste de ces souverains.

Syrie. En réponse, l'Ayyoûbite d'Egypte provoqua l'intervention des Khawârizmiens. Ces habitants du Khawârizm (Asie Centrale) — d'où leur nom — s'étaient vus chassés de leur pays par le remous des grandes invasions tartaro-mongoles, déclanchées par Genghis-Khân. Poussés d'étape en étape par les Mongols, ils vinrent donner leur dernier coup de boutoir en Syrie. A l'appel du soudan d'Egypte, 10.000 de leurs cavaliers traversèrent l'Euphrate, emportèrent Safad et Tibériade, entrèrent dans Jérusalem qu'ils inondèrent de sang (11 Juill. 1244). Dans leur marche vers le Sud au-devant de leurs alliés égyptiens, ils rencontrèrent l'armée confédérée des chrétiens et des musulmans du pays et les écrasèrent près de Gaza (17 Oct.). Les Egyptiens se hâtèrent de recueillir les fruits de cette victoire. Dans les trois ans qui suivirent (1244-1247), ils parvinrent à se rétablir à Jérusalem, à Damas, à Homs. Le travail de restauration accompli en Syrie, depuis la reprise d'Acre, était anéanti, l'œuvre de Saladin en grande partie rétablie. De nouveau Damas et le Caire enserraient les pitoyables débris de la domination chrétienne.

Saint Louis. Le récent désastre de Jérusalem détermina l'entrée en scène du plus pur héros des Croisades, Saint Louis, roi de France. Son expédition alla échouer en Egypte, devant Damiette, où l'attendait la captivité. Ce qui doit nous intéresser ici, c'est la seconde partie de cette croisade, le séjour de Louis IX en Syrie. Il y débarqua le 13 Mai 1250 pour n'en repartir que le 24 Avril 1254. Quatre ans, il s'y occupa à fortifier Acre, Caiffa, Césarée, Jaffa, Saidâ. Lui-même s'y employa, « portant la hotte dans les fossés », ensevelissant de ses mains royales les restes décomposés « des guerriers occis pour la foi » (Joinville). La tradition le met en rapports avec les Maronites (1).

(1) Ristelhueber, *Les traditions françaises au Liban*, 64. (V. *Bibliogr.*).

La conquête pacifique. C'est alors qu'on verra naître, se développer graduellement l'idée d'une pénétration pacifique, le mouvement des missions religieuses. L'ardeur pour les Croisades achevait de s'éteindre ; on contestait leur efficacité. Pourquoi ne pas tenter la conquête des intelligences, des âmes ? Les grands ordres monastiques, nés au 13[e] siècle, allaient l'inaugurer, Franciscains et Dominicains. S. Jean d'Acre devint le centre d'une province franciscaine de Terre Sainte. Telle sera l'origine de ce qui deviendra plus tard la *Custodie latine de Terre Sainte*. Cette vénérable institution maintiendra jusqu'à nos jours le glorieux pavillon de Jérusalem : une croix rouge sur fond blanc, potencée de quatre croisillons de même couleur.

Antérieurement à cette période, les clercs francs ne semblent pas avoir tenté sérieusement d'entamer l'islam. Leurs efforts s'étaient limités à ramener les dissidents chrétiens : grecs, jacobites, nestoriens, arméniens. Le fameux vizir Bahrâm (v. p. 223), originaire de Tell Bâchir dans la principauté franque d'Edesse, semble bien avoir été un Arménien-uni. A sa mort, le calife fâtimite ordonne au patriarche melkite de présider à ses funérailles (1), à l'exclusion du clergé copte jacobite. Entre Maronites et Francs l'union deviendra plus intime, au grand bénéfice de l'expansion française. L'occupation grecque de la Syrie, au temps des Fâtimites (v. p. 148), avait répandu parmi les Melkites l'influence dissolvante de Constantinople, ses tendances antilatines et sécessionnistes. L'établissement d'une hiérarchie latine à Antioche et à Jérusalem n'était pas pour modifier ces dispositions. Par ailleurs, étant donné l'hostilité des Byzantins (v. p. 219), les Francs ne pouvaient décemment accepter des patriarches, nommés et consacrés par leurs adversaires poli-

(1) Ibn Moyassar, 84 : cf. Tournebize, *Hist. politique et relig. de l'Arménie*, 235 etc. Paris.

tiques, comme c'était le cas, lorsqu'ils arrivèrent en Syrie. Pourquoi se montrer moins clairvoyants que les califes de Damas (v. p. 95) ?

Les Mongols. Baibars. Hoûlâgoû avait fondé en Perse l'empire mongol, reçu du Khân suprème la mission d'en promouvoir l'extension dans l'Asie Antérieure. Il commença par détruire le califat orthodoxe de Bagdad et mit à mort le dernier 'Abbâside Mosta'sim (1259). Le général mongol Kitbôghâ, lui-même un chrétien nestorien, parut en Syrie. Parmi les barons francs, bon nombre se rangèrent de son côté. Les Mongols n'en furent pas moins écrasés à la bataille de 'Ain Djâloût, dans la plaine d'Esdrelon, près de Baisân, (Sept. 1260) par le général mamloûk Baibars. Le vainqueur se débarrassa par l'assassinat du sultan mamloûk Qoûtoûz (1) et s'installa à sa place. Baibars inaugure la série des princes mamloûks, qui, pendant plus de deux siècles, réuniront sous leur sceptre l'Egypte et la Syrie. La pensée de toute sa vie sera d'assurer ce dernier pays contre un retour des Mongols et d'y achever la ruine des Occidentaux.

La vaillance des ordres militaires forma alors le principal rempart de la Syrie franque. Ils avaient, après la mort de Saladin, utilisé le répit que leur laissèrent les dissensions entre Ayyoûbites pour assumer la défense, la restauration des forteresses latines, en élever de nouvelles. C'est ainsi qu'en 1241 Chaqîf Arnoûn (*Beaufort*) et Safad passèrent en la possession des Templiers. Avec les Hospitaliers, ils supporteront les plus redoutables coups de Baibars. Après Arsoûf, Césarée, il emportera Safad énergiquement défendue par cette vaillante milice. Au mépris de la foi jurée, il fera égorger 2.000 de leurs chevaliers. Beaufort devra également capituler (4-15 Avr. 1268). Au mois de Mai suivant, arrive le

---

(1) Voir la liste des sultans mamloûks.

tour d'Antioche. Les défenseurs survivants, d'abord réfugiés dans la citadelle, furent vendus sur les marchés de l'Egypte et « le feu mis à ses basiliques, renommées dans l'univers entier » (Barhebræus).

Baibars; Qalâoûn. Les châteaux de la principauté se rendent l'un après l'autre. Ceux du comté de Tripoli subissent le même sort. Safìtâ est enlevée aux Templiers et, bientôt après, le formidable Ḥoṣn al-Akrâd, principal réduit des Hospitaliers (23-30 Mars 1271). Simultanément Baibars s'attaque aux Isma'ìlis, s'adjuge le tribut qu'ils avaient payé jusque-là aux Hospitaliers, emporte leurs châteaux et les accule à devenir les sicaires attitrés des Mamloûks (1270-73), « les flèches avec lesquelles ils atteignent les ennemis qui cherchent à leur échapper », assure Ibn Baṭṭoûṭa (I, 167). Désormais isolées, Tripoli, Sidon, Tyr, Acre ne durent leur salut momentané qu'à l'annonce de la 8e Croisade, organisée par St Louis, que Charles d'Anjou, roi de Sicile, détournera sur la Tunisie.

Au milieu de ces succès, la mort surprit Baibars à Damas (1277). Le mamloûk Qalâoûn, tuteur de son fils, ne tarda pas à supplanter son pupille (1279). A peine moins énergique que son redoutable prédécesseur, il portera les derniers coups aux établissements latins. L'an 1281, Egyptiens et Mongols s'entrechoquèrent dans les plaines de Ḥoms. L'armée mongole comptait une division de 30.000 Francs, Arméniens, Géorgiens. L'aile droite, où se trouvaient les chrétiens, enfonça l'aile égyptienne qui lui faisait face; elle la poursuivit sous les murs de Ḥoms. Cependant l'aile gauche avait plié. La victoire demeurait indécise, lorsque les Banoû Taghlib, sortant d'une embuscade, mirent le désordre dans les rangs des confédérés tartaro-chrétiens. Découragés, les Mongols quittèrent la Syrie. Qalâoûn en profita pour emporter les derniers châteaux des Hospitaliers, Marqab, Maraqyya. L'an 1289, Tripoli succomba (19 Mars-26 Avril). Ruinée par le

vainqueur, elle fut reconstruite à l'intérieur sur son emplacement actuel. Batroûn et Anfé se rendent.

Chute d'Acre et du royaume latin. Restait Acre, le dernier boulevard de l'Orient latin. Qalâoûn se disposait à l'attaquer, quand il mourut (1290). Son fils et successeur, Malik Achraf, commence l'investissement (12 Avril 1291). La défense de cette ville forme la dernière page, mais non la moins glorieuse de l'histoire du royaume de Jérusalem. Bientôt la faible garnison se voit accablée par le nombre. Les Templiers se défendent avec l'énergie du désespoir. On réussit à évacuer sur Chypre les femmes et les enfants. Dans la seconde semaine de Mai, des Templiers, qui s'étaient rendus sur parole, ayant été massacrés, les autres préférèrent s'ensevelir sous les débris des tours ruinées. Tout ce qui fut encore trouvé vivant dans la place fut massacré ou vendu comme esclave (31 Mai). Les mois suivants (1291), les dernières villes chrétiennes Tyr, Caiffa, Saidâ (4 Juill.), Baruth (21 Juill.), Tortose (3 Août), étaient prises ou évacuées. A Beyrouth, les termes de la capitulation furent odieusement violés. Au Sud de Caiffa, 'Athlît, l'imposante forteresse maritime des Templiers, céda la dernière (14 Août), en même temps que la citadelle insulaire de Saidâ (1). Les colonies franques ont vécu. Pour la seconde fois depuis les Omayyades, la Syrie doit renoncer à la perspective de jouer un rôle indépendant, de fixer l'attention du monde civilisé, sinon par le souvenir de ses infortunes et de son glorieux passé. Redevenue, comme sous les 'Abbâsides, simple province, elle tombera sous la coupe d'une dynastie d'esclaves, qui l'exploiteront sans merci.

---

(1) Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ, 42-43 (V. *Bibliogr.*).

Chapitre XI.

ORGANISATION DES ÉTATS FRANCS.

La Syrie, terre internationale. Cette organisation conduisit l'Europe à tenter sa première expérience colonisatrice. Elle révolutionna toute l'économie du commerce méditerranéen et prépara l'expansion occidentale au 16^{e} siècle. Les Croisés essaieront de constituer en Syrie une terre internationale, apanage commun de la chrétienté, laquelle sera *mandatée* pour sa défense et son développement. Pays régi par des institutions dont il y aurait injustice à méconnaître l'inspiration libérale. A aucune période du Moyen-Age, on ne verra un essai de synthèse politique plus large, groupant dans une action commune tous les ordres de l'Etat : noblesse, clergé, bourgeoisie, population indigène. Seule la période romaine rappelle l'image d'une égale prospérité économique. Avec les Romains, les Francs furent les plus infatigables bâtisseurs, qui aient passé sur la terre de Syrie. Les peuples colonisateurs et mandataires auraient avantage à méditer le recueil des *Assises* du Royaume latin de Jérusalem.

I. Institutions politiques, sociales et judiciaires.

Leur caractère libéral. Dès le 12e siècle, on trouve en Syrie une bourgeoisie organisée, possédant sa charte particulière, ses priviléges définis, en avance de plusieurs centenaires sur l'Occident féodal. En ce progrès, il n'est pas interdit de soupçonner l'influence des Godefroid, des Baudouin et des autres croisés de Flandre, ensuite des républiques d'Italie, deux pays où la bourgeoisie avait conquis son autonomie. L'exemple des colonies italiennes du Levant avec leurs institutions, presqu'indépendantes du pouvoir royal, n'a pu être perdu pour les bourgeois syriens. La grandeur, la hardiesse de la conception devraient faire oublier les imperfections, les lacunes de l'exécution, les excès même, inséparables de la guerre permanente au milieu de laquelle se développèrent les institutions franques. Prutz et son école ont préféré ne voir que ces misères, les petits à-côtés de l'entreprise, le conflit des passions aveugles, des convoitises humaines. Ils ont collectionné les traits déplaisants — qu'ils négligent chez Noûraddin, Saladin et leurs soudards — pour en composer une caricature.

Dans sa brochure, *Palæstina unter den Arabern*, le Prof. R. Hartmann déclare que « les caractéristiques du royaume chrétien de Palestine sont *Klerikalismus und Militarismus* ». Plus équitable saura se montrer Ibn Djobair, visitant la Syrie à la veille de Ḥaṭṭîn (v. p. 226). En dépit de ses préventions, cet adversaire ne saura contenir son admiration pour « l'extrême libéralisme, la politique tolérante », réglant les rapports avec les musulmans. Il la résumera dans cette exclamation : وناهيك من هذا الاعتدال في السياسة (pp. 299-300).

L'Eglise. Les Papes, après avoir déclanché le mouvement des Croisades, ne cesseront de l'activer, de l'alimenter

par l'envoi de nouveaux secours en hommes, en argent. La reconnaissance des Seigneurs francs assignera à l'Eglise une place privilégiée dans leurs établissements du Levant. Les Papes, par l'entremise de leurs légats — Michel le Syrien (III, 255) loue leur rôle bienfaisant — y exerceront un incessant et salutaire contrôle. Au milieu des compétitions de la politique et de l'égoïsme humain, seule leur autorité réussit à imposer les conseils de la modération, à exercer la mission qu'on voudrait de nos jours assigner à la Société des nations. Après les détails donnés sur l'intervention des Français dans la conquête des Saints Lieux, on comprendra « la part d'influence qu'ils réussiront à s'y assurer, comment leur idiome y devint la langue officielle (1), enfin que les familles françaises se soient implantées dans toutes les principautés et dans la plupart des fiefs » (Bréhier). Un regard jeté sur *Les Lignages d'Outremer* de l'illustre Du Cange suffira pour s'en convaincre. Avoir figuré aux Croisades deviendra désormais un titre incomparable pour les plus illustres représentants de l'aristocratie française.

La royauté. Nous avons esquissé plus haut (v. p. 219), les limites géographiques des quatre principaux Etats francs. Ceux du Nord sont feudataires de la Couronne, de laquelle leurs chefs sont censés tenir leurs fiefs. Le roi occupe le sommet de l'édifice féodal. Il possède sa cour, ses grands dignitaires : le sénéchal ou Grand-maître du palais, le connétable et le maréchal — deux fonctions militaires — le *turcoplier* ou commandant de la cavalerie indigène. La même organisation se retrouve dans les trois grands fiefs ; à Antioche, à Edesse avec une physionomie plus orientale, due à l'influence des Arméniens. Chez eux, comme dans le royaume, le principe

(1) Mauvaise humeur des pèlerins allemands ; Tobler, *Descript. T. S.*, 156 (V. *Bibliogr.*).

électif cèdera promptement la place à la succession dynastique, sans application de la *loi salique*.

Au Levant, observe M. Bréhier, l'organisation féodale se développa, sans le salutaire contrepoids de la situation historique qu'avait acquise la royauté occidentale. Par bonheur, les Baudouin, les Amaury furent des princes de valeur. Cette évolution n'en explique pas moins les innombrables restrictions à l'autorité, aux prérogatives des rois latins. Entre eux et leurs vassaux, on constate la coordination plus que la subordination. La porte à l'anarchie politique ne fut jamais fermée. Le souverain semble confiné dans son domaine direct de la Palestine et de la Phénicie méridionale. Il n'en sort que pour remplir sa mission de Providence féodale, réparer les échecs, les imprudences de ses vassaux. Il intervient chez eux aux époques de crise, pour les assister, les défendre contre les ennemis du dehors, assumer la *baillie* à l'époque des vacances dynastiques, remplir son rôle d'arbitre, à l'occasion des contestations, portées devant la Cour suprême. Essentiellement pondérateur, limité par celui des grands vassaux, le pouvoir royal l'était encore par celui du Patriarche, des Cours ecclésiastiques et des Ordres chevaleresques, par celui de ses vassaux immédiats et de la Haute Cour, par celui enfin des bourgeois et de la Cour des bourgeois. L'autorité des grands feudataires, dans leur propre principauté, était à peu près limitée de la même façon.

Le clergé. L'origine, le but des Croisades, le concours constant et sans réserve que leur accorda la Papauté, toutes ces raisons devaient créer au clergé une situation privilégiée. A sa tête se trouve le patriarche de Jérusalem. Il sacre le roi, intervient officiellement dans toutes les affaires intéressant l'avenir, la prospérité du royaume. Le prestige de ce dignitaire est considérable ; à certaines époques son intervention devient envahissante. En retour, le roi, avec le clergé local et la Cour de Rome, concourt à l'élection patriarcale. Insen-

siblement, à la suite d'innombrables donations, dues à la piété des fidèles et des princes, le clergé latin de Jérusalem devient grand propriétaire foncier, non seulement au Levant, mais en Europe. Cette situation n'offrait rien d'anormal au Moyen-Age, en Orient moins qu'ailleurs. A la même époque, au témoignage d'Ibn Djobair (p. 275), « la presque totalité de la ville de Damas était constituée en biens *wâqf* au bénéfice des mosquées et des sanctuaires musulmans ». En revanche, le clergé assumait la charge de coopérer à la défense du territoire par la levée de troupes et de subsides ; il assura l'assistance publique. Nous aurons à revenir sur ce rôle charitable, extrêmement étendu et généreusement rempli.

La noblesse. A l'intérieur même du royaume proprement dit, le pouvoir du souverain ne s'exerçait directement que dans certaines villes, p. ex., Jérusalem, Acre, Tyr. Encore s'y trouvait-il limité par les concessions accordées aux républiques italiennes. Partout ailleurs, à Naplouse, Césarée, Saidà, Beyrouth, l'autorité royale passe par l'intermédiaire de la noblesse féodale, laquelle détient une infinité de fiefs : principautés (comme Tibériade), comtés, baronnies, seigneuries. Tous sont administrés d'après le droit féodal, en usage dans les grands fiefs.

Cette législation était codifiée dans les *Assises* de Jérusalem. Réunis en corps, ces seigneurs contrôlaient le pouvoir royal. Ils formaient la *Haute Cour*. Sans l'assentiment de ce tribunal suprême, aucune ordonnance royale n'obtenait force de loi. Les donations, les translations de fiefs devaient être approuvées par elle. Ce n'était qu'après avoir prêté serment de « respecter les Assises », la Charte ou Constitution du royaume, que le souverain était couronné. Cette constitution prévoit les cas d'indignité, celui, par exemple, où le roi violerait son serment. Elle délie alors les vassaux du serment de fidélité et le déclare déchu. C'était en quelque manière le droit à l'insurrection.

Les immigrants européens n'étaient représentés en nombre que dans les villes maritimes et à Jérusalem. Dans cette dernière un contemporain allemand énumère « les Francs, les Lotharingiens (1), les Normands, les Provençaux, les Auvergnats, les Italiens, les Espagnols, les Bourguignons » (2). Il se plaint qu'aucun quartier n'ait été assigné à ses compatriotes, lesquels s'étaient présentés en retard au rendez-vous des Croisades. Ces citadins, quand ils n'étaient ni chevaliers ni hommes d'armes, formaient le fond de la bourgeoisie, également ouverte aux Syriens.

Les bourgeois, ou hommes libres des villes, jouissaient d'une situation politique inconnue dans la plupart des Etats de l'Europe médiévale. Au dessous de la Haute Cour siégeaient des Cours de bourgeois. Leur juridiction, analogue à celle des seigneurs, s'étendait sur tous les bourgeois, avec droit de vie et de mort. Il existait aussi des Cours mixtes de chevaliers et de bourgeois. Leur approbation était requise pour les actes intéressant la sécurité du royaume. L'existence de *communes*, rappelant celles des villes italiennes et flamandes, n'est pas prouvée. La tentative communale des Acconitains échoua.

Colonies marchandes. A côté de ces bourgeoisies, il faut signaler les colonies marchandes, établies dans les villes de la côte, par les républiques italiennes : Pise, Gênes, Venise, et — bien que moins considérables — par les villes du Midi de la France, Marseille, Montpellier. Elles concouraient à la prospérité commerciale du royaume, comme elles avaient coopéré à la conquête, par l'assistance de leur marine. En retour elles jouissaient de franchises extrêmement étendues, forcément gênantes pour l'autorité royale et source

---

(1) Originaires de la Belgique actuelle et de la Lorraine française.
(2) Tobler, *op. cit.*, 155.

inépuisable de conflits : concessions de quartiers dans les villes, de domaines, de juridictions particulières.

La justice commerciale était exercée par les *Cours de la Fonde* (de *fondoq*, bazar). Les *Cours de la Chaine* connaissaient des affaires relevant du droit maritime. Elles tenaient leur nom de la chaîne qui, la nuit, fermait l'entrée des ports syriens.

Les « Poullains » ; les indigènes. L'étymologie du vocable « Poullains », *Pullani*, demeure douteuse. Il désignait les rejetons issus de mariages mixtes entre Francs et indigènes. Ces unions allèrent en se multipliant, principalement dans les villes. Dans les régions montagneuses, il n'y eut qu'une occupation militaire, principalement assurée par les Ordres chevaleresques et des troupes indigènes. C'est à tort que des écrivains imaginatifs croient y retrouver de nos jours des descendants des Croisés. Ceux-ci possédèrent dans le Liban (1) de nombreux domaines, leur payant redevance, ainsi que des fiefs *de soudée*, parfois détenus par des chefs indigènes. Cette concession, quand les chefs étaient chrétiens, les agrégeait à la féodalité franque.

La noblesse franco-syrienne. Il est certain que des Syriens prirent rang dans la noblesse latine. Parmi les noms des familles d'Outremer, plusieurs apparaissent d'origine indigène. Rappelons les Ghorab, les Mansœr. Dans les principautés d'Antioche et d'Edesse, ces mariages furent nombreux, surtout avec la féodalité arménienne très influente, très mêlée à la vie politique et militaire des Francs (v. p.155). Les chefs donnèrent l'exemple de cette fusion. Des princesses arméniennes figurèrent à la cour de Jérusalem et d'Antioche.

« Nous sommes devenus orientaux, observe Foucher de Chartres, le chapelain de Baudouin Ier. Le Romain ou le Franc

(1) Cf. Ristelhueber, *op. cit.*, 42 etc.

s'est transformé sur place en Galiléen, en Palestinien, l'habitant de Rheims ou de Chartres en Tyrien, en Antiochénien... Nous avons épousé, non des femmes de notre pays, mais une Syrienne, une Arménienne, parfois une Sarrasine baptisée. Nos beaux-parents, leurs enfants, demeurent avec nous. Les langues sont devenues familières, communes aux citoyens des deux nations. Celui qui était un étranger s'est changé en indigène, l'hôte de passage en occupant du sol ».

Le servage. Les Francs n'eurent pas à introduire — on l'a affirmé gratuitement — le servage en Syrie. Ils l'y trouvèrent établi. En théorie, le manant pouvait devenir propriétaire terrien. Dans la réalité, le sol cultivable appartenait à une féodalité militaire, celle des Turcs Seldjoùcides et des émirs turcomans dont les tribus se répandirent alors en Syrie et vinrent ajouter leurs déprédations à celles des Bédouins. Nous les retrouverons bientôt en Phénicie et dans le Liban. Les sultans, les émirs locaux leur accordèrent des concessions territoriales, *iqṭâ'ât*, pour solder les troupes qu'ils devaient entretenir. De la sorte, les meilleurs domaines de la Syrie avaient passé en la possession d'aventuriers étrangers, pressés de s'enrichir au détriment des indigènes et du pays. Assurément des changements étaient survenus dans le régime du sol depuis les Omayyades. Ce n'était plus le rigide *colonat*, système hérité des Byzantins.

Les mailles des *groupes fiscaux*, constitués par ce colonat, avaient fini par se relâcher. Les gouverneurs ne ramenaient plus de force à la terre les paysans, les *djàlia*, en rupture de résidence. Le sol n'en demeurait pas moins la propriété de l'aristocratie militaire. Celle-ci, à moins de confiscation par l'autorité centrale, peut vendre la terre, la troquer, la transmettre « avec les manants, cultivateurs du sol », حرثها واتباطها وتقرها (1) avec les serfs, esclaves, عبيد , comme on

(1) Ibn 'Asâkir, III, 353 ; Ṣâliḥ, 195-196, *passim*.

les appelle encore. La communauté villageoise répondait de redevances, de revenus fixes, dont les seigneurs terriens n'admettaient à aucun prix la diminution. Ces conventions réduisaient la masse des agriculteurs au rôle de simples fermiers. Une liberté leur demeurait, celle de changer de maître, de domaine. Licence illusoire, puisqu'elle les replaçait dans des conditions non moins ingrates, devant une organisation ne comportant ni petits propriétaires ni cultivateurs indépendants. Cette dernière perspective n'était pas exclue ; on reconnaissait au manant le droit d'acquérir la propriété du sol, mais tout était combiné pour le rendre pratiquement inopérant, pour prévenir enfin le développement de la petite propriété. Celle-ci se trouvait désarmée devant les empiétements des *latifondistes*, seuls en mesure, grâce à leur influence, de s'opposer aux exactions des agents locaux.

Division du sol. Les serfs cultivaient le territoire des fiefs, divisés en *casaux (casale)*. Ce sont les villages, les hameaux, grands domaines, lesquels se subdivisaient en *charrues* ou *gastines* ; (la charrue vaut environ 31 hectares). Les serfs ruraux étaient administrés par les *raïs* des casaux, sortes de *cheikhs* de village. Ces chefs appartenaient à la religion de la majorité de leurs administrés.

Citadins musulmans. Les villes conservèrent la majeure partie de leur population musulmane, naturellement diminuée par l'émigration survenue après la conquête (v. p. 217). Beaucoup de musulmans retournèrent chez les Francs, après avoir fait l'expérience du régime en terre islamite. Ibn Djobair (p. 307) ne peut s'empêcher de les blâmer d'avoir succombé à cette « tentation ». Il rencontre des musulmans à la ville, aux champs, à Acre, à Tyr ; il assure qu'ils remplissent les campagnes de la Syrie maritime franque (p. 302). Ils étaient demeurés à Beyrouth et aux environs. Il faut contester à Prutz (pp. 95, 145) que les Francs les aient systématiquement exterminés ou expulsés. Nous voyons les capitula-

tions (v. p. 217) leur laisser le droit de conserver leur ancienne résidence. Après la dernière conquête de Beyrouth (v. p. 234), les Ayyoûbites se montreront moins respectueux des conventions, de la parole donnée. Au témoignage de Sâlih ibn Yahyâ (p. 43-44), ils se joueront des prisonniers francs. Ils les traîneront à Damas, ensuite au Caire ; alors seulement — quand les vieillards et les femmes auront succombé aux fatigues de la route — ils leur laisseront le choix entre le retour à Beyrouth ou l'établissement à Chypre. Prutz ignore que la population chrétienne était encore nombreuse, surtout à Jérusalem, à Antioche et sur la côte. Le départ d'une minorité musulmane n'a donc pu les vider, comme supposent les Allemands. Or nous trouvons les villes surpeuplées au temps des Francs. Ibn Djobair (p. 303) compare Acre à Constantinople « pour la grandeur » et le nombre des habitants.

Commerçants musulmans. Si, dans les possessions latines, on gardait l'œil ouvert sur les agissements des espions, des partisans de l'ennemi, on y laissait la plus entière liberté aux trafiquants musulmans de l'intérieur. Ils y possédaient leurs facteurs, leurs représentants, les succursales de leurs agences, de leurs maisons de commerce. Leurs caravanes allaient et venaient de l'intérieur à la côte, circulaient sans encombre. Certains de ces capitalistes mahométans « avaient un état de fortune colossal, jouissaient d'une extrême considération auprès des chefs francs non moins que des émirs musulmans », assure Ibn Djobair (p. 308). Les banquiers juifs bénéficièrent de la même tolérance. Plusieurs se trouvèrent en mesure de prêter aux Templiers des sommes importantes. A Tyr, Benjamin de Tudela (p. 18) rencontre parmi eux des armateurs. Partout les lucratives industries du verre et des matières colorantes se trouvent entre les mains de ses coreligionnaires israélites.

Employés chrétiens. Comme précédemment sous le régime musulman, les chrétiens du pays fourniront les

nombreux fonctionnaires des administrations locales : les *kâtib*, scribes, employés, inspecteurs, contrôleurs des douanes, *dîwân*, des bureaux de péage, les collecteurs de taxes, les greffiers, les interprètes des tribunaux ou Cours indigènes, les commis des maisons de commerce et de banque. Ils étaient les agents officieux, les représentants, auprès des émirs de l'intérieur avec lesquels les Latins entretenaient des relations suivies, pour la liquidation des conflits de frontières, l'échange des prisonniers, la conclusion de traités d'alliance, de commerce, l'encaissement des tributs— Damas, Alep, Ḥoms, Ascalon payaient annuellement des sommes variant entre 1.000 et 32.000 dînârs (1). Autant d'emplois, de missions, où l'on ne pouvait se passer de leur souple capacité. Ibn Djobair (p. 303) vante la politesse, les manières humaines des fonctionnaires francs, leur sentiment de l'équité dans la perception des taxes et des droits de douane : des Syriens apparemment, puisqu'ils parlent, écrivent l'arabe et portent le costume indigène ! En une autre occasion, cet Andalou, qui a l'esprit caustique, relève (p. 295) avec humour l'obséquiosité, la politesse exagérées des Syriens, principalement des Damasquins. Ils se distribuent des compliments à tour de bras, « se traitent de Monseigneur, d'Excellence » المخاطبة بالتمويل والتسويد , « se proclament l'esclave de leur interlocuteur, perdent un temps considérable à esquisser des inclinaisons de tête, des prostrations ».

Médecins chrétiens. Avec l'enseignement des sciences, philosophie, mathématiques, astronomie, un autre monopole indigène, spécialement du clergé jacobite, fut l'exercice de la médecine. Il assura aux Syriens une énorme influence auprès de la noblesse latine. Michel, évêque jacobite d'Alep, vint se fixer à Tripoli. Il y professa la médecine, entouré du respect

(1) Michel le Syrien, III, 216.

du clergé et de l'aristocratie franque. Le docte Barhebræus achèvera à Tripoli son éducation scientifique. C'est également à une commission syrienne, présidée par un prêtre jacobite, que nous voyons confier l'inspection (1) des pharmacies et des épiceries du royaume. Barhebræus (p.477-478) mentionne un Jacobite d'Antioche, savant *physicien* ou médecin, et — chose plus rare — versé dans la langue latine. Il alla se fixer en Europe, à la cour de l'empereur Frédéric II, qui le combla d'honneurs et d'argent. Le même témoin cite pour cette période de nombreux médecins et praticiens, Jacobites, Melkites, Musulmans, Samaritains en Syrie, dont il déclare avoir fréquenté les cliniques, suivi les cures dans les hôpitaux. De ses écrits et de ceux du patriarche Michel — un autre contemporain — il ressort que Tripoli surtout était demeuré un centre scientifique important, dont le rayonnement dépassa celui du *Dâr al-ʿilm*, établi sous Ibn ʿAmmâr (v. p. 214).

Pour les indigènes, on avait créé des tribunaux spéciaux, « les Cours du raïs ». Plus tard les Cours de la *Fonde* (v. p. 241) paraissent avoir absorbé cette juridiction. Ils y étaient jugés, sous la présidence d'un magistrat franc, par un jury de six membres dont quatre devaient être Syriens. C'étaient de véritables « tribunaux mixtes ».

Les chrétiens indigènes — non pas seulement les *Uniates* ou catholiques, comme opine Ristelhueber (p. 49) — se trouvaient englobés sous la dénomination générale de « Suriens ». Elle attestait l'unité ethnographique de tous les Syriens ; notion déplorablement obscurcie depuis lors par les divisions confessionnelles. Parmi eux, les Francs distinguaient parfois les Grecs ou « Griffons ».

Les « Griffons ». C'étaient, non des Grecs d'origine hellénique, mais un groupe de Syriens, superficiellement byzan-

---

(1) Rey, *Colon. franques*. 207-208. Comp. Barhebræus, 477-481.

tinisés, attachés aux traditions, aux prétentions de l'Empire et à la suprématie de l'église byzantine. Ils lui sacrifièrent l'autonomie des patriarcats melkites et dans la liturgie l'usage du syriaque au profit du grec. Ces Griffons, plus remuants que nombreux, étaient surtout représentés parmi le haut clergé d'Antioche, ensuite par les descendants des familles syriennes, ayant occupé récemment des situations officielles sous les Tzimiscès, les Basile dans la Syrie byzantine (v. p. 148). De cette époque date la mainmise du patriarcat œcuménique sur les églises melkites. Ces Melkites s'étaient laissés éblouir par les conquêtes de la dynastie macédonienne ; ils s'illusionnaient sur la force de l'empire grec. Etant donné ces dispositions, les Francs ne pouvaient, on le conçoit, leur accorder une pleine confiance. Les Griffons ne se gênaient pas pour manifester leurs préjugés antilatins, ceux-là même propagés par les Photius, les Michel Cérulaire. Tandis que les Jacobites avaient adhéré à la monarchie franque (1), les Griffons, soutenus par la diplomatie impériale, intriguaient en Syrie. Ils proclamaient ne reconnaître que l'autorité de l'empereur grec, jusque dans les matières de foi : prétention qui choquait le sens politique et religieux des Occidentaux, ennemis-nés de tout césaropapisme. Dans ces conditions, il leur devenait difficile de s'entendre avec des patriarches sacrés à Constantinople et doublement séparatistes. Ils n'ignoraient pas à quel point Byzance avait domestiqué son clergé, réduisant son église d'Etat au rôle d'agent politique. Ces raisons les déterminèrent à créer en Syrie une hiérarchie latine. Michel le Syrien (2) accuse les *Griffons* de semer la division entre les communautés chrétiennes de Syrie, de travailler à exciter contre elles les autorités franques, sans succès d'ailleurs.

---

(1) Voir p. 248.

(2) *Op. cit.*, III, 222, 226, 256, 332.

Jacobites, Maronites, Arméniens. Le fanatisme « catholique » des Croisés, affirme Prutz (p. 246) n'aurait pas « mieux traité les chrétiens indigènes que les infidèles ; ils auraient finalement confisqué leurs possessions territoriales ». A cette accusation opposons le témoignage indépendant du patriarche jacobite Michel le Syrien, contemporain des événements et né dans le patriarcat d'Antioche. Ce prélat, très attaché aux prétentions doctrinales, hiérarchiques du jacobitisme, en rapports constants avec les Francs, n'a pu ignorer d'aussi criants abus de pouvoir.

Or la dernière partie de sa précieuse chronique exalte à chaque ligne le libéralisme, la tolérance des Francs. « Les pontifes de notre Eglise, écrit-il (III, 222), vivaient au milieu d'eux, sans être persécutés ni molestés... En Palestine comme en Syrie, jamais ils ne soulevaient de difficulté au sujet de la foi, ni pour arriver à une seule formule dans tous les peuples et toutes les langues des chrétiens. Mais ils considéraient comme chrétien quiconque vénérait la Croix sans enquête ni examen ». L'éloge est complet. Un autre Jacobite contemporain appelle les souverains francs « *nos* rois victorieux, les rois du peuple fidèle des Francs ». Des écrivains arméniens leur accordent la même qualification (1).

Entre Maronites et Francs régna toujours la plus grande cordialité. Ceux-là ne poursuivaient pas de visées politiques et ne pouvaient s'appuyer que sur les Occidentaux. Avec les Arméniens la situation devint plus délicate à mesure que se raffermissait le pouvoir des Francs. Contre Byzance et l'islam, les seigneurs arméniens et francs faisaient cause commune. Des princes francs choisirent des confesseurs, des chapelains arméniens. La pomme de discorde fut le protecto-

---

(1) *Journal asiatique*, 1889[1], p. 60 ; Galust. *Die Kreuzfahrer und die Armenier*, 92.

rat latin que les Arméniens — les Rubinianides de Cilicie surtout — répugnaient à reconnaître. Ces frictions contribuèrent incontestablement à affaiblir la position des Etats chrétiens dans le Nord de la Syrie. Nous avons vu (p. 223) comment, placés entre les Byzantins et les Francs, les Arméniens n'hésitèrent pas à opter pour la domination latine.

Croisés et musulmans. Pour comprendre le sort réservé aux musulmans sur les terres latines, il suffit d'ouvrir le pittoresque journal de voyage d'Ibn Djobair. Cet auteur ne se pique pas de sentimentalisme à l'égard des chrétiens. Sa bienveillance pour les Francs — dont il reconnaît n'avoir eu qu'à se louer — se donne jour entre autres dans les qualifications de *khanzîra*, truie, *khanzîr*, pourceau, qu'il accole sans broncher aux noms des seigneurs francs, mentionnés par lui. « Ce porc qu'ils appellent le roi », ensuite « le *franquisme* maudit » الفرنجية اللعينة (pp. 301, 309) : voilà des gentillesses qui se pressent sous la plume de ce musulman d'Espagne. Elles n'en assurent que plus de valeur au témoignage de ce censeur chagrin de la politesse chez les Syriens (v. p. 245). Il déplore amèrement leur facilité à s'établir, à demeurer sur les terres infidèles. Il déclare (p. 287) ne pas comprendre comment l'état de guerre — c'était le cas sous Saladin — n'arrive pas à interrompre les relations commerciales entre les villes franques et celles de l'intérieur. Musulmans et chrétiens se contentaient d'acquitter les taxes de transit sur les territoires traversés, « tous jouissant de la plus entière sécurité pour leurs personnes et leurs biens ».

La tension entre l'islam et la chrétienté devrait son origine — on l'a affirmé — aux Croisades. Ce jugement n'est pas plus conforme à la réalité que l'accusation de *latinisation* à outrance, portée contre les Francs, ainsi que l'oppression des indigènes. Au moment du passage d'Ibn Djobair, musulmans et Francs échangeaient des coups de sabre depuis plus d'un siècle. L'esprit simpliste du voyageur andalou n'en re-

vient pas. « Les caravanes musulmanes, écrit-il (p. 298), pénètrent sur les terres franques, se croisent en route avec les convois de prisonniers chrétiens, amenés sur les marchés de l'islam ». Voilà qui témoigne chez les régents latins d'un latitudinarisme qu'on pourra trouver excessif. Ces politiques réalistes se préoccupent avant tout de ne pas tarir les sources de la prospérité économique de leurs Etats, base incomparable de pénétration pour l'Asie-Antérieure, pour le Moyen et l'Extrême-Orient. Les mêmes vaisseaux, qui avaient débarqué à Acre, à Tyr, les guerriers francs, s'arrêtaient au retour pour commercer dans les ports égyptiens, dans les Etats des Fâțimites, des Ayyoûbites, des Mamloûks. Entre Francs et musulmans de Syrie semble exister un accord tacite, la résolution de fermer les yeux sur les jeux de la guerre, où pertes et gains finissent par s'équilibrer.

Aucune tension. A Damas, à Alep — où l'on préfère traiter, payer tribut — comme à Acre et à Tyr, les grands capitalistes n'entendent pas sacrifier leurs avances d'argent, renoncer à leurs bénéfices. De la haine chez les Syriens, d'une tension, nulle trace ; mais plutôt de l'indifférence aux combinaisons de la politique, ou, comme avait déjà noté S[t] Jérôme, « l'ardeur innée des Syriens pour les opérations lucratives du négoce, qui les entraîne à chercher la fortune au milieu du fracas des armes ». Le long des frontières, à Bâniâs, dans la plaine de Ḥoûla, avec ses riches rizières (1), où les propriétés musulmanes et chrétiennes s'enchevêtrent, « le partage de la moisson s'opère avec équité, les troupeaux pâturent ensemble sans contestation ni violences ». Si un accroc survient à ces conventions, les Croisés s'empressent de le réparer. « C'est là un des traits les plus extraordinaires, les plus piquants de la diplomatie franque », من اظرف الارتباطات الافرنجية واغربها , assure Ibn Djobair (p. 300). Rien ne vaut le té-

(1) Cf. Ṣâliḥ, 206.

moignage rendu par cet *intégriste* musulman (p. 301) à la loyauté des Croisés, au libéralisme avec lequel ils traitent leurs sujets musulmans. Je ne connais pas de meilleure réponse aux téméraires imputations de Prutz ; elle mérite d'être reproduite intégralement :

Prospérité des musulmans. « Nous traversâmes une suite de villages, d'exploitations, se succédant les unes aux autres, tous habités par des musulmans, qui vivent dans un grand bien-être sous les Francs. Allah nous préserve d'une pareille tentation ! Ils leur abandonnent la moitié de la récolte, à l'époque de la moisson, se bornant à percevoir la capitation d'un dinâr et cinq kirâts (1). Les Francs n'exigent pas davantage, sauf un léger impôt sur les arbres. Les musulmans sont propriétaires de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. C'est la condition dans tout le territoire occupé par les Francs sur le littoral de Syrie et dans les districts, bourgs et villages, tous peuplés par des musulmans. La plupart ne peuvent résister à la tentation de comparer leur sort avec celui de leurs frères dans les régions gouvernées par les musulmans ; celui-ci étant le contraire du bien-être, de la prospérité. Une des calamités qui accablent les musulmans, c'est qu'ils ont à se plaindre des injustices de leurs chefs, quand ils ne peuvent que se louer de la conduite des Francs, leurs ennemis-nés. Puisse Allah remédier à cette situation ! » Avant d'arriver à Acre, Ibn Djobair (p. 302) traverse un village. « Le *raïs* en était musulman, préposé de la part des Francs aux cultivateurs, tous musulmans ». Il offrit à toute la caravane un splendide repas dans sa belle et spacieuse demeure. Parmi ces musulmans personne ne souhaite un changement de régime. Nouvelle habileté de cette politique franque, adroite et libérale, اعتدال في السياسة , dont le programme déconcerte notre voyageur.

(1) Doublée et triplée pour les chrétiens chez les musulmans, (v. plus haut p. 62).

II. Institutions économiques.

Taxes et impôts. A commencer par les Byzantins (v. pp. 14, 23), tous les régimes, antérieurs aux Croisades, s'étaient ingéniés à multiplier les taxes, les péages, les douanes, les monopoles et droits régaliens. Le commerce demeurait assujetti à des réglementations très sévères, souvent affermé à des capitalistes, eux-mêmes associés à l'Etat. (v. p. 116). La plupart de ces sources de revenus furent conservées par les Francs : droits d'entrée aux douanes de terre et aux *chaînes* des ports (v. p. 241), droit royal sur les successions vacantes (1), les épaves, les trésors (un tiers demeurait au découvreur), le tiers du butin, amendes, etc. Parmi les monopoles, signalons la teinturerie, affermée par les Juifs, les pêcheries, les savonneries, la verrerie, la chauffournerie (fabrication de la chaux). Ajoutons les revenus des tributs payés par les villes musulmanes (v. p. 215), la capitation acquittée par les Juifs et les musulmans, très légère, on l'a vu, pour ces derniers (v. p. 251). Nous ignorons ce que payaient les Juifs. En dehors des ports de mer, ils étaient peu nombreux dans la Syrie franque.

La monnaie. Chacun des grands Etats francs possédait sa monnaie d'argent. Pour le commerce en grand avec l'intérieur, afin de lutter avec l'écu d'or byzantin et son équivalent arabe, le *dînâr*, le royaume dut créer une monnaie d'or. Ce sont les besants *sarracénats* ou sarrasins. Ils étaient imités des *dînârs* arabes, portaient des légendes en cet idiome. Certains ont des légendes musulmanes ou même coraniques. Devant le scandale, provoqué par ce nouvel exemple de laxisme politique, اعتدال في السياسة , il fallut les remplacer par

(1) Item chez les musulmans : Cf. Sâliḥ. 127.

des exergues arabes, acceptables pour la conscience chrétienne. Cette monnaie d'or rencontra bon accueil dans le monde musulman. Autre confirmation de la confiance inspirée par la loyauté franque. Le titre en était excellent.

Le principal atelier de frappe se trouvait à Tyr. On les appela donc *soûrî*, tyriens. A sa mort, le sultan Noûraddîn n'aurait laissé que quatre de ces dînârs francs, affirme Barhebraeus (p. 389). Vers la même époque les revenus de la grande mosquée de Damas étaient estimés à 8 mille dînârs tyriens (1).

La douane. Ibn Djobair (p. 302) nous décrit le fonctionnement de la principale douane, *diwân*, du royaume, celle d'Acre. « C'est un caravansérail destiné aux marchandises. Vis-à-vis de la porte, on voit des bancs, recouverts de tapis, où se tiennent les scribes de la douane, qui sont chrétiens. Ils ont des encriers dorés en ébène; ils écrivent et s'expriment en arabe. Ils opèrent sous les ordres du fermier de la douane, le chef, comme ils l'appellent, titre tiré de l'importance de sa charge.... Toutes les taxes perçues par eux reviennent au fermier de la douane, lequel paie une somme considérable au gouvernement. C'est là que les marchands de notre caravane déchargèrent leurs marchandises ; eux-mêmes s'installèrent à l'étage supérieur. Quant à ceux qui n'avaient pas de marchandises, on examina leurs bagages pour s'assurer qu'ils ne contenaient aucun article imposable ; après quoi on leur rendit la liberté de leurs mouvements. Toutes ces opérations s'exécutèrent avec douceur et politesse, sans injustice ni violence ».

Le commerce maritime, principalement aux mains des Italiens, s'exerçait aux Echelles d'Acre, de Tyr, de Tripoli. Les flottilles marchandes quittaient le plus souvent le littoral

(1) Ibn Djobair. 302.

syrien à la fin du printemps et pendant la saison d'automne. Ibn Djobair (p. 311) nous en donne la raison. Son explication confirme la persistance de la climatologie syrienne. En ces parages, « le vent d'Est ne souffle que pendant ces deux saisons... Vers le milieu d'Avril, il commence à se lever ; il persiste jusque vers la fin de Mai avec plus ou moins de constance, selon la disposition d'Allah. Le départ en automne commence à la mi-Octobre, quand souffle le vent d'Est (ou vent de terre). Sa durée est moins longue que pendant la période printanière. Les voyageurs à destination de l'Occident attendent en toute confiance le vent d'Est pour leur départ ».

Le commerce intérieur mettait en communication deux mondes, les hommes et les produits de deux civilisations. Damas en était, nous l'avons dit, un des grands centres, comme Alep au Nord. Nous avons nommé les principaux terminus maritimes. Abrités, barrés derrière la double chaîne du Liban, Saidâ et Beyrouth ne venaient qu'en second lieu. La tentative des Génois, secondée par les sires de Beyrouth, de déposséder Acre de son privilège commercial, ne donna aucun résultat (1). Dans le Nord, le commerce continental allait aboutir à Laodicée (*La Liche*), ou par Antioche au Soudin (Sowaidyya), encore appelé «Port S[t] Siméon », en l'honneur de S[t] Siméon le Jeune (2), dont le couvent dominait le port, situé à l'embouchure de l'Oronte.

III. Organisation militaire.

Le service militaire était réglé d'après les institutions en vigueur à l'époque féodale. Devaient « service de corps » tous ceux qui détenaient un fief. Il leur était concédé en vue

(1) Schaube, *op. cit.*, 192.

(2) A distinguer de son prédécesseur S. Siméon l'Ancien, lequel a laissé son nom au Djabal Simʿân.

de l'équipement des troupes. Cette organisation existait également chez les Seldjoûcides et les Mamloûks. Le vassal devait se présenter sur convocation du suzerain, avec le nombre de soldats que l'importance de son fief l'obligeait à lever.

Recrutement indigène. Pour remplir les cadres, pourvoir à l'insuffisance des effectifs occidentaux, on faisait appel aux indigènes. Ils constituaient le fond de l'infanterie. Recevant une solde régulière, ils formaient aussi le noyau d'une armée permanente, dont le besoin se faisait sentir ; les contingents des seigneurs féodaux n'étant astreints qu'à un service temporaire. La noblesse combattait à cheval. Les chefs de ces corps indigènes, quand ils n'étaient pas commandés par des chevaliers, recevaient un « fief de soudée », à savoir une rente viagère à prélever sur un domaine ou sur les revenus d'une ferme, d'un monopole. Ces chefs pouvaient être musulmans. L'histoire des émirs du Gharb (p. 111) cite une de ces concessions émanant du sire de Beyrouth.

Dans le comté d'Edesse, la grande majorité des troupes était composée d'indigènes, principalement des Arméniens (1), commandés par les feudataires arméniens de la région (v. p. 155). Sur cette *marche* excentrique du royaume latin, l'immigration occidentale demeura toujours restreinte. Il en était de même dans le Nord de la principauté d'Antioche, à Mar'ach, dans la Commagène, sur le revers syrien du Taurus anatolien, dans l'Amanus, régions où dominait l'élément arménien. Les Maronites passaient pour des archers très habiles. M. Ristelhueber (p. 11) a essayé de déterminer l'importance de leurs contingents. Les Arméniens se distinguaient par leur courage intrépide et opiniâtre. Parmi eux, bon nombre avaient déjà servi dans les armées byzantines, où leur valeur, leur résistance étaient appréciées de longue date. Ils paraissent

(1) Cf. Galust, *op. cit.*, 75.

également avoir fourni aux Francs des ingénieurs militaires pour la direction de la balistique et la manœuvre des machines de guerre.

Une autre troupe indigène, fréquemment mentionnée, était celle des *Turcoples* ou *Turcopoles*. Leur chef, toujours un Franc, s'appellait le *Turcoplier*. Ils formaient la cavalerie légère des corps latins, étaient armés et montés « à la sarrasine ». Leur nom avait été emprunté à la langue des Byzantins. Les Impériaux utilisaient ces « descendants de Turcs », d'origine turque ou arabe, concurremment avec d'autres mercenaires musulmans dans leurs armées composites. Ils furent les précurseurs de nos spahis, de nos *goumiers*. Les Croisés comptèrent d'autres contingents non-chrétiens, levés parmi les Turcomans — ceux-ci devenus très nombreux depuis les Seldjoûcides — parmi les vassaux musulmans, les émirs du Gharb, du Wâdittaim et autres districts montagneux de la Syrie. On cite un corps de sapeurs alépins.

Pour le soin avec lequel les chefs préparaient leurs expéditions, sur les reconnaissances militaires, l'étude des itinéraires, on peut consulter Rey (p. 138). Ils possédaient également leur service de renseignements. « Le prince d'Antioche put le premier annoncer à l'émir de Mossoul l'assassinat de son père (v. p. 217), avant que la nouvelle ne lui en parvint. « Preuve, ajoute Barhebræus (p. 351), de l'attention avec laquelle les Francs surveillaient les affaires musulmanes ».

Marine militaire et marchande. L'organisation de la première est imparfaitement connue. Chaque principauté a dû posséder sa flottille de guerre. Mais pour la défense du littoral, on s'en remit d'ordinaire sur la marine italienne. Nous avons donné quelques indications sur le rôle brillant qu'elle joua, et, à un degré moindre, les marines de la Flandre et de la Scandinavie. Elle maintiendra la *thalassocratie* latine pendant le siècle postérieur aux Croisades. Ses marins débarqueront fréquemment sur le littoral, réussiront même

à réoccuper temporairement Beyrouth. Il faut voir dans Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ (pp. 136, 138) la terreur inspirée par ses croisières.

Pour les navires marchands, la galère génoise sur laquelle s'embarqua Ibn Djobair (p. 310) ramenait, assure-t-il, 2.000 pélerins. Ce total semble bien élevé pour l'époque. Plus acceptable paraît celui de 700 passagers pour les très gros navires; chiffre noté par Ṣâliḥ (p. 48). Au 15^e^ siècle, une galère génoise, partie de Beyrouth, emportait 1.200 passagers. C'était le plus fort navire de l'époque (1).

La plus sûre défense de l'Etat franc finit par reposer sur la valeur et l'initiative des Ordres militaires. Le premier en date, fondé par des chevaliers français à Jérusalem (1100), fut celui des *Hospitaliers*, ainsi appelés parce qu'ils se proposaient d'hospitaliser les pélerins et de soigner les malades. Après les Croisades, ils se retireront à Rhodes, ensuite à Malte.

L'Eglise et l'assistance publique. Rappelons à ce propos que, dans les colonies franques, l'assistance publique était assumée par l'Eglise. Elle y dépensa généreusement ses ressources considérables et les aumônes abondantes des fidèles. Dans la seule ville de Jérusalem, 2.000 pauvres étaient journellement secourus par les Hospitaliers (2). L'Ordre chevaleresque de S. Lazare, fondé à Jérusalem dans le courant du douzième siècle, se consacrera au soin des lépreux. L'illustre évêque arménien S[t] Nersès de Lampron parle avec admiration des œuvres de charité qu'il a vu fonctionner chez les Francs. A chaque messe, écrit-il, « le prêtre se retourne vers les assistants après l'Evangile. Chacun, suivant sa volonté, ses facultés, dépose dans la main du ministre sacré les fruits de sa foi ; hommes et femmes offrent leurs dons avec

(1) Röhricht, *Deutsche Pilgerreisen*, 104. (Cf. *Bibliogr.*).
(2) Cf. Benj. de Tudela, p. 22.

joie, comme Dieu les aime; ils les offrent à titre de bénédiction. Ils sèment avec profusion, car ils espèrent moissonner avec abondance... Chacun d'eux croit que c'est en embrassant cette pauvreté, acceptée volontairement par le Sauveur, que lui-même deviendra riche » (1).

Hospitaliers et Templiers. Bientôt l'Ordre des Hospitaliers élargit ses institutions. Sans négliger l'assistance des pélerins et des malades, il y ajouta la défense des Etats chrétiens (1113). En 1118, commença l'Ordre exclusivement militaire des *Templiers*. Ils empruntèrent ce nom à leur maison-mère de Jérusalem, située près de l'ancien Temple. L'Ordre *Teutonique*, complètement allemand, date de la fin des Croisades et ne déploya en Orient qu'une activité restreinte. Dans les deux premiers, malgré leur caractère international, l'élément français prédomina. Les traits communs aux trois sont les suivants : les membres prononcent des vœux monastiques. Chaque Ordre comprenait trois classes : les chevaliers, tous nobles ; les sergents, pris dans la bourgeoisie, écuyers ou intendants ; les clercs, faisant fonction de chapelains. Les principaux châteaux syriens finirent par leur appartenir (v. p. 232). Ils les transformèrent en citadelles, qui demeureront les derniers abris de la latinité au Levant.

Les Ordres chevaleresques possédaient leurs turcopoles, leur marine, leur service diplomatique, le droit de conclure des traités, de lever des tributs parmi les émirs et leurs vassaux musulmans. C'était, à côté des communautés italiennes, un nouvel Etat dans l'Etat. Leurs prouesses, leur bravoure indomptée, objet de terreur pour l'islam, provoquèrent les générosités du monde chrétien, leur assurèrent « des richesses dépassant celles des rois » (Mich. le Syrien). Cette pros-

(1) *Recueil des hist. des Croisades*, I, Docum. arméniens, 573-574.

périté, dangereuse pour des moines-soldats, porta atteinte à la régularité chez les Templiers, que ne préservait pas, comme les Hospitaliers, le souci d'œuvres de miséricorde. Elle finira par altérer au sein de l'Ordre la discipline primitive. Michel le Syrien les a fréquentés de près tous deux. Il ne ménage pas l'admiration que lui inspirent les « Phrêr », comme il les appelle (III, 202), d'après le nom franc qu'ils se donnaient. De la longue analyse qu'il consacre à leurs constitutions, extrayons les traits suivants. Le tableau de leur bienfaisance convient principalement aux Hospitaliers. Comme S[t] Nersès (v. p. 257), Michel semble bien proposer leur exemple à l'émulation de ses ouailles jacobites, démoralisées par des siècles d'oppression.

Leur valeur, leur bienfaisance. « Quand ils ont reçu l'ordre d'occuper un poste militaire pour y tenir jusqu'à la mort, il ne leur est pas loisible de refuser... Quand un « frère » meurt, ils nourrissent les pauvres à son intention pendant 40 jours et journellement 40 personnes. Ils considèrent comme des martyrs ceux qui meurent dans les combats. Sur toutes les récoltes de froment, de vin, etc., ils distribuent aux indigents un dixième. Toutes les fois qu'on cuit le pain dans une de leurs maisons, on en réserve un sur dix aux pauvres. Les restes du repas de la communauté sont distribués aux pauvres. Deux fois par semaine, ils leur font des distributions spéciales de pain et de vin.... Malgré leurs grandes richesses, ils sont familiers et charitables pour tous ceux qui vénèrent la croix. Ils fondèrent partout des hôpitaux, accueillent tout étranger qui tombe malade. Ils le servent et l'assistent. Vient-il à guérir, ils lui assurent un viatique convenable et le renvoient en paix. Sinon, ils prennent soin de sa sépulture ».

Les traits de ce tableau, légèrement idéalisé, montrent ce que pensaient de leurs maîtres latins les plus qualifiés parmi les Syriens. Leur idéalisme demeure suggestif ; il

convient mieux aux Hospitaliers qu'aux Templiers, frères d'armes et trop souvent rivaux des Chevaliers de l'Hôpital. Parmi eux les plus nombreux étaient les sergents et les servants, en majorité des indigènes. Les principaux châteaux des Templiers étaient Tortose, Ṣafîtâ et ʿAthlît (Château-Pélerin) entre Caiffa et Césarée. Vers la fin des Croisades leur nombre total se serait élevé à 15.000 membres.

Carmes, Dominicains, Franciscains. Citons, à cause de son origine syrienne, l'ordre purement monastique et contemplatif des Carmes. Ils empruntèrent leur nom au Mont-Carmel, où ils furent fondés vers 1156 par Berthold, un ancien Croisé.

Avant la ruine des colonies latines, Franciscains et Dominicains s'étaient répandus à travers la Syrie. Plusieurs évêques francs de Syrie furent choisis parmi les Dominicains. De leur couvent de Tripoli sortit également Guillaume de Tripoli, natif de cette ville. Nous lui devons un *Tractatus de statu Saracenorum* (1). Ce travail atteste une grande familiarité avec l'histoire et la littérature des musulmans, spécialement avec le Coran et le *ḥadîth*. C'est incontestablement la meilleure étude de ce genre que nous ait laissée le Moyen-Age. L'auteur affirme « avoir baptisé plus de mille infidèles » (2).

Dans sa monographie consacrée aux émirs du Gharb, Ṣâliḥ ibn Yaḥyâ (p. 149) mentionne à Beyrouth un couvent et une église des Franciscains, dédiée à leur fondateur. « Les Francs, écrit-il, affirment que ce François était un saint personnage, ayant vécu dans ces derniers temps, à savoir 200 ans avant la composition de notre histoire. C'était une vaste église que nos ancêtres (ceux de l'auteur) ont changée en étable ».

---

(1) Publié en appendice à Prutz, *op. cit.*

(2) Comp. Röhricht, *Geschichte*, 720, 722.

IV. Mouvement intellectuel.

Langues parlées. Dans les colonies franques, on entend parler tous les idiomes de l'Europe occidentale et méditerranéenne. A côté du latin, langue officielle de l'Eglise et parfois aussi de l'Etat, le français devient la langue universelle des barons. Puis vient la langue des marins, des commerçants italiens, qui encombrent les ports. Leur situation y est tellement prépondérante que les trafiquants de Provençe et du Midi de la France se voient contraints de conclure des accords avec les Génois et d'accepter leurs conditions onéreuses. Beaucoup de seigneurs, possesseurs de fiefs, sans parler des *Poullains* (v. p. 241), s'étaient familiarisés avec l'arabe (v. p. 242), connaissance indispensable pour les relations avec leurs vassaux, l'administration et le commerce. Rien ne prouve que les barons de Syrie se soient entourés de poètes arabes, à l'exemple des Normands de Sicile (1). Dans les principautés du Nord, plusieurs parmi eux comprirent et parlèrent l'arménien (2).

Architecture. Si l'on excepte la période romaine, à aucune autre, l'art de la construction n'a déployé autant d'activité en Syrie. Dans les ports, chaque colonie marchande voulait posséder au moins une église, ses caravansérails, ses bains. De cette époque datent les nombreuses églises souvent monumentales, ensuite les forteresses, qui couvrent le pays. Celles-ci comptent parmi les plus merveilleux spécimens de l'architecture militaire médiévale. Les écrivains arabes ne trouvent pas de termes pour exprimer à quel point les Croi-

---

(1) Ibn Moyassar, 85.
(2) Cf. Galust, *op. cit.*, 59.

sés avaient perfectionné l'art de la défense militaire. Nous avons nommé les principales de ces citadelles ; certaines assez vastes pour que les villages, qui s'y sont installés après le départ des Croisés, s'y trouvent comme perdus.

Le marquis de Vogüé, dans ses *Eglises de Terre-Sainte* (pp.373-374), distingue deux périodes dans l'architecture religieuse franque: le *roman* serait du 12ᵉ, le *gothique* du 13ᵉ siècle. La plus ancienne paraît être celle de Beyrouth avec « sa nef entièrement voûtée en berceau. Celle de Djebail, vraisemblablement aussi de la première moitié du 12ᵉ siècle, conserve « un portail, orné comme celui d'une église de France vers la même époque ». Les musulmans « transformèrent en mosquée l'église de Beyrouth dédiée à Sᵗ Jean (Baptiste) ». Elle était ornée de représentations figurées ; on les recouvrit de plâtre. « Cet enduit subsista, écrit Sâliḥ (pp. 58-59), jusqu'au temps de mon aïeul, lequel commanda de le passer à la chaux et n'en laissa apparaître aucune trace ». Fresques ou mosaïques ? Le badigeon iconoclaste nous a privés d'un intéressant et presque unique spécimen de l'art franc. Si nous avons affaire à des mosaïques, un grattage intelligent les restituerait à peu de frais.

Dans ses *Colonies franques*, Rey (pp. 7-8) a reproduit la description, laissée par Vilbrand d'Oldenbourg, du château des Ibelin, sires de Baruth. Le voyageur Ludolphe de Suchem vante le luxe des maisons d'Acre, toutes de même hauteur, uniformément bâties de pierres taillées, demeures merveilleusement ornées de fresques, de fenêtres sculptées et garnies de verre. Ces palais étaient, au gré de leurs maîtres, décorés de peintures, de tentures au dedans et au dehors. En certains endroits, des tentures couvraient les rues pour garantir les passants contre les ardeurs du soleil.

La Musique. Les Croisades nous ont vraisemblablement transmis plusieurs instruments de musique, dont les noms trahissent la provenance arabe ; tels le luth *(al-ʿoûd)*,

la *rebebe (rebâba)*. Ne leur devrions-nous pas encore l'adoption d'une musique militaire, avec trompes, timbales, cors sarracinois et tambours, en grand usage dans les armées seldjoûcides et mamloûks ? Cette chamade guerrière étourdissait les combattants, leur faisait perdre le sens de la réalité. Au siége d'Acre six cents timbaliers, montés sur des chameaux, battirent la charge tous ensemble.

Dans les arts industriels, l'Orient conservait une notable avance sur l'Europe. Les usines, les ateliers des villes maritimes de Syrie ne semblent pas avoir connu le chômage, pendant les Croisades. Ils ont fourni à l'Occident les produits de leur fine poterie, de leur céramique émaillée, la verrerie artistique de Tyr. L'industrie textile se perfectionna en Europe, grâce aux importations syriennes de soie, de coton, de lin, d'indigo et de matières colorantes. Le commerce des épices prit un énorme développement, ainsi que la droguerie, la parfumerie, le commerce du sucre de canne. Rien que dans leur *fondac* de Beyrouth, les Vénitiens perdirent en un seul jour pour 10.000 dînârs de poivre (1). Les droits sur le poivre formaient un des meilleurs revenus de la douane en cette ville. Ce chiffre donnera une idée des richesses accumulées dans les agences, les factoreries du Levant. Il montre comment les importations syriennes achevèrent de transformer la vie sociale et économique de l'Occident, préparèrent la Renaissance et l'expansion du 16e siècle. De la même manière, Croisades et pélerinages « répandirent dans le monde les créations nouvelles de la littérature et de l'art » (Em. Mâle). Pour le détail, nous devons renvoyer à la monographie de Schaube sur « le commerce du Levant au Moyen-Age dans le bassin de la Méditerranée ».

Ce mouvement d'affaires considérables n'étouffa pas

---

(1) Ṣâliḥ, 62 ; cf. Schaube, *Handelsgeschichte* (v. *Bibliogr.*).

dans la Syrie franque la vie scientifique. Sans s'y mêler directement, les barons, les dirigeants latins y puisèrent des notions géographiques, économiques, dont profiteront la marine et le commerce. Les clercs entrèrent en contact plus immédiat avec les écoles d'Antioche et de Tripoli.

Erudits franco-syriens. Nous en trouvons un exemple dans Guillaume de Tyr et dans son homonyme dominicain de Tripoli (v. p. 260), tous les deux nés, élevés en Syrie. Le premier (1127-86) nous a laissé la meilleure chronique des Croisades. Son érudition, son esprit critique, sa probité scientifique sont aussi dignes d'éloges que l'élévation de son caractère. Pour composer son *Traité* sur les Sarrasins, Guillaume de Tripoli a puisé directement aux sources indigènes. C'est un précurseur dans l'orientalisme. Le premier parmi les Occidentaux, il a identifié la famille des Manṣoûr de Damas (v. p. 69) avec celle de S[t] Jean Damascène, mentionné la légende du moine Boḥaira, signalé l'importance du problème du califat. Ainsi que le chroniqueur des Croisades, Albéric d'Aix, il compare — sans les identifier pourtant — le calife avec le Pape. Une comparaison dont abuseront les islamologues modernes, égarés par de superficielles analogies et plus encore par leur imparfaite connaissance des choses ecclésiastiques.

Très liés avec les Francs, les Jacobites — on l'a vu — servirent sans doute d'intermédiaires dans cette initiation scientifique (v. p. 245). Parmi eux, prêtres et laïques continuaient à cultiver la médecine, la philosophie, les sciences exactes. Nous connaissons les grandes compilations historiques de leurs prélats, Barhebræus et le patriarche Michel. Tous les deux vécurent en Syrie pendant la seconde période franque. Barhebræus grandit à Antioche ; il étudia à Tripoli la médecine sous un professeur nestorien. Nous avons déjà cité des Syriens qui allèrent se fixer en Europe à la cour des princes occidentaux (v. p. 246).

Ruines accumulées par les mamloûks. On a prétendu, en Allemagne surtout, que les Croisés ne laissèrent après eux que le désert. Il est indéniable que, lorsque Qalâoûn et son fils eurent achevé la conquête des dernières positions franques, des ruines couvraient la Syrie maritime. Mais cette dévastation fut l'œuvre des mamloûks. Nous l'avons déjà insinué à propos de Tripoli (v. p. 234) — et nous aurons à y revenir — par crainte d'un retour offensif des Latins, ils détruisirent plusieurs ports palestiniens, Acre, Arsoûf, Césarée. Rebâtie par les Francs, Ascalon se vit définitivement ruinée par les Ayyoûbites. La côte libanaise fut méthodiquement ravagée, les fortins rasés, la population déportée dans l'intérieur (1) ou émigra à Chypre. « On épargna les gens de Djebail, colonie des Génois, « كانوا من الجنويّة » affirme Ṣâliḥ, nous ignorons à la suite de quelle convention.

Après Acre, Tyr avait été le port le plus florissant de la Syrie franque. « Tyr, une merveille comme fortification, préparée par les Francs contre les surprises de la fortune, avec ses rues, ses quartiers plus propres qu'à Acre, sa population plus accommodante malgré son infidélité, plus accueillante de caractère, plus encline à la bienveillance envers les musulmans étrangers, qui y retrouvent une majeure liberté de mouvements. Acre est plus considérable, mais aussi plus tyrannique dans sa fausse croyance. Mais, comme place fortifiée, Tyr dépasse toute description ». Cette dernière note, qui revient dans la description laissée par Ibn Djobair (p.304) allait décider de son sort. Au début du 14e siècle, Aboû'lfidâ (p. 243) la trouva « خراب خالية », ruinée, vidée.

Prospérité de la Syrie franque. Prutz (p. 93) a représenté l'aspect désolé, la dépopulation de la Palestine, comme

(1) Aboûlfidâ, *Géogr.* 239 ; Ibn Baṭṭoûṭa, I, 126, 129. Idrîsî (éd. Gildem.) 16.

l'effet de la conquête, de l'inintelligente administration des Francs. « Ils auraient exterminé les musulmans, dispersé, mis en fuite les chrétiens ». Les auteurs musulmans nous laissent une impression bien différente. En Galilée, Ibn Djobair, dès qu'il a pénétré sur le territoire latin, traverse des régions peuplées de musulmans, où « les agglomérations, bourgs et hameaux, se touchent », ضياع وعمائر متّصلة. Idrîsî (p. 16) donne pour le Sud du Liban un total de 600 villages. Partout Ibn Djobair surprend chez les musulmans les traces de la prospérité, d'une satisfaction dont l'exubérance scandalise le voyageur andalou (v. p. 251).

Nous avons constaté le même sentiment chez les chrétiens indigènes. Parmi ces derniers, seul un petit groupe de *Griffons* demeura attardé dans ses regrets byzantins, dans ses préjugés antilatins, reçus de Constantinople. On comprendra que de leur côté les barons francs ne pouvaient éprouver des sympathies pour cet élément irréductible, prêt à appuyer un jour ou l'autre les prétentions du *basileus* sur le Nord de la Syrie (v. p. 246). A l'encontre des critiques chagrines de Prutz, Ṣâliḥ (p. 233) observe incidemment que plusieurs cantons du Gharb commençaient à se peupler au temps de la domination franque. Il est donc permis de se demander avec Bréhier (p. 100), s'il « ne faudrait pas chercher, dans la sympathie qui unit les Croisés aux Syriens indigènes, le secret de la longue résistance que les Etats chrétiens d'Orient surent opposer aux dangers qui les menaçaient de toutes parts ».

Erreurs du début. Cette sympathie fut la récompense de leur « politique libérale », de leur اعتدال في السياسة, pour parler comme Ibn Djobair, Au début, la guerre, l'inexpérience des nouveaux-venus, qui, sans préparation, allaient écrire le premier chapitre de la colonisation européenne, la faiblesse du pouvoir central, tous ces facteurs ont créé fatalement des malentendus, fait commettre des erreurs, entraîné des dénis de justice.

On a critiqué, avec une certaine apparence de raison, la création d'une hiérarchie occidentale. Nous avons montré (voir p. 246) comment, dans le Nord de la Syrie, l'hostilité des Griffons amena à établir une juridiction ecclésiastique latine. Le titulaire grec de Jérusalem n'était pas, il est vrai, une créature de Byzance. Mais, comme il s'était enfui en Chypre, on s'empressa de le remplacer par un prélat franc. Un étranger pouvait difficilement occuper cette dignité, la seconde du royaume. Comme toutes les armées du Moyen-Age, celle de la Croisade compta des éléments indisciplinés, échappant au contrôle des chefs. Ces irréguliers ne pensèrent qu'à piller, à massacrer. Leur fureur s'exerça à la prise de Jérusalem et après le long siège de Tripoli (v. p. 214). Des barons, comme Renaud de Châtillon (v. p. 225), manquèrent parfois de loyauté dans l'observation des pactes conclus. Les armées des Ayyoûbites et des mamloûks ne montrèrent, nous l'avons vu (v. pp. 234, 241 etc.), ni plus de discipline ni plus de scrupule sous ce rapport. Mais le savoir-faire, l'énergie des Baudouin, des Amaury, ne tardèrent pas à prendre le dessus. Aussi Prutz (p. 146) doit-il convenir, que les Francs « finirent par accorder non seulement aux diverses sectes chrétiennes, mais aux Juifs, tolérance entière et liberté de conscience ».

Les Juifs obtinrent « les privilèges de la bourgeoisie, sans restriction aucune. Ils se trouvaient placés sur le même pied que les chrétiens. Devant la justice leur témoignage valait celui d'un chrétien » (Prutz). Ils monopolisent les plus lucratives industries, sont banquiers, armateurs (1), courtiers maritimes (v. p. 252). Le serment d'un Sarrasin était admis, même contre les Francs, tandis que la législation coranique ne reconnaît pas comme recevable le témoignage d'un hétéro-

(1) Comp. Juster, *Les Juifs dans l'empire romain*, II, 264 etc.

doxe contre un musulman. A Djebail, dans les plus petites villes, on rencontre de florissantes communautés juives.

Politique intelligente. Observons que les Isma'ilîs préfèrent remettre leurs forteresses, payer tribut aux Ordres chevaleresques plutôt qu'aux musulmans (v. p.224). Leurs sicaires s'attaquent surtout aux chefs de ces derniers, à commencer par Saladin. Comme eux, ils cèdent à la redoutable tentation, déplorée par Ibn Djobair (p. 302) ; elle porte le musulman « à se confier dans la loyauté des Francs, dans l'impartiale justice de leurs adversaires politiques », يحمد سِيرةَ ضدِّهِ ويأنس بعدلِهِ . Il note d'autre part (p.278) que les Damasquins ne témoignent pas la même confiance à leur conationaux et coreligionnaires, لا يأتمنون البَلَديّين . Comment qualifier l'impudente assertion de David (p. 353) que la déloyauté des Croisés « a discrédité les Européens dans l'esprit des peuples d'Orient » ? Enfin l'intérêt constant, témoigné au développement économique du pays, à la protection de l'agriculture, acheva de valoir aux Latins l'attachement des Syriens, sans distinction de confession.

Mouvement des grands ports syriens. Acre, Tyr, Tripoli, la plupart des ports, parvinrent à un étonnant degré de prospérité. *Vivere non est necesse, navigare necesse est*, disaient jadis les Hollandais, « vivre importe peu ; l'essentiel c'est de naviguer ». A n'importe quel prix, les Syriens voulaient trouver l'emploi de leurs remarquables aptitudes commerciales. Acre était, au témoignage d'Ibn Djobair (p. 303) « le point de rencontre pour navires et caravanes, de réunion pour les marchands chrétiens et musulmans. Ses rues, ses quartiers sont encombrés de passants ; la circulation y devient pénible ». A aucune époque, elle n'a connu une pareille prospérité. Quant à Tyr, il faut remonter jusqu'au temps des Phéniciens. Dans le port et la rade foraine d'Acre, on pouvait compter jusqu'à 80 navires. Tous les Etats du bassin méditerranéen y possédaient leurs factoreries, venaient y échanger leurs produits contre ceux de l'Orient.

« **Une nouvelle France** était en train de se former », *nova Francia est creata*, écrivait le Pape Honorius III à la femme du roi Louis VIII. Le mouvement avait gagné Damas, Alep. Ces métropoles musulmanes demeuraient rebelles aux excitations de l'intransigeant Ibn Taimyya, un des précurseurs du Wahhâbisme (v. p. 185). Pour ne pas perdre le bénéfice de cette prospérité économique, elles se résignèrent à traiter avec les barons francs, à payer tribut, à garantir libre circulation aux caravanes franques, à passer par dessus leurs scrupules religieux, leurs préjugés xénophobes.

L'intervention d'aventuriers kurdes et turcs, l'avènement des Ayyoûbites et des Mamloûks, la lutte contre les Tartares, alliés aux Francs, firent décider contre les Croisés le duel à mort dont nous avons résumé les péripéties. La fin de la « *nova Francia* » devait clore le rôle de premier plan joué par la Syrie, dissiper les rêves de vie autonome, retarder de plusieurs siècles l'éclosion d'une civilisation originale, due à la collaboration des Francs et des Syriens, conformément aux meilleures traditions, à la mission historique de leur pays ; elle allait ouvrir enfin une nouvelle période de cinq siècles d'anarchie et de régime étranger.

Il devient difficile de décider lesquels, des Bédouins ou des Touraniens, ont porté les coups les plus funestes à la prospérité de la Syrie. Commencée sous les Ṭoûloûnides, l'emprise des races touraniennes avait continué sous les Seldjoûcides. Après l'éphémère et peu brillante période des Kurdes ayyoûbites, elle allait s'aggraver avec l'avènement d'une dynastie d'origine servile, celle des Mamloûks.



Principaux synchronismes.

Les Almoravides s'emparent de Cordoue, de Grenade (1097).
Déposition de l'empereur Henri IV (1104).
Fin de la querelle des investitures (1122).
Campagne de l'empereur Jean Comnène en Syrie (1137-1138).
Invasion des Almohades en Espagne (1148).
Mort de Richard Cœur de Lion (1199).
Quatrième Croisade. Prise de Constantinople par les Latins (1202-1204).
Guerre contre les Albigeois (1208).
Bataille de Bouvines (1214).
Débuts de Gengiskhân (1215).
Cinquième croisade (1217).
Les Mongols s'emparent de Moscou, envahissent la Hongrie (1236-1241).
Reprise de Constantinople par les Grecs (1261).
Croisade de Tunis ; mort de S. Louis (1270).
Election à l'empire de Rodolphe de Habsbourg (1273).
Concile de Lyon (1274).
Vèpres siciliennes (1282). Conversion des Prussiens (1283).

Rois francs de Jérusalem.

Godefroid de Bouillon	1099
Baudouin I	1100
Baudouin II	1118
Foulques d'Anjou	1131
Baudouin III	1144
Amaury I	1162
Baudouin IV	1174
Baudouin V	1186
Guy de Lusignan	1192
Conrad de Montferrat	1192
Henri I de Champagne	1192
Amaury II	1197
Jean de Brienne	1210
Frédéric II (empereur)	1225
Conrad	1250
Conradin	1254
Hugues II (rival)	1257
Hugues III	1269
Charles d'Anjou (rival)	1277
Jean I	1284
Henri II	1285

Rois de France.

Capétiens.

Hugues Capet	987	Louis IX (le Saint)	1270
Robert II	1031	Philippe III le Hardi	1285
Henri Ier	1060	Philippe IV le Bel	1314
Philippe Ier	1108	Louis X le Hutin	1316
Louis VI le Gros	1137	Jean Ier (le posthume)	1316
Louis VII le Jeune	1180	Philippe V le Long	1322
Philippe II Auguste	1223	Charles IV le Bel	1328
Louis VIII	1226		

Ayyoubites.

L'astérisque désigne les Ayyoûbites qui ont à l'Egypte joint le gouvernement de Damas.

1) *Egypte.*

Ṣalâḥ ad-dîn *	1169	'Adil II *	1238
'Azîz	1193	Ṣâliḥ * (Ayyoûb)	1240
Manṣoûr	1198	Mo'aẓẓam Ṭoûrân Châh *	1249
'Adil I *	1199	Achraf Moûsâ	1250-1252
Kâmil *	1218		

2) *Damas.*

Afḍal	1186	Kâmil *	1237
'Adil I *	1196	'Adil II *	1238
Mo'aẓẓam 'Isâ	1218	Ṣâliḥ Ayyoûb *	1240
Nâṣir	1227	Ṣâliḥ Isma'îl (rétabli)	1240
Achraf Moûsâ (de Mésopotamie)	1228	Ṣâliḥ Ayyoûb (d'Egypte) *	1245
Ṣâliḥ Isma'îl	1237	Mo'aẓẓam Ṭoûrân Chah *	1249
		Nâṣir Yoûsof (d'Alep)	1250-1260



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

MAHOMET.

CHAPITRE IV.

LA CONQUÊTE ARABE. AVÈNEMENT DES OMAYYADES.

Chapitre V.

Les Marwanides, branche cadette des Omayyades.

Chapitre VI.

La société sous les Omayyades.

Chapitre VII.

La période ʿabbaside.

Chapitre VIII.

Islam ; dogmes et évolution.

Chapitre IX.

Les débuts de l'expansion française.



